
3 1761 06765501 9



BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 45

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME II

JOURS D'EXIL

DEUXIÈME PARTIE (1853-1854)



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1911

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME II.

JOURS D'EXIL

DEUXIÈME PARTIE : Première moitié.

(1852-1854. Espagne.)

ERNEST CŒURDEROY

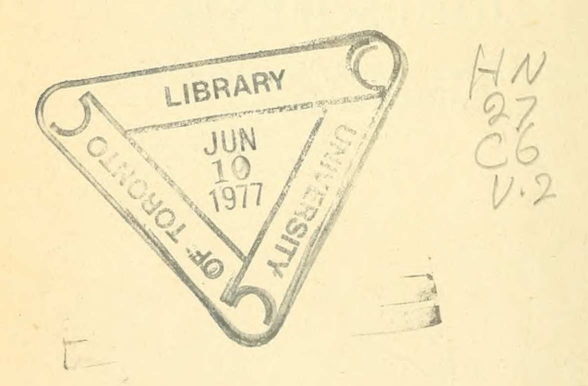
ŒUVRES

TOME II

JOURS D'EXIL

DEUXIÈME PARTIE : Première moitié.
(1853-1854, Espagne).

Il a été tiré à part
onze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur.



BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 45

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME II

JOURS D'EXIL

DEUXIÈME PARTIE :

Première moitié (1853-1854, Espagne.)

« *Deus nobis hæc otia fecit.* »
« La Haute-cour m'a fait ces loisirs. »

Virgile.

« Croyez vous que je sois venu sur la terre pour apporter la Paix ? — Non, je vous assure, mais bien au contraire la Division... Je suis venu pour mettre le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ? »

Évangile selon Saint-Luc.

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1911

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ERNEST CŒURDEROY (1825-1862).

(Suite ; voir tome Ier, pp. V-XXXIX).

VI

Ernest Cœurderoy, qui, le 30 mars 1850, avait été autorisé à pratiquer la médecine dans le canton de Vaud, fut expulsé de Suisse par le Conseil fédéral suisse comme un des dix-sept signataires de la protestation Varé qu'avait publiée la Tribune suisse *de Lausanne le 18 mars 1851* (*v. tome Ier, pp.* XXXIII-IV). *Les fières paroles des réfugiés : « Le droit d'asile est un droit républicain. Tout républicain y a droit dans une république », furent qualifiées de « prétention inouïe » dans l'arrêté d'expulsion qu'on trouve dans les journaux de Lausanne des 7 et 8 avril.*

Avec mille regrets de quitter ce beau pays (on

les lira dans la partie Suisse *du présent volume*). *Cœurderoy, avec Boichot, fit rapidement son* Deuxième Voyage en contrebande, *dont le récit est perdu; par Bâle et Cologne ils arrivèrent à Bruxelles le 8 ou le 9 avril. Il fit des démarches pour obtenir de pouvoir séjourner en Belgique, où il aurait fréquenté les hôpitaux de Bruxelles et se serait créé de nouveau une existence comme médecin. Mais le 16 avril la police lui communiqua l'ordre de quitter la Belgique sur-le-champ; moins de cinq heures après, il partait pour Ostende et Londres.*

Il passa deux ans en Grande-Bretagne; ses impressions y furent si tristes qu'il retrancha lui-même de ses souvenirs, lorsqu'il les publia, les chapitres relatifs à l'Angleterre, ne voulant pas qu'on les lût à côté des parties consacrées à la Suisse, à l'Espagne et à l'Italie, « les trois Grâces si fraiches, si radieuses de beautés, de merveilles ». Il motiva ainsi cette suppression : « J'ai craint cette tache de bitume pour cette robe de fées ». Il vit de près « la sombre misère de Londres », Whitechapel et Saint-Giles; il visita les villes de travail incessant, Birmingham, Manchester et Sheffield. Seule l'Exposition universelle de Londres, de 1851, lui inspira quelques lueurs d'espoir pour un avenir de fraternité.

Il pratiqua encore la médecine, mais dans des conditions si fâcheuses que bientôt il y renonça

tout à fait, semble-t-il, pour ne se donner plus qu'à ses lectures et à ses écrits. Ses publications des années 1852-1855 sont si volumineuses et témoignent de tant de lectures, qu'on se le figure s'appliquant assidûment au travail intellectuel et artiste qui, dès 1852, l'absorbe de plus en plus.

En 1851, cette vocation ne se précisait pas encore ; l'échéance de 1852 (élection du président) laissait les républicains dans l'indécision ; beaucoup se berçaient d'espoir quand déjà le coup d'Etat était prêt à les frapper tous. Cœurderoy discuta cette situation dans les articles La Solution, — Force et Impuissance, — Les Révolutionnaires sans le savoir, *et* Serrons-nous !! *que l'*Union républicaine, *d'Auxerre, publia du 12 juillet au 9 août 1851 ; ils sont datés de Londres, 28 juin, 2, 19 et 25 juillet. Il partage l'illusion de Proudhon et de bien d'autres, que les paysans de France, en élisant Louis Bonaparte à la présidence, avaient agi non en césariens mais en révolutionnaires qui voulaient affirmer et continuer la lutte de la Révolution française contre l'Europe monarchique et l'ancien régime. Il s'efforce de leur montrer le véritable caractère des Bonaparte ; aussi cet article* (Les Révolutionnaires sans le savoir) *fut-il poursuivi à Auxerre ; le jury acquitta le gérant ; la cour condamna Cœurderoy, absent, à un an de prison et 1000 fr. d'amende. Les articles se terminent par un appel*

à l'union des partis avancés « sous la bannière du socialisme » ; « serrons-nous » !... L'auteur est d'une parfaite courtoisie envers tous les groupements avancés, sans jamais mentionner les chefs, et ne montre aucune prédilection personnelle. Il faut insister sur ces preuves d'impartialité et de solidarité, qui ajouteront de la force à ce qu'il dit quand, après le coup d'Etat, il reprendra sa liberté de pensée et d'action. Les chefs républicains et socialistes avaient laissé périr la République, la Révolution ; Cœurderoy ne les appuie plus, désormais, par un consentement tacite qui supprime toute critique ; il cherche à frayer de nouvelles voies à la Révolution, et il sonne le tocsin contre les chefs et contre leurs acolytes.

VII

Du reste, notre auteur ne se jette pas éperdument dans la polémique. Il commence une étude de longue haleine, dont le livre De la Révolution dans l'homme et dans la société *(Bruxelles, J.-B. Tarride, 1852, 240 pp., in-8°) est la seule partie qui ait été publiée (septembre 1852). L'échec momentané subi par le régime issu du coup d'Etat lui inspira le désir de prouver « que la Révolution est immanente et permanente dans l'huma-*

nité », et il publia cette première « étude analogique sur la transformation *et la* révolution », *fragment d'une étude plus large sur l'*analogie de l'homme et de la société. *Une suite,* De l'Harmonie dans l'homme et dans la société, *est annoncée dans les* Jours d'Exil, II *(décembre 1855), comme devant paraître; mais je n'en ai trouvé nulle trace. L'élaboration méthodique de sa thèse — qui n'est pas originale, comme il le reconnaît lui-même en discutant les précurseurs, mais qui est pour lui le fruit de ses observations comme médecin — est interrompue par un grand chapitre intitulé :* La Révolution démocratique et sociale *(chapitre V), dans lequel — ainsi que dans la* Barrière du Combat *(Juin 1852) et dans l'Epilogue du livre* (L'Exil) — *éclate au grand jour le fond de sa pensée. Dans ces pages il écrit franchement : « Je suis anarchiste » ; et il comprend l'idée de l'anarchie dans toute sa largeur, impliquant la diversité, le libre cours donné à toutes les évolutions possibles. Il voit que la bourgeoisie ne fera plus de révolution ; « car elle sait très bien qu'il n'y a plus actuellement de révolution possible sans une attaque directe et sans réserve contre tous les privilèges qui la font vivre ». Qui donc fera la Révolution? Il a vu le prolétariat de Paris massacré, écrasé en juin 1848, et il a perdu l'espoir qu'il puisse se relever de longtemps, si jamais. Il s'est*

creusé la tête à chercher une puissance assez forte pour ébranler la société, pour créer le chaos qu'il évoque ; et il est arrivé à la conclusion : « la Révolution frayant sa voie au moyen du despotisme », « la Révolution par le mal ». Une idée l'a frappé dès 1849 : « Il n'y aura plus de Révolution tant que les Cosaques ne descendront pas ».

Cette idée a été évidemment inspirée à Cœurderoy par l'attitude de la presse réactionnaire de Paris qui, à cette époque de l'écrasement de la révolution hongroise par la Russie, ne cessait de faire appel au tsar Nicolas, dans lequel elle voyait le sauveur de l'ordre. A ces bruits d'invasion qui étaient dans l'air, Cœurderoy appliqua sa méthode trompeuse de l'analogie, et, comparant la civilisation romaine de la décadence et celle de son temps, le christianisme et le socialisme, les barbares germains d'alors et les Slaves d'aujourd'hui, il conclut que, comme alors, de même de nos jours le progrès de l'humanité se ferait par une mêlée générale comme celle qui mit fin à l'Empire romain.

Voilà donc cette fameuse théorie des Cosaques *de Cœurderoy, théorie qui a tant contribué à le faire paraître comme un simple excentrique qu'on ne saurait prendre au sérieux : prétexte spécieux pour ignorer sa formidable critique de la société actuelle, sa dissection des chefs de par-*

tis et de sectes, fussent-ils les socialistes les plus célèbres, son développement de l'idée de l'anarchie bien au-delà de Proudhon, et toutes les beautés que recèlent ses écrits. Je suis loin de prendre parti pour cette théorie : je ferai remarquer, seulement, qu'elle n'est pas très différente de la théorie, assez fréquemment soutenue, qui fait sortir le triomphe du socialisme du chaos produit par les désastres d'une guerre universelle. La Commune de Paris n'en fut-elle pas, dans une certaine mesure, une confirmation ?

Cœurderoy fut induit en erreur par son amour des analogies. Il se laissa prendre à l'exemple apparent *de la destruction de l'Empire romain par les barbares, peuples jeunes, du mélange de races qui s'en suivit, et de la victoire du christianisme, qui, avant la ruine de la société romaine par les barbares, aurait été aussi impuissant en face du pouvoir romain que l'est le socialisme en face de la société bourgeoise. Il se trompait, en outre, en se figurant le peuple russe comme un peuple jeune par excellence. Il y a en Russie, c'est vrai, une petite élite révolutionnaire, qui depuis un siècle se sacrifie pour son peuple ; mais les paysans russes, eux, dans leur immense masse, sont vieux comme les Byzantins, qui se perpétuent en eux par l'action de l'Etat et de l'Eglise. Cœurderoy s'égarera de plus en plus, quand il voudra prouver en détail, dans son livre*

de 1854, l'application de son hypothèse aux Russes; mais son idée générale reste; voici comment il l'exprimera en 1854 :

« De par l'organisation sociale il est défendu à la masse bourgeoise de désirer la révolution de l'anarchie, car les intérêts bourgeois succomberaient avec la civilisation. Et cependant l'issue de toute tentative révolutionnaire dépend de l'attitude de la bourgeoisie. Au contraire, de par leur imperceptible minorité, il est défendu aux anarchistes d'avoir une influence décisive sur le résultat des événements révolutionnaires. Et cependant la révolution de l'anarchie, c'est la révolution de la justice, la vraie révolution. Comment briser le collier d'or qui nous étrangle?

« Révolutionnaires anarchistes, disons-le hautement : nous n'avons d'espoir que dans le déluge humain; nous n'avons d'avenir que dans le chaos; nous n'avons de ressource que dans une guerre générale qui, mêlant toutes les races et brisant tous les rapports établis, retirera des mains des classes dominantes les instruments d'oppression avec lesquels elles violent les libertés acquises au prix du sang. Instaurons la révolution dans les faits, transfusons-la dans les institutions; qu'elle soit inoculée par le glaive dans l'organisme des sociétés, afin qu'on ne puisse plus la leur ravir!...

« A ceux qui sont convaincus de la nécessité de mettre la civilisation à feu et à sang;... à tous ceux-là, je dis :

« Le Désordre, c'est le salut, c'est l'Ordre. Que craignez-vous du soulèvement de tous les peuples, du déchaînement de tous les instincts, du choc de toutes les doctrines? Qu'avez-vous à redouter des rugissements de la guerre et des clameurs des canons altérés de sang? Est-il, en vérité, désordre plus épouvantable que celui qui vous réduit, vous et vos familles à un paupérisme sans remède, à une mendicité sans fin?...

« *Je vous dis, moi, qu'il n'y a de vie pour vous que dans l'universelle ruine. Et puisque vous n'êtes pas assez nombreux dans l'Europe occidentale pour que votre désespoir fasse brèche, cherchez en dehors de l'Europe occidentale. Cherchez et vous trouverez. Vous trouverez au Nord un peuple entièrement déshérité, entièrement homogène, entièrement fort, entièrement impitoyable, un peuple de soldats. Vous trouverez les Russes.*

« ... *Les Cosaques seuls ont assez de forces vives et d'intérêts en majorité pour faire la révolution.*

« ... *Prends sous ton bras, peuple, l'homme qui souffre comme toi, Français ou étranger; donne-lui l'intelligence de la révolution sociale; en retour il te donnera la force* sans laquelle tu ne la ferais pas. *Les prolétaires cosaques sont nombreux comme les sables des océans; ils ont la torche à la main...* »

Ces extraits, tirés du Hurrah! *de 1854 (pp. 19 à 22) nous font comprendre le degré d'isolement et de désespoir d'un vrai socialiste dans les années qui suivirent les hécatombes de juin 1848. Les discussions, unions, scissions et tout le menu ménage d'un mouvement impuissant, piétinant sur place, qu'il vit parmi les proscrits de Londres, n'étaient pas de nature à lui inspirer des idées plus roses sur les forces révolutionnaires de son époque. Dans l'*Epilogue : L'Exil, *il traça un rôle bien différent, hautement conçu, aux exilés, précurseurs de l'internationalisme de l'avenir. Mais entretemps, avec Octave Vauthier, il donna libre cours à sa verve et à sa jeunesse, en lan-*

çant en juin 1852 ce véritable brûlot, la Barrière de Combat.

Voici le titre complet : La Barrière du Combat ou dernier grand assaut qui vient de se livrer entre les citoyens Mazzini, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Etienne Cabet, Pierre Leroux, Martin Nadaud, Malarmet, A. Bianchi (de Lille) et autres Hercules du nord. *Par* ERN. CŒURDEROY et OCT. VAUTHIER (*Bruxelles, Impr. de A. Labroue et Cie, 1852, 28 pp. in-8°*).

« *Le public — disent les auteurs — est las de vos passes d'acrobates ; de votre* Comité démocratique européen ; *de votre* Nouveau Monde ; *de vos unions, de vos désunions, de vos discussions et de vos réconciliations ; de vos proclamations, commissions, centralisations, discours et exhibitions ; l'organisation même de vos escadrons de* SANSONNETS respectueux *ne saurait l'émouvoir.*

« *Il faut que toute* RÉVOLUTION *aboutisse par le bien ou par le mal. Elle pourrait arriver par le bien, vous ne l'avez pas voulu ; laissez-la donc frayer sa voie par le mal.* »

C'est dans les pages qui suivent que la théorie des Cosaques est émise pour la première fois.

Cette polémique fut soulevée par un discours de Mazzini, du 11 février 1852, où le républicain italien, selon son habitude, attaquait le socialisme ; Louis Blanc lui répondit ; on trouve

cette discussion dans The Leader (*Londres*), La Nation (*Bruxelles*) *et dans la brochure* Des Socialistes français à M. Mazzini (*Bruxelles, 1852*). *Une réunion, du 13 juin 1852, convoquée par la « Commune révolutionnaire », décida les deux auteurs à publier leur brochure ; cette réunion et le milieu de la proscription de Londres se trouvent décrits dans les* Souvenirs d'un Révolutionnaire *de G. Lefrançais.*

Octave Vauthier, frère cadet de L.-L. Vauthier qui était alors prisonnier du 13 juin 1849, fouriériste comme son frère, était arrivé, temporairement au moins, à la même critique de l'autorité sous toutes ses formes que Cœurderoy. Il n'a pas continué à écrire, que je sache, quoiqu'une note insérée dans L'Homme (*Jersey*), *du 15 février 1854, le montre encore d'esprit assez indépendant. Sa figure est tellement effacée pour moi que je ne saurais déterminer à quel degré sa rencontre avec Cœurderoy, dans les premiers mois de 1852, a pu influencer celui-ci, non pas pour les idées, qui étaient formées en lui depuis longtemps, mais peut-être pour la manière de les publier en toute franchise et en pleine raideur, ce qu'il n'a fait qu'à partir de ce temps-là. Fut-ce le premier véritable camarade d'idées que Cœurderoy eût enfin trouvé, et se vit-il encouragé par cette rencontre à parler désormais hautement — ou bien suis-je trompé par une ap-*

parence? Je n'émets pas une hypothèse, je mentionne seulement une possibilité; seules des recherches sur Octave Vauthier permettront peut-être de savoir si c'est lui qui contribua à éveiller Cœurderoy de son silence ou — ce qui est peut-être plus probable — si au contraire ce fut Cœurderoy qui l'entraîna plus ou moins? On sait que Vauthier était ingénieur, qu'il rentra en France, et qu'il y mourut avant 1870.

La liste des chapitres inédits des Jours d'Exil *(v. tome Ier, p. 446) montre que Cœurderoy y parlait de maints événements arrivés dans la proscription de Londres, tels le duel Cournet-Barthélemy, les funérailles de Goujon (de Beaune), où il nous aurait montré Joseph Déjacque récitant ses vers si cinglants pour les anciens hommes du pouvoir, le départ de soixante proscrits des docks de Londres pour l'Amérique, etc.; seul le contenu du chapitre* La police en jupons *reste obscur pour moi.*

Cette troisième partie des Jours d'Exil *est perdue; mais nous possédons dans ses autres écrits de nombreuses appréciations ou traits caractéristiques des hommes politiques de son temps, et je considère ces impressions comme des matériaux historiques très précieux. On est trop souvent réduit à se faire une idée des hommes du passé d'après leurs actes publics seuls, qui ne permettent pas, à distance, de connaître leur carac-*

tère et de comprendre ainsi les véritables motifs qui les ont fait agir.

En observateur intelligent (son expérience de médecin l'aidant), en homme désintéressé, éloigné de toute coterie, il a pu démêler les vraies et les fausses réputations, et l'histoire de 1848 à 1851 tiendra compte de ses impressions. Il aime beaucoup d'hommes avec un véritable enthousiasme, mais il en exclut bien d'autres de son estime.

D'amis ou de connaissances personnelles et privées, ses écrits mentionnent : Jannot, Dubreuil, Louis Avril, Octave Vauthier, Alfred Talandier, Xavier Charre, le Savoyard Auguste Cottet, son beau-père Germain Rampont, le botaniste Vallier, l'étudiant vaudois Bidaux.

Les parents de Cœurderoy désapprouvaient ses écrits avancés. Le docteur Charles Cœurderoy était en proie, en 1850 et 1851, à des procès et à des vexations de toute sorte que lui valait son ferme républicanisme (v. L'Union républicaine d'Auxerre) ; *il fut emprisonné à Auxerre à partir du 3 novembre 1851 pour subir un mois de prison pour un article de journal, Haussmann, alors préfet de l'Yonne, étant le plaignant, et Emile Ollivier défendant le docteur. On peut en conclure qu'il était en prison le 2 décembre, et c'est pour cela, peut-être, qu'il échappa aux commissions mixtes. A partir du*

coup d'Etat de décembre, cet homme si remuant et si combatif dans les années 1848-1851 se vit condamné au silence absolu, tout le monde autour de lui se prosternant devant Louis Bonaparte. Avec cela il eut la douleur de voir son fils s'éloigner de lui dans une autre direction, et s'envoler vers des conceptions de liberté qui n'étaient plus compréhensibles pour le père. En même temps le fils s'éloignait de plus en plus de la vie pratique, et le père le lui fit sentir. Mais le cœur et l'appui matériel de sa mère ne firent point défaut au travailleur isolé de la pensée libre.

VIII

Le livre De la Révolution dans l'homme et dans la société, *achevé en juillet 1852, parut en septembre. Ensuite, Cœurderoy se documenta probablement sur sa théorie des Cosaques en parcourant nombre d'ouvrages sur la Russie, et il rédigea une partie du volume publié là-dessus en octobre 1854. Dès l'hiver 1852-1853, il écrit les parties* Suisse *et* Angleterre *des* Jours d'Exil, *dont la dernière, prête pour l'impression aux premiers mois de 1854, ne put plus entrer dans le volume pour des raisons purement matérielles. Il écrivait lentement, dit-il ; si l'on songe aux*

1500 pages au moins publiées par lui de 1852 à 1855, aux écrits restés inédits de la même époque, à la quantité de ses lectures, on reconnaît que son travail a dû l'absorber complètement et même outre mesure ; ce travail intensif de la pensée et de l'imagination fut peut-être une des causes de l'affaiblissement de sa santé, qu'il constate lui-même dès 1854.

Nous ignorons la cause de son départ pour l'Espagne, entre avril et juin 1853 ; mais il est certain qu'il a dû être heureux de pouvoir quitter Londres, où rien ne le retenait, pour voir un nouveau pays de ce Midi qu'il aimait tant. En juillet et août 1853, il est à Madrid. En octobre-novembre, il fit un Troisième voyage en contrebande, *en France, dont nous n'avons que les petits chapitres* Hasta! Hasta! *et* Los Passages *qui racontent sa rentrée en Espagne (novembre 1853). Etait-il allé voir ses parents, se réconcilier avec son père, embrasser sa mère, discuter l'avenir? En tout cas, une nouvelle période de bonheur et de joie de vivre commence pour lui. « Car je m'étais merveilleusement acclimaté dans le paradis de la terre, dans les belles Espagnes ! » écrit-il en février 1854.*

Il avait préparé la première partie des Jours d'Exil *en vue de la publication. Il écrivit, en août 1853, donc à Madrid, la dédicace à Xavier Charre, un ouvrier ciseleur qui vécut en même*

*temps que Cœurderoy à Madrid (1853-1854), qu'on retrouve ensuite à Londres (mai 1854), et que Cœurderoy rencontrera de nouveau à Turin, dans l'hiver 1854-1855 ; il l'avait sans doute connu à Londres auparavant, et peut-être déjà en Suisse, où Charre était au début de 1851. C'est un réfugié de 1848 ou 1849 (peut-être de province?), dont je n'ai rencontré le nom ailleurs qu'une seule fois (v. tome I*er*, p.* XXXV*). Cœurderoy parle de lui comme de son plus fidèle ami, le camarade de son isolement et de son ostracisme. Puissent ces lignes faire retrouver sa famille ; il y a un mince fil d'espoir pour moi que des souvenirs sur Cœurderoy, des lettres, peut-être, pourront être ressuscités ainsi. Ou bien est-il mort, inconnu, dans l'exil comme tant d'autres?*

De l'Espagne, Cœurderoy connut les villes de Bilbao, Saint-Sébastien, Santander, Vigo, La Corogne et Madrid ; le présent volume contient les chapitres annoncés dans la première partie, avec le chapitre Los Gitanos *(octobre 1853) en plus, mais sans les chapitres* La Funcion del dos de Mayo, Le Dieu des Espagnols *et* Le Théâtre à Madrid, *qui sont perdus. Le chapitre* Une Fête universelle à Lisbonne. Triomphe de Vénus, *ce magnifique rêve d'un avenir libre et heureux, est daté de septembre 1855 ; Cœurderoy l'aura donc rédigé de nouveau quand il prépara la deuxième partie des* Jours d'Exil; *quelques traits descrip-*

tifs font croire qu'il a visité Lisbonne, mais je n'ose pas l'affirmer.

Il interrompit son séjour en Espagne pour se rendre à Londres pour l'impression des Jours d'Exil, *première partie. Les chapitres* Galicia, De Vigo à Londres, à bord de l'Ibérie, *ainsi que* L'Amnistie partielle *et* Ma Prosopopée, *nous manquent. L'introduction du livre fut écrite à Londres ; quelques pages ajoutées au dernier moment portent la date du 23 mars 1854. Sur le livre, v. tome Ier, pp.* XXXV-XXXVI. *Cœurderoy fut bien déçu quand l'imprimeur le força de « s'arrêter court », et nous priva ainsi pour toujours de tant de chapitres qui, n'ayant pas trouvé place plus tard dans la deuxième partie publiée en 1855, sont perdus (v. tome Ier, pp. 445-446). Il repartit pour l'Espagne et se fixa à Santander, où on le trouve aux dates des 15 avril, 1er, 9 et 27 mai 1854 ; le volume fut publié en mai ou dans les premiers jours de juin.*

IX

A l'époque de la guerre de Crimée, une remarque de Charles Ribeyrolles dans L'Homme *de Jersey (12 avril 1854) donna l'occasion à Cœurderoy de lui rappeler sa théorie des Cosaques*

(L'Homme, *26 avril; Santander, 15 avril*). *On lui répondit : « Ah ; vous blasphémez la science, vous blasphémez la patrie, vous blasphémez la Révolution!* » (Ibid.). *Content d'entrer enfin dans une discussion sur ses idées, Cœurderoy écrivit une lettre plus étendue (Santander, 1er mai), que* l'Homme *n'inséra pas : il y disait : « J'appelle le glaive du tzar à précipiter la solution, à trancher le nœud gordien sur lequel nous révolutionnaires, imperceptible minorité, nous ensanglantons les doigts depuis si longtemps. J'ai dit cela et rien que cela.* »

*L'*Homme *n'avait pas pu refuser l'insertion d'une lettre d'Alfred Talandier* (L'Homme, *3 mai*), *qui discutait amicalement avec Cœurderoy, lui montrant qu'en vertu d'un faux jugement historique « on a accepté l'invasion du monde romain par les Barbares comme une chose bonne, heureuse, providentielle, nécessaire au triomphe du Christianisme », tandis que le triomphe des barbares « n'a été que le triomphe de la féodalité », etc. — La réponse de Cœurderoy (Santander, 9 mai), ainsi que sa lettre* Aux citoyens associés pour la direction du journal L'Homme et l'exploitation du Peuple, *et les lettres précédentes, furent publiées en une brochure rarissime :* Trois lettres au journal L'Homme, organe de la démagogie française à l'étranger, *par* Ernest Cœurderoy (*Londres, sans date, Joseph Thomas ; mê-*

mes adresses que Jours d'Exil *I*), *28 pp. in-8°.*

Ribeyrolles répliqua par l'article grossier Un nouvel Erostrate (L'Homme, *21 juin*), *discuté par Cœurderoy dans le* Hurrah! *pp. 26-28. Talandier, restant ami, publia* A propos d'une polémique récente (*Jersey, Imprimerie universelle, 1854, 10 pp. in-8°; daté de Londres, juin 1854*); *il dit : « Je crois que les races Franque et Latine ont accompli tout ce qu'elles pouvaient accomplir. Je ne crois pas que l'esprit Gaulois ait dit son dernier mot. C'est ce mot que j'attends : et je l'attends des ouvriers et des paysans de France. Ils sont, hélas! la plupart tout aussi primitifs que les Cosaques. » Joseph Déjacque, dans son* Humanisphère (Le Libertaire, *New York, 18 août 1859*), *donna une réponse pareille, mais d'un révolutionarisme plus large; les barbares de l'invasion, dit-il, surgiront de l'Europe même, ce seront les ouvriers et les paysans, « avec la faim au ventre et la fièvre au cœur, mais sous la conduite de l'Idée, cet Attila de l'invasion moderne »; « c'est sous le nom générique de prolétariat et en roulant ses masses avides vers les centres lumineux de l'utopique Cité; c'est de Paris, Londres, Vienne, Berlin, Madrid, Lisbonne, Rome, Naples, que, soulevant ses vagues énormes et poussé par sa crue insurrectionnelle, débordera le torrent dévastateur », etc. — Voilà la question posée sur un terrain où l'Internationale*

allait bientôt la reprendre et où elle reste encore aujourd'hui. Cœurderoy a bien dû envisager cette solution lui-même ; mais la foi *dans la puissance collective du prolétariat lui manqua.*

Vers cette époque, il crut rencontrer en Alexandre Herzen un partisan du renouvellement de l'Occident par l'Orient russe. Après un échange de courtes lettres et de publications, Herzen reçut une longue lettre (Santander, 27 mai [1854]) qu'on trouve dans ses Œuvres posthumes, *livre russe publié à Genève en 1870 (pp. 104-107, texte français) ; Cœurderoy discute « le moyen d'exécution générale de la civilisation occidentale » ; « moi j'aime même voir le Despotisme se charger de cette odieuse tâche de fossoyeur ». Herzen, dont les Mémoires sur les années de réaction qui suivirent 1848 contiennent tant de pages d'une si belle hardiesse, se trompa néanmoins sur la valeur de Cœurderoy, qui lui parut un excentrique ; il le savait en outre l'enfant terrible de ses amis, les grands chefs de la révolution européenne. En tout cas, la correspondance n'eut pas de suite, ce qui est bien dommage ; il eût été facile à Herzen de détromper Cœurderoy sur tant de questions concernant la réalité russe qu'il ignorait si absolument. Il est curieux de se figurer l'accueil chaleureux que Bakounine eut peut-être fait au jeune enthousiaste ; mais, après tout, soyons contents que personne n'ait exercé une*

influence sur Cœurderoy dans ces années de son activité créatrice, de 1852 à 1855. L'isolement le tua peut-être, — ceci est une autre question, — mais il lui permit de grandir, de s'épanouir comme une belle fleur rare, sinon unique.

X

Cœurderoy quitta l'Espagne entre juillet et octobre 1854 pour se rendre en Italie ; le tome III de cette réimpression contiendra les chapitres des Jours d'Exil *écrits à Turin et en Savoie. Le contenu des tomes II et III de notre réimpression forme, dans l'édition originale, un seul volume, intitulé :* « Jours d'Exil, *par* ERNEST CŒURDEROY. Deuxième partie » (*Londres, John Churchill, printer, 6, Upper Aberdeen Street, Lion Square, décembre 1855*) ; *574, 2, 1 pp., in-8° ; couverture rose. Je connais l'existence de 15 exemplaires, qui tous ont été trouvés à Genève ou dans les environs, provenant probablement d'un dépôt que l'auteur en avait conservé et dont quelques exemplaires furent donnés, par lui ou par d'autres, à des connaissances. La plupart des exemplaires que j'ai vus portent une nouvelle page de titre qui omet les mots « deuxième partie » ; de même la couverture a été imprimée de nouveau,*

sur l'envers de l'ancienne; on a supprimé les mots « deuxième partie » et l'annonce de la première partie ainsi que celle de la publication prochaine (« pour paraître ») de la troisième et dernière partie. *Ces altérations ont l'apparence d'avoir été faites par l'imprimeur même du livre. Leur signification est peut-être que l'auteur renonçait à publier cette troisième partie, qui, en effet, reste introuvable.*

Le livre porte cette épigraphe :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

La longue introduction qui, placée en tête du présent tome II, semblera quelque peu disproportionnée, n'avait rien d'excessif lorsqu'elle parut, en 1855, comme préambule d'un volume unique de 574 pages.

La fin de cette notice biographique, de l'été de 1854 à la mort de Cœurderoy, le 21 octobre 1862, précèdera le tome III et dernier de cette réimpression.

13 octobre 1910.

Max NETTLAU.

A MON AMI GERMAIN RAMPONT

REPRÉSENTANT DE L'YONNE A LA CONSTITUANTE DE 1848.

Annecy. — Juillet 1855.

« Que l'homme qui a des amis se tienne à leur amitié, parce qu'il y a tel ami qui est plus attaché qu'un frère. »

Proverbes du roi Salomon.

Les hommes me poursuivent ; ils me font un exil dans l'exil, ils m'y confinent et m'y tourmentent. Mais leurs flèches s'émoussent sur mon âme comme sur une tour de bronze. J'ai pour leur résister, deux biens précieux :

Deux biens plus précieux que l'or et le diamant, plus précieux que les titres et les honneurs vains de ce monde, deux biens que je n'échangerais pas contre la plus brillante couronne : l'Amour, la Liberté.

J'ai, pour les célébrer, une assez méchante plume et une très excellente femme. Je vous dois l'une ; acceptez le travail de l'autre.

Et portez-moi bonheur !

A mesure que mes libres ailes grandissaient comme l'aile de l'hirondelle pélerine, comme la

voile du vaisseau de haut-bord; à mesure que j'élevais mon chant vers l'avenir, comme le coq élève le sien vers l'aurore, les hommes s'éloignaient de moi. — Je parle de mes amis; quant à mes ennemis, ils ne me quittaient pas d'un regard.

Et moi simple, aimant, je cherchais à les rejoindre et leur criais [6] de mes deux poumons : par ici, par ici! Je suis dans les ténèbres, dans la poussière et les chemins creux. Ne me voyez-vous pas? Ne viendrez-vous pas à mon aide?

Bon moyen pour les faire courir! Plus je les appelais, plus ils fuyaient; plus je me lamentais, plus ils riaient de mon embarras; plus je tendais mes mains de leur côté, plus ils enfonçaient les leurs au fond de leurs poches sonores; plus les ombres devenaient épaisses autour de ma tête, plus ils s'ébattaient, de tout leur corps, au grand soleil.

Et voilà les hommes, me disais-je : tartuffes, menteurs, sans amitié, sans indépendance, sans vergogne! Ils sont comme les brebis qui se serrent en troupeau quand elles entendent égorger leur sœur. Ils sont comme le chien de ce fameux Jean, bourgeois de Nivelles; ils se sauvent quand un ami les appelle à l'heure de la détresse. Ils sont comme l'âne de la fable; ils prodiguent de lâches insultes au courage abattu. Ils sont pareils à Judas, ou tout au moins à Pierre et à M. Guizot.

Vous avez vu courir sur les abîmes ces nuages aux flancs gris qui ne renferment pas d'électricité pour deux liards. Jamais ils ne la dépensent s'ils

ne sont attirés par une grande masse d'électricité contraire. De même, jamais les hommes ne s'attachent qu'à plus riches ou plus renommés qu'eux. Ceux qui se donnent de faux airs de démocratie, plus encore que les autres ; car ils sont les plus pauvres et les plus ignorés de tous.

L'homme est le même dans tous les climats, dans tous les partis, sous tous ses masques, ses drapeaux et ses discours : un animal droit comme un peuplier, et rampant comme un ver ; son regard est au ciel, et son âme en la fange ; sa lèvre est orgueilleuse, et ses mains enchaînées ; il a des entrailles qui ne lui servent que pour manger, il se rase afin de ressembler aux femmes ; il peut faire l'amour en tout temps, et ne pousse pas un soupir qui ne lui soit arraché par le calcul ; il est de braise pour la prospérité, de glace pour le malheur !

..... Ainsi j'allais seul avec mon désespoir et mon travail ingrat. Je maudissais le passé, le présent, l'avenir. Je maudissais ma route, je maudissais mon jour. De toute la nature je ne voyais que le côté sombre et décourageant. C'était l'hiver. Je regardais le lac, et le lac mugissait, et sur ses rives je ne découvrais pas un roseau vert auquel me reprendre si j'y tombais. Je regardais l'abîme ; et les buissons qui croissent sur ses bords ne portaient plus que des épines. Je regardais le torrent ; il était gonflé comme [7] mes veines fiévreuses, dans sa fureur il roulait des blocs de rocher aussi facilement que des pailles d'avoine. Je

regardais la route qui s'allongeait ironiquement devant moi, déroulant ses anneaux par la campagne dépouillée, comme un serpent qui s'enlace autour d'un cadavre. Je regardais le ciel ; il était noir, il présageait de la neige et du froid pour bien longtemps encore. Je regardais les arbres ; il y tremblait quelques feuilles jaunes et desséchées que les vents emportaient une à une, comme le mal détache les derniers cheveux d'une tète souffrante. Je regardais les rues de la ville ; et je voyais hôtels, théâtres, musées, bibliothèques se fermer devant les gens qui, comme moi, n'avaient pas habit noir et chaîne d'or. Je voyais les femmes passer lestement près du pauvre, dédaigneuses, épouvantées, craignant de salir leurs écharpes de bal à ses guenilles poudreuses !

Mon âme était prise d'une tristesse mortelle ; ma médiocrité, décente à peine, me pesait plus que ne me pesera jamais le couvercle du cercueil ; j'étais obsédé de rêves de mort et de suicide. Et je me disais : qui me retirera de cette impasse de réprobation, d'obscurité, de misère ?

Qui donc me portera bonheur ?

Bénie soit la colombe qui déposa sur l'arche le rameau d'olivier ! Béni soit l'arc-en-ciel qui sépare, de son bras irisé, les nuées querelleuses ! Bénie soit la chaloupe qui sauve le naufragé de la plus affreuse des morts ! Bénis la vigne et le fleuve qui dérobent le cerf à la poursuite des chiens ! Bénie la main qui présente la coupe fraîche au guerrier

blessé! Béni le saule-pleureur qui fait de l'ombre sur le tombeau du juste! Bénie la bouche qui se penche sur la tête du poète mourant et lui dit :

« Relève-toi, mon frère, je te connais, je t'aime ; nous chanterons, nous pleurerons ensemble. A deux les fardeaux sont moins lourds, les routes moins longues, les peines moins plaintives et les joies plus bruyantes. A deux il n'est plus d'exil, plus de réprobation!

» Debout et marchons! Par les sentiers des Alpes, au milieu des brouillards de Londres, sous le soleil d'Espagne, sur la mer, dans la nuit, mon courage ne faiblira point. A notre libre alliance j'apporte, pour ma part, un passé plus heureux que le tien, des espérances plus prochaines et plus neuves, moins d'expérience des trahisons des hommes et de l'instabilité des choses, des songes riants, des parents qui seront nos amis, nos soutiens. »

[8] Jeunes sont la Prière et la Poésie ; jeunes l'Aurore et la Rosée ; jeunes le Printemps et l'oiseau des buissons qu'il fait naître pour le bénir! Jeunes sont aussi l'Amour, l'Enthousiasme, l'Espérance et la Foi qui soulèvent les monts de leurs assises et les affligés de la couche où ils voulaient mourir !

Quand j'entendis cette voix de jeune fille, fraîche comme l'eau des ruisseaux et douce comme leur murmure, je relevai la tête. Et je sentis un frisson de délivrance courir par mes artères. Et je me tins debout. Et je mis ma maigre main dans

sa main blanche. Et j'y trouvai la vôtre, et dans la vôtre celle de la femme à toujours bénie qui, pour me sauver, consentit à embarquer sa fille, son ange gardien, sur les vagues infinies de l'Océan d'Exil!

De ce jour, le lac, le précipice, le torrent, le ciel, le chemin, les arbres et les villes m'apparurent pleins d'enchantements, de promesses de bonheur. Je trouvai le printemps trop froid et l'été trop court. Je pus suivre l'aiguille des horloges et la pluie d'or des sabliers; je pus compter les minutes et les jours, sans m'effrayer de leur lenteur. Je brisai sur mes genoux la chaîne que la tristesse rivait à mon sein. Je m'élancai de nouveau dans la mêlée sociale, défiant les hommes de lasser ma patience, de faire taire ma voix, de se délivrer jamais des remords et des terreurs que je leur inspire. Et pour congédier la Mort qui restait obstinément à ma porte, je lui jetai la mâchoire d'un rrrévolutionnaire de la tradition tué de chauvinisme rentré lors de la première défaite des Français devant Sébastopol.

Cela me porta bonheur.

Beaucoup réputeront ce que vous avez fait un sacrifice. A ma place, ceux-là se proclameraient à toujours vos débiteurs et le diraient bien haut, pour se dispenser de le prouver jamais. Moi je suis votre ami; je cesserais de vous aimer le jour où je croirais vous devoir quelque chose. Et je veux conserver le droit de vous aimer toujours.

Moi je sens vivement ce qui défie nos expressions et nos éloges; je ne vous ferai pas l'injure de vous appeler mon créancier.

L'Amour est plus fort que les faisceaux d'armes et les tables de la Loi. L'Amour au joyeux sourire s'enfuit devant la Dette au front plissé. Les rendez-vous imprévus le remplissent d'allégresse, les visites de convenance provoquent ses bâillements. Le Fini ne peut contenir l'Infini; l'Attrait domine la Règle : le Devoir s'éteint, le Droit est immortel. Quand on doit, on s'acquitte le plus[9] vite possible; quand on aime, on ne s'acquitte jamais, on ne le peut pas, on ne le veut pas; on a trop de bonheur en y pensant toujours. Quand on doit, on est contraint; et vous ne voudriez pas d'une déférence forcée, du respect, de la vénération qu'on se paye entre négociants et hommes politiques. Et je ne pourrais vous les accorder. Ces rapports seraient indignes et de vous et de moi. Nous sommes trop libres tous deux pour nous enchaîner l'un par l'autre.

Ce qu'il vous faut, je le sais. C'est l'estime que personne ne peut vous refuser: c'est l'affection durable qui naît d'une sympathie réciproque: ce sont les longues conversations, les hommages qu'on rend aux histoires glorieuses, les lointains aperçus sur l'avenir de l'humanité. Ce qu'il vous faut, ce sont les intimes épanchements où les cœurs se comprennent, où les voix leur servent d'interprètes et les yeux de miroirs; ce sont les rêveries à deux, à l'ombre au bord de l'eau;

quand la pensée s'unit à la pensée, la suit ou la devance, l'excite ou la modère, la saisit, la savoure comme un soupir, comme un baiser. Ce qu'il vous faut, c'est franchise pour franchise, émotion contre émotion. Ce qu'il vous faut surtout, c'est la félicité des deux êtres qui vous sont le plus chers.

Ce qu'il me faut, je le sens; c'est aussi tout cela. C'est une famille selon mon choix, non selon le hasard; ce sont des amis, non des parents; c'est une maîtresse, une amante, une sœur, non pas une femme, une esclave de par la loi. Ce qu'il me faut, c'est un lieu sur la terre où je puisse adresser mes vœux; un heureux asile où soit compris mes rêves, encouragées mes entreprises, pardonnées mes faiblesses; une belle maison au milieu des champs où mes nouvelles soient toujours accueillies par de doux visages joyeux. Ce qu'il me faut, c'est un foyer pour mon âme, puisqu'il n'en est plus pour mon corps. Car tu m'es témoin, Révolution de justice et de liberté, que je ne travaille pas pour moi seul dans ce monde qui me calomnie!

Tel me paraît être le bonheur que nous cherchons tous deux. Ainsi nous nous sommes rencontrés dans le passé. Ainsi nous poursuivrons dans l'avenir cette longue route de la vie que vous m'avez fait reprendre sous de meilleurs auspices. Ainsi nous irons, devisant, voyageant, écrivant, combattant, rêvant, travaillant ou chantant; pensant, voulant ensemble, joyeux pèlerins! Ainsi

nous passerons sur les tremblements de terre, les révolutions, les guerres et les déluges qui rempliront bientôt les hommes d'épouvante.

10 Le Devoir, c'est la mort ; et le Droit, c'est la vie. Le Travail qui nous plaît, c'est notre liberté. L'Intérêt, c'est le mal ; l'Amour, c'est le salut.

Le Travail, l'Amour, la Liberté nous porteront bonheur !

Vous êtes plus dans le présent, je suis plus dans l'avenir. Vous avez encore un pied sur le sol d'Occident, moi j'ai pressé mon vol jusqu'aux nuages de pourpre où le soleil se lève. Vous ne désespérez pas encore de toutes choses, moi j'espère déjà beaucoup de quelques songes. Vous faites infiniment de bien comme médecin et propriétaire, je ne fais plus trop de mal comme anarchiste et guérisseur naturel.

Et qu'importe d'ailleurs ? Que sont nos pauvres pensées dans le tourbillon des temps et des univers ? Le fleuve s'arrête-t-il devant le brin d'herbe que la fourmi dépose sur sa rive agitée ? La foudre épargne-t-elle les églises dont les langues de bronze se lamentent pendant l'orage ?

Discutons, raisonnons, méditons : c'est notre droit, notre vie, le feu sacré de nos intelligences. Mais ne confondons point la Force avec l'Idée ; ne méconnaissons pas l'action des puissances plus éternelles et plus vastes que nous.

Et quand la grande batteuse en grange, la Révolution, qui sépare l'ivraie du bon grain, recom-

mencera son travail, ne craignons rien, mais laissons-nous enlever dans son van redoutable. Car en vérité, nous sommes les hommes de bon vouloir, les pionniers des routes nouvelles, le froment qui ne se perd pas.

La raison d'être de l'individu, je la trouve dans les qualités physiques, morales et intellectuelles qui le distinguent de la masse. S'il ne veut pas les faire valoir, c'est un hypocrite ou un peureux ; s'il ne le peut pas, c'est un crétin ou un esclave : dans les deux cas un être inutile ou nuisible. Soient loués notre franchise et notre amour-propre, nous ne ressemblons pas à ces gens-là ! Nous sommes ce que nous sommes et ne le cachons point.

Et même si nous différions davantage, qu'importerait encore ? Nos contrastes ne seraient-ils pas accordés, harmonisés, rapprochés, rendus agréables, utiles et bons dans le groupe d'affection que nous avons su nous créer au milieu d'une civilisation divisée par des intérêts contre nature ?

L'Amitié porte bonheur !

“ Ainsi m'apparaît la famille dans l'avenir : comme la nôtre, mais non plus entourée, de près ou de loin, d'indifférents et d'ennemis : comme la nôtre, mais dans un milieu différent de la civilisation : comme la nôtre, mais bercée par les vagues joyeuses de la mer humaine, libre de toute entrave.

Si je m'en étais fait une autre idée, je ne m'y

serais pas engagé ; si j'avais craint d'y trouver des chaînes, j'eusse continué de traîner celles dont le bruit m'était devenu familier. Et si vous n'aviez pas lu, comme moi, dans l'avenir, vous n'auriez pu consentir à une alliance folle suivant le monde et ses mesquins intérêts.

Oh ! quand donc se lèvera-t-il sur tous, le soleil de ma délivrance ? Quand donc les pauvres auront-ils droit au travail, et les riches au bonheur ? Quand donc privilégiés et prolétaires, premiers et derniers, sujets et maîtres disparaîtront-ils des continents unis ? Quand donc promènera-t-elle sur les terres et les mers ses rondes triomphales, la confédération des peuples et des hommes ?

Hélas ! hélas ! nous ne verrons pas tout cela dans notre vie présente. Mais le soleil se lève tous les matins sur les monts sourcilleux, mais la lune se baigne tous les soirs dans les ondes tranquilles, mais les hirondelles et les proscrits reviennent tous les étés dans les vallées qu'ils aiment. Mais il n'est point de belle fête, il n'est point d'existence utile qui n'aient un lendemain. Nous avons été, nous sommes : donc nous serons encore. L'être est immortel. — Vous le croyez, n'est-ce pas ?

L'Espérance porte bonheur !

Je suis superstitieux et ne m'en défends pas. Je définis la superstition : l'extrême curiosité qui nous porte à nous expliquer les phénomènes dont

nous n'avons pas encore découvert le mécanisme.

Je soutiens que tous les hommes sont superstitieux. Mais ils le sont de deux manières : l'une bonne, et l'autre mauvaise. La superstition nous est nuisible quand elle paralyse nos efforts, nous rend timides, peureux, indifférents sur toutes choses, impuissants à rien entreprendre ; elle nous est profitable quand elle nous stimule à travailler, chercher, observer, découvrir ; quand elle est mère de science.

Je suis possédé de ce dernier mobile. Je me passionne pour toutes les questions redoutables. C'est avec joie que je m'engage [12] dans le labyrinthe de l'inconnu ; c'est voluptueusement que je plonge au fond des eaux, les yeux grand ouverts ; c'est la tête haute et sans m'agenouiller que je cherche la plus prochaine solution de l'éternel problème de la Vie future et de Dieu. J'estime qu'on va plus vite ainsi. Celui qui ferme les yeux et joint les mains pour s'extasier et prier, ne fera jamais rien qui vaille, ne découvrira jamais quelque chose. Où diable en serait l'Humanité, dites-moi, si elle fut restée sur les talons d'Adam, pleurant et menant deuil, parce que notre bon vieux père se montra moins vertueux et plus avisé que ne le fut Joseph, le sage homme !... L'imbécile qui ne perdit que son manteau sur la couche luxurieuse où se tordait la belle égyptienne sortant du bain, du bain parfumé !

Voilà comment je suis superstitieux.

La Superstition porte bonheur !

Pourquoi cette digression? Pour trouver moyen de vous dire que j'aime les hirondelles, que souvent je me suspends à leurs ailes démesurées afin de parcourir plus de temps et d'espace, et que je crois gagner ainsi bien des heures.

Pourquoi je les aime tant, ces petites bêtes noires que bien des gens redoutent, je me le suis demandé souvent, et à chaque fois je me faisais une réponse qui me les rendait plus chères encore. C'est toujours le contraire qui m'arrive pour les hommes.

Je les aime parce que leurs chants me consolaient, enfant, quand on m'avait grondé. Je les aime parce qu'elles me tenaient compagnie dans la mansarde, au temps des études ingrates. Je les aime parce que, sous tous les cieux où me conduit l'exil, je les retrouve voyageuses, travailleuses, libres comme moi, comme moi s'approchant des hommes, mais ne se mêlant point à eux. Je les aime parce qu'elles sont vives et alertes, parce qu'elles font de longs vols sur les montagnes, les vallées, les eaux et les abîmes, sans jamais s'arrêter. Je les aime quand elles gazouillent à mes fenêtres et que je suis avec ma plume la mesure de leurs chants. Je les aime parce que je ne puis les voir sans songer à l'amour, au travail, à l'indépendance, aux voyages, à l'avenir, à tout ce qui nous console, nous élève, nous détache de l'instant et du lieu qui retiennent nos corps. Je les aime et je prends plaisir à me figurer que,

dans ses existences antérieures, mon âme a fixé son séjour entre les ailes d'une hirondelle.

Cette croyance-là me portera bonheur!

> « De bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse. »
>
> *Proverbes du roi Salomon.*

13 Or ce matin, comme j'écrivais, celle qui m'est le plus familière abattit son vol dans ma chambre. — Salut! la chanteuse à la gorge rouge, d'où viens-tu si gaîment?

— Je viens des belles contrées où se plaît le soleil; j'ai traversé les mers du Sud qu'il fait étinceler sous ses rayons. Quand les premières gelées blanchiront l'herbe d'automne, je repartirai pour les pays du soleil. Je prends mon bien où je le trouve; le monde est ma patrie, la terre est mon domaine; les hommes construisent des palais et des chaumières qui me servent de toit; et sur la plaine liquide, quand je me sens trop fatiguée, je me repose, en fredonnant, sur les cordages des beaux navires.

— As-tu traversé, dis-moi, le grand pays aux forêts verdoyantes, la France abondante en vins, en froment, en beaux fruits? Comment l'as-tu trouvée?

— Bien âgée, bien triste, abattue, déchue, mourante! Qu'elle a changé, grand Dieu! La vieille gaîté gauloise et la liberté franque en sont bannies

à toujours: le Despotisme y consolide son trône dans l'humiliation; la Guerre y promène ses épouvantements, et la Corruption ses saturnales.

— As-tu passé par la Bourgogne aux côtes d'or, par la fraîche Puisaye qui baigne ses pieds blancs dans les prairies humides? As-tu remarqué, dans les massifs de chênes et de marsaules une maison toute neuve caressée par les vents? Que faisait-on par là?

— J'ai passé dans tous ces lieux; j'ai compté les clochers qui reluisent, les milliers de villes et villages qui dorment sur les bords des rivières paresseuses. J'ai vu bien des femmes, bien des enfants pleurer leurs pères, leurs fils, leurs amants et leurs frères, exilés, emprisonnés. Devant la maison que tu veux dire, se trouve un balcon où je me suis posée. Le jour pointait à peine, et déjà cependant, auprès de la fenêtre, était assise une mère qui pensait à sa fille, et le lui écrivait. Dans la prairie voisine, les [14] jeunes poulains bondissaient autour des cavales, et la pauvre mère les regardait en soupirant!

— Hirondelle! hirondelle! que ne lui disais-tu tes projets de voyage? Et puisque tu venais dans le pays des glaciers et des lacs, dans la Savoie qu'elle aime, que ne lui demandais-tu ses messages?

— Je l'ai dit. A mon aile rapide elle a voulu suspendre un souvenir pour vous. Mais je l'ai refusé. Le pouvoir en France est ombrageux et lâche; il fait une guerre mortelle aux hommes, aux

femmes, aux enfants, à tous les êtres qui aiment la Liberté, ma patronne chérie ; je m'attirerais ses poursuites si je voulais devancer les wagons infernaux qui portent les dépêches. Je connais la cruelle destinée des pigeons voyageurs, et je veux garder mon vol tout entier jusqu'à mon dernier jour. Je ne me charge donc que des baisers et des paroles d'amour envoyés aux proscrits. Et je t'apporte des uns et des autres plus que ne peut un oiseau de ma force.

— Sois bénie, coureuse aux grandes ailes, pour la Liberté, pour l'Amour et pour moi! Que tes traversées soient heureuses! Que ton nid soit conservé sous d'autres cieux tel que tu le laissas à la saison dernière! Que les jeunes chasseurs ne te poursuivent point de leurs plombs meurtriers! Que mes frères de l'exil se réjouissent de tes chants! Que le monde nouveau te choisisse pour emblême de ses nouveaux étendards! Et puisses-tu me rapporter, l'année prochaine, de joyeuses nouvelles de délivrance et de révolution!

— Le salpêtre a tonné; le corbeau du Nord aiguise son bec contre ses frères, les porteurs de couronnes; les chasseurs de l'Ukraine tendent leurs filets en Europe, en Asie ; dès le matin ils ont lancé par les champs leurs chiens et leurs cavales. Quand je m'en vais, le faucheur promène pour la dernière fois sa faulx dans les prairies, la feuille tombe, l'homme chancelle. Quand je reviens, le foin pousse de nouveau près des blés et des fleurs, les bourgeons traversent l'écorce des

arbres, les enfants naissent en grand nombre sous le jeune soleil. L'automne et le printemps qui viennent verront s'accomplir de grandes choses. Je suis la Prophétesse qu'on n'interroge pas en vain. Que ceux qui ont des oreilles écoutent!

— J'écoute et je crois comprendre, et je suis avide de voir. J'écoute et je sens que les grandes merveilles sont proches. J'écoute et me prépare à la Révolution.

En attendant, tu connais le pays, la maison, la fenêtre où tu peux revoir ceux que j'aime. Quand tu repasseras par la France, dis-leur donc que je travaille pour la Liberté, que je rêve pour eux, que je leur envoie ce livre en témoignage de mon amour.

Et que je souhaiterais qu'il leur portât bonheur!

INTRODUCTION.

« Sum id quod sum. »
Dante.

« Le vive voci m' erano interdette ;
Ond' io gridai con carta e con inchiostro. »
Petrarca.

. . . . « That heart hath long been changed ;
Worm-like't was trampled — adder-like avenged. »
Byron.

I

Je travaille comme le semeur qui prend le bon froment dans le creux de sa main et le jette au sillon sans regarder où il tombe, sans en ôter les pierres.

Le sol ne manque pas; mais le temps des semailles est court et notre vie passe comme l'ombre d'une étincelle. Des caprices, des tourments, des maladies sans nombre absorbent la plus grande partie de notre temps. Tout au plus chaque jour suffit-il à sa peine.

Donc *carpe diem* ; utilise la seconde; le Travail, c'est le bonheur!

Moi, je sème en chantant!

Je jette dans les vents mes feuilles noires et

blanches, comme les arbres leurs feuilles vertes. — J'appelle sur mes livres la lumière [18] de la discussion, la trompe de la publicité, l'intérêt des libres, la haine des esclaves, les douces larmes des femmes, le rire naïf des enfants et des vieillards. Je n'ai peur que du silence. La vérité toujours est forte.

Moi, je sème en chantant!

Je jette mes paroles bien haut. — La calomnie les saisit au passage et les gèle dans l'air. Mais la semence revient toujours à la terre; les bonnes raisons de la justice abattent les aveugles colères, comme la pluie les grands vents. Et quand reluiront les beaux jours de printemps, mes paroles éclateront. Maître Rabelais le dit, et je le crois.

Et je sème en chantant!

Je jette mes paroles bien loin. — Arrière stériles bavardages, ambitions microscopiques du présent, batailles de dames, de valets et de rois! J'estime que l'homme libre voit plus clair dans l'avenir que dans ces orgies ténébreuses. Je ne connais d'écrivains dangereux que les intrigants et les vendus. De l'audace, de l'audace, encore de l'audace! Il n'y a de certitude que dans la Prophétie!

Moi, je sème en chantant!

Je jette mes paroles au public sans précaution, sans mesure. — J'appelle brutalement les choses par leur nom. Car aujourd'hui, *précaution* veut

dire lâcheté. Et *mesure poétique* signifie cheville, triple scie, lime recourbée des dents, vrille ébréchée, lyre ou guitare en pièces, violon sans cordes, guillotine sans graisse, orgue de Barbarie, jeu de patience, vielle à l'usage des souris blanches, des marmottes savantes et des singes polkeurs, balançoire, masturbation de l'entendement, jet continu d'eau tiède...

Aujourd'hui, la rime est plus despote qu'esclave ; elle est mortelle à l'originalité de la pensée, mortelle à l'harmonie ; elle est l'anneau de fer qui en suppose d'autres et rive les plus lourdes chaînes autour de l'intelligence captive. La raison n'a rien qu'à perdre en s'accouplant avec elle.

Tous ces écrivains à la douzaine, qui enfantent dans la douleur des millions de paroles en cadence, ne conçurent jamais une idée.

La littérature française répugne aux vers, le futur socialisme les condamne. Il n'y a pas un poète français, pas un rimeur révolutionnaire. [19] Goëthe et Byron ont tué les menuisiers du style ; ils veulent être suivis dans leur rude chemin.

Moi, je sème en chantant !

Je jette une prophétie contre tous ceux qui martèlent encore leurs fronts pour y trouver des rimes :

La langue française n'a pas encore de poème, pas un chef-d'œuvre d'harmonie littéraire (1). —

(1) Molière est une des gloires de notre philosophie critique ; pour lui, la versification était chose très accessoire.

La première composition de ce genre qui sera faite chez nous, celle qui nous donnera place dans la radieuse pléiade où déjà trônent l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie, la première création française vraiment épique sera faite en prose.

Lamennais et Châteaubriand l'ont tentée, mais ces deux parfaits chrétiens ne travaillaient que sur des idées vieilles, ils sacrifiaient tout à la forme clinquante qui servait à l'un de soutane, à l'autre de manteau. Que leur Dieu conserve en paix leurs âmes !

L'*excentric*, le très grand, le proscrit des puritains du culte et de la rime, Byron, sera développé par un Français plus profondément philosophe, moins heureusement artiste, aussi peu rimailleur que lui.

Ce monument littéraire doit être élevé dès la fin de ce siècle, au moment où la France disparaît de la scène du monde. Ce sera l'hymne de ses funérailles, l'immortelle couronne déposée sur son front.

Ma prédiction s'accomplira fatalement :

Parce que notre époque est éminemment *critique* ; — parce que les révolutions, guerres et cataclysmes de tout genre, que nous allons traverser, doivent faire naître en grand nombre des productions *critiques* ; — parce que la France est avant tout une nation *critique*, celle dont la situation, l'esprit, la langue, les coutumes et les mœurs résument le plus, à notre époque, l'ensemble moral des peuples civilisés.

D'où résulte que l'œuvre de nos temps *réco-*

lutionnaires sortira de la nation dont le génie s'exerce spécialement sur la *critique*, dont le caractère propre est de n'en point avoir.

Et comme les faits qui vont se passer sous nos yeux prendront des proportions gigantesques, comme la lueur sinistre des combats [20] se projetera sur une grande étendue de temps et d'espace, il est impossible que l'esprit français ne se traduise point par un grand travail d'universelle harmonie.

Pour compléter ma prédiction, j'ajoute que Rabelais, Montaigne, Molière et Beaumarchais seront encore beaucoup plus appréciés que maintenant; — qu'ils deviendront réellement européens; — que P. J. Proudhon le deviendra bien davantage; — qu'il n'y aura pas un homme sachant lire qui ne rapproche la verve satyrique du bon curé de Meudon des terribles paradoxes du Méphistophélès franc-comtois.

J'annonce encore que tous les grands auteurs européens seront lus en français; — que cette phase littéraire sera bien véritablement la phase française généralisée.

Mais le Livre plus répandu que tous les autres, la véritable Bible du XIXe siècle sera celui dont je viens de parler, bien moins national et spécial que tous les autres, et qui résumera les tendances des peuples et des hommes menacés de déluge.

Voilà ce que j'affirme avec autant d'assurance que la venue des Cosaques !

Et je sème en chantant !

II

« Chante, chante encore, mon âme brisée! Chante comme l'enfant de la Savoie qui meurt de tristesse, comme le cygne sous le couteau! Chante encore une fois. » — Ainsi dit en moi la voix intérieure.

Et moi j'obéirai. Je chanterai comme l'alouette quand plane au-dessus d'elle l'autour d'Irlande aux serres tranchantes. Elle ne sait trop ce qu'elle doit redouter, mais elle est fascinée par l'œil sanglant de la Mort. Et j'écrirai comme pouvait parler Damoclès aux festins royaux de Sicile, sous la pointe de l'épée!

Et je chanterai comme la fauvette qui tremble quand le paysan cruel a découvert son nid. Et j'écrirai comme pouvait écrire Milton poursuivi par les sicaires de Charles II. Et je sifflerai, je rirai comme qui traverse une ville prise de peste et veut dissiper les terreurs qui l'obsèdent.

Hæret lateri lethalis arundo!

[21] Tu es donc bien fatiguée, ma tête rebelle?... Que mes cheveux me semblent des vipères, et ma barbe un gazon desséché! Oh rien, rien ne soulagera-t-il cette angoisse?... Ni l'eau du fleuve, ni l'azur des cieux, ni l'éclat des étoiles, ni le soleil levant, ni le regard, oh! le regard des femmes tant aimé jusqu'ici!

Hæret lateri lethalis arundo!

Hélas ! que le Travail tue vite, mille fois plus vite que la Débauche ! Quelle maigre compagne que la Douleur ! Comme les angles de ses os ont pénétré mes chairs ! Comme elle a terni mes yeux ! Comme elle m'a changé !

J'avais un grand-père qui m'aimait beaucoup, que j'aimais infinement, parce qu'il ne me grondait point et me racontait de belles histoires à dormir debout. Eh bien ! s'il sortait maintenant de sa tombe, le brave homme si cher, il ne me reconnaîtrait plus !

Hæret lateri lethalis arundo !

III

Lecteur, tu parcourras ces lignes au coin d'un beau feu, près d'un ruisseau limpide, sous un chêne au vert feuillage, au pied de la montagne en fleurs. Peut-être m'applaudiras-tu, peut-être me siffleras-tu, comme on fait, dans les cirques, quand les lutteurs sont épuisés. Moi, je me débattrai plus ou moins brillamment, mais vainement toujours, contre les blessures que je me suis faites.

Hæret lateri lethalis arundo !

J'entendrai le rire triomphal des gouvernants et des partis. Ils relèveront, en jurant, mon corps étendu sur le chemin de leurs intrigues, ils saliront ma mémoire maudite, ils battront le rappel de leurs prétoriens sur mon crâne sonore, ils me

couperont le poignet droit, ils déchireront ma langue en morceaux, ils se vanteront de m'avoir épuisé. Et cependant, je le jure, ils ne provoquèrent jamais que mes dédains. Le coup vient de moins bas :

Hæret lateri lethalis arundo !

Rêve, sois heureux, lecteur, si tu le peux encore. Moi, j'abaisse [22] les yeux de mon esprit sur les plaies de mon âme, puis je les relève vers la poussière d'argent qui brille au haut des monts. Et je me demande :

La neige, la blanche neige n'est-elle pas plus près des abîmes que des cieux? N'est-elle pas plus froide qu'éclatante? Oh! qu'en restera-t-il quand passeront sur elle les premières ardeurs du soleil?

Hæret lateri lethalis arundo!

IV

Je suis pareil à la neige blanche qui, tressaillante, parcourt l'atmosphère et ne fond qu'en touchant le sol.

Où donc es-tu, fièvre féconde, qui me faisais boire tout le travail que la Solitude verse à l'homme dans sa coupe brunie? D'où viennent la sécheresse de mes lèvres, l'incendie de mon front? Quelles épaisses ténèbres couvrent mes yeux? Pourquoi suis-je entouré par le Vide, l'horrible Vide qui n'a point de limites? Quel implacable

génie traîne mon âme pantelante sur la suie des enfers ?

Rêves atroces des nuits, fuyez, ne chantez plus, ne dansez plus ensemble, ne vous prostituez plus les uns aux autres sur ma couche de feu ! Disparaissez visions, hallucinations, désespoirs et tortures !

Démon qui agitas Luther et Christ, et Jean-Jacques et Socrate, et Swedenborg l'Illuminé, démon qui bois ma vie, démon suceur de moëlle, archange des épouvantements, âme de fer et de bronze que rougissent des flammes renaissantes toujours : laisse-moi ! Fais-moi libre ou rends-moi ricaneur, insensible au mal, comme ton esprit de soufre. Je veux bien être ton complice, je ne saurais demeurer ta victime. Depuis quand les anges rebelles s'acharnent-ils sur leurs amis ? Sors de moi, démon ! — Jamais, répond la voix qui crie dans mes entrailles :

Hæret lateri lethalis arundo !

V

23 Sur la nature s'étend la douleur de mon âme, sa douleur infinie ! Le lac est un miroir, les fleurs sont sa couronne, et les glaciers son trône. Elle me précède dans les sentiers des montagnes, sous les chemins couverts qui bordent les ruisseaux. Aucune sensation joyeuse, aucune espérance ne peuvent arriver jusqu'à mon cœur sans traverser

un voile épais de deuil. Il n'est plus d'imprévu pour moi.

Je ne vis que conditionnellement. Sur toutes les merveilles du monde, dans la corolle des orchis, au fond des eaux, dans les plaines de l'air, mes yeux égarés lisent cette fatale demande : Peux-tu jouir de cela?

Ah que deviennent tous nos plaisirs quand nous les éclairons au dévorant flambeau de l'analyse?... Tout autant de tortures!

Hæret lateri lethalis arundo!

L'homme n'exprime bien que ce qu'il éprouve. Si j'ai décrit d'une main si ferme les caractères de décadence de l'Occident, c'est que je me sentais atteint comme lui dans ma vigueur. Hélas! j'ai vécu mon printemps comme l'insecte éphémère, j'ai tracé mon rouge sillon, pareil à l'éternel éclair. — Courte existence humaine, fatale destinée! je déchire à belles dents les liens fragiles qui me rattachent à vous.

Hæret lateri lethalis arundo!

Que de fois je la presse contre mon sein, la Désillusion à l'œil mort, aux cheveux rares, la nymphomane blâsée qui trépigne sur les robes soyeuses dont elle parait sa charmante jeunesse! Que de fois elle me tire sa langue blanche et refroidit mes ardeurs!

Quand je la laisse échapper de mes bras, elle erre frénétique, poursuivant les rossignols et les fauvet-

tes, brisant sur son passage les branches des amandiers. Devant elle fuient les oiseaux joyeux et les rameaux épanouis. Quand elle veut plonger ses pieds noirs dans le ruisseau clair, l'eau se sauve et murmure. Et quand elle tend ses bras amaigris vers les cieux, leur profond [24] miroir se couvre de nuages, et la tempête éclate sur la nature tremblante.

Affreuse disposition de mon âme ! C'est toujours au printemps que je souffre le plus ; c'est toujours quand tout renaît, sourit et joue dans le jeune soleil !

Hæret lateri lethalis arundo !

Et le Spleen taciturne, aux doigts palmés, le vampire gigantesque, l'ennemi du sommeil, qui s'éveille trois heures avant le jour pour me déchirer et me dire : me voilà !... que de fois je le vois ! Il s'étend sur mon corps, colle à ma bouche ses lèvres verdâtres, remplit ma gorge et ma poitrine de lave en fusion. Il passe son ongle sale autour de mes yeux et les fait saigner à travers leurs paupières. Il pose sa main de plomb sur mon foie qu'il comprime et rapproche mon estomac de mes vertèbres. A mes côtes, à mes épaules il aiguise ses dents puantes, fuligineuses. Il me cloue sur ma couche, et je ne puis bouger, et je ne puis me plaindre !

Oh rage ! chacun trouve son maître. Moi, je ne crains pas Dieu, moi, je ne crains pas l'homme ; mais je suis la proie du mal.

Hæret lateri lethalis arundo !

Et la bacchante à l'œil verni, la FIÈVRE rouge, soûle, impatiente, qui fouette les joues et les mains !... que de fois je la souffre ! Elle vient doucement, doucement, glissant le long des veines, comme sur les rails la locomotive qu'on chauffe pour entraîner les wagons. Elle grogne, siffle, hurle, fait un tapage d'enfer, jette des étincelles plein mon cerveau, déplisse les fibres de mon cœur, se démène sur moi comme sur du fer ardent :

Alors, je cours à ma table, j'allume le cigarre flamboyant, j'aspire du feu, je bois de l'eau. Puis j'écris : j'écris des lettres, de la poésie, de la philosophie, du pamphlet. J'ai froid et je brûle, j'aime et je hais, je ris et je pleure. Cela dure deux heures environ. Pendant ce temps, mes pensées débordent comme des torrents ; elles coulent, fuient de toutes parts, et je ne peux les réunir.

Hors d'haleine, sans voix, sans volonté, je subis la tourmente. Puis la lumière se fait et je suis ravi dans mon esprit. Bruyantes, étincelantes, mordantes me viennent les paroles ; je n'ai plus qu'à laisser passer le convoi furieux. Gare devant !

Mais après la tête me pèse, mes flancs sont brisés, une sueur [25] brûlante parcourt mes membres, les visions de malheur reviennent.

Hæret lateri lethalis arundo !

Souvent dans les nuits sombres, mes quatre veines semblent ouvertes ; il s'en échappe quatre

jets de sang qui retombent sur mon sein pour m'étouffer. Souvent une main de fer me laboure le flanc gauche; je me sens précipité, mourant, dans des abîmes sans fond.

Horreur! des groupes de squelettes et de serpents se tordent ensemble comme autant de Laocoons. Des reptiles immondes sont entourés d'auréoles de gloire; le ver aux froids anneaux est leur souverain. Ils marchent sur les étoiles, ils nagent dans l'immensité des cieux, ils m'attirent dans les puits aux eaux froides, dans les mares bourbeuses; ils ouvrent ma fenêtre et m'ordonnent de me précipiter.

Puis le Cauchemar les rassemble sous ses ailes paternelles et les emporte, hurleurs, au milieu du Chaos. Alors mon cœur bat contre ma gorge comme le flot du Vésuve contre la croûte du cratère. Alors le firmament me paraît éclater ainsi qu'un globe de cristal. Je m'éveille en sursaut, et le bienfaisant Sommeil ne couvre plus mes yeux de ses baisers humides.

Je croyais que le Remords seul pouvait torturer de la sorte. Mais je vois que le traître, le lâche, le parjure, l'oisif et l'exploiteur prospèrent. Et que le travail, le saint amour de l'humanité tuent ceux qui les servent avec trop d'empressement.

Hæret lateri lethalis arundo!

Que de fois la Mort m'apparaît! Elle grince des dents, mord à mes artères, se vautre dans mes

entrailles, et s'envole. Némésis inassouvie, déchirant les nuées de ses ailes osseuses. Elle me jette ces mots : Vis pour le désespoir! Mange le pain des privations, bois le vin de l'angoisse! Il faut tracer jusqu'au bout ton sillon de salpêtre!

Hæret lateri lethalis arundo!

Quand la dernière consolatrice m'ouvrira son inviolable asile, vous qui m'avez aimé, rassemblez les pensées que m'arrachait l'exil. Et les jetez en pâture aux hommes afin qu'ils n'insultent plus à la douleur des hommes!

26 Peut-être alors tressaillirai-je sous la pierre? Peut-être viendront me visiter quelques jeunes gens des générations futures? Et leurs chants d'allégresse me réjouiront. Et j'aurai du moins la consolation de n'avoir pas en vain traversé les cités de ce monde.

Mais non, ce sont encore des rêves. Quand donc n'en ferai-je plus à chaque seconde pour les voir s'envoler la seconde d'après?...

Hélas! maintenant que j'ai conquis la force de penser, maintenant même la Fatigue me nargue de son rire ironique.

Je m'épouvante de tout ce qui me reste à faire, et mon impatience augmente avec ma faiblesse. Les travaux des années se présentent à moi tous à la fois comme le travail d'un jour; je ne saurais plus faire suivre à mon esprit la marche lente de ma plume. Aussi pourquoi des parents routiniers

m'ont-ils fait consumer ma jeunesse sur d'absurdes études? Pourquoi suis-je épuisé?

Hæret lateri lethalis arundo!

Si du moins une jeune fille répandait sur ces strophes ses larmes virginales, si quelque bon vieillard les lisait à ses petits enfants dans les longues veillées, si le prisonnier les méditait au fond de son cachot, si le proscrit et l'émigrant les répétaient aux brises lointaines, si je pouvais espérer qu'elles fussent traduites dans les belles langues de Castille et d'Ausonie!...

Alors je m'endormirais paisiblement du suprême sommeil, et je m'écrierais : Soyez bénis, oiseaux des cieux qui chantez pour ceux qui ne sont plus! Allez faire vos nids dans l'aubépine des tombes! Allez boire la rosée dans les pétales des mauves et des immortelles! Aimez, soyez heureux! Et quand il pleuvra trop fort, abritez bien vos ailes sous les cyprès qui protègent les morts de leurs épais rameaux!

... « Oh la belle élégie! Tu passeras deux nuits blanches pour l'avoir faite. » — Ainsi gronde en mon flanc le Mal au regard fixe.

Hæret lateri lethalis arundo!

Passez, passez donc, ô beaux jours de jeunesse, lents comme la tortue, tristes comme la hyène, lourds, glacés comme la grêle sur la vigne fleurie! Passez, jours monotones, interminables nuits; bâillez, soupirez, imposez-vous à moi!

Hæret lateri lethalis arundo!

VI

— [27] « Taisez-vous, me crie-t-on. Ce siècle est déjà plein de confessions de désespérance. Au milieu des mers grandes, sur les cimes des Alpes, tout le long des fleuves du Nord ont crié les Manfred et les Faust. Assez de chevelures ont été jetées dans les vents, assez de larmes sont répandues sur la nature, assez de blasphèmes s'élèvent contre Dieu !

» Suivez votre route, avalez vos sanglots, rongez votre frein ! Mais passez, passez vite, en silence, avec les ombres, sans effrayer ceux qui vivent heureux ! »

— *Taisez-vous et souffrez !* Ce vous est facile à dire, nobles petites dames aux nerfs de feu. Votre alezan favori n'a pas brisé ses rênes d'or, vous n'avez pas foulé votre pied blanc sur le pavé des rues, le soleil qui joue dans vos rideaux de soie ne fatigue pas trop vos beaux yeux, vous savez entretenir vos amants dans une pâleur distinguée. Donc, tout est pour le mieux ; donc, nous sommes souverainement mal appris, nous qui venons troubler vos fêtes ; donc, des mépris et des balles à qui voudrait du pain, à qui voudrait du droit !

Non pas pour vous que j'aime, car vous êtes mignonnes, mais pour l'égalité, je souhaiterais vous voir seulement une vexation légère : quelque pli de rose à votre sofa, cinq minutes d'at-

tente au rendez-vous, une femme de chambre innocente, un mari jaloux, un amoureux transi. Et je vous défierais de ne pas gémir !

Comment donc voudriez-vous qu'il restât muet, l'irritable poète qui sent saigner en lui toutes les plaies des déshérités? Comment pourrait-il mêler ses cheveux rudes à vos cheveux lissés et vous dédier ses rêves? Ah! croyez-le, si tant d'hommes d'élite se sont détachés de vous pour se flétrir dans la solitude, si tant de grands courages, si tant de cœurs d'artistes ont été pris de défaillance, si vous avez entendu tant de chants lamentables, c'est que nous vivons dans une atmosphère de corruption et de misère qui n'est plus respirable, c'est qu'il faut les plaintes de quelques-uns pour allumer la rage dans le ventre de tous.

Moi je soutiens que ces confessions sont indispensables, salutaires [28] aujourd'hui. Ce sont des phares dans les ténèbres, des protestations, des avertissements au milieu de l'apathie générale. Oui, les plus impressionnables font bien de rappeler les autres au sentiment de leur humiliation, à la conscience de leur droit, à la fierté. Sur les Sodomes et les Gomorrhes il faut du sel, il faut du feu. Contre les maladies incurables la dure Chirurgie dégaîne son acier. Ainsi j'étendrai ma droite frémissante sur l'abîme infect où les sociétés pourrissent, et je crierai de mes pleins poumons :

Hæret lateri lethalis arundo!

Ce ne sont pas des rimeurs incompris, des coureurs de réclame, ceux qui prédisent, chacun dans son langage, la ruine de la Civilisation ; ils n'écrivent pas pour attirer sur eux la fatigante rumeur d'une célébrité d'un jour. Non, car ils se détachent de la vie commune pour conspirer leur propre mort. Non, car ils ne peuvent penser sans répandre sur leurs pages, au lieu de l'encre noire, des flots vermeils de leur sang. Non, car ils s'exilent eux-mêmes d'un monde barbare qui vend le bonheur à quelques-uns au prix de la souffrance publique.

Ah! comment se divertir quand on voit tant d'hommes pleurer? Comment boire, manger et rire devant ceux qui meurent de faim, qui meurent de froid. Sans doute je suis d'une sensibilité niaise, mais je ne le puis pas.

Non, je ne puis me taire. Je suis comme la sensitive ; elle se penche vers tous les passants pour leur demander des caresses. Ainsi je frissonne à toute haleine, fraîche ou empoisonnée, car j'espère toujours trouver dans cette vie quelque soulagement.

Et cependant ceux qui m'approchent me froissent sans pitié. Quand ils ont recueilli le cri de ma détresse, ils me jettent dans la boue comme la feuille de sensitive. En ce siècle de cynique esclavage, de parcimonieuses jouissances et de sensibilité porcine, l'homme aimant est de trop.

Hæret lateri lethalis arundo!

VII

Je suis entré dans la vie par la porte d'airain, la lourde porte qui roule sur ses gonds en criant : Malheur !

23 Cependant je suis ma voie. L'inflexible logique veut que l'homme d'avenir soit étranger parmi ses contemporains, que l'indépendant souffre au milieu des esclaves, que le juste soit persécuté par les tribunaux du privilège. Elle veut que l'intelligence active use promptement sa gaîne, et que, chez les savants hypocrites, l'esprit téméraire soit taxé de folie.

Si c'est là de la Fatalité, comment ne la ressentirais-je point, moi qui la subis et l'affronte ?...

Mais suis-je réellement seul, réellement malheureux ? Non, car si les jouissances matérielles et l'estime d'un monde vénal me sont refusés, je me sens emporté sur ses vagues mugissantes par l'arche sainte de la philosophie, par les solides rames de la justice et du travail. Et je vogue à pleines voiles vers les rivages de la Terre nouvelle. Et je me complais dans le repos, dans l'extase infinie, dans la joie que goûte le penseur quand il a traduit la vibration de son âme.

Oui, je la connais, cette ineffable satisfaction des poètes et des hommes libres, satisfaction d'Homère et de Milton aveugles, de Dante proscrit, de Tasso qu'on disait fou, d'H. Moreau manquant de pain !

A celui qui savoure ce suprême bonheur qu'importent les tribulations sociales? Si son âme est sensible comme la mienne, il se plaint : c'est encore un besoin de sa nature artiste. Mais au fond il ne voudrait pas changer son sort contre celui qu'abritent des tentures écarlates. Et moi qui me suis mis en route si tard pour la patrie des grands et des sages, moi qui mourrai probablement sans l'atteindre, je ne troquerais cependant pas ma mauvaise plume contre l'impérial trône de France, m'offrît-on du retour.

Si c'est là de l'ORGUEIL, comment pourrai-je m'en défendre, moi qui me sens meilleur que les détrousseurs des peuples?

A la force qui m'opprime j'oppose ma liberté, à la tyrannie qui me poursuit je résiste par mon indifférence ; je lutte contre la FATALITÉ de tout l'acharnement de mon ORGUEIL. La réaction est en raison directe de la compression. Nous en sommes encore à l'homéopathie sociale. Donc mal contre mal : chacun se sauve comme il peut!

Je sortirai de la vie par la porte d'or, la porte éclatante sur laquelle est écrite, avec des étoiles, la parole BONHEUR!

[30] Je foulerai sous mes pieds la panthère salace, le lion furieux, la maigre louve qui firent l'effroi d'Ezéchiel ; je les ferai reculer jusqu'aux limites des ombres.

J'entendrai derrière moi les cris des damnés

d'ici-bas, devant moi les chants des précurseurs partis pour d'autres cieux; je resterai suspendu quelque temps entre l'Enfer et le Paradis. Et les douces brises. et les tempêtes noires m'apporteront le bruit que font les ailes des anges et celles des démons!

Mais dans cette nouvelle existence. serai-je absolument heureux, absolument libre? Hélas non! Il n'est dans aucun monde de jouissance sans peine, d'indépendance sans sujétion. La monotonie, c'est la triste ressource des caractères impassibles, des intelligences bornées. Celui qui ressent vivement espère et souffre beaucoup plus que les autres. Il me faut accepter les alternatives de ma nature qui me surexcite jusqu'à la fièvre et m'affaisse jusqu'au découragement, qui me rend tour-à-tour esprit ou matière, enfant ou vieillard, impatient ou résigné.

Puisque l'être doit éternellement graviter dans le cycle de l'existence, puisqu'il lui faut toujours se débattre entre le bien et le mal, je supporterai la vie qui m'est faite sur la terre tant que je n'en serai pas trop las. J'en profiterai pour rendre compte à mes semblables de mes impressions vives afin qu'ils ne tendent pas trop les ressorts contraires de leur esprit, afin qu'ils laissent toujours se produire une solution prosaïque, pratique, journalière entre deux contemplations poétiques, passionnelles, infinies.

Hélas! l'existence est longue, difficile, fatigante, embarrassée. Le chemin n'est pas droit, le but

est inconnu. Comment avancer dans la foule sans combats, sans blessures? Et cependant comment l'homme réussirait-il à se passer de tout ce qui l'entoure, à dépeupler l'univers? Et s'il y parvenait, quelle figure ferait-il, le pauvre, sous la sombre couronne du Néant?

J'estime que le Suicide et la Mort sont des fins de non-recevoir, des préparatifs de voyage, du provisoire, des déménagements, des déballages, des passe-temps, des distractions émouvantes, mais non pas des garanties de bonheur. L'un et l'autre semblent nous faire reculer devant une solution remise à jamais, mais il n'en faut pas moins sauter, courir toujours, et toujours avancer en tournant. Où qu'il promène ses passions et l'importance de sa personne, l'être est condamné à vivre à perpétuité; la Révolution n'abdique jamais les droits qu'elle a sur lui.

31 Si c'est là du Désespoir, comment y échapperais-je, moi qui prends conscience chaque jour de mes existences passées et de mes existences futures?

A l'impatience de mon caractère qui m'entraîne vers l'Infini, à la Liberté de mon intuition qui m'emporte vers l'Eternel, j'opposerai la notion de la Fatalité qui me domine de toutes parts. La compression est en raison directe de l'émancipation. Nous en sommes encore à l'homéopathie sociale. Donc mal contre mal : chacun se sauve comme il peut!

Et cet accord fait entre mes aspirations anarchiques et les obstacles qui les compriment, et ma détermination d'Espérance prise, je vivrai, je travaillerai dans la mesure de mes forces, en me rendant compte de mes aptitudes dominantes.

J'observerai les mondes dispersés dans l'espace, les siècles balancés sur les ailes du Temps, les empires hérissés de baïonnettes, les rois, les banquiers, les propriétaires couverts d'or. Et je me dirai : le bras de l'individu ne peut rien contre l'état des monarchies, des sociétés et des univers. Ton corps est prisonnier jusqu'à ce qu'une force supérieure vienne tirer parti de sa faiblesse.

Mais si j'approche mon doigt de la fourmi qui rampe, je la verrai se dérober parmi les herbes et les pierres sans abandonner son précieux fardeau; je me lasserai de son obstination, de sa ruse et la laisserai ramasser ses provisions d'hiver. Et je me dirai : chaque être tient sa place dans la nature, l'homme comme la fourmi. Notre persévérance, notre génie peuvent tirer bon parti de l'ordre social et universel. Donc, je me raidirai par la pensée contre toute injustice ; donc je persisterai dans ma révolte tant qu'il restera de l'air en mes poumons; donc je fraierai par mon idée le chemin de puissances physiques supérieures à la mienne. Ainsi je provoquerai leur action toujours lente; et quand elles frapperont, je frapperai comme elles. Mais jusque là je méditerai, je travaillerai. Que ferais-je avec ma main ?

Je tuerais ou plutôt je manquerais un prince : jeu d'enfant, inutile besogne, dangereuse, toujours à recommencer! Au contraire, que ne puis-je accomplir avec ma tête?

VIII

[32] Je viens d'ouvrir un gouffre épouvantable devant mon horizon : il le fallait, je ne pouvais l'éviter! Dans le fond il y a du sable brûlant, et je lis des sentences qui me font trembler :

Le bonheur n'est qu'un mirage;
L'avenir — qu'une aspiration;
La tradition — qu'un souvenir;
Le présent — qu'une ligne;
L'égalité — qu'une chimère;
La liberté — qu'un désir;
La justice — qu'un principe;
La société — qu'un esclavage;
L'espérance — qu'une vision;
L'existence — qu'un poids;
La santé — qu'une convalescence;
La maladie — qu'une habitude;
La mort, le suicide ne sont que des palliatifs!!

Désolation! Où donc est le vrai, le juste, le tangible? Dans quels mondes trouverai-je la solution générale, irréfutable, satisfaisante, absolue du problème de la vie? Qui comblera l'abîme toujours ouvert, toujours fascinateur?

Hélas! l'individu ne saurait le tenter. Sur les

bords crevassés de cette géhenne, les générations traîneront, l'une après l'autre, leurs cohortes plaintives. Chacune d'elles, en passant, jettera dans le creux des poignées de cendres humaines et plus les races seront avancées en âge, plus elles se rapprocheront du gouffre, mieux elles découvriront, sonderont ses profondeurs, plus elles imagineront de moyens pour le combler. De sorte qu'à mesure qu'elles prendront conscience plus certaine de leurs forces, elles se rendront aussi un compte plus exact des obstacles de la nature. D'où résulte encore que l'intelligence de l'individu se substituera de plus en plus à sa puissance corporelle dans la lutte engagée contre l'univers; d'où résulte que l'homme deviendra de plus en plus sensible au bonheur comme à la souffrance; d'où résulte qu'il durera moins et vivra plus.

Faites ainsi votre compte, médicastres qui vous occupez [33] d'hygiène et de bien-être ; ne cherchez pas à prolonger la durée moyenne de notre vie : ce serait un bien triste présent à nous faire ! Mais efforcez-vous de multiplier toutes nos impressions et rendez nos organes plus aptes à les percevoir. Ainsi vous augmenterez réellement la somme de nos jours !

Ah! qu'il est sombre le gouffre où gisent les éternels problèmes! Comme la pente en est glissante! A qui la voit de haut comme elle paraît verte et fleurie! Que d'efforts il faut faire pour ne pas s'y précipiter, bras tendus! Silence des

nuits, obscurité profonde, que vous êtes funestes à qui ne peut dormir !

Ah! mes cheveux frissonnent, une sueur profuse se répand sur mon corps, je me sens emprisonné dans mes nerfs tendus, comme l'oiseau dans les mailles du filet. J'ai soufflé pendant dix ans sur l'incendie de mon âme, et maintenant je ne puis l'éteindre et je suis dévoré !

Voix de Destruction, gigantesques fantômes : loin de moi! Ne péris pas, mon bon vouloir; ne m'abandonne pas, ma patience si longtemps éprouvée. Car aujourd'hui j'ai fait ma brèche aux vieilles murailles du Monopole, j'ai crevé le tympan des sourds-muets de ce siècle. Je puis être bon à quelque chose ici-bas; et je ne suis pas de ceux qui s'isolent des misères communes; et si je souffre, hélas! c'est par excès de sensibilité.

Courage, mon âme ! L'alouette s'élève au-dessus des profonds abîmes, l'herbe y pousse au printemps, et la feuille du chêne, et la fleur écarlate de l'arbre de Judée. Le rossignol y chante, les étoiles y dorment, rassurées par sa voix. L'hirondelle y plonge sur ses ailes fourchues, puis s'en relève comme un trait lancé contre les cieux. Sur les neiges éternelles qui bordent les crevasses alpestres, le Jour et la Nuit descendent tranquilles, enveloppés dans le rouge manteau du frileux Crépuscule.

Courage, mon âme! Laisse-toi balancer sur le chaos des révolutions éternelles, mais ne regarde

pas en bas, ne prête pas l'oreille aux séductions des échos trop lointains. Ou ce serait la mort!... Ah! vois, vois le torrent briser sa rage contre les rochers, hurler, tourbillonner, se tordre en pluie d'écume, suspendant les lambeaux de sa robe aux épines cruelles!

Que de fois ces pensées ont traversé mon être! Que de fois j'ai trouvé les aliments amers! Que de mois j'ai passés sans songer à ma mère! Que de pas j'ai marchés sans savoir mon chemin! Que de fois j'ai touché mon corps pour m'assurer que je vivais! Que de fois les rires des passants m'ont fait peur comme les menaces des Harpies! Et que de fois j'ai dit :

Faut-il vivre ou mourir?

Ah! n'enviez point le sort de celui qui voit loin! La douleur, l'insomnie l'entourent; le sol crie sous ses pieds; et l'air, l'eau des fontaines, le soleil, les nuages des cieux sont pour lui pleins de voix qui répètent :

Faut-il vivre ou mourir?

IX

Un espoir cependant me reste.

Je m'assure que les individus ne sont point passibles de peines et de récompenses héréditaires, transmissibles en eux-mêmes d'existence en exis-

tence, éternelles et personnelles comme l'enseigne l'Eglise.

Je m'assure que l'homme n'est point mauvais par sa volonté propre, qu'il ne se rend pas malheureux, mais que ses vices, comme ses souffrances, lui viennent du milieu qui le roule. En sorte qu'il ne saurait porter lui seul les peines ou les récompenses méritées par tous. En sorte qu'il ne doit être responsable en aucun cas, en aucun monde, du mal-être social.

Je m'assure que l'espèce humaine ne peut accomplir ses destinées que tout entière. D'où il suit qu'elle ne peut être coupable que tout entière, qu'elle ne peut être rémunérée qu'en masse ; que la responsabilité est indivisible comme le travail. Tant qu'elle produira le mal, tant qu'elle sèmera le plant d'absinthe, l'humanité mangera la pomme de discorde et boira le vin d'absinthe.

Je m'assure que les individus resteront indistinctement solidaires dans la répartition des biens et des maux communs. Car tous, riches ou pauvres, sont également innocents ou également coupables de la mauvaise organisation des siècles précédents; car ils ne sont que des instruments obéissant, bon gré mal gré,[35] à un mouvement plus fort qu'eux, ne modifiant que très lentement l'impulsion qu'ils reçoivent à leur naissance et qui les pousse jusqu'à la mort.

La répartition des peines et des récompenses futures n'est donc pas réglée suivant les notions conventionnelles de justice et d'héritage présen-

tement en vigueur parmi nous, mais suivant les aptitudes et les attractions. Selon que leurs facultés les porteront vers les impressions joyeuses ou tristes, les hommes recevront toujours en partage le bonheur ou le malheur.

Un espoir me reste encore.

L'âme d'un homme doit parcourir une interminable série d'existences ; elle est à la fois virtuellement éternelle et pratiquement, utilitairement, temporellement transformable. D'où résulte qu'elle contient en essence toutes les facultés propres à l'existence infinie, mais qu'elle n'en développe qu'un certain nombre dans une vie donnée. Pendant ce temps limité les autres restent à l'état de germes et ne s'exercent qu'à leur tour, dans un autre milieu vital.

Mille phénomènes d'ordre moral tels que les souvenirs, les aspirations, les inspirations, les vocations, les sympathies, les antipathies, les impressions, les rêves, nous donnent conscience, quant à notre âme, de ce double caractère d'infinie *vitabilité* et de transformations indéfinies, propre d'ailleurs à tout être physique et moral. — J'y reviendrai quand je donnerai des preuves de la vie future.

En ce qui me concerne, voici l'application de ces données générales. Je me faisais remarquer, dans ma jeunesse vive, par de singuliers contrastes de gaîté folle et de tristesse opiniâtre. Le système d'éducation que j'ai subi, les événements et

situations que j'ai traversés ont fait prédominer en moi la seconde de ces dispositions. C'est un fait accompli. Mais l'existence n'est pas seulement d'un siècle. Mes dispositions heureuses voilées dans cette vie me reviendront dans d'autres plus favorables à leur développement. Le sort ne tournera pas toujours contre moi, contre tant d'autres. Croire le contraire, ce serait le Désespoir pour l'Eternité, ce serait l'inactivité dans la peine, ce serait l'inutilisation d'un être et son retranchement. Or tout ce qui est, remplit un but ; la Révolution repousse sans merci le néant qu'elle a vaincu.

« Ce que j'écris là, jamais intelligence humaine n'a osé le dire : non, jamais œil limpide n'a plongé si loin dans les redoutables mystères des sombres avenirs.

Comment donc tiendrais-je à la vie de ce jour, moi qui parcours en pensée les carrières humaines et surhumaines dans lesquelles s'élancera mon âme qui ne doit point finir ? Comment ne serai-je pas détaché des intérêts, des ambitions, des intrigues et des partis de cette époque ? Comment ne dirais-je pas plus vrai que les autres, moi que rien ne retient dans l'expression de ma libre pensée ?

Je suis dans cette vie, comme parmi les flots, le nageur qui lutte parce qu'il a vu briller au loin le phare de l'espérance. Je suis dans cette vie, comme parmi les neiges, le voyageur qui résiste

au sommeil fatal parce qu'il entend aboyer le chien de l'hospice de salut. Je reste dans le présent comme en une loge étroite d'où j'observe les magnifiques scènes de d'existence à venir; je m'y considère comme en un séjour provisoire dont l'ameublement et la disposition m'importent peu. Dans ce passage, je subis avec résignation le *mal de terre* qui fait bien plus longtemps souffrir que le mal de mer.

Que le capitaine donne ses ordres: que les marins déploient les voiles en chantant : que les pauvres diables de gouvernants dirigent comme ils pourront le vieux ponton civilisé, je ne dérangerai pas la manœuvre. A chacun sa tâche : Que les grands de la terre subissent les conséquences de leur vanité! Quant à moi, perdu dans la contemplation des rivages lointains où m'attend le bonheur, mes vœux et mes regards suivront le petit mousse qui grimpe au haut des mâts pour répéter trois fois : Terre et verdure, salut!

17 *août* 1855. — Rien ne m'intéresse dans l'Europe actuelle, bruyante, ensanglantée, tassée, fumeuse, agioteuse, hableuse, hideuse comme un champ de foire ou de carnage. J'estime à zéro la valeur de ces milliers d'hommes empressés, titrés, décorés, endimanchés, ou déguenillés qui s'agenouillent sur le passage de deux souverains vivant de leurs sueurs!

Je pense que sujets et rois se valent, se méprisent, se volent, se trahissent, s'écorchent, se sa-

luent respectueusement, se tolèrent difficilement, par pur intérêt. Je pense que les plus pauvres paieront ces fêtes coûteuses, ces danses, festins et noces [37] des princes, des mouchards et des ambassadeurs. Je pense que bien certainement sa très gracieuse Majesté Britannique ouvrira le premier quadrille avec le grand Empereur jadis aventurier dans ses royaux états. Je pense que si le dit empereur y revient jamais, il y vivra tristement et finira par y mourir comme le vieux Louis-Philippe, bien libre des attentions de l'entente cordiale. Je pense que les malheureux comédiens qui portent des couronnes ne peuvent pas même s'estimer, s'aimer, se marier et finir à leur guise. Je pense qu'ils sont les plus esclaves des hommes, que ceux-ci sont bien peu libres et s'inquiètent encore moins de le devenir. — Voilà mon avis, n'en déplaise à la rue de Jérusalem.

Mais pourquoi serais-je plus ami de mes contemporains qu'ils ne le sont eux-mêmes? Pourquoi m'inquiéterais-je de leurs affaires quand ils ne s'en occupent pas davantage que des révolutions de Chine? Qu'ils se fassent donc pendre comme ils voudront!

Paysans de France! Qu'êtes-vous allé voir dans votre grande ville? des mouchoirs agités par le vent, de grands seigneurs, de grandes dames aux fenêtres des grands hôtels? — Quoi de plus? une grosse femme, un vilain homme qui se trouvaient très beaux sous la pourpre et qu'on appelait sou-

verains *par la grâce des peuples et de Dieu.* — Qu'êtes-vous allé voir? des millions d'imbéciles comme vous, qui vous entraient les coudes dans les flancs. — Quoi de plus? des sergents de ville avec des gourdins à votre service. — Quoi? des chandelles romaines que l'on vous fait cracher avec vos impôts et dont les débris vous retombent sur le nez. — Encore quoi? les glorieux drapeaux des armées d'Orient. — Qu'êtes-vous allé voir? les victoires d'Inkermann et de l'Alma dont vos fils engraissent les champs avec leurs cadavres. — Qu'êtes-vous allé voir encore? vos alliés d'outre-mer : superbes têtes, n'est-ce pas, pour poignées de parapluies!

Qu'avez-vous avalé? de la poussière et des humiliations : comme si vous n'en aviez pas assez dans vos campagnes! — Qu'avez-vous respiré? la poudre des mitrailleurs de Décembre. — Qu'avez-vous lu? des proclamations menteuses et insultantes, des journaux bâillonnés, des bulletins de défaites converties en triomphes, des promesses de paix, de bonheur et de liberté pour l'an 40. — Que rapportez-vous au foyer de famille? De beaux écus de moins, et de plus quelques souvenirs cuisants de l'âge d'Or et de Mercure.

38 Mais pourquoi prendrais-je souci de ce qui se passe en France? Que ces bonnes gens se foulent, s'étouffent, s'enfoncent les côtes, se réduisent en petits morceaux, s'humilient devant les tristes rejetons des rois; qu'ils mangent de la vache enragée, qu'ils boivent du *coco*, qu'ils crèvent de cha-

leur : je n'ai rien à y voir. Dieu merci, j'ai tiré mon épingle de ce vilain jeu, je ne suis plus ni médecin, ni sujet, ni badaud ; je n'ai plus à prendre ma part de ces fractures, entorses et réjouissances. Les Frrrançais trouvent ces fêtes magnifiques, ils sont contents, ils paient, leurs supérieurs les considèrent, l'ordre règne en leur grand pays : je demande où est le mal?

Et quand il y en aurait, comme prétendent les mauvaises têtes, qu'y ferais-je?... Je suis bien plus heureux sur la montagne, les pieds dans la mousse, les cheveux dans la brise, les lèvres dans la source, tenant sous mes yeux vifs d'immenses plaines, plusieurs royaumes, des fleuves écumants, d'opulentes cités, des hameaux, des clochers brillants, de nombreux troupeaux de bêtes et de soldats, des forêts, des vignobles ! Pouvant me croire maître du monde, je suis bien plus tranquille que les rois et les propriétaires exposés à toutes les tribulations, à tous les périls qu'entraîne la possession injustement acquise. Je suis libre de mon temps et de mon travail et si j'exerce sur les hommes une influence quelconque, du moins suis-je certain qu'elle n'est pas coupable.

Et je sème en chantant !

X

Je travaille comme le semeur qui se lève au petit jour et se couche à la nuit tombante.

Le matin, quand la libre alouette envoie ses vœux au rouge soleil, quand la terre est facile aux charrues, quand le vent n'emporte pas les graines trop loin du frais sillon, quand je me sens gros de pensées, reposé d'esprit et de corps, je transcris avec bonheur mes rêves de la nuit et me mire sur mon papier qui brille aux premiers rayons de la lumière. Et que m'importe l'opinion des hommes, et quand viendra le temps de la moisson !

39 Le soir, quand la chaste Diane rejette de ses épaules son manteau gris, quand l'air devient transparent aux douces étoiles, quand les vers-luisants font des songes de grandeur dans les gazons, je m'endors, le cœur content, n'ambitionnant des biens de ce monde que la paix et la liberté.

Je ne veux rien de ce que les civilisés pourraient m'offrir. Si j'ai désiré le pouvoir, qu'on me nomme garde-champêtre à perpétuité. — Si j'ai convoité la fortune, que mes pensées les plus chères se changent en poussière d'or sous le bec de ma plume. — Si j'ai rêvé de vains honneurs, que je sois poursuivi, comme un roi constitutionnel, par les lourdes salutations des bourgeois d'Occident. — Si j'ai l'ambition des titres, que je sois rapetissé jusqu'au plus grand de tous. — Si j'ai recherché les faveurs d'un parti, que je sois contraint de boire toutes les nuits du petit vin et de la grosse bière, aux mâles accents de la *Marseillaise* entonnée par un chœur de rrrévolutionnaires vigoureux. — Si j'ai soupiré pour la réputation du jour, que je m'entende lire, nommer, admi-

rer et critiquer, vivant, par toutes les portières de la capitale, ainsi que les très illustres Paul de Kock, comte Hugo, Dumas Alexandre et fils. — Si j'ai menti, que l'inspiration s'engourdisse en mon crâne. — Si j'ai calomnié, que ma main se paralyse. — Si j'ai flatté, que le ciel me refuse la vue de ses astres. — Si j'ai fait quelque chose contre ma conscience, que les limpides eaux où je plonge se convertissent en un gouffre de phosphore qui me consume entier!!... Mais je suis en paix avec moi-même.

Et je sème en chantant!

XI

Je travaille comme le semeur, au gré du temps, au gré du ciel. Quand il fait beau je chante, et quand il pleut, je crie; rien ne me ferait parler si la langue ne me démange pas.

« Pourquoi mettez-vous tant d'intervalle entre vos publications? me disent les impatients; vous réfléchissez trop. — Comment pouvez-vous produire tant de chapitres en si peu de temps? reprennent les tâtonneurs; vous ne pesez pas assez vos paroles. [46] — Soyez un peu moins violent! me chantent dans l'oreille droite des gens très *comme il faut*; nous vous trouverons un éditeur. — Soyez plus Français et plus démocrate! me soufflent dans l'oreille gauche des gens moins *comme il faut* déjà; notre approbation vous est

acquise. — Laisse de côté la philosophie, la diction biblique, la forme nuageuse ; fais-nous de la bonne polémique, de la brochure, du terre à terre ; assomme, brûle, renverse tout ; rends-nous Marat et Camille ! me hurlent à bouche portante des gens *comme il ne faut pas* ; et tu peux compter sur notre appui. — Cette expression pourrait blesser votre meilleur ami ; votre plus redoutable ennemi la prendrait peut-être pour une personnalité : croyez-moi, supprimez-la. — Cette concession vous attirerait sans doute les suffrages des électeurs influents, les éloges de la presse libérale : à votre place je la ferais. — Citez l'auteur en vogue : peut-être vous citera-t-il par contre-coup ; dans tous les cas sa protection ne vous fera point défaut. — Retranchez cet accent : il déplaît à ce tribun. — Mettez ce tréma sur cet i : vous ferez le bonheur de ce chef de secte. — Demandez votre préface à celui-ci, votre épilogue à cet autre : cela flatte toujours. — N'allez pas trop loin : vous ne seriez pas suivi, les hommes n'aiment pas à s'essouffler. — Ne restez pas en arrière : le public est toujours pressé, le bâillement est contagieux. — Satisfaites tout le monde, et monsieur votre père aussi, et madame votre mère qui n'est pas toujours du même avis que son époux. — Souvenez-vous qu'on prend plus de mouches au miel qu'au vinaigre. — Versez de l'eau dans votre vin ! — Jetez de l'huile sur votre feu ! — Serrez vos voiles ! — Nagez entre deux eaux ! — Tirez votre plan ! — A gauche ! — A droite ! —

Avancez! — Reculez! — Reposez-vous un peu! — Marchez toujours! — Courage! galopez! — Ne bougez plus du tout! — Voilà qui va bien! — Voilà qui ne va guère! — Conciliez, pour Dieu! — Ecrivez des deux mains! — Rampez à quatre pattes! — La Gloire ne trône pas si haut que vous l'imaginez, la Renommée ne prospère que dans les fanges : tant pis pour ceux qui ne savent pas y frayer leur chemin! »

Eh! mouches du coche, contradicteurs par flânerie, contrecarreurs par vanité, beaux petits maîtres en politique, sempiternels avocats, propres à rien, laissez-moi marcher de grâce et me tirer d'affaire comme je pourrai! Ne me dites pas : écrivez pour moi qui vous conseille, pour moi qui vous loue, pour moi qui [41] vous débine, pour moi qui prends tant de plaisir tandis que vous prenez tant de peine! Inutiles sont vos discours, vos conseils et les contorsions de vos lèvres menteuses : je n'en fais qu'à ma tête. La critique est aisée, mais l'art est difficile : on ne s'y forme pas dans les salons en faisant la bouche en cœur aux minaudières bourgeoises. Moi je vais où la passion me pousse, je me représente tel que je suis, je publie ma pensée quoiqu'il m'en coûte; je méprise les convenances et l'opportunité, je trouve les hommes laids et leurs maîtres hideux; je ne m'accuse de quelques égards que pour les jolies femmes!

Et je sème en chantant!

XII

Je travaille comme le semeur qui fait sa meilleure besogne au matin, avant que les autres n'aient ouvert la paupière, juré, prié, savonné leurs souillures de la nuit, rendu leurs gorges et fait à Mesdames leurs épouses toutes les politesses que le devoir exige.

Je me hâte de chanter pendant que l'Aurore baise les eaux de ses lèvres vermeilles, pendant que les vapeurs paresseuses dorment encore dans leurs nids de verdure, pendant qu'il fait frais, pendant que le siècle à venir ne passe encore que le bout de son aile sur la cime des monts.

Je ne le pourrais plus quand les hommes se lèveront en tumulte, se rassembleront, s'étoufferont, cherchant à prouver l'excellence de leurs raisons par l'élévation de leur verbe, répétant à l'envi les vérités pour lesquelles ils me condamnent à présent.

Je ne le pourrais plus. Car je crains le bruit et la foule. Je me tais quand tout le monde cause, je reste en place quand je ne puis marcher de tout mon pas. Je suis comme l'oiseau qui renonce son nid dès que les faucheurs l'ont découvert. — Je ne le pourrais plus!

Je ne le pourrais plus. Car je suis chercheur de vérités, et non pas littérateur au jour le jour, colporteur de rhétorique, promeneur de fausses

nouvelles. On peut me reconnaître à mes productions comme l'artisan à ses œuvres, comme l'arbre à ses [42] fruits. D'ailleurs, je n'ai plus dix-huit ans, l'âge où l'on choisit la presse pour maîtresse et le club pour cabinet d'étude, l'âge où l'on s'enveloppe dans les plis d'un drapeau sans avoir lu sa devise, sans l'avoir méditée. — Je ne le pourrais plus!

XIII

Je travaille comme le semeur qui ne se repose qu'en sa couche, je travaille comme le soleil qui n'étend sa fatigue que sur le sein des mers. J'attends le soir pour me rafraîchir et me délasser, le soir qui rend les eaux du fleuve transparentes pour y bercer la lune, le soir qui rend les draps rudes de mon lit plus doux que des feuilles de rose.

J'utilise le mieux que je puis les courtes heures du jour. Mais mon bon vouloir souffre du manque des procédés expéditifs que l'Avenir réserve à ceux qui, comme moi, manieront la pensée.

La Pensée! si consolante pour nous, si peu gênante pour les autres! La rieuse qui ne s'occupe pas d'affaires, qui ne fait point de bruit, qui n'ambitionne ni richesses ni grandeurs, qui toujours est de bonne composition et d'humeur facile! La féconde qui n'a besoin pour croître que d'un peu de brise et de soleil, d'une belle mati-

née, d'une soirée sombre, d'une fleur, d'un amour ou d'un baiser! — La Pensée! la capricieuse qui s'effraie d'un bruit, d'un sourire, d'une parole, du vol d'une mouche ou d'un oiseau! La nonchalante qui ne se trouve bien que sur les vagues bleues et les lits écarlates! La bâilleuse, la voluptueuse qui s'allonge à nos côtés comme la chatte favorite auprès de sa maîtresse! La Syrène, la mystérieuse, l'amoureuse qui nous surprend toujours, soit qu'elle vienne la nuit nous toucher de son doigt si fin, soit qu'elle chevauche quelque beau rayon de soleil ou la voile blanche d'un bateau! La flâneuse, la caline, l'enchanteresse, la bien-aimée qui nous endort dans ses bras de neige, et dont nous prenons entre nos dents tous les cheveux!

XIV

[43] Je travaille comme le semeur, l'homme simple qui se résigne, quand il le faut, à se servir des outils que lui légua son père, et suit sans hésiter. son chemin difficile.

J'écris avec une plume et ne puis tracer qu'une lettre à la fois. — Une lettre : un millième de soupir dans l'éternité! — Ce misérable instrument me fatigue. Pour une virgule qui cloche, pour un jambage timide, pour un point de travers, pour une majuscule qui ne se présente point dans toute la pompe désirable, je m'irrite, trépigne et souffre vraiment. J'avais bien peint toute une page :

au milieu tombe une goutte d'encre, c'est à recommencer! Alors je tempête, je me barbouille les doigts et la chemise; les idées que j'enchaînais avec peine s'échappent de la prison de mon cerveau. Joyeuses, siffleuses, moqueuses, elles me raillent sans pitié, me font les gestes les plus vexants pour un galant homme, me dansent les entrechats les plus crochus, les plus aigus, obtus, tortus, satiriques, sataniques, fabuleux. Elles passent et repassent devant mon nez qui s'allonge, et pareilles à des ombres chinoises, elles m'ensorcèlent et me disent : tu nous as dérangées, tu ne nous verras plus! Et je déchire mon papier, je brise ma plume, j'envoie le tout promener au diable, et moi-même j'y vais. Voilà ma journée perdue, le monde privé d'un chef-d'œuvre, mon sommeil troublé, mon caractère aigri. — En vérité, dites-vous, c'est pour peu de chose! — Eh bien! essayez de méditer un peu; vous verrez après s'il ne vous est pas très difficile d'écrire.

Je prendrais bien plus résolument mon parti de ces petites misères si je n'étais certain qu'avant la fin du siècle les hommes en seront délivrés.

Alors on aura découvert le moyen de traduire ses pensées aussi rapidement qu'elles viendront à l'esprit. — Chacun possèdera sa presse typographique et lithographique portatives, perfectionnées au point de reproduire à l'instant des phrases entières. — La sténographie sera tellement simplifiée que tous pourront en comprendre les

éléments généraux, et qu'elle se prêtera, dans ses applications spéciales, aux caprices de chacun. — Les phrases les plus usitées seront rendues par des signes conventionnels faciles. — Tant de pensées assiégeront l'homme qu'il lui deviendra nécessaire de les caser au moyen de chiffres correspondant aux groupes et séries de son entendement. — Enfin les calligraphes, plus nombreux et plus habiles, aideront de leurs plumes les écrivains qui, trop généralement, ne savent pas écrire.

XV

Je travaille comme le semeur, l'homme diligent et ingénieux qui répare le fond de son sac tant que le blé peut y tenir encore ; il ne craint pas d'y puiser à deux mains jusqu'à ce qu'il en trouve un autre plus large et plus solide.

Quand je veux publier un livre, il me faut passer par les conditions d'un imprimeur qui me fait payer cher, obligé qu'il est de prélever la rente de ses presses sur les ouvriers et les auteurs. Quand la France est censurée, moralisée, cautionnée, timbrée, purgée, saignée comme aujourd'hui, je me vois contraint de recourir à la *libre* Angleterre et de faire assembler du parisien passable à des *cockneys* de la Cité de Londres. Savez-vous ce qui m'arrive alors ?

Horresco referens !... Je sue sang et eau pour écrire moins illisiblement, je leur livre une *copie*

magnifique ; eux me rendent d'affreuses *épreuves* sur lesquelles je me crève les yeux, des épreuves qui seraient inintelligibles, si j'en laissais à leur prote la correction première.

Je ne connais pas de tâche plus hébètante que la toilette définitive d'un manuscrit. C'est le rapetissement, la défiguration des idées primitives négligemment jetées sur le papier ; c'est comme une circoncision, une coupure : c'est une souffrance plus vive que celle du cultivateur qui taille ses haies fleuries en poussant des soupirs.

Je me soumettrais avec bien plus de résignation à ces rigueurs, si je ne savais pas que les hommes n'auront plus à en souffrir dès la fin de ce siècle.

45 Alors l'instruction et la liberté s'étant répandues sur la terre fortunée, les bons typographes et les bonnes presses seront multipliées à l'infini. — Tout écrivain pourra les avoir à sa disposition et surveiller ses épreuves d'autant plus minutieusement qu'il sera plus méticuleux. — Alors l'impression d'un manuscrit, la plus affreuse des corvées quant à présent, deviendra la source de très grandes joies.

Alors on imaginera mille moyens de propager les chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine. On choisira des passages entiers des meilleurs auteurs pour épigraphes de livres, de chapitres, d'almanachs, de nouvelles et de lettres. — On en fera des chansons, des prières de liberté pour les

enfants, des cantiques d'amour pour les jeunes filles, des marches guerrières pour les travailleurs, des hymnes de repos pour les vieillards : des rondes, des danses, des valses, des sujets de déclamation, des pièces de théâtre. — Le chant, la mesure et la mise en scène deviendront les plus puissants auxiliaires de la mémoire. — La correspondance servira merveilleusement à vulgariser la science et l'art. Dans les lettres, on se rendra compte des lectures faites, on les discutera, les commentera, et souvent s'inspirant du style de l'auteur et de son sujet, on arrivera sans efforts à réussir comme lui. — Ainsi tous les esprits se familiariseront avec toutes les compositions et toutes les langues. — On inscrira des légendes, des préceptes, des strophes, des proverbes et des maximes sur les portes des maisons, sur les flancs et les voiles des navires, sur les wagons et les voitures, sur les bornes, les troncs d'arbres et les poteaux qui bordent les routes. — Ainsi les voies de transport des marchandises seront également utiles à l'échange des idées ; ainsi les voyages paraîtront plus courts et feront naître des entretiens et des méditations profitables.

Alors combien seront encouragés les jeunes artistes qui verront les œuvres de leurs devanciers vantées dans le vaste monde, emportées à tous les rivages par la vapeur rapide, impartialement appréciées par l'univers! Et quelles inspirations ils iront puiser aux mille sources toujours fraî-

ches, toujours pures, partout jaillissantes de la science générale. Ah! le travail des veilles ne coûtera plus guère à celui qui, pour prix de sa peine, se sentira soulevé sur les ailes de la Gloire, au-dessus des continents et des peuples attentifs à sa voix. On peut en croire celui qui, bien souvent, s'inspira pour écrire d'une larme de femme ou de la franche poignée de main d'un ami.

XVI

" Je travaille comme le semeur, l'homme paisible, laborieux et franc qui ne peut supporter autour de lui le piaillement des moineaux parasites, le bourdonnement des mouches bovines, des guêpes et des frelons.

Je me réjouis à la pensée de voir bientôt mise en déroute, taillée par menues pièces, criblée de part en part, l'armée compacte, innombrable, gullivérique, comique, bachique, cynique, polititique, polémique, satirique, protéique et prolifique des journalistes, feuilletonistes et critiques. — Mauvaises petites gens qui, dès le seuil du collège où ils n'ont rien appris, encore enfants et déjà rusés comme des esclaves, flairent la fortune et s'en vont le nez au vent, tout gonflés de leur esprit railleur, s'installer dans les bureaux d'une gazette ou d'une revue périodique. — Là, les coudes appuyés sur une large table, un monceau de papiers sous les yeux, une paire de

lunettes dessus, l'écritoire de fiel au côté, ces lycéens siégent comme en cour de justice et rendent des arrêts sans appel. Obéliscaux d'aplomb, insolents comme des pages, importants comme MM. les singes du Jardin des Plantes, plus effrontés et moins vieux, hélas! que les quarante immortels, ces jeunes phénomènes s'escriment, se démènent, tranchent, bataillent à droite et à gauche, de long et de large, à tort et à travers, en tierce, en quarte, et d'estoc et de taille. Au train dont ils écrivent, ils promettent bien des peines à ce pauvre public qui les fait vivre. Effrayante dévastation, consommation pantagruélique! Sciences physique, métaphysique, extraphysique, astronomique, chimique, alchimique, géodésique, géologique, géographique, graphique, archéologique, logique, philologique, psychologique, psychique, esthétique, linguistique, biblique, bibliographique, biographique, biologique, historique, numismatique, héraldique, technique, technologique, zoologique, botanique, homéopathique, électrique, magnétique, pharmaceutique, thérapeutique, lithotomique, lithontriptique, toutes sciences chiques enfin, toutes sans exception, y passent... Ces personnages savent tout, connaissent tout, ont tout lu, tout vu, tout entendu, tout dévoré, tout appris. Rien ne peut échapper [47] à leur infaillible critérium, tout s'étire au laminoir de leur profonde érudition, tout s'incline sous leurs plumes caudines. Ils *abattent* un travail d'enfer, comme un saltimbanque qui avale des flammes, comme

une machine fumivore. Ils mettent tout à feu et à sang, et satisfaits de leur universelle aptitude, fument glorieusement un demi panatellas sur l'hécatombe littéraire à leurs pieds étendue!

Des philosophes de la trempe de Pierre Leroux et Proudhon, des historiens de la taille de Michelet et Quinet passent de longues veilles dans le mystère de leur science et de leur conscience, ils produisent une œuvre, ils espèrent être jugés par l'opinion publique... Oh que non pas! Entre les auteurs et les hommes, a rampé la sournoise légion des zoïles littéraires, la nuisible, l'oiseuse, la besogneuse, la griffreuse, la mordeuse, l'envieuse, l'odieuse qui s'abat sur toutes les publications récentes, les déflore, les souille de ses louanges ou de ses blâmes, et prétend fixer définitivement leur valeur par ses sentences!

Et dire que tous les auteurs, pour grands qu'ils soient, se préoccupent de ce que peuvent écrire sur leur compte de pareils *sansonnets!* Dire qu'ils les saluent humblement, qu'ils les reçoivent familièrement afin de conquérir leurs bonnes grâces et l'annonce à la quatrième page, celle qui vient immédiatement après le tribut d'éloges dû et payé très exactement au Dr Charles Albert, le Napoléon des charlatans français!

O vous qui êtes réellement grands, passez donc superbes comme le soleil et l'aigle dans les cieux, comme le coursier de bataille sur la plaine sanglante! Ne vous abaissez pas, ne cherchez pas

dans l'herbe les insectes qu'on ne peut voir, encore qu'ils fassent plus de bruit que des représentants en assemblée! Si la postérité doit recueillir vos noms, ce ne sont point des autorités semblables qui les lui feront connaître; si vos ouvrages doivent surnager aux déluges que la juste Opinion roule sur le gros tas des productions modernes, ce n'est point parce que ces pygmées les auront soulevés quelque temps sur leurs maigres épaules. Et si vous n'allez pas à l'Avenir immense, que vous importe une renommée d'un jour, fille de la réclame, naissant et mourant avortée? Je comprends qu'un maître d'hôtel et un consulteur d'urines achètent, sans s'incliner, à beaux deniers comptants, des petits journalistes, une ligne d'avis qui peut leur [48] faire gagner beaucoup d'or. Mais qu'on échange de bons livres contre un méchant compte-rendu, contre un maigre entrefilet, contre la monnaie de singe et de monaco que cette gent peut rendre, voilà ce qui me paraît une lâcheté, je dis plus, une sottise que rien n'excuse.

Patience! tout ce petit monde écrivassier jouit de son reste. Bientôt cessera la dictature des journaux monopolisée par les ambitieux, les intrigants, les rentiers sans profession ; bien plus dangereuse, plus tartuffe, plus vorace que celle des gouvernants qui se rassasient à panse rabattue dans les splendides festins du gros homme BUDGET.

Aux premiers beaux jours de liberté, les journaux pousseront tous à la fois comme chiendent

en bonne terre, traceront, envahiront et finiront par étouffer leur père le JOURNALISME, vieux boxeur aux éperons à sonnettes, au panache de coton, fils puîné du caduc Saturne, méchant enfant malingre et précoce, honteusement conçu dans le dernier libertinage de son père avec la Réclame, la fille publique du dix-neuvième siècle!

Alors, sur chaque question, tout individu communicatif pourra donner son avis, le faire tirer à des milliers d'exemplaires et le répandre en public. — Alors les petites affiches remplaceront les grandes feuilles politiques et les hommes se formeront une opinion sans consulter leur journal favori. — Alors nous ne serons plus étouffés sous les gazettes qui pleuvent de la capitale sur les provinces. — Alors nous ne tremblerons plus devant le Ridicule ainsi que les petits enfants devant la Barbe-Bleue. — Alors l'esprit humain n'étant plus comprimé par la lourde presse, produira des idées abondantes, fécondes à l'infini, diversifiées à l'infini, aspirant à l'infini. — Alors sera définitivement levé l'interdit, le veto, l'état de siège, l'éteignoir que les chefs politiques maintenaient sur l'intelligence de tous. — Alors nous ne vivrons plus complices et victimes de la plus honteuse servitude, celle que nous acceptons et payons sans y être contraints. — Alors les illustrations de la boutique littéraire contemporaine seront ensevelies sous le léger linceuil des oraisons funèbres. Ces réputations qui semblaient s'é-

lever contre le ciel et traverser l'éternité, s'affaisseront comme des bons-hommes d'argile sur leurs piédestaux de sapin. Dès la première secousse révolutionnaire, nous assisterons à cette toute petite démolition. Personne ne remarquera
49 leur mort, un calembourg les avait fait naître, un calembourg les fera rentrer dans le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir. Et l'on écrira sur leurs tombeaux : canards, ils ont vécu ce que les canards vivent, assez longtemps encore pour scier le dos de leurs concitoyens !

DE PROFUNDIS ! !

XVII

Je travaille comme le semeur, le rude paysan qui repousse du pied les vipères, les mauvaises herbes et les cailloux qu'il trouve sur sa voie.

Raboteurs de phrases ambitieuses, agréables diseurs de riens, beaux aligneurs de citations, intrépides fouilleurs d'antiquités, *poétaux* incompris et bien dignes de l'être, savants mécaniques, compilateurs perfectionnés, mites *papyrivores*, grands boas assimilateurs de toute substance spirituelle, critiques impartiaux à un écu l'article, robustes imaginations qui créez autant de nouvelles qu'il y a de jours dans l'année, joyeux parasites des tables bien servies et des bourses bien pleines, immortels écrivains qui vivrez autant que la ville capitale dont vous faites l'honneur, illustres lau-

réats des matinées, veillées et athénées littéraires, fronts étroits, crânes vides, couronnés par la blanche main des basbleus célèbres!...

Je promène sur la terre d'exil un colossal dédain pour vos personnes et vos denrées de mauvais aloi. Autant vous êtes, journalistes, autant, je vous le dis, il y a de blagueurs, d'écorcheurs, d'empoisonneurs au monde. Je suis fâché si vous ne trouvez pas ces expressions parlementaires, Messeigneurs, Nosseigneurs, mais j'appelle tout par son nom, journalistes, avocats, médecins et fripons. Peu vous importe au surplus l'opinion d'un *va par la terre* comme moi, d'un anarchiste chassé de cette glorieuse France sur laquelle vous répandez *librement* vos élucubrations quotidiennes.

Librement! Vous libres!... Oui, sous l'œil de la censure la plus aveugle, la plus brutale, la plus ignare, la plus policière qui fut jamais! Libres comme les nains et mauvais plaisants qui récréent
50 les princes! Libres de rendre compte des petits soupers et des grands levers de votre Impératrice, de sa position intéressante, de ses ablutions, des mille grâces, indispositions, caprices, boutades, et bons mots émanés de son auguste personne! Libres comme des écoliers, des ânes ou des domestiques! Libres comme l'oiseau vert-vert qui répète les paroles abêtissantes que lui apprend son maître! Libres comme l'insecte dont l'enfant cruel modère à son gré l'essor avec un fil! Libres comme le hanneton!!!

Je soutiens qu'il n'y a pas en France un seul écrivain libre aujourd'hui. Je soutiens qu'un homme de lettres est esclave dès qu'il ne peut dire tout ce qu'il veut, sur tout ce qu'il veut, quand il le veut. Je prétends qu'un publiciste ne se respecte pas lui-même, je prétends qu'il se rend méprisable à tous quand il qualifie de grandesses, altesses, majestés, vertus, courages et splendeurs tout ce qu'on nomme en tous lieux et en tous temps aventuriers, histrions, ramassis, faiseurs de passes-passes, artisans d'escroqueries, de bassesses, de noirceurs, de massacres et de trahisons. J'affirme qu'il est plus prostitué que la plus malheureuse des filles, l'homme qui doit se taire même sur les hauts faits du deux-Décembre, même sur les tristes héros qui commirent ce brigandage couronné de succès! Oui, prostitué de Bonaparte, complice de Bonaparte, sujet, valet de Bonaparte, quiconque appelle Empereur ce jésuite assassin!

Ah! vous pouvez sourire et détourner la tête! Vous pouvez dire que toutes ces injures sont rebattues et ne sauraient vous atteindre! Vous pouvez ajouter que l'or des couronnes cache toute laideur, que l'huile d'un sacre purifie de toute souillure, que les plus épouvantables crimes se dérobent facilement derrière le voile des baïonnettes, et qu'on ferme la bouche des mécontents avec une pièce à l'effigie de qui que ce soit...

Moi je maintiens que non, la main sur l'histoire. Je maintiens que vous êtes au-dessous des plus prostrés, que vous rampez sur un plan inférieur

au ver et à la fourmi. Je maintiens que toutes les éclaboussures vous atteignent, qu'il y a toujours place pour une tache de fange sur vos oripeaux brodés. Je maintiens qu'on ne vous vend pas tout : je maintiens que vous n'achèterez ni ma parole, ni ma plume, ni la voix vibrante des escadrons cosaques, ni le burin de platine de la Postérité.

Et je sème en chantant!

XVIII

[1] Je travaille comme le semeur qui passe pardessus les ronces et les épines et poursuit son chemin.

Je me mets au-dessus des règles de style, de ponctuation et d'orthographe que voudrait m'imposer l'usage. Ce sont encore là des entraves, des bâillons qui paralysent mes allures libres, ma libre diction ; ce sont des pièges que la majorité dresse contre les hommes qui la craignent. Les peureux ont le droit de s'y laisser prendre ; je m'en suis délivré. Tel, dans les prairies, le jeune coursier s'élance, crinière et narines dans la brise, sans bride ni sangle, bondissant au-dessus des haies et des fossés dont les propriétaires ont coupé la campagne : indompté, rapide comme l'air qui frappe ses sabots.

J'aspire au temps où le style de l'individu trahira l'élan des passions qui l'agitent, où la diction

écrite, simple et naturelle, se rapprochera de la diction parlée, où l'on pourra connaître son homme en le lisant.

Alors la dissimulation deviendra bien difficile. Les méchants ne supporteront pas le langage angélique, non plus que les bons le langage infernal. — Alors il n'y aura plus qu'une langue ineffable, sur la terre comme au ciel. — Alors il ne sera plus question de dictionnaires d'académie, de grammaires ni d'autorités grammaticales ; les fautes auront disparu comme les règles. — Alors chacun redoublera les consonnes ou les voyelles, heurtera, coupera, prolongera ses phrases selon ses caprices. — Alors les expressions et l'écriture accuseront la lenteur, la fougue, la bonne ou la mauvaise humeur, les dispositions et préoccupations du moment. Alors plus rien d'obligatoire; mais les écrivains se sentiront entraînés vers la précision, la clarté, la grâce et l'originalité. Ces qualités seront mises en évidence par la liberté la plus étendue. — Dès la fin de ce siècle, les hommes qui ne se distinguent aujourd'hui que par plus ou moins de servile torpeur, ces mêmes hommes rivaliseront d'indépendance et d'émulation.

XIX

[52] Je travaille comme le semeur, l'homme d'observation qui consulte le souffle des vents en jetant dans les airs un fétu de gramen.

Je prévois le temps où toute courbure sera redressée, toute humiliation relevée, toute calomnie réparée, toute route aplanie, toute difficulté vaincue, toute justice rendue. Je respire déjà la tiède haleine que nous envoie la Révolution pour annoncer sa prochaine venue ; je cours au-devant d'elle, les mains tremblantes, le cœur battant. Je respire dans l'avenir, je secoue rudement les chaînes d'aujourd'hui.

Au nez de la critique j'introduirai dans mes livres toutes les expressions familières, triviales même qui rendront bien ma pensée. Quand la langue française, médiocrement riche et harmonieuse, ne me fournira point le mot ou la consonnance désirés, j'aurais recours à d'autres langues. Quand je décrirai les mœurs des pays divers, j'emploierai les termes propres à la nation qui fera le sujet de mon étude. Me comprenne qui voudra maintenant ; je ne serai lu que plus tard.

Mes livres sont faits en vue des peuples qui sortiront de la grande révolution prochaine. Ils doivent contenir par conséquent beaucoup de locutions populaires, vulgaires, caractéristiques, beaucoup de mots étrangers au français, beaucoup de néologismes, soit de moi, soit des autres.

— Car les *locutions populaires* d'une époque représentent les habitudes qui s'introduisent dans une réunion d'hommes. Elles sont les feuilles vertes au moyen desquelles repousse incessamment l'arbre de la parole, l'arbre merveilleux qui ba-

lance ses mille expressions sur nous ainsi que des fleurs embaumées.

— Car les *locutions vulgaires, triviales* même sont précisément les plus expressives, les plus imagées. Dès lors pourquoi m'en priver de gaîté de cœur? Pourquoi ne pas reprendre la vraie, la bonne tradition, celle de Rabelais, de Molière? Pourquoi donc irais-je mettre des points, des astériques afin de faire remarquer davantage aux *jeunes personnes* bien élevées les termes qui font loucher leurs ombrageuses mamans? En vérité, j'admire les écrivailleurs actuels. Ils trouvent moyen d'être prudes comme les précieuses ridicules, maladroits comme l'ours du jardinier, peureux comme des lièvres et fades comme des huîtres.

— Car les *patois* sont pareils aux membres du fœtus encore séparés dans l'utérus de la mère; ils sont les premiers linéaments du nouvel idiôme renfermé dans le sein des nations qui vont se confondre. D'abord ils y demeurent imperceptibles; puis se développent, se réunissent, s'agglomèrent et forment le langage de la jeune race qui prend possession du globe. — *Et Verbum caro factum est* (1).

(1) Si vous observez dans ses moindres détails l'organisation des Français, vous y trouverez toujours de nouvelles preuves à l'appui de leur rôle d'unification sociale. Leur merveilleuse aptitude à écorcher les langues, leur ardeur discutante les rendront propres à dénaturer les anciens idiômes, à former, à propager le nouveau.

— Car *toutes les langues actuelles* fourniront à la langue future leurs termes les plus usités. Ces termes sont en effet comme les étiquettes voyantes que les peuples collent sur leurs costumes les plus remarquables afin qu'elles surnagent aux déluges transformateurs.

Le français restera la langue-mère d'où sortiront les langues nouvelles. Je donnerai donc à mes livres le français pour souche, et sur cette souche je grefferai toutes les expressions qui me conviendront, sans indiquer, par notes explicatives, à quelles sources je les puise.

Ainsi je résumerai tout autant qu'on puisse le faire dans le langage les mille phénomènes de décomposition, de recomposition, d'altération, de variation, d'hésitation, de transformation enfin de la nouvelle parole, et par suite de la société qu'elle représentera.

Et de même que l'usage fait des langues avec les patois, de même que le bon droit, la persévérance et le temps convertissent les minorités en majorités, de même avec le travail, les années et la discussion, mes idées rejetées d'abord de la plupart des hommes, seront ensuite démontrées vraies, même aux plus simples. Je ferai donc comme les prophètes; je ne céderai pas aux bruyantes réclamations du plus grand nombre, je n'adopterai ni ses idées ni son langage : j'attendrai qu'il vienne à moi. Tel est mon bon plaisir!

XX

54 Je travaille comme le semeur, le bon vivant qui désigne ses compagnons par des sobriquets appropriés à leurs caractères.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir ajouter presque toujours des épithètes qualificatives aux noms que je cite. Les appellations actuelles sont héréditaires, elles ne donnent aucune idée de ceux qui les traînent après eux ainsi que des sonnettes ne rendant qu'un son. Il est impossible aujourd'hui de se figurer une personne dont on ne connaît que le nom. A quoi donc bonnes une distinction qui ne distingue point, une dénomination à laquelle nous ne répondrions pas si nos parents, le maire et le curé ne nous avaient enseigné qu'elle doit être nôtre?

La plupart de nos noms sont comme des outrages, des supplices, des infirmités qu'il nous faut subir. — La belle occasion de s'appeler *Auclair* quand on est intrépide boit-vin, et *Boivin* quand on ne vit que d'eau claire! — N'est-ce pas une mauvaise chance d'être beau réellement et de s'entendre répéter *Villain* tout le long du jour? — Ne trouvez-vous point une pire fortune encore d'être vilain de personne et *Beau* de par les registres de l'Etat civil? — Quelles embarrassantes désignations que celles de *Legrand* pour un tout petit homme, et de *Petit* pour un géant! — Je connais un malheureux *Bienaimé* que les gens de

son village lapident sans pitié toutes les fois qu'il met le nez dehors, — une demoiselle *Cercueil* qui vient de s'engager dans les liens roses de l'hymen, — deux *Gagneur* qui ont fait, l'un dans l'autre, une demi-douzaine de banqueroutes, — une douzaine de *Lenoir* qu'on pourrait montrer comme albinos sans voler le public, — des centaines de *Blanc* qui sont bruns, — des milliers de *Brun* qui sont rouges, — une infinité de *Rouge* qui ne le sont ni physiquement, ni moralement, — un *Guerrier*, célèbre épicier de Paris, — un *Pâtissier*, médecin, qui ne commit jamais une brioche pratique. — N'était-ce pas *J. Lebon*, ce proconsul à la ventrière tricolore qui, si fraternellement, envoyait ses concitoyens dormir dans l'Atlantique? — Le célèbre bulletin du bombardement de Sweaborg n'est-il pas signé d'un amiral *Penaud*? — Et moi qui écris ces lignes, [55] moi socialiste et proscrit, ne suis-je pas affligé du plus aristocratique de tous les noms d'aristocrates?

Encore ces noms sont-ils les moins choquants de tous : on peut s'en rapporter à moi pour épargner à mon prochain des plaisanteries blessantes! Je ne parlerai donc point de toutes ces innocentes victimes qui s'appellent par naissance ou mariage : *Cocu*, *Pointu*, *Cornu*, *Cornard*, *Canard*, *Lechat*, *Cochonnet*, *Lechien*, *Lerat*, *Lebœuf*, *Fricot*, *Maraud*, *Chicaneau*, *Moineau*, *Moricaud*, *Chameau*, *Ribaud*, *Moutard*, *Morveux*, *Rogneux*, *Tondu*, *Brûlé*, *Pelé*, *Lécorché*, *Asdepique*, *Claquedent*, etc., etc. Une pareille litanie serait nauséeuse, et

d'ailleurs inutile, chacun pouvant trouver parmi ses proches ou ses meilleurs amis des noms à faire crever de rire.

Ce qu'il y a de certain c'est que les désignations les plus insignifiantes sont encore les moins lourdes aujourd'hui. Ce qu'il y a de positif c'est qu'il en est beaucoup dont on rougit tellement que, pour en avoir d'autres, on implore l'entremise des tribunaux suprêmes. Comme si le gouvernement avait rien à voir en cette affaire! Comme s'il pouvait contraindre à porter tel nom ou à quitter tel autre!

Ou plutôt oui, le pouvoir a ce droit; vous le lui avez donné, vous ses sujets. Car vous l'avez institué conservateur de l'ordre social actuel. Or cet ordre contre nature sanctionne la possession héréditaire et abusive qui se maintient uniquement au moyen des appellations. Le nom, c'est le numéro d'enregistrement à l'aide duquel l'autorité retrouve toujours ses amés et féaux esclaves. Le nom remplace l'homme, son cœur et sa vie, comme le capital remplace la chose, la terre, le travail et la valeur réelle. L'homme et la nature ont disparu devant la fiction.

Ergo, chantez, dansez, mariez-vous! Vous resterez *Têtus*, *Tordus*, *Bossus*, *Bancals*, *Boiteux*, *Manchots* et *Sourds* tant que cela sera dans l'intérêt et le caprice de vos maîtres et seigneurs.

Si ces arrangements vous conviennent, hardi! Messieurs et Mesdames! faites vite des enfants; que des noms aussi gracieux que les vôtres ne soient pas perdus pour la postérité!

L'homme ne doit plus être baptisé dès sa naissance, au hasard, quand rien encore ne révèle ses penchants; ni son père, ni son nourricier, ni son parrain n'ont le droit de disposer ainsi de son avenir. La femme ne doit plus être rebaptisée par le mariage.[1] Le fils ne doit plus être condamné perpétuellement à s'appeler comme ses honorés ancêtres.

Notre nom doit être l'épigraphe de notre vie, nous représenter sous notre aspect le plus général et le plus saisissant, de manière que, seulement à l'entendre, on nous connaisse comme si l'on nous fréquentait d'habitude. Notre nom doit varier suivant l'âge, le lieu, le temps et les événements. Il doit y avoir des noms d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr et de vieillesse. Il faut qu'on puisse en changer autant de fois que l'exigent la mobilité du naturel et les variations dans la manière de vivre. Aux uns il suffira d'un nom pour toute leur vie, les autres en useront autant que de chemises. L'essentiel, en un mot, c'est que l'État civil ne soit plus fixe, injuste et stupide comme le veut aujourd'hui le mode de possession.

Le surnom deviendra le véritable nom, ayant de bonnes raisons d'être, choisi par nous-mêmes ou par les autres, selon les événements, les incidents, les situations et conversations de notre vie. Nous le trouverons dans un accès de gaîté, de tristesse ou d'expansion, dans une de ces circonstances rares où l'homme se fait bien connaître.

Comme tous les autres, l'usage de dénommer doit être soumis aux lois de la Transformation incessante et non plus aux codes de la Propriété.

XXI

Je travaille comme le semeur, le brave homme des champs qui se met à l'aise dans ses habits pour faire le plus d'ouvrage possible.

Selon moi, le costume de l'individu doit être en rapport avec le pays qu'il habite, la saison, la température, les circonstances et occupations de sa vie. La plus étroite des tyrannies est, sans contredit, celle de la Mode. Elle ne nous laisse pas un instant à nous-mêmes, elle nous fait surveiller par les mille regards de ses Argus et de ses fidèles, elle nous espionne dans nos moindres mouvements. Elle couvre d'un masque uniforme nos instincts les plus divers; elle nous emprisonne de la tête aux pieds et nous oblige à colporter notre prison sur nous par le chaud et le froid, le soleil et la pluie, les vents et la poussière, à la campagne comme à la ville. Elle nous pétrifie, nous momifie, nous ridiculise, nous cristallise, nous stalactise.

La forme trahit le fond. L'extérieur reflète l'intérieur. Assurément on ne peut pas juger d'un homme par le seul examen de sa mise, des protubérances de son crâne, des lignes de sa main, de l'expression de sa physionomie. Mais chacun de ces attributs superficiels indique une particularité

de notre organisation profonde, et bien certainement l'on parvient à se faire une très juste opinion sur une personne en observant tous ces détails, en rapprochant et comparant les résultats de cette observation.

Notre costume révèle donc un côté de notre caractère, comme notre style, notre écriture et *l'habitude* de nos traits en révèlent d'autres. Sans accorder à MM. les tailleurs l'influence capitale à laquelle ils prétendent sur la marche de la Civilisation, sans élever pour ma part un nouveau système physiognomonique, sans tomber dans l'exclusivisme étroit, exagéré, mesquin de bien des gens, je soutiens cela. Je prétends que les habits sont aux mœurs ce que, dans le corps humain, le derme est aux muqueuses. Et de même que le bon ou le mauvais état de la peau fait juger du bon ou du mauvais état des voies intérieures, de même telle ou telle mise accuse telle ou telle disposition de l'être moral.

— Que les petits jeunes gens dont l'estomac regorge ne se permettent pas à propos de cette phrase d'insulter à la misère par quelques plaisanteries très spirituelles! Comme eux je sais que la faim se cache du mieux qu'elle peut sous ses haillons. Mais le temps est aux réparations, petits rentiers doublés de cuivre et d'or. Et malheur à ceux d'entre vous qui riraient encore du pauvre! Vos livres saints vous le disent : « malheur à qui se moque du pauvre! il déshonore celui qui l'a fait. » —

Ce n'est donc pas aux malheureux que vont mes allusions. Non certes, je respecte trop leur infortune pour ne pas me découvrir devant elle chaque fois que je la rencontre. Mais je m'adresse à ceux qui, pouvant s'habiller comme ils veulent, sont toujours mis comme ils ne voudraient pas. Je parle de ces lâches qui aiment mieux se meurtrir tout le corps que de froisser un cheveu de l'Opinion, que de rogner un ongle au Préjugé griffu. Je parle de ces oisifs qui passent trois heures sur vingt-quatre à lutter contre l'entêtement d'un poil de barbe, d'un faux-col ou d'un nœud de cravate. Je parle de ces jolis hommes qui pestent, [58] jurent, ragent et transpirent devant le miroir de leur fatuité. Je parle de ces sachets ambulants qui nous asphyxient des senteurs du musc et du patchouly. Je parle de ces mannequins-annonces qui promènent leurs nouveaux habits sur les boulevards, à la plus grande satisfaction de leurs fournisseurs. Je parle de ces suppliciés du bon ton, serrés, guillotinés, étouffés, étranglés, ridiculisés, déprimés, comprimés, écartelés, ficelés, rembourrés, agraffés, boutonnés, tirés à quatre épingles, martyrisés, tortillés, torturés, qui seraient malheureux s'ils pouvaient respirer et marcher librement. Je parle de ces mignons esclaves qui se luxeraient pieds et mains, se perceraient oreilles et narines, s'il prenait fantaisie de le faire à la cour. Je parle de ces imbéciles sans défense qui livrent leurs membres aux habilleurs, et leurs têtes aux barbiers, à discrétion, miséricorde et

merci. Je parle de ces poupées humaines dont on allonge ou rétrécit à volonté le visage, qu'on savonne, rase, pommade, frise, roussit, grille, plâtre, replâtre et retappe. Et qui restent là, plus patientes que des caniches qu'on tond ou des mulets qu'on ferre ! Et qui ne pourraient se passer un seul matin du contact gluant de la main du frater ! Je parle d'êtres vivants qui se laissent tailler en jardins anglais, en sacs, en boules, en mômies, en brosses, en équerres, en pyramides, en triangles, en obélisques, ni plus ni moins que s'ils étaient des touffes d'ifs et des queues de cheval ! Ils font mon bonheur, ceux qui sont ravis de voir s'épanouir sur leurs faces une côtelette, une mouche, une impériale ou un as de trèfle ! Ils font ma joie, les héritiers de bonne famille qui s'attellent à leurs moustaches et tirent dessus pour leur faire gagner quelques lignes et défier le ciel de moins bas !

Mais non, je m'arrête. Ce persiflage me fatigue et me blesse moi-même. Je m'indigne de voir l'homme déformé de la sorte et de ne pas entendre les soupirs de son impatience, les cris de sa fureur. Je me demande comment il peut faire passer sous ce joug absurde sa gravité, sa force ; comment la femme peut y soumettre son bon goût, sa capricieuse délicatesse ; comment enfin l'être quelconque, imbu du sentiment de sa valeur, ne ressent pas une humiliation profonde quand il ne peut se distinguer de personne, même par la coupe de ses *inexprimables*. Oh quel siècle, celui dans lequel la même mesure toute petite, toute écono-

mique est applicable à tous les caractères, à toutes les intelligences, à toutes les tailles, à tous les vêtements! Quel siècle, celui dans lequel les hommes cherchent à se défigurer le plus régulièrement
59 possible pour se rendre égaux! Siècle où l'on est caricaturé, rapetissé, dénaturé, où l'on n'apprécie les gens qu'à la qualité de leur linge, où l'individu met tout son orgueil à réaliser le plus exactement possible les belles images du journal des modes!

Tout tombe sous le fer des prêtres de Psyché. Devant leur stupide déesse ils immolent en holocauste les longs cheveux qui encadrent si gracieusement les jeunes visages, les barbes soyeuses qui complètent l'expression de la physionomie, les couleurs naturelles qui lui donnent une animation propre. De leurs grossières mains ils veulent corriger la nature et retoucher l'ouvrage des années diligentes. Mais réjouissez-vous donc, civilisés, vous êtes comme des joujoux de carton entre les mains des coiffeurs, des tailleurs et des apôtres de Saint-Crépin! L'homme, le roi de la nature, s'est incliné sous le peigne, le tranchet et le ciseau. Il râle dans un corset, souffre à pleurer dans des bottes vernies; son front, son noble front porte la rouge empreinte du chapeau meurtrier.

Oh! la très glorieuse, la très divine Mode, la mode tant célébrée, tant fêtée de nos jours, l'impudique, la banale, la laide, la traînée partout,

celle qu'adorent des femmes métamorphosées en tours de crinoline et des hommes transformés en étuis de riflard!... Voilà ce qu'elle a fait des corps!

Et les âmes, les âmes! Le plus endurci des anatomistes n'aurait pas le triste courage de décrire la noirceur, la corruption fétide de ces temps. Je ne suis pas bien sûr que l'habit ne fasse point quelque chose de l'homme; mais ce dont je suis bien certain c'est qu'il en défait beaucoup. Celui qui porte toujours le même costume gênant est forcé de garder toujours la même attitude contrainte, de parcourir toujours le même cercle de connaissances attiffées, préparées, pomponnées, harnachées, guindées, crucifiées comme lui, de toujours gaspiller sa force et son intelligence dans les mêmes conversations, dans les mêmes intrigues frivoles. Le langage et les manières de ces singes à révérences souffrent à la longue de l'état contre nature où est réduit leurs corps. Le moral n'échappe pas plus à cette déformation par la Mode que les muscles, les nerfs, les articulations, les os même qu'elle finit par altérer, courber, ramollir. Quand [60] l'habit tient lieu de cœur, quand l'accessoire prend la place du principal, quand le détail absorbe le tout, l'homme doit bientôt disparaître, enseveli dans un corset et pliant sous un feutre.

La littérature au jour le jour donne une exacte idée des opinions, des réflexions de nos contem-

porains. Pouvez-vous lire un journal? Moi je ne le saurais et j'en suis satisfait. Car je connais d'avance les renseignements *positifs*, les scandales de *haut-lieu*, les nouvelles *très peu gaies*, les détails *authentiques*, les allusions *transparentes*, les révélations *de source certaine*, les réceptions, allocutions, publications, mentions, nominations, suppositions, interprétations, diffamations et déception *hautement intéressantes* qu'il peut contenir, les assertions *sérieuses*, les *graves* appréciations qu'il avance aujourd'hui, qu'il dément demain. Je sais que les malheureux correspondants et rédacteurs doivent tout mettre au conditionnel : la grossesse de l'impératrice, la supériorité de Shakespeare sur M. Ponsard, celle de la Ristori sur la Rachel, cette Israélite froide comme un vers de Racine, le bombardement de Sébastopol, la destruction de la puissance russe surtout, l'existence même des lois, leur droit même d'écrire. Je sais qu'ils n'affirment rien, ne garantissent rien, ne réfutent rien, et retiennent de tout cela seulement leur salaire. Je sais qu'ils couvrent le vide de leurs colonnes sous un insupportable jargon de haute école que vous retrouverez dans tous, sans aucune espèce d'exception. Je sais qu'il pèse sur le journalisme français une certaine dictature inavouable d'alinéa, d'orientalisme, de byzantisme, de décadence, de verroterie, de potichomanie, de ballet, de tables tournantes, de minauderies, de réticences, de conventions, de demi-confidences, de galanteries, de petits sou-

pers, d'émaux et de camées, d'antiquailleries, de rocailles qui produit un intarissable bavardage, une phraséologie délirante, un argot sans antécédents en aucune littérature. J'ai constaté l'affreux désespoir des abonnés antiques du *Constitutionnel ;* ils s'interrogent anxieusement pour savoir où va le monde à ce train-là. J'ai vu des organisations à l'épreuve du vaudeville et de la poésie lamartinienne, ne pouvoir assimiler les premiers-Paris des princes de la presse ; je les ai vus y perdant la bravoure et l'intrépidité qu'ils avaient acquises en un demi-siècle de lectures très morales. Et je me suis demandé souvent, bien souvent, moi qui m'étonne avec peine, où s'arrèterait cette longue torture du sens commun. Mode! vieille coquette, bigotte, hypocrite, ridée, tannée, surannée, passée, fardée, teinte, [61] déteinte et reteinte, je me suis demandé bien souvent quand cesserait la déplorable tutelle que tu t'arroges sur la jeune Pensée ?

On ne peut nier l'influence que costume et coutume exercent l'un sur l'autre. L'homme prend l'aspect extérieur de sa profession, le moine s'identifie complètement avec son habit. Le médecin est comme infusé dans son paletot aux larges manches ; le curé ne fait qu'un avec sa soutane crasseuse : le propriétaire s'épanouit au coin de son feu en son ample robe de chambre ; l'ouvrier se balance gaîment dans sa blouse de travail ; le soldat reste droit comme un i dans l'uniforme qu'il tient de la munificence de son empereur ; la religieuse ne peut vivre que sous le voile qui ca-

che aux curieux ses regards pudibonds. Etudiez la démarche compassée du pasteur protestant; voyez venir à vous le pédagogue et le jésuite, les yeux humblement tournés vers la terre; comptez les pas du notaire calculateur et les bonds de son clerc qui saute les ruisseaux; examinez le ravissement de l'huissier quand il court opérer une saisie chez quelque pauvre diable; entendez siffler le marin qui se rappelle les joies et les fureurs de la mer sa maîtresse, regardez comme il se balance sur ses hanches pour suivre le roulis de son navire aimé. Considérez le bourgeois d'Occident! il a pris le grand deuil, il pleure la bonhomie, la franchise, l'hospitalité, la cordialité, les joies naïves de ses pères à jamais perdues pour lui. Tout est calculé dans son costume : la laine et la soie, le coton et le fil, le crin et le velours, l'honneur et le profit. Quand il prend du galon, il n'en veut pas trop prendre.

Dites maintenant si les costumes ne sont pas en rapport avec les travaux journaliers et les allures favorites; dites si la mise de l'homme n'est pas chose importante dans sa vie; dites s'il est possible d'immobiliser la liberté de chacun dans un vêtement fait pour tous; dites si toutes les réformes ne se commandent pas, de la plus petite à la plus grande; dites si jamais, dans l'avenir, on taillera les habits sur une guérite ou sur le gentil modèle qu'impose à tout un peuple la cupide imagination d'un tailleur à la mode?

Sur les monts d'Italie, parmi les nuages bleus, les légères vapeurs, les sources cristallines, je vois danser l'Europe future, l'Europe artiste et libre : A ses flancs est nouée l'écharpe verte [62] et rose, le reflet terrestre de l'arc-en-ciel, le symbole de nos joies et de nos espérances. Elle tient à ses pieds la Mode agonisante, coiffée d'un chapeau-calèche, cuirassée d'un corset triple, gantée de chevreau, bottée à l'écuyère, armée d'un parasol et vaincue cependant.

De joyeuses multitudes l'entourent : les airs tressaillent de concerts d'allégresse ; l'accord des harpes et des guitares, les éclats bruyants des instruments de cuivre sont répétés par les échos. Les danses et les rondes s'enlacent comme des guirlandes de fleurs. Rien ne peut aujourd'hui donner une idée de ce spectacle magnifique.

Oh! les belles couleurs fraîches, variées et pures! Oh! les costumes aisés, gracieux, originaux et pittoresques! Oh! les mantilles, voiles, voilettes et basquines légères qui flottent dans le vent! Oh! les pantalons blancs, les turbans dorés, les calottes grecques, les panaches onduleux! Oh! les dolmans, les burnous, les talmas, les plaids d'Écosse, les vestes albanaises et palikares, les *jaquetas* castillanes et andalouses! Oh! les torsades déliées, les fines aiguillettes d'or et d'argent, les splendides broderies imitant les feuilles et les fleurs, les décorations de roses, d'œillets, de lys, de pervenches,

de violettes et de pensées! Oh! les étoiles, les éclairs, les oiseaux, les papillons, les versluisants et les libellules figurés sur les habits! Oh! les armes bronzées et cuivrées, blanches et vermeilles! Oh! les fusils, les carabines, les longues épées, les larges sabres qui ne versent plus de sang. Les enfants les font battre sur les flancs des jeunes hommes qui les portent gaîment! Oh! les élégantes bottes à revers, jaunes et noires, minces, lisses, polies, vernies, ornées d'éperons d'or et de glands de corail! La lune s'y mire et les chevaux sont fiers de les sentir dans l'étrier! Oh! les femmes, les anges, les nymphes, les déesses bien-aimées, vêtues de blanc, de rose, de vert, de violet et d'azur, trottant, galopant, valsant, polkant sur les gazons fleuris avec des zapatilles de soie! Et les petits garçons éveillés, nus de bras et de jambes, avec de belles blouses, des arcs, des flèches, des cerceaux bruyants, des toques, des aigrettes, des plumes d'aigle et de paon! Et les petites filles, les rosées, les rieuses, les follettes, les coquettes portant le frais costume de leurs jolies sœurs de Perth, la robe à carreaux, courte, large et brillante, comme les pierres précieuses des monts Calédoniens! Et les chevaux hennissant, piaffant, caracolant, écumant, couverts de draperies écarlates,[63] fiers sous la selle arabe et les grands pistolets serrés dans les arçons! Et les voitures rapides, faites de cristal, de bois de palissandre et d'ébène, roulant sur des routes jonchées de verdure! Et les chamois, les gazelles, les oiseaux des champs qui

viendront avec joie prendre part aux festins des hommes moins cruels!

En ces temps de liberté, de grâce, de bonheur et de fêtes, chacun choisira son costume dans l'étoffe et la couleur qui lui plairont davantage. Les tailleurs seront quelquefois consultés, rarement obéis. La forme, la longueur, l'ampleur des vêtements seront déterminées par la taille, la corpulence, les allures et la profession des individus. En général les hommes seront mis simplement et commodément. Quant aux femmes, elles rivaliseront de coquetterie naturelle ; elles imagineront des parures qui feront valoir leurs charmes, leur démarche et leur maintien; elles seront remarquées pour leurs goûts et leurs caprices. N'étant plus enflées par les jupons et les *accessoires*, délivrées de tout corset, elles prendront enfin confiance en elles-mêmes; elles croiront à leur mission sociale, à leurs droits équivalents à ceux de l'homme. Alors chacun étant différent de tous, l'originalité des costumes ne sera plus un ridicule, mais au contraire une qualité bien essentielle et comme le cachet apposé sur les caractères. Alors l'individu sera libre dans ses habits comme dans ses actes, comme dans ses discours. Alors la diversité remplacera l'uniformité; l'animation, la monotonie; l'assurance, la timidité; et l'expansion, la crainte. La société des hommes se distinguera davantage de celle des animaux domestiques qui tous ont même pelage, même pas pesant ; elle sera plus conforme aux vœux de la nature, plus sem-

blable aux corps célestes dont les clartés, les rayons et la vitesse diffèrent à l'infini.

Oh! que ton règne arrive, Liberté! Que nous soyons bientôt délivrés du fatigant aspect des foules humaines surmontées de tuyaux de poêle, râlantes dans leurs habits étriqués! Ou bien, si l'empire de la mode et la race du Badinguet-Triomphateur doivent subsister toujours, qu'on en finisse donc au plus tôt avec les derniers vestiges de l'indépendance individuelle. Que les chirurgiens, les dentistes et les mouleurs se saisissent de l'humanité malade! Qu'ils la ténotomisent, lui posent des râteliers d'ivoire, la coulent dans des étuis de plâtre et la portent, radieux, au palais de l'Exposition universelle! Assurément ce sera le chef-d'œuvre du génie civilisé. — Notre premier père [64] avec sa feuille de vigne et son regard modeste : passe encore! Mais le bourgeois avec son faux-col, son parapluie, sa voix arrogante et son œil vaniteusement niais : impossible!

XXII

Je travaille comme le semeur qui ne cause guère. Il regarde, écoute et note toutes choses, s'inquiétant fort peu des distinctions subtiles des gens aux grandes paroles, des faiseurs d'embarras.

J'observe que la Liberté renverse les usages qui s'opposent à sa marche, je remarque la Nature se vengeant des sociétés quand elles méconnaissent

ses lois: je me réjouis que la compression ne puisse être supportée longtemps par le corps de l'homme non plus que par son âme.

Que les entêtés se résignent! Toujours l'individu proteste contre les obstacles qui nuisent à son développement. Et dès qu'il se sent assez fort, il brise les chaînes de la Loi, de la Mode et du Préjugé qui le tenaient captif!

Quand j'étais au nombre des vivants et que je fréquentais le beau monde, j'ai vu la COUTUME, la vieille duègne importante et revêche, faisant tapisserie des heures entières, tandis que la jeunesse se divertissait aux quadrilles joyeux. Les petites filles n'en avaient plus peur, les jeunes gens la saluaient avec déférence, de très loin, mais la laissaient en place. Elle s'indignait, fulminait contre les dépravations mondaines, crispait ses mains sèches et passait entre ses dents l'aiguille de vermeil qui lui servait de contenance. A ses côtés étaient plusieurs autres filles laissées pour graine aussi, plus osseuses encore que la Coutume. L'une s'appelait *Belle-Manière*; elle avait l'épine dorsale tordue, les jambes déboîtées à force de révérences. L'autre qu'on nommait *Pruderie*, cachait ses rides fardées avec un éventail jaunâtre. Une troisième, une anglaise rousse, *Miss Bas-Bleu*, se livrait à d'horribles contorsions en déclamant les vers salpêtrés et tonnants d'un poète incompris. Un vieux célibataire à la tête branlante, à la voix doucereuse, aux insinuations perfides,

un vieux qui [65] puait l'encens et le camphre, leur servait à la fois de Léandre, de paravent, de partner au whist, et souvent de danseur, dans les moments de grande utilité.

C'est pourquoi je vous le dis, générations qui nous suivez, qui vous ébattez encore sur le sein blanc de vos mères, vous conduirez les funérailles de la Vertu, de la Coutume et de la Modestie. — *Lætare!*

Moi, je sème en chantant!

XXIII

Quand j'étais au nombre des petits savants qui se disputent la manne universitaire, je suivais assidûment les cours des écoles et les séances des assemblées. Là j'ai vu les étudiants et les sténographes reproduire des discours aussi vite qu'ils étaient dits. Moi-même, par un procédé qui m'était propre, je prenais des notes sans oublier une seule parole tombée des lèvres de l'oracle. D'où j'ai conclu que l'écriture ordinaire, la lente, la difficile, qui trahit nos efforts n'avait plus bien longtemps à exercer sa tyrannie sur nous.

J'entends beaucoup de conversations; je lis beaucoup de lettres écrites en toutes langues, provenant de toutes classes de gens. Je m'aperçois que chacun s'affranchit insensiblement des règles de grammaire. Bien des abrévations pénètrent

dans l'usage. L'on ne s'étonne plus trop des fautes d'orthographe ; l'on ne trouve plus singulier que tel esprit original accentue, ponctue, redouble ses lettres comme il l'entend.

Le nombre de ces révolutionnaires-là chaque jour augmente sans que le pouvoir y prenne garde, sans qu'il comprenne la portée de leurs protestations. Je connais bien des jeunes gens qui résolument font des barbarismes et des solécismes à rompre les nerfs racornis de tout le corps enseignant. Ils s'y trouvent suffisamment autorisés, depuis que nous sommes en empire, par l'illustre exemple du premier Napoléon.

J'ai tenu dans les mains de nombreuses correspondances anglaises. Et j'ai remarqué, non sans un vif plaisir, que nos voisins [66] et alliés avaient eu le bon sens de jeter aux orties les banales politesses dans lesquelles nous excellons encore. *Oui* ou *non* avec une signature, telle est la plus souvent la teneur de leurs réponses. A quoi bon davantage, si l'on s'entend ainsi ? Croyez-vous bien amuser les autres en les contraignant à lire ce qu'ils vous forcent d'écrire? Qui se réjouira de ce ricochet de phrases pompeuses? La Poste aux grelots tapageurs et votre papetier.

Moi, voyant se généraliser ces manières qui sont les bonnes, les faciles, les agréables, je m'assure qu'il y a réaction générale contre l'ennui causé par la correspondance, dès qu'elle n'est plus intime. Je m'assure qu'on veut en finir avec la phraséologie prétentieuse, et retrancher des rap-

ports de chaque jour tout stérile bavardage. — *Amen !*

Moi, je sème en chantant !

XXIV

Quand je cherchais un fil d'Ariane, un sentiment, un principe, une pensée dans le labyrinthe si peuplé de la politique oiseuse ; quand je parcourais les journaux et que je les voyais lire aux habitués des cabinets de lecture, je remarquais bien souvent que les hommes les plus simples se permettent de discuter l'opinion d'un rédacteur renommé, de trouver la chronique sans intérêt, de critiquer amèrement d'abord, et ensuite de ne plus consommer du tout ces sortes de productions feuilletées.

Depuis, j'ai continué ces observations. Et maintenant je connais beaucoup d'honnêtes gens qui paraissent singulièrement contrariés quand on les surprend de l'avis de leur journal. Ils pensent qu'un individu ne doit plus s'imposer comme article de foi parce qu'il possède le moyen de se faire imprimer. Deux seuls journaux leur semblent écrits avec talent, le *Peuple* et la *Presse* dont les rédacteurs s'étudient à ruiner l'empire du Journalisme et des Partis pour le plus grand avantage de la Liberté individuelle.

J'ai vu le deux-Décembre, le plus honni, le plus barbouillé de sang des pouvoirs tyranniques,

enfoncer ses éperons jusqu'au fond de la gorge du JOURNAL, passer le mors entre ses dents écumantes et le conduire à fond de train à l'abîme d'abjection. A la suite de cette razzia brillamment exécutée, les roquets et griffons [67] à plumes ont si bien senti leur échapper l'esprit public qu'ils ont définitivement renoncé à se frayer eux-mêmes un chemin aux honneurs. Maintenant ils cherchent à se faire remarquer du Pouvoir et s'estiment fort heureux quand celui-ci les achète. Ne pouvant plus devenir maîtres comme en Février, ils se font domestiques comme en 1815. C'est l'aveu le plus complet de leur impuissance à reconstituer désormais en Occident un parti d'opposition.

Nombreux sont aujourd'hui les lecteurs qui recherchent les travaux originaux et se défient du jugement des critiques, ces maigres insectes qui s'attaquent aux plus beaux fruits. Les comptes-rendus, les censures des journaux, les approbations, improbations, brevets, diplômes des académies, universités et facultés, les programmes des partis, leurs listes préparatoires électorales, la dictature exercée sur les intelligences, tout cela devient impossible comme le gouvernement, le code et la majorité sociale enfantés par le Privilège. — *Alleluia!*

Moi, je sème en chantant!

XXV

Si la France ne peut plus imprimer les idées nouvelles, la Belgique, la Suisse, l'Angleterre, la Hollande, l'Amérique, avides de gain, se chargent de le faire. Cela revient au même aujourd'hui que des communications rapides et fréquentes relient tous les peuples, aujourd'hui que la Contrebande au pied leste saute en sifflant par-dessus le corps des douaniers dormeurs.

Si la censure officielle rend les journaux français nauséeux à lire et à écrire, il en résultera forcément que les littératures ancienne, étrangère, et celle de l'exil seront bientôt mieux connues et plus appréciées chez nous. Déjà se multiplient à Paris les traductions des auteurs de l'antiquité, celles des grands écrivains d'autres pays, et les éditions populaires à bon marché. La *Bibliothèque-Charpentier*, la *Librairie nouvelle* trouvent leur compte à ces entreprises. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Orient, les âmes de la vieille Rome et de la Grèce olympienne se réjouissent de la publicité que nous donnons à leurs œuvres. Ainsi l'éducation française, si grandement défectueuse en ce qui regarde toute autre littérature que la sienne, se perfectionnera pendant les temps de mutisme que nous traversons; ainsi la nation pourra se pénétrer des grandes maximes de justice et de liberté contenues dans tous les chefs-d'œuvre qui sont le patrimoine du genre humain.

Oh les sociétés à l'appétit bestial! Oh le Pouvoir borgne qui ne voit rien, sinon que son existence éphémère est toujours menacée par un poignard aiguisé dans l'ombre! Le Pouvoir ignorant qui supprime des journaux insignifiants et criards, qui s'inquiète des innocentes caricatures du *Charivari*, mais qui laisse imprimer, réimprimer et circuler partout l'Évangile, Dante, Byron, Goëthe, Rabelais, Molière, J. de Maistre et Proudhon! Mais, Pouvoir paresseux et émeutier, tu n'as donc jamais rien lu ni rien su, que la Révolution te fasse perdre si facilement sa trace, sa trace éclatante comme le jour qui nous éclaire! Oh pitié, pitié sur eux, les gouvernants, les pauvres d'esprit : ils ne savent pas ce qu'ils font! — *Kyrie eleison!*

Moi, je sème en chantant!

XXVI

Je prévois la prochaine conclusion d'un traité de libre commerce entre la France et l'Angleterre, traité qui ne permettra plus aux seigneurs des gabelles d'exercer sur les voyageurs la dictature du sondage et du fouillage à vif. Alors les livres des proscrits franchiront les frontières qu'ils assiégent depuis si longtemps. Si cette littérature sait se rendre intéressante, elle ne pourra suffire aux demandes qui lui seront faites de toutes parts : l'homme, la femme surtout, la fille d'Eve la chatouilleuse, sont tellement avides du fruit défendu!

Les curieux, les gens importants, les amis du scandale et de la nouveauté, les membres des casinos de province, tous ces petits bourgeois touristes qui boudent le pouvoir, reviendront au sein de leurs familles, malins de visage, retroussés de nez, la bouche et les poches pleines de ce qu'on peut écrire à l'étranger contre l'ordre de choses régnant en France. Ils s'arracheront ces livres, ces brochures, les liront, les garderont précieusement sous verre, dans du coton, les cacheront, les embaumeront, les feront dorer sur tranche parce qu'ils ne trouveront que là des vérités émises par des hommes libres de toute législation. Les gérants des journaux censurés s'arracheront des poignées de cheveux devant leurs caisses vides ; les procès pleuvront sur eux comme grêle dès qu'ils voudront se donner des airs un peu trop lestes. Les trafiquants britanniques se montreront pleins d'égards pour les proscrits qui leur feront gagner de l'argent. La Révolution roulera sur un char fait de livres sterlings !

Le jour enfin viendra dans lequel la pensée de l'individu remplira de terreur la force publique. Alors, si creux sera le sillon de justice tracé dans toutes les consciences que jamais pouvoir ne saurait le détruire. Alors l'Atlantique joyeux bondira sous les navires chargés de productions intellectuelles. Alors les hommes fixeront le rouge soleil sans être éblouis de sa gloire et de sa liberté. — *Laudate !*

Moi, je sème en chantant !

XXVII

Si je tempête pour assembler quelques lettres avec ma plume, combien s'impatientent davantage les imprimeurs quand ils choisissent, l'un après l'autre les caractères qui forment les mots! La Découverte doit trouver bientôt le moyen d'épargner à l'ouvrier le fastidieux travail de composition. Il est impossible que nous ne disposions pas un jour de procédés sténotypiques analogues à nos procédés sténographiques.

Depuis sept ans seulement on imprime beaucoup plus vite et bien mieux que par le passé, grâce aux perfectionnements constants apportés dans le grand art de Guttenberg. A l'exposition de Londres fonctionnait une machine immense à laquelle on donnait des chiffons à avaler et qui rendait un journal noirci de dépêches et de mensonges, signé, timbré, plié, tourné du bon côté, en un mot tout prêt à être dévoré par les amateurs. — A la même époque, le *Times* et l'*Illustrated London News* pouvaient tirer à l'infini pour satisfaire aux exigences d'une consommation fabuleuse. — L'inévitable suppression de toute patente, de toute censure permettra bientôt l'établissement des bons ouvriers typographes [79] à leur compte. Cette multiplication des imprimeries déterminera la baisse de leurs tarifs par suite de la concurrence qui s'établira des unes aux autres. Peu à peu va

disparaître ainsi l'intermédiaire capitaliste qui sépare l'écrivain de l'ouvrier.

Voyez à combien de relations sociales, d'avis, d'annonces, de programmes, de prospectus, de lettres de faire part, de bulletins, de communications de tous genres s'applique maintenant l'imprimerie. A mesure que la population s'accroît, que les intérêts se fractionnent, que les individus s'émancipent de la tutelle des sociétés, l'impression remplace la parole et l'écriture pour l'échange des offres et des demandes, pour la mise en circulation de toutes les nouvelles. L'affiche accompagne partout le chemin de fer et le bateau à vapeur; elle est devenue comme la voix de ces coureurs muets.

Nous touchons au moment où l'intelligence, longtemps paralysée par les prodigieux développements de l'industrie, reprendra son essor au moyen de mille procédés nouveaux. La Pensée ne saurait rester davantage à la remorque de la Matière; elle doit avoir sur elle une revanche éclatante et s'affranchir définitivement de l'empire des intérêts.

Je prends en pitié les banquiers et entrepreneurs qui font beaucoup de volume de leurs richesses transitoires. Je leur affirme qu'avant un demi-siècle l'homme n'aura de valeur que par son habileté, son activité, son vrai travail, son esprit inventif et son âme aimante.

Alors tant pis pour ceux qui sacrifieront encore aux Dieux du paganisme! Tant pis pour ceux qui

seront faits sur le modèle de Baal, avec une tête d'argent, des mains de cuivre et un lingot pour cœur! Car l'homme ne placera plus son bonheur dans la soif de l'or. Car les déshérités briseront les images; ils deviendront féroces, impitoyables, avides de jouissances, buveurs de sang. Ils glisseront leurs corps dans le lit des princesses et leurs mains dans les coffres-forts. Et l'épargne de bien des siècles sera dissipée, *lavée*, remise en circulation par eux en quelques jours de guerre civile.

Les visions de vengeance m'obsèdent; il faut que je pousse des cris déchirants! Les cieux vont faire pleuvoir sur les privilégiés des glaives de justice. Les flammes seront les robes écarlates des cardinaux et des juges tremblants. Le sol s'ouvrira sous les propriétaires pour qu'ils assouvissent enfin leurs convoitises d'argile. [1] Les forêts marcheront en agitant dans l'air leurs panaches touffus. Les montagnes croûleront et formeront des lacs en arrêtant le cours des torrents débordés. Les glaciers, les volcans et les mers seront de la fête; ils chanteront aux prêtres éperdus un terrible Stabat. Les rayons des astres deviendront plus rouges que des traînées d'éclairs. J'entends venir les guerres, les soulèvements et les désastres qui remuent les empires jusqu'en leurs profondeurs. De son pied qui jamais n'arrête, la Révolution fouille parmi les Civilisés comme bûcheron en fourmilière. Pour ma part, je m'estime heureux au même titre que l'antique Bias et le moderne

bohémien ; je puis tout emporter sur moi dans ce déménagement universel. Je n'ai rien à craindre des célèbres voleurs ; ils ne connaissent pas le prix de la parole. — *Verbum sapientiæ!*

Et je sème en chantant!

XXVIII

J'observe que dans les campagnes, les écoles et les ateliers, partout où l'homme est franc et simple, on se délivre décidément des manières apprêtées et de tous les esclavages qu'impose l'opinion. Là les individus ne s'appellent plus du nom de leurs pères. A moins qu'ils ne soient dénués de toute aptitude, on leur applique des surnoms qui répondent merveilleusement au côté remarquable de leurs personnes. De leurs baptêmes civil et religieux il n'est plus question que dans les actes officiels. — Dans les sociétés du bel-air, l'usage des sobriquets n'est pas moins répandu, bien qu'on ne les répète qu'à demi-voix.

Je ne sache pas un enfant gracieux, aimé de sa mère et de ses camarades; je ne sache pas une femme jeune, intelligente et belle ; je ne sache pas un vieillard bienveillant et affable; je ne sache pas un homme doué d'amour et de sensibilité qu'on désigne seulement par son nom légal. — Entre jeunes gens et jeunes filles, dans les familles unies, il y a des désignations qui répondent à tous les sentiments. L'antipathie, la sympathie, la protec-

tion, la force, la faiblesse, les qualités, les défauts, l'âge, la beauté, la laideur, la bonté, l'hypocrisie, la lâcheté, le courage, le talent, la simplicité, la ruse, l'activité, la paresse, tout cela se baptise avec [72] justice, esprit et à propos. — Dès qu'un homme public, empereur ou facteur rural, tranche un peu sur le commun des martyrs, on le distingue par une épithète qui passe dans l'usage et dans l'histoire. — Les mauvais hobereaux, les députés dégrossis, les négociants parvenus s'octroient généreusement des titres de noblesse en faisant suivre leurs noms par trop vulgaires de celui de leur village ou de leur lopin de terre. — Observez les relations des amants et des amis, vous verrez que l'affection humaine, quand elle devient intime, se traduit par des désignations différentes de celle que le hasard inflige.

Tout cela prouve que les noms héréditaires ne suffisent plus à nos rapports sociaux et qu'ils ont fait leur temps comme la famille légale dont ils perpétuent les rapines privilégiées.

Le temps est proche où l'autorité ne connaîtra plus les individus que par des noms officiels, inusités dans les affaires et le langage ordinaires. Alors les agents du gouvernement ne seront pas compris quand ils parleront de telle ou telle personne dans leur idiôme grotesque, et l'on se moquera d'eux au lieu de faciliter leurs recherches. L'obstination qu'ils mettront dans la pratique de cette coutume ridicule contribuera, comme bien d'autres vexa-

tions, à les isoler davantage du peuple. En de pareilles circonstances, l'exercice du pouvoir deviendra tout à fait impraticable. L'Anarchie joyeuse saisira les fonctionnaires à la gorge, les étourdira, les refroidira sans miséricorde. On ne trouvera plus un seul gros ventru pour remplir le plus mince vide laissé dans les cadres administratifs. Les sociétés se dissoudront dans leurs profondeurs en même temps qu'elles perdront l'habitude de toute classification superficielle. La propriété se mobilisant par suite des nouvelles conditions du travail, les noms se mobiliseront par suite de la nouvelle existence faite aux individus. Ceux-ci tiendront plus à leur inviolabilité qu'aujourd'hui, quand ils auront librement accepté ou librement choisi le nom qui la sauvegarde. Le corps social se modifiera tout à la fois dans son organisme et dans sa physionomie. Tel le volcan qui ravage les entrailles du globe et répand sur la plaine ses produits embrasés, telle la Révolution parmi les hommes. — *Gratias agamus!*

Moi, je sème en chantant!

XXIX

73 Le besoin de faire constater sa personnalité se trahit chez ceux-là même qui paraissent y viser le moins, chez les très dociles de la bourgeoisie peureuse et du petit commerce. Non, jamais la police ne soupçonnera jusqu'où s'étendent les em-

bauchages et les débauchages de la Révolution.

Le *calicot* tord son nœud de cravate avec l'intention longuement préméditée de se distinguer du vulgaire; il fait valoir les effets qu'il porte, par une coupe et un dessin tout particuliers, par d'imperceptibles filets de couleur qui tranchent quelque peu sur le noir uniforme de ses semblables. — Le perruquier tire sa raie bien au milieu du crâne, ou sur le côté droit, tout au moins il proteste de quelques cheveux contre la ligne généralement suivie. — Le tailleur se singularise par les prétentions ambitieuses de ses pans d'habit ou des plis de sa culotte.

Ne demandez pas d'autres protestations à ces honnêtes boutiquiers. Chacun fait ce qu'il peut. C'est déjà beaucoup pour les lévites de la Mode de déclarer la guerre à leur patronne et d'imaginer, dans un accès d'orgueil, que l'homme puisse adapter anarchiquement ses habits à son corps.

Les libres, ceux qui s'absorbent dans un travail sérieux, défient depuis longtemps les mille vexations de l'Usage. Ils sentent que l'âme ne saurait être grande en un corps enchaîné. — L'artiste et le révolutionnaire laissent croître cheveux et barbe tant qu'ils ne sont pas gênés par leur longueur. — L'homme des champs, l'homme de lettres, l'homme de mer, l'ouvrier enfin, le bon ouvrier, quoiqu'il fasse, où qu'il vive, se met à l'aise pour faire son œuvre. — Le fonctionnaire lui-même, étiquette marchante, légale et vivante, se

débarrasse avec joie de son harnais d'esclave dès qu'il rentre chez lui. — Le militaire, encore plus étranglé que nous, sollicite de ces chefs la permission de se vêtir en bourgeois le plus souvent possible.

Dans les sociétés les plus maniérées, on méprise l'homme qui passe sa vie devant un miroir. L'uniformité répugnante de [74] la mode, ses absurdes rigueurs, ses sottes velléités de dictature suscitent chaque jour de nouvelles protestations contre son empire. Chacun tremble de ressembler à son voisin, bien que chacun s'efforce d'imiter tout le monde. L'individu met soigneusement à profit le peu d'indépendance qui lui reste pour signaler ses plus minces tendances originales.

Voyez comme il s'insurge au moyen de cette moustache droite, collée, rattée, frisée, retroussée, vernissée! Comme il dessine ses allures, sa pose, son regard en traversant les promenades! Comme il étudie la pointe et le talon de ses bottes, le rebord de son chapeau, l'envergure de son faux-col, ses boutons de chemise, la composition de ses breloques, la fixation de son lorgnon dans le coin de son œil! Comme il porte volontiers lunettes et postiches, comme il exagère même, à dessein, la simplicité de sa mise! Et comme la moindre bizarrerie d'une personne excite l'envie de toutes les autres!

Ah! c'est un bien monotone spectacle de voir défiler dans nos rues l'interminable procession des gens *comme il faut!* Combien plus déplora-

ble il serait encore, si les vêtements se déchiraient du col à la braguette et laissaient voir les âmes noircies qu'ils couvrent de leur voile!

Quoiqu'il en soit, il faut accepter les protestations même les plus timides. Il faut en conclure que l'originalité de l'homme ne peut pas être anéantie, mais qu'elle est amoindrie, gaspillée dans des détails qui font la honte de notre bon goût et de notre bon sens.

Cependant nous sommes pressés par des questions si hautes, si suprêmes que nous ne pouvons plus dépenser notre vie dans les mille futilités de l'étiquette, et qu'il faut nous en délivrer à tout prix, sans regret, sans retour... Ou mourir avec elle, saignés par mille épingles.

En l'air donc castors, corsets, cravates, crinoline, polissons, tours, mollets et toupets et perruques! Que la Valse, l'infernale, trépigne sur des lambeaux de fracs, de livrées et de galons! Que le voluptueux Fandango secoue de ses doigts maigres les gants et les anneaux trop serrés sur sa main! Que l'Humanité passe en tournoyant sur ses vieilles défroques! Qu'elle soulève de son pied cambré des nuages de poudre, de fard, de plumes et [75] de senteurs malsaines! Que coiffeurs, tailleurs, chemisiers, corsetiers, bonnetiers effarés, modistes catarrheuses se pâment une bonne fois pour ne plus reparaître sous des formes si sèches! Que les générations nouvelles se plongent dans

des bains de lait et d'ambroisie, qu'elles en sortent fraiches, roses, parfumées, brillamment vêtues, mais libres dans leurs mouvements, agiles, gracieuses, élégantes, diaprées de mille couleurs, drapant leurs formes ravissantes dans des parures plus ravissantes encore! — *Ave stellæ matutinæ!!*

Moi, je sème en chantant!

XXX

Je travaille comme le semeur. Il met de l'amour-propre à son ouvrage, et ne le trouverait pas bon si d'autres que lui s'avisaient d'y toucher.

L'homme est ainsi fait. Il se croit bien différent de tous ceux qui l'approchent, et cependant les appelle *ses semblables*. A moins d'être contrefait, galeux ou nègre, il n'est pas un individu qui ne s'estime supérieur à son voisin dans toutes les attributions qu'il préfère. Non, pas un de nous ne consentirait à donner sa nue personne en échange d'un autre également dépouillée de titres, de prestige et de fortune.

L'homme est bien fait ainsi. Cette bonne opinion qu'il a de lui-même sauvegarde sa liberté propre et maintient l'harmonie dans notre petit monde au moyen de la variété.

Dès que nous nous écartons de cette notion de *diversité*, nous arrivons à celle de *similitude*; de la notion de similitude nous passons à celle d'*égalité* par un tout petit sophisme à la façon de Ba-

bœuf, Condorcet, Jean-Jacques, Lycurgue, Robespierre, Louis XIV, et Loyola, le niveleur de cadavres!

Et quand nous en sommes à ce point, adieu la liberté, adieu les droits de l'homme! Nous voilà dans l'esclavage, tête et génitoires; notre intelligence et notre race râlent à jamais sous les serres du plus fort. Les gouvernants couchent nos revendications anarchiques dans de beaux draps en papier blanc qu'on nomme [76] des chartes. Les salves joyeuses du canon bercent, endorment les peuples volés. Ronflez *Te Deum!* L'ordre règne dans les cités pantelantes!

Se ressembler, se rassembler, être ressemblants, être rassemblés, c'est toujours même chose. Les semblables, les pareils, les égaux peuvent être réunis.

Or une réunion suppose un ordre, une classification, une tête, une queue, un juste-milieu, une direction, une obéissance, un mot d'ordre, des devoirs, des supérieurs, des inférieurs, des riches et des pauvres.

De là les rois, les sujets, les dictateurs, les plèbes, les maîtres et les esclaves. De là les théocraties, les aristocraties, les démocraties, les autocraties, les bureaucraties, etc., etc. De là des chaînes, des balles, des canons, des écus, des pieds lourds de despotes et d'usuriers foulant, pelant la tête des nations, marchant, roulant sur elles comme sur l'arène des chemins. De là le Mal, la Guerre, les Emeutes, les Coups d'Etat, la Misère,

les noyades, les mitraillades, la Saint-Barthélemy, Néron, Bonaparte, Hérode, Pilate et Samson-le-Bourreau!

Hommes! je vous le dis, si vos droits sont égaux, vos natures sont diverses. Quand vous parlez l'un de l'autre, ne dites donc pas MON SEMBLABLE, dites MON DIFFÉRENT. Et croyez que c'est avoir beaucoup fait pour le Droit que d'en avoir posé nettement les termes relatifs. Croyez que la langue donne la mesure des coutumes, et que, parmi les gens qui se dirent pareils, le plus petit nombre est *super*-posé, et le plus grand *sous*-mis. Croyez enfin que, si la conservation des droits de chacun est remise aux mains de tous, les hommes deviennent solidaires dans l'esclavage, dans la souffrance, mais jamais dans la liberté, jamais dans le bonheur.

L'égalité des personnes est un guet-à-pens, une souricière sociale dans laquelle se démènent encore les Cosaques et les partisans de M. Cabet. Moi, qui prétends être différent des autres, je suis plus juste, plus libre, et surtout moins ambitieux que les chefs communistes. — *Principes sacerdotum!*

Et je sème en chantant!

XXXI

" Je travaille comme le semeur. Il fait passer devant lui l'homme de labour dont la charrue tranchante remue les couches du sol, les mêle et les rend propres à la culture. Car il sait que le bon

grain ne lève pas dans les terres mauvaises, creusées par les insectes sans ailes, les taupes aveugles, les fourmis peu prêteuses, les lapins rongeurs, les animaux voraces, avares et rampants.

Ainsi moi, sur le champ social troué par les bourgeois, épuisé, sec, aride, j'appelle les laboureurs du Nord, les barbares aux longues lances qui creusent les sillons avec des bombes, qui leur font boire du sang et manger des cadavres. Je les convie, pour le salut des hommes, à brûler, herser, détruire, droit devant eux, toutes les richesses et toutes les misères de l'Occident.

Slaves, mes frères, au fond des steppes où l'on vous a parqués, ne restez pas sans vie comme une race déchue! Relevez-vous! Marchez, galopez, bondissez sur vos libres cavales! Rassemblez-vous, hurlez, exigez qu'on vous guide aux rivages des mers où croissent la vigne, l'olive et les beaux fruits!

Et moi j'applaudirai. Moi j'écouterai vos clairons de combat depuis la solitude où j'épie l'avenir. Car mon âme se consume de langueur dans l'étroite enceinte du présent; car tout m'irrite, me blesse, me désole en Civilisation; je ne puis y réaliser le moindre de mes rêves sans de grandes souffrances. Tout m'y paraît sans éclat, sans parfum, sans attrait, sans beauté, sans honneur, sans grandeur. Elle-même, la Poésie n'égare que des reflets plus pâles que la lune dans les nécropoles modernes.

Et tout autour de moi, les meilleurs êtres souf-

frent : les beaux petits enfants, le vieillard vénérable, le travailleur robuste, l'artiste de génie. Et pour eux tout est mort : la foi, la liberté, la patrie, le bonheur et le divin amour; tout jusqu'à l'espérance, tout hormis la détresse.

Venez, accourez donc, ô Slaves, ô beaux guerriers! Rachetez-nous, sauvez-nous, réchauffez, régénérez de votre sang l'Europe [78] décrépite ! Afin que sur ce nouveau terrain fleurissent les mœurs et les coutumes heureuses que je viens de décrire, et qui seront comme l'épanouissement du nouvel arbre ethnographique aux racines vivaces et profondes, au vert feuillage embaumé. — *Ave! salus, spes unica!*

Moi, je sème en chantant!

XXXII

J'ai dit en mon cœur :

J'aime, je pense, j'écris. — Mais il n'y a plus de lumière sous le soleil, plus de justice sur la terre. Tout est corrompu, tout est assombri par le trafic et l'usure. L'espèce humaine est un ulcère. Le Bien et le Mal sont rivés l'un à l'autre par un gros anneau d'or!

Intérêts des intérêts : ah, tout n'est qu'intérêt!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta vocation t'appelle : suis-la! — Parle quand elle te commandera de parler, écris quand elle

t'ordonnera d'écrire, aime quand elle te dira d'aimer! »

— « Donc j'ai suivi la parole de mon attrait. Et je publie ce livre sans m'inquiéter des hommes, de leurs éloges ou de leurs blâmes.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en ma pudeur :

J'édite ce livre. — Ce n'est pas de l'or, ce n'est pas du plomb, ce n'est pas de la chair fraîche, ce ne sont pas des mensonges que j'apporte aux civilisés. Donc ils ne m'estimeront pas comme le banquier juif, donc ils ne me couronneront pas comme le mitrailleur de Décembre, donc ils ne me paieront pas comme une fille publique, donc ils ne m'écouteront pas comme leurs avocats bavards et méchants!

Corruption des corruptions; tout est corruption!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta révolte t'appelle : suis-la! — Que t'importe une opinion vendue, marchandée, traînée dans les colonnes des journaux, sur tous les pans de mur, dans la boue des ruisseaux? Pourquoi te prendre souci des pays en servitude, de races en décadence? Le glaive du conquérant, le glaive exécuteur de la Révolution, va frapper tout cela d'anéantissement! »

— Donc j'ai suivi le cri de ma révolte. Et je publie ce livre non pas pour les nations caduques, tremblant au bord de leurs fosses, mais pour les

peuples jeunes, soulevant leur linceul de neige comme des primevères sous le nouveau soleil.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en mon isolement :

Si je me place au point de vue de mon père et de ma mère.... — Ce livre n'est pas un héritage, mais une dépense ; ce n'est pas un titre officiel, mais une récidive anarchique ; ce n'est pas enfin un compliment très présentable que je leur envoie pour le premier jour de l'année.

Dépendance des dépendances : tout n'est que dépendance !

Et la Raison m'a répondu :

« Ta liberté t'appelle : suis-la ! — Chaque chose en son temps. C'était jour d'allégresse au foyer de famille quand un testament venait y reposer son aile funèbre. C'était jour d'allégresse quand, écolier docile, tu rapportais au père un diplôme après l'autre. C'était jour d'allégresse quand, au premier Janvier, tu faisais à la mère les compliments d'usage. Maintenant tu es homme et ne dois plus fléchir. »

— Donc j'ai suivi la parole de ma liberté. Et m'élevant au-dessus de tout préjugé vain, je publie ce livre non contre ma famille, mais pour l'humanité.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en ma tristesse :

L'ouvrage de mes mains, le travail de ma tête

ne sont pas des titres de protection dont je puisse faire part à mes amis. Je ne suis ni puissant ni riche. Et plus j'étudierai, plus je méditerai, plus je découvrirai, plus aussi je vais me créer d'acharnés adversaires.

Jalousie des jalousies : tout n'est que jalousie!

Et la Raison m'a répondu :

« L'humanité t'appelle : suis-la! — Tes ennemis vieillissent tous les jours, et tes amis s'approchent de toi sur les nuages de feu qui portent l'Avenir. Tu n'es plus soldat d'un parti, mais citoyen [50] d'un monde. A toi de prouver que tu mérites cette grande naturalisation! »

— Donc j'ai suivi l'inspiration de l'humanité. Et je publie ce livre, faisant peu de cas des amitiés banales qui pleuvent sur l'homme, comme oiseaux sur le mil.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en mon dépit :

D'où vient que toute revendication en faveur du droit est punie, dans ce monde, comme un outrage aux lois, comme un crime de lèse-majesté sociale? D'où vient que les bons souffrent, que les méchants prospèrent, que les peuples sont conduits, enchaînés comme des troupeaux?

Injustice des injustices : ah, tout n'est qu'injustice!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta conscience t'appelle : suis-la! — Dans les marais saumâtres l'affreux crapaux triomphe, sur

les ruisseaux de fange voltigent les insectes aux appétits immondes. Là tout n'est que désordre, torpeur, asphyxie, compression, désolation! Telles nos sociétés. Mais l'eau reprend son cours limpide, mais la gangrène tombe en poussière de charbon, mais rien ne demeure stagnant sur le globe qui tourne. Tout mûrit au soleil, tout verdit à la pluie; dans sa course sans fin la Révolution redresse les torts, répare les injustices, sauve les hommes et les empires. »

— Donc j'ai suivi la clameur de ma conscience. Et je publie ce livre pour défier les tribunaux, les gouvernants et les avortons d'hommes qu'on appelle des rois.

Et je sème; et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en mon découragement :

Pourquoi persister dans une lutte sans espoir? Pourquoi ne pas t'abandonner sans résistance à l'égoût aux eaux noires qui promène la honte par tous lieux d'Occident?

Impudeur des impudeurs : ah! tout n'est qu'impudeur!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta fierté t'appelle : suis-la! — Parmi tous ces coureurs de fortune, ces diplomates d'antichambre, ces orateurs de salon, ces crocheteurs de fonctions serviles, parmi tous ces gueux en habit noir, relève-toi, dresse-toi comme un remords vivant. La Gloire est la fille libre que réjouissent l'air des monts, le grand soleil et le feu du tra-

vail. Elle meurt de dégoût dans les foules si pressées où des hommes sans délicatesse, sans courage et sans cœur l'obsèdent, par milliers, de leurs convoitises brutales. »

— Donc j'ai suivi l'appel de ma fierté. Et je publie ce livre pour faire honte de leur laideur aux mendiants, aux parasites et aux valets de ce demi-monde :

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ.

J'ai dit en mon étonnement :

Comment se fait-il que les civilisés taxent de folie toute œuvre originale Comment se fait-il que toute autre ambition que celle de la fortune leur paraisse inutile, condamnable? Comment se fait-il que l'ouvrier, l'artiste, le penseur succombent, privés de tout, abreuvés de dédains, s'ils ne se vendent pas?

Misère des misères : ah! tout n'est que misère!

Et la Raison m'a répondu :

« Ton désintéressement t'appelle : suis-le! — De nos jours, l'habitude est une seconde nature, et l'intérêt un besoin vital. L'Epargne, la Gêne, la Médiocrité s'effraient de tout ce qu'elles n'ont pas coutume de voir. Le siècle est si bien habité, la confiance est si grande que le premier soin de deux bourgeois qui se rencontrent, est de veiller sur leurs mains et leurs poches. Amitié, haine, considération, protection, négoce, tous rapports commencent, finissent et se résument par une question d'argent. Malheureux les désintéressés

tant que dureront ces ignobles saturnales! Mais heureux dans l'avenir les pauvres de fortune, les riches de talent!

— Donc j'ai suivi la pente de mon désintéressement. Et je publie ce livre pour donner à tous les trafiquants du jour l'exemple d'un fou sacrifiant sa position à la passion d'écrire, son avenir d'un jour, son existence d'insecte à ses rèves d'ange et d'éternité.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en ma désillusion :

Qui saura distinguer le libre de l'esclave, le juste du pervers, et le droit du courbé ? Car maintenant les hommes sont tous menteurs, masqués, aplatis et tremblants et rampants.

Confusion des confusions : tout est confusion!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta colère t'appelle : suis-la! — Les arrêts de la majorité sont faits à son image. Dans cette bande de mauvais larrons qu'on appelle notre société, le droit se trouve avec les pauvres, les accusés, les prisonniers, les condamnés à mort. »

— Donc j'ai suivi l'emportement de ma colère. Et je publie ce livre pour la glorification des misérables, des criminels que le monde provoque et tue lâchement.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en mon indignation :

Pourquoi le peuple chante-t-il les louanges de

ses oppresseurs ? Pourquoi fait-il fumer l'encens devant eux ? Pourquoi méprise-t-il, ignore-t-il au contraire et couvre-t-il d'opprobre ceux qui sont meurtris, persécutés en défendant ses droits. L'indifférence du peuple, c'est le pire des dégoûts, l'irréparable mal !

Désespoir des désespoirs : tout n'est que désespoir !

« Ta dignité t'appelle : suis-la ! — Le peuple est ignorant, le peuple est décimé. Le peuple a faim, le peuple a froid. Le peuple n'entend rien, ne voit rien, ne sait rien, sinon qu'il lui faut la vie de sa journée. Le peuple élève au trône l'homme qui lui tend du pain au bout des baïonnettes, il court au pilori voir exposer ses frères, les gueux d'émeute et de potence. Hélas ! ventre affamé n'a pas d'oreille ; le peuple est réduit à mendier sa peine, à mendier son travail et son salaire. »

— Donc j'ai suivi les conseils de ma dignité. Et je n'ai fait aucune avance, aucune concession pour obtenir les éloges du peuple, et j'ai témoigné de mon amour pour sa juste cause en ne le flattant pas. Et je publie ce livre pour donner une leçon de savoir-vivre aux courtisans des chiffonniers !

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en ma désolation :

Le travail est maudit ; l'ivraie court par les blés. L'usure est souveraine et la pensée captive. L'enfance est un martyre, la vieillesse une agonie, le

prolétariat, un grand champ de carnage. L'homme n'aime la femme que le matin.

Lâcheté des lâchetés : tout n'est que lâcheté.

Et la Raison m'a répondu :

« La rédemption t'appelle : suis-la ! Pour tous ceux qui sont méconnus, abaissés, prostitués ; pour tous ceux qui souffrent, pour tous ceux qui attendent : combats ! La Justice le veut ; tu vaincras en son signe ! »

83 — Donc j'ai tourné mes regards vers la croix du Libre, du Juste qui révolutionna le monde à l'accent de sa voix. Et je publie ce livre à la veille d'une rédemption prochaine, complète, immense.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ.

J'ai dit en mon effroi :

Je suis un abîme de contradictions. — Quand la terre pure et riante resplendit au jour, je voudrais m'élancer dans les plaines du ciel pour l'avoir sous mes ailes, la chanter, l'adorer comme les libres oiseaux. Cependant, je ne sais quelle tristesse poignante, quel amer sentiment de l'impuissance humaine me retiennent enchaîné dans une chambre triste, sur quelque pauvre ouvrage, ironique avortement de conceptions plus vastes. Pareil à l'antique supplicié, je vois des harpes suspendues à tous les saules, et ma main s'en approche, et les branches s'élèvent comme des ressorts : et je ne puis chanter ! O misère ! O faiblesse ! Tantôt mon existence est une âcre débauche de douleur, tantôt un suave délire d'inspiration. Amant de

l'avenir, me traînant sur l'argile, je tremble et me débats comme l'alouette blessée.

Tristesse des tristesses : ah tout n'est que tristesse!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta sensibilité t'appelle : suis-la ! — Rien n'arrive au hasard. De nos luttes intérieures jaillissent, en déchirant, nos pensées paresseuses. Les autres sont éprouvés comme toi, mais tous ne trouvent pas l'accent de leurs souffrances. Sois donc heureux de savoir traduire les tiennes, employer ton exil et poursuivre ta voie. »

— Donc j'ai mis contre mon flanc l'aiguillon de ma sensibilité. J'ai pris plaisir à me faire saigner, à recueillir le sang à mesure qu'il coulait. Et je publie ce livre pour apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais trop douter de lui-même et de l'utilité de ses sensations.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

XXXIII

[84] Comme dans un pur cristal, le visage répond trait pour trait au visage, ainsi ce livre résume toutes les observations, impressions, émotions, souvenirs et aspirations de mon être.

Comme l'Echo répète, son pour son, tous les bruits qui le frappent, ainsi ce livre reproduit fidèlement toutes les préoccupations, agitations, fièvres sociales et politiques du siècle qui m'entoure.

De même que le Crépuscule précède la nuit, de même ce livre précède le terrible Cataclysme qui plongera l'Europe dans d'épaisses ténèbres. Aussi l'on y trouvera des pages voilées de deuil, tachées, pour ainsi dire, et de poudre et de sang.

De même que l'Aurore paraît avant le jour, de même ce livre paraît avant la Résurrection des peuples et des hommes. Aussi l'on y lira des lignes tracées en rose, joyeuses, dansantes, pour ainsi dire, aux accords des harmonies futures.

Ainsi que la Mer reflète les cieux et les abîmes entre lesquels elle mugit, prisonnière éternelle, ainsi ce livre reflète l'Avenir et le Passé entre lesquels se consument les jours errants de son auteur.

Ainsi que l'aigle altier, trônant sur l'Alpe sombre, peut fixer le soleil plus rouge que du sang, ainsi moi, du seuil de cette vie désolée, j'ai pu lire ce qu'on verra dans l'ardente Cité de l'Homme futur.

Et je l'annonce aux villes croûlantes de la Civilisation. — Que celui qui a des oreilles écoute !

Qu'il aille maintenant ce livre !

Il n'est fait exclusivement pour aucune époque, aucun pays, aucun âge, aucun sexe, aucune classe sociale. — Mais il offrira de l'intérêt dans cent ans comme à présent, à Paris comme à Pékin, aux jeunes gens comme aux vieillards, aux fem-

mes comme aux hommes, aux nobles comme aux gueux. — Les maris pudibonds en défendront la lecture à leurs chastes épouses, et celles-ci le cacheront à leurs innocentes filles pour le garder plus longtemps sous leur blanc oreiller.

Qu'il aille, ce livre !

Mon père le trouvera dépourvu de sens. Qu'importe! Je suis plus âgé que mon père : j'ai vu davantage, j'ai plus songé que lui. — Les tribunaux le condamneront comme immoral, infâme. Qu'importe ! J'ai plus de probité dans l'âme, de droiture dans l'esprit que les pourvoyeurs de la mort : je ne suis pas lâche, scélérat, assassin, comme les juges très honorés qui revêtent la toge. — La nation française le désavouera. Qu'importe! Je suis bien plus grand que la nation française, moi qui confonds ma chétive existence avec l'existence infinie de l'Univers. — Les républicains d'Occident le brûleront. Qu'importe encore ! Je suis bien plus jeune que les républicains expirants, moi qui ne saurais adhérer au programme d'aucune secte existante, moi traqueur de vérités, moi qui chaque jour, à chaque heure, modifie mes opinions en les agrandissant, moi qui ne veux pas même prendre d'engagements avec ma conscience et ne saurais répondre de ma libre pensée du lendemain.

Qu'il aille, ce livre !

Tant que durera l'épouvantable décadence pré-

sente, il n'aura pour lui que de rares proscrits et de timides sympathies personnelles. — Cependant on le trouvera dans les contrées lointaines. Il passera mers et frontières en contrebande, page par page, morceau par morceau, comme les feuilles d'automne par les vents emportées, les feuilles qui fertilisent le sol sans que l'agriculteur prenne soin de les répandre.

Qu'il aille, ce livre !

Ce n'est pas un écrit ; c'est une volonté, c'est un acte, c'est toute une conduite qui se déroule devant le public. A toutes les questions insidieuses il répondra franchement, clairement, par *oui* ou par *non*, comme un enfant gâté. Au mensonge il opposera la vérité, la lumière aux ténèbres, l'intérêt de tous à l'intrigue des partis. Il chantera le travail et la joie comme un nombreux 86
orchestre ; il tonnera la guerre, hurlera le tocsin comme cent canons, comme toutes les cloches d'un empire ; il battra, rompra les vieilles digues du Monopole, avec fracas, avec furie, comme les vagues triomphantes de l'Océan !

Qu'il aille, ce livre !

Depuis qu'il est écrit, je sens ma conscience allégée d'un grand poids. Dans le flot de paroles qui roule sur le monde, du moins j'aurai jeté de nouvelles pensées ; au milieu de la torpeur de tous, du moins j'aurai fait preuve de haine, d'amour et de conviction ; j'aurai fait feu du moins sur tous les grands voleurs !

Qu'il aille, ce livre!

Par les écrivassiers, écrivailleurs, classiques, critiques, didactiques, journalistes, moralistes, puristes, scribes et pharisiens je le sens commenté, matagrabolisé. J'entends d'ici leurs plumes irritantes, criantes qui l'annotent, l'écorchent, le noircissent, le salissent avec rage. Je vois les chefs de parti fainéants, envieux, se signer quand ils en parlent, l'exorciser, le dénaturer, le hacher pour le servir en toasts à leurs prétoriens qui leur crieront bravo!

Qu'il aille, ce livre!

Je ne saurais donner une idée du travail, des rêves, des découragements et des jouissances qu'il m'a coûtés. — Mais les hommes perspicaces y découvriront sans peine bien des cicatrices à peine fermées, bien des germes d'espérance, bien des illusions couchées le long des lignes, bien des projets qui s'appuient sur elles pour s'élancer, joyeux, dans le vaste futur.

Qu'il aille maintenant, ce livre!

Je me donne avec lui. — Comme lui je vais passer par bien des mains : mains brunes ou blanches, amies ou ennemies, propres ou crasseuses, maigres ou potelées; fines mains de jolies femmes, mains adroites de couturières, mains calleuses d'ouvriers, mains noircies de Zoïles, mains rapaces d'usuriers, mains à engelures de bourgeois.

— Comme lui je vais passer sous bien des yeux : yeux courroucés de dignitaires, yeux de faucons de police, petits yeux de cochon, yeux loûches de procureurs, yeux sournois de jésuites, yeux jaloux de tribuns, yeux vifs de jeunes garçons, doux yeux de jeunes filles, yeux fistuleux de bigottes, yeux pleurnicheurs de bourgeois. — Comme lui je recueillerai de [87] bien rares éloges, noyés dans une véritable inondation d'eau bénite de cour, d'insultes, de fureurs, de trépignements de pieds, de grincements de dents, de ruades d'ânes ou de bourgeois.

Comme ce livre je serai tourné, retourné, froissé, déchiré, brûlé, vendu, taxé, loué, déclamé, soigné, dorlotté, conservé sur le cœur ainsi qu'une relique. — Comme lui je renaîtrai, d'une édition à l'autre, pareil au beau phénix, l'oiseau mystérieux.

Avec mon livre, moi frileux, je me prélasserai sur les poëles de marbre à la douce chaleur. — Avec lui, moi touriste, je m'en irai, léger, à tous les bouts du monde. — Avec lui, moi liseur, je passerai mes jours dans les bibliothèques, parmi les bons auteurs, mes vieilles connaissances. — Moi rêveur, avec lui, peut-être inspirerai-je le poète naissant qui se défie par trop. — Moi flâneur, avec lui, je serai conduit aux belles promenades, aux entretiens d'amour, aux longues rêveries dans le fond d'un bateau. — Avec lui, moi câlin, je dormirai souvent sous la tête des femmes, leur prenant des baisers, leur buvant des soupirs !

Oh rien que pour cela ! Oh pour cela bien plus que pour la gloire d'un jour, que de nuits j'ai passées ! — Car la femme à l'œil pur, au grand cœur, la femme qui sourit, tressaille et sait tout dire avec un mot, un souffle, un signe de ses lèvres, une tresse de ses cheveux, une larme, une fleur, un enfant qu'elle baise au front !... Cette femme-là, savez-vous, la vraie femme rêvée, sera l'âme de l'Humanité future !

N. B.

Lecteur, tu te souviens qu'à la fin de la première partie de ces *Jours d'Exil* publiée depuis deux ans, j'annonçais pompeusement une longue procession d'articles dont plusieurs ne figureront pas dans ce second volume.

En m'avançant de la sorte, j'imitais les gouvernants qui promettent toujours plus de croix d'honneur que de croix de misère, plus de beurre que de pain, plus de gloire que d'impôts, plus de fêtes que de coups... et tiennent le plus souvent leurs serments au rebours. J'imitais les chefs de parti qui s'engagent avec le peuple, avec eux-mêmes, et rompent leurs engagements, ainsi que des valets, quand ils ont mis leurs gages dans leurs poches et leurs mouchoirs dessus.

Mais à l'inverse de ces augustes personnages, je n'ai péché, moi, que par inexpérience, et j'étais profondément convaincu que je pourrais continuer mon récit dans l'ordre chronologique tout d'abord adopté.

Lecteur, tu connais bien certainement ces deux remarquables sentences prononcées par la sagesse des nations : *Péché confessé est à moitié pardonné. — Ce qui est différé n'est pas perdu?*

Faisons donc une transaction, lecteur. Remets-moi le péché que je t'avoue si candidement, comme je remets les leurs à tous ceux qui m'offensent. En retour je me reconnaîtrai débiteur envers toi d'une troisième et dernière partie de cette mienne Odyssée très précieuse, dans laquelle seront traités magistralement, avec une infinité d'autres, les sujets que tu croyais perdus pour tes loisirs, et qu'amèrement tu regrettais déjà.

... Voilà qui est dit. Le marché te convient. Tape donc dans ma main, et promets-moi de ne pas trop écorcher ma prose devant les demoiselles.

Mais lecteur soupçonneux, ami de Lafontaine, tu te rappelles, je le vois, la fable de ce berger devenu célèbre qui criait toujours au loup. Et tu souris, lecteur, et tu ne crois plus à ma parole,
89 et tu me prends pour un Gascon de bonne race, de ceux qui boivent l'eau de la Garonne verte, et la lui rendent en pluie d'or et d'écume depuis les fenêtres de leurs castels.

Eh bien vrai, lecteur tu as tort! Je ne te respecte guère de coutume, j'en conviens. Mais le peu d'égards que je professe pour ta personne ne va pas jusqu'à me faire oublier les déférences que je dois à la mienne. Or je t'ai fait une promesse; c'est chose due qu'il me plait de te payer. Et je te paierai comme il n'y a qu'un Christ, à moins de mort subite ou d'avènement de la police *démocratique* aux affaires.

Lecteur, si tu voulais cependant connaître les motifs de mon retard capricieux, je ferais droit à ta requête et je te répondrais :

La sombre misère de Londres, ses froides saturnales, ses immigrations déguenillées, ses douleurs innombrables ne pouvaient entrer dans le cadre de ma publication d'aujourd'hui. Ce fond de houille et de brouillards eut été trop grand deuil pour y peindre la Suisse, l'Espagne et l'Italie, les trois Grâces si fraîches, si radieuses de beautés, de merveilles. J'ai craint cette tache de bitume pour cette robe de fées.

Que si tu me demandais d'autres explications, ô très bon lecteur, je te ferais observer que ma bienveillance ne t'autorise point à prendre avec moi de pareilles libertés; — qu'après tout, je ne suis ni ton empereur ni ton ministre, ni ton troisième valet; — que tu es libre de ne pas me lire, de même que je le suis de ne pas te plaire; — que je ne te dois rien en somme, et que si tu n'es pas content, je m'en bats l'œil!

SUISSE.

(SUITE)

ADIEUX A LA SUISSE.

Torino, Octobre 1854.

« Rien, plus rien ; tout a fui comme un songe d'été. »
Hégésippe Moreau.

I

93 O Politique louche et sourde, vieille fille en enfance qui n'eus jamais d'amour, je te maudis ! C'est toi qui prétends être insensible aux plus chères passions de la nature humaine, et c'est toi misérable, qui m'interdis l'asile en la patrie de Tell !

Je n'ai pas été frappé d'exil le 13 Juin 1849, car je ne reconnais point la France pour la patrie de mon âme : je ne l'ai pas choisie. C'est à peine si je lui appartiens par l'esprit de révolte que m'inspirèrent ses émeutes récentes, les vexations subies dans mon enfance, et les grandes forêts où l'on oublie les hommes au son joyeux du cor.

Pour tout le reste je lui suis étranger comme à la Terre de glace, comme au Désert de sable. Les monotones répétitions de ses pédagogues ont rendu mon intelligence paresseuse, les luxurieuses minauderies de ses bourgeoises ont failli me

dégoûter de l'amour; quant à la liberté, la dignité, l'honneur, il n'en est plus dans ce pays octogénaire. S'il y reste une nature franche et loyale, elle est bientôt étouffée par la bassesse et l'intrigue, comme l'épi de blé dans un champ d'herbes folles.

Aussi je ne regrette point ma contrée de baptême. Je l'ai quittée pour l'exil comme pour un long voyage dont le terme m'importait peu. En passant ses frontières, je n'ai point attaché de crêpe à mon chapeau; j'ai préféré me dire citoyen de l'univers.

Mais toi, nature de gloire et d'amour, ô ma belle Helvétie, je veux garder ton souvenir jusqu'à mon dernier jour.

Pourtant je sais ce que tu vaux aujourd'hui. Je sais que tes gouvernants sont traîtres et lâches, que tes propriétaires sont avares et durs au pauvre, que tes femmes sont prudes et perfides. Mais je t'ai vue du sommet de Grütli, tu as enflammé mon cœur du saint amour de la Liberté qui ne s'éteint plus. Et je t'aime, et ton glorieux passé m'a révélé ton splendide avenir.

II

Il ne me reste plus qu'une heure à passer dans ces vallées paisibles. Rivages du Léman, vers vous se dirigent mes pensées et mes pas! Certainement

la vue du grand lac et des montagnes hautes va me serrer le cœur. Mais notre âme est ainsi faite qu'il est des peines que nous recherchons plus avidement que des voluptés. Et j'ai besoin d'étendre mon corps sur ces belles eaux tant aimées, j'ai besoin de leur dire un adieu suprême, un long adieu! Tout m'a trompé fors la nature.

— Triste est le cœur de l'homme qui ferme la paupière de sa mère adorée! Triste est le cœur de l'homme quand ses lèvres muettes pressent une dernière fois les cheveux de son amie! Triste est le cœur de l'homme s'il regarde à travers ses larmes les collines verdoyantes du beau pays qu'il aime et dont il est chassé!

Oui, CHASSÉ, traînant, roulant par terre comme la feuille que foule le bétail! Chassé de la montagne, chassé de la vallée, [75] chassé du bord des eaux, moi le libre penseur, par d'officiels griffonneurs de papier!

... Lentement, lentement je me déshabille. Tout semble si sublime à mon âme attendrie! J'aime, je pleure tout, je voudrais tout baiser, tout revoir! Herbe fraîche de la prairie, blanc sable de la rive, doux murmure des saules et des peupliers, caresses de la vague et de la brise, jamais mortel ne vous a respirés, ne vous a regrettés plus que moi!

Foi de bohémien, c'est un beau soir. Drapés de leurs amples manteaux soyeux comme le velours,

les géants des Alpes ressemblent à des chevaliers fidèles au rendez-vous. Tandis que les sommets gris du Jura, dans leur humble contenance, paraissent leurs pages, leurs petits pages empressés et discrets.

— Tu ne trouverais pas ma comparaison trop ambitieuse, lecteur, si tu savais flâner comme moi, parmi ces magnificences, si tu ne croyais pas avoir tout fait en voyage quand tu as passé douze heures de jour à courir les grandes routes. — Les grandes routes toujours poudrées, peignées et attiffées, toujours banales, toujours publiques comme les grandes rues, les grandes villes et les grandes dames. —

Les monts des Meilleries inclinent leurs chevelures noires vers les eaux agaçantes. Le Jura tout embarrassé se tient à l'écart. Il ne peut adresser ses œillades assassines qu'aux plus petites vagues, à celles qui viennent furtivement dans les baies et les golfes, comme en des antichambres, se faire embrasser par les effrontés promontoires. Les éléments échangent des soupirs d'amour. La nature est calme, radieuse, heureuse en l'absence des hommes. — Ne me parle pas, dit l'onde au rocher, aimons-nous en silence ; l'amour est dans les yeux !

Les vagues lèchent les pierres, les joncs et les troncs d'arbres. Debout sur un récif, je suis nu, frissonnant du désir de les mordre, de me désaltérer à leur fraîcheur limpide. Je les appelle ainsi :

A moi, venez à moi, les belles vagabondes ; em-

portez-moi bien loin dans vos divins concerts! Cachez-moi, gardez-moi dans vos grottes de cristal; que les hommes m'oublient! Vous me connaissez bien. Je suis un homme errant, je suis le voyageur qui vient de l'Occident et qui remonte au Nord, et qui ne saurait [96] s'arrêter plus que vous sur sa route infinie. Je suis le franc nageur épris de vos beautés, qui, deux ans pour vous voir, habita ces rivages, celui qui, confiant, abandonne chaque soir son corps à vos caprices. Je viens vous dire adieu. Consolez-moi, caressez-moi : les hommes m'ont brisé comme un de vos roseaux.

Elles entendent ma voix; elles accourent des deux rives pour embrasser mes mains; leur enivrante écume jaillit à mes narines. J'ouvre les yeux, la bouche, et m'élance, en chantant, dans leurs déserts limpides. — Libre alcyon, que de fois je t'ai vu déployer sur la mer tes ailes caressantes!

Qui redira les amours de la vague et du nageur? Qui pourra faire comprendre notre ivresse infinie quand, perdus dans les eaux, roulant, nous égarant, nous mourant avec elles, nous oublions la terre et le rude contact d'esclaves éhontés!

III

Il est minuit — Salut! ô Liberté. Dans les villes peuplées les gouvernants s'endorment. Entre

ce monde et moi j'ai mis des flots, des flots et puis des flots encore. Plus de loi sur mon âme, plus d'habits sur mon corps. Là-bas, sur le rivage j'ai laissé tout cela.

Salut! ô Liberté. Je suis seul avec toi. L'immensité m'entoure. Sur ma tête brille le dôme du ciel, sous mon corps gronde l'abîme des eaux. Mes pieds ont quitté le sol; je me suis délivré de l'attitude verticale qui rapprochait mes yeux des yeux de mon semblable, toujours jaloux. Je suis tout de mon long, étendu sur le lac, contemplant face à face les solitudes sublimes, l'infini des airs et l'aile rose des nuits d'été.

Salut! ô Liberté. Sous la voûte étoilée je vois passer la Lune. Vers son orbe riant mon âme s'élance, pareille à l'alouette qui mire ses yeux vifs dans un prisme glacé. Mon âme devient l'âme de la nature, mon corps se confond avec l'eau, mes cheveux sont les joncs, mes dents sont les rochers, mon souffle c'est la brise. Sur l'univers, sur l'éternelle durée, sur les harmonies [97] mystérieuses mes contemplations s'étendent avec la douce lueur qui couvre tout.

O Terre, triste cachot, tripot où l'on s'égorge sous prétexte de vivre : je connais tes intrigues, je te prends en pitié! Tourne, globe maudit, dans le sang, dans la poix, dans la fange et dans l'or! Tourne, roule, bondis sur ton axe enflammé! Que le sable de tes déserts, la glace de tes pôles, les flots de lave de tes volcans pleuvent comme la

grêle sur tes campagnes dévastées! Que les eaux te submergent! Que la Guerre secoue sur toi ses fureurs! Que les hommes s'arment de poignards et soient renversés les uns contre les autres par les secousses du sol!

Moi, je suis bien ici. Mon corps est détendu, sans besoins, sans douleurs; l'harmonie des flots bleus le berce doucement, comme la mère attentive son enfant nouveau-né. Je rêve du beau lac, du robuste rameur, de cette voile qui passe, de l'étoile qui file, du manoir désolé, du cri de la chouette, du chant du rossignol, du murmure des forêts, de mon être fragile et des milliers de mondes balancés dans l'éther. — Salut, ô Liberté.

Et ce *moi*, qu'est ce donc ? ce moi beau discoureur. Un brin d'herbe, un grillon, beaucoup moins qu'un bateau! Que la peur me saisisse, qu'une crampe me prenne, que mes pieds s'embarrassent dans les touffes de joncs... Et l'affaire est réglée : cinq minutes suffisent. Et j'ai beau me débattre, crier et faire rage, autant en emporte le vent! Personne ne m'entendra de la rive; je ne ferai pas plus de volume qu'un ciron sur les eaux, et sur la terre l'on ne s'apercevra pas de mon absence!

Homme, nage doucement sur la mer sociale. Prends les vagues en long, tourne-les, monte-les comme des coursiers agiles. N'essaie pas de les boire ou de les arrêter. Ne sois point effrayé des herbes, des écueils. N'analyse point ta faiblesse.

ne va pas te comparer tout d'abord avec les univers. Ne définis de Dieu que ce que tu peux voir, ne veuille en pénétrer que ce que tu combats. Déblaie ton chemin pas à pas, pierre à pierre. Ne prétends pas au but sans de très grands efforts, ne compte point les peines, ne crains pas le travail. Mollement, mollement ! un mouvement après l'autre ! chaque chose en son temps !

Autrement la crainte te gagnerait au milieu de la route. Et tu défaillirais. Et tu laisserais aller tes bras après tes jambes, ta tête après tes bras au courant des abîmes ! La pauvre vie que nous menons est une continuelle menace ; nous la traversons tremblants. Et le seul moyen que nous ayons d'échapper à la mort rapide, c'est de n'y point songer !

Salut ! ô Liberté. — L'eau c'est la rosée, la pluie bienfaisante, l'iris, la neige et la fécondité. L'eau rajeunit tout ; elle fait revivre la plante flétrie, le convalescent et le malade ; elle nous accorde l'oubli du passé, l'espoir en l'avenir. C'est le Léthé des Grecs, le Jourdain des Chrétiens, le Gange des Orientaux. Dans toutes les religions l'eau signifie limpidité, pureté, fraîcheur, bien-être, bonheur infinis. — L'eau, c'est la Liberté !

Salut ! ô ma Déesse. Dans la vapeur d'azur j'entends battre tes ailes. Tu nais du frais Léman comme l'inspiration de nos êtres ravis. Tu voles sur les vagues, sur les flancs des Alpes, sous le clair firmament. La terre t'est promise, tu

réclames l'empire pour nous combler de joie.

Ne va pas cependant, ô Liberté chérie, près des hommes trompeurs. Tu les entendrais prononcer respectueusement ton saint nom qu'ils abhorrent. Tu voudrais les aimer, t'élancer dans leurs bras ouverts. Et ces misérables t'étoufferaient d'un baiser. Car ils adorent l'esclavage, les rois sont leurs idoles et les femmes leurs martyres.

. . Mes forces s'épuisent. Mon corps est trop pesant, ma tête trop faible pour flotter plus longtemps sur l'élément liquide.

Réveille-toi, mon âme, à la réalité! Reprends la chaîne de tristesse, rentre parmi les hommes, redescends en enfer, entends tous ces damnés!

IV

Ils déchirent en riant, ils rient en déchirant. — Quelques-uns chantent, le plus grand nombre pleure. — La famine les emporte par milliers, l'indigestion par dizaines. — Ils jouent à l'émeute, à la révolution, à la république, à l'empire, à la guerre, à la ruse, à la diplomatie. — Ils croient à la valeur des écus s'ils les ont en leurs poches. — Ils disent peu de bien, ils font beaucoup de mal. — Ils causent de dévouement, de justice, de noblesse, de générosité, de Dieu, de diable avec autant d'intérêt qu'ils parleraient d'Irmensaül, de Michapous ou de l'isthme de Suez. — Ils s'obser-

vent toujours et ne se connaissent jamais. — Ils s'emprisonnent en l'honneur de la liberté, de la fraternité. — Ils se raccourcissent enfin sous prétexte de s'apprendre à vivre.

Ceux-là dressent contre les trônes la courte échelle des grandeurs; ceux-ci, d'un pied tremblant, se risquent dessus, chancellent, dégringolent les uns sur les autres, troués par les balles, meurtris par les couronnes, confondus dans l'ordure... Frais minois en vérité! — Les avocats bavardent comme des perroquets perfectionnés, diplômés; les bourgeois les écoutent, bouche béante, pareils à des veaux qui têtent. — Par faute d'expérience, les jeunes garçonnets font des enfants que les maris nourrissent, que les curés baptisent. Les dames très élégantes ont mis le *speculum* de mode; la sage-femme connaît toutes les faiblesses de l'humanité. — La Bourse vend l'estime, les gouvernants, les places; la fille, l'amour; et les journaux, la gloire. — Celle-ci court les places bruyantes sans trouver d'acheteurs. Que feraient les banquiers de ses baisers ardents?

Que de pêcheurs en eau trouble, de chasseurs aux canards, de croqueurs de grenouilles, d'avaleurs de poissons d'avril et de tartines à la tartare? — Que de badauds, de nigauds, de bigots, de cagots, de goths, d'ostrogoths, de cafards, de mouchards, de vandales et de cuistres! — Que de macaires, de mercadets, de tripotiers, de flibustiers, de courtiers de commerce, de banque, d'amour et d'hyménées! — Que de chevaliers

d'honneur et d'industrie! — Que de praticiens d'avortements civils et politiques!

Les socialistes sont effrayés de leur triomphe moral, les démocrates sont plus despotes que des conservateurs cosaques, les rois plus esclaves que leurs sujets. — Les tribunaux sont forcés de défendre les assassins heureux qu'on appelle empereurs. — On paraît chercher des guerres; au fond du cœur on supplie le bon Dieu de ne pas en trouver. — La grenouille bourgeoise est tout en ventre; ne pouvant s'égaler au bœuf gras du pouvoir, elle crève de dépit! — Les ambitieux flairent plus haut que leur nez, les intrigants sautent plus vite que leurs jambes, les hypocrites et les esclaves battent des pieds et des mains à toutes les lâchetés commises par leurs maîtres.

Le plaqué brille comme l'argent, le coton chante comme la soie, — 30.000 francs veulent sonner aussi fort que 100.000. — On ne sait plus à qui se fier, à qui parler, que penser, que dire, sur quel pied danser, de quel œil voir, de quelle oreille entendre. — Ceux qui ont une opinion la cachent, ceux qui n'en ont point font étalage de celle des autres. — Les habits sont étroits, les consciences larges, les saluts très corrects, la pose embarrassée, la parole menteuse : le caractère n'est pas! — Les trois premières pages des journaux, les discours parlementaires tout entiers seraient remplacés avantageusement par un immense point d'interrogation. — On doute de tout, on renie tout, on affirme tout, on remet tout, on a peur de

tout, on tremble comme tout. On se dément, on se parjure septante-sept fois le jour. — Il n'est pas un bourgeois qui ne soit intimement, profondément convaincu de la décadence de son pays ; il n'en est pas un qui donnât volontiers un sou de son voisin. Et pas un cependant ne consentirait à avouer sa propre décrépitude. Il semble que, lui mort, le globe et les cieux cesseraient de marcher...

V

Universelles puissances, éternelle justice, pourquoi m'avoir jeté dans cette fourmilière où je suis dévoré? Mouvement des sphères, que ne m'entraînais-tu dans des espaces plus éthérés, plus vastes, dans les mondes aérien et liquide aux limites inconnues? Que ne me donnais-tu le cri sauvage de l'oiseau d'eau, sa grande aile voyageuse ; ou bien les nageoires du poisson agile, et ses écailles dorées qui traversent sans bruit d'infinies solitudes?

Oh vivre au sein des eaux! Avoir le cœur pur et les yeux transparents! Sentir glisser son corps, souple, léger, rapide, de la vague à la vague! Sur chaque flot brillant suivre une âme de femme, sourire dans chaque étoile à la mémoire d'un mort, trouver une illusion, un songe, une joie dans chaque rayon de lune égaré sur les arbres! Dormir, se balancer, se mirer, s'élancer, plonger dans le cristal mouvant, y baigner ses cheveux,

y rester affranchi de toute obligation, de toute vaine intrigue, de toute conversation, de tout contact humain! Oh centupler sa vie dans les lacs si profonds!... Qui me le donnera?

[101] Vœux superflus! Dernier rêve de mon imagination sur ces bords enchantés! Dernier bain de minuit dans le Léman si beau! Demain, au point du jour, il me faudra partir! Demain, au point du jour, la Confédération suisse n'aurait plus à m'offrir que ses prisons d'état.

L'exilé partout est seul, partout il est maudit! Tous les cieux redisent les merveilles de la nature, les infamies de l'homme. Ce siècle est sans humanité, sans pudeur et sans foi. Le bourgeois de toute nation se fait gloire d'insulter au malheur. Plus est glorieuse la tradition d'un pays, plus ses gouvernants ont de marge à souiller. Mais courage! marche sans peur ta route, pélerin de l'indépendance. L'Avenir venge les injustices du Présent!

VI

Au jour brillant le luxe, à l'aurore éveillée la joie; la colère, les vengeances au rouge crépuscule. Seule la nuit rêveuse accueille avec tendresse les confidences de l'affligé.

Le chasseur est rentré. Dans la prairie qui pleure le lièvre court en paix, mordant aux jeunes pousses de sauge et de lavande.

Dans sa triste cellule le geôlier s'endort. Le

joyeux prisonnier sur l'échelle de corde a posé son pied sûr ; il descend des créneaux qui le tenaient captif jusque dans les campagnes où le matin bientôt promenera ses pas.

Le carnage est fini. Sous un monceau de morts s'éveille le soldat blessé. Ennemis et amis, de son bras frémissant il écarte les cadavres qui l'entourent : O clarté de la lune, s'écrie-t-il, ô divine espérance, ô pays, ô ma mère, ô terre, ô firmament, résurrection, amour : salut, salut trois fois!!

Ainsi moi, banni du monde, méprisé, traqué, blessé par les hommes, ainsi moi, seul et libre, à cette heure de la nuit, à ce grand lac qui dort, aux vents qui le caressent, à ma belle Helvétie j'adresse mes adieux :

Adieu! terre que j'aimai, comme on aime sa mère ou bien sa grande amie, dès que je pus te voir!

102 Adieu! fertile oasis, racine des montagnes, source des fleuves, berceau des plaines, miniature d'un grand monde avec ses eaux, ses peuples, ses forêts, ses vallées, ses rocs et ses collines!

Adieu! bannières des cantons souverains, bannières de fête et de combat, vous qu'on déployait dans les journées sanglantes, au milieu du ferraillement des épées, du bruit sourd des massues, du fracas des rochers croûlants et des nuages de flèches qui sifflaient par les airs! Adieu! croix fédérale!

Adieu! glaces, abîmes, torrents, sites sauvages!

Adieu! sapins des monts, pittoresques châlets, et vous, grandes Alpes, qui me saluez de loin, inclinant vos fronts chauves sur vos cous blancs de neige!

Adieu! temple de Tell, donjon de Bonivard, ossuaire de Morat, verts sommets de Grandson! Adieu! Grütli si grand dans la mémoire des hommes! Vous m'avez racheté de plus d'un esclavage!

Adieu! joyeuses milices qui marchez en chantant! Adieu! les étudiants simples et travailleurs avec lesquels souvent j'échangeais des pensées! Adieu! carabiniers adroits, chasseurs intrépides, robustes guides des montagnes, horlogers artistes, francs buveurs, fantasques jeunes filles qui vous promenez le soir par les sentiers touffus, quand la lune se penche sur le miroir des flots. Emotions, charmes et rêves, adieu!

Adieu! les bois, les parcs, les gazons verdoyants sous les haies embaumées! Adieu les heures si courtes quand on s'égare à deux et qu'on prend des baisers en parlant des étoiles! Adieu, félicité!

Adieu! troupeaux heureux qui rentrez quelque part au coucher du soleil! Moi, je ne sais point où je puis m'arrêter. Adieu! chèvres, brebis, chamois, vers luisants et grillons qui buvez la rosée, qui broutez l'herbe tendre! Il me faut plus qu'à vous pour traîner sur la terre l'existence si courte.

Adieu! la barque blanche sur le Léman limpide, les brises, les orages, les gelées rigoureuses argentées de soleil! Adieu! les beaux étés, les prin-

temps frais et roses, la robe des prairies parsemée d'or, de pourpre et de vivant azur !

Adieu ! sombre Jura, fertiles cantons étendus sur ses flancs au soleil matinal : Berne, Vaud, Neuchâtel, et Fribourg, et Soleure ! Adieu ! Valais, Schwytz, Uri, Lucerne, Zug ! Oh je vous reverrai !

Adieu ! nature géante, si paisible et si fraîche où tout parle [103] d'amour, de calme, de bonheur ! O mortel impuissant, dans ton pauvre langage il n'est pas un seul mot pour traduire l'extase de l'être devant l'infini. Il faudrait un éclair !

Suisse, adieu ! Ton image bénie s'est gravée dans mon âme comme un céleste emblême de la Liberté sainte ! Qu'importent les trahisons de ceux qui te gouvernent, leurs décrets d'ostracisme ? Moi rebelle, je suis bien plus ton fils, bien plus le frère d'Arnold et de Guillaume Tell que les bureaucrates honorés du Conseil fédéral.

Bien-aimée Suisse, adieu ! Vois sur le sable ardent les pleurs que j'ai versés en composant ces strophes ! Crois ma douleur profonde, ma douleur infinie, mon amour éternel ! Et quand, sur ma paupière, pesera l'heure suprême, apparais-moi, ma mère, avec tes monts, tes lacs et ton rouge étendard ! !

ENCORE LE MONT BLANC.

LE CULTE DU SOLEIL.

— DANS LES NUAGES.

> « Alpes immenses, mères des fleuves, fiancées des tempêtes, souveraines des abîmes, belles reines aux diadèmes d'argent, je vous salue ! »
>
> *Ernest Cœurderoy.* — Hurrah !

I

104 Le Dieu du jour, l'ardent Phœbus, connaît sa beauté. Quand il se lève, quand il se couche, il se regarde aux miroirs de glace étendus sur le dos des hautes montagnes, à ces grands miroirs dans lesquels il peut compter tous ses rayons.

Merveilleux spectacle, splendide mystère que celui de tes amours, ô Roi des Cieux, avec les plus jeunes filles de la Terre, les vertes montagnes voilées de blanc.

Entre l'immense firmament et notre pauvre globe tu parais comme un messager de joie, comme un ange de promesses, comme un anneau d'alliance, anneau d'or et de feu !

Dans ces régions sublimes les éléments obéissent à des puissances surnaturelles et invisibles. Les

nuages déchirés inclinent [105] leurs têtes vers les crevasses des monts; l'air devient plus dense, la matière plus légère; la terre se fait ciel, et le ciel se fait terre.

Et toi Soleil, tu rassembles leurs baisers comme un aimant vivace. Car tu participes de leurs deux natures; ton impalpable lumière est des cieux, ta chaleur brûlante de la terre. C'est toi qui vaporise les glaces limpides, c'est toi qui condense les pures vapeurs; c'est toi que la Révolution toute puissante utilise sans cesse pour faire et défaire son grand travail de Pénélope.

A toutes les heures de ta glorieuse carrière je t'ai regardé, Soleil, j'ai voulu pénétrer les terribles secrets qui dévorent ton âme embrasée. Mais chaque fois a faibli ma vue, chaque fois j'ai ramené honteusement mes yeux vers la terre. Et alors les objets m'ont paru changés de rapports, roulant, tombant, tournant, tourbillonnant, se choquant, s'embrassant dans un désordre affreux. Et chaque fois j'ai fait un triste retour sur le mélange d'argile et d'esprit, de faiblesse et d'orgueil qui constitue mon être. Et chaque fois je me suis adressé ces réflexions humiliantes :

A quoi bonnes ta peine, ta passion, ta curiosité, ton intelligence? Où marches-tu sans trêve? Où te conduit ta course à perdre haleine? Quels monts peux-tu gravir, quels cours d'eau traverser? Insecte, vermisseau, fragment imperceptible de la poussière des mondes, qu'apprends-tu, que sais-

tu? Tu t'agites, tu souffres, tu changes une ignorance contre une autre ignorance; tu t'en vas explorant, les unes après les autres, toutes les impasses du labyrinthe de la vie; tu couvres de paroles et de titres ta science vaniteuse qui ne sait rien des faits. Mais quelle est ton origine, quelle est ta destinée?...

N'auras-tu point pitié de moi, magnifique Soleil? Tu tiens tant de mystères dans les plis de ta robe: n'en laisseras-tu pas tomber un seul, avec un trait de feu, sur la pénible voie que poursuit mon courage?

Irai-je ainsi jusqu'à la fin, aveugle de tes lumières comme le hibou de nos demi-ténèbres? Irai-je ainsi jusqu'à la tombe, la sueur au front, l'angoisse à l'esprit, dormant un mauvais sommeil, haletant, rêvant sans cesse, épris de vains mirages? Ne découvrirai-je jamais que la place où avancer mon pied droit, quand j'aurai posé le gauche? Descendrai-je au fond de la nuit sépulcrale [196] avec l'âme myope comme les yeux, recevant sur mon front l'ironique adieu de ta gloire, l'éternelle clarté qui resplendit sur les créations.

Dis-moi, dis-moi, Soleil! Sont-elles là depuis bien des années, les Alpes géantes? Les notions que nous avons sur le temps suffiraient-elles pour évaluer le nombre des siècles qui les séparent de nous? Et ces glaces que nous appelons éternelles, quand leur as-tu permis de se former sous tes re-

gards jaloux? Quand te plaira-il de les dissiper avec un sourire? Sont-elles comme le souvenir de ces révolutions constantes qui secouent les éléments, les confondent et les séparent alternativement? Sont-elles restées là comme la barrière, la barricade, le signe, le clou, le caillou faste apposés par la main de la nature aux parois de son temple, le splendide univers? D'où viennent-elles, où vont-elles, s'arrêteront-elles jamais? Ont-elles fait bien du chemin depuis qu'elles se traînent, comme de grands vers blancs, sur l'écorce du globe? Combien de sources, de ruisseaux, de fleuves, de rivières, d'éblouissantes cataractes, de soudaines avalanches, d'épouvantables tremblements de terre renferment-elles dans leurs entrailles, ces machines de Troie? Que d'horreur et de fécondité répandues sur leur existence!

Quand tu souris au pôle de tes rayons obliques, Soleil, quand tu le fais reluire comme un bouclier d'or, ne découvres-tu pas dans ses flancs glacés des promesses d'avenir, des terres fertiles, de vastes forêts? Ne soulèveras-tu point quelque siècle le blanc linceul qui les recouvre, ne les ressusciteras-tu point en les fixant en face de ton regard terrible?

Soleil, que vois-tu quand tu plonges dans les mers profondes? Y dort-il d'autres Alpes prêtes à dégager de l'Océan les diamants de leur couronne? Les îles, ces corbeilles de fleurs qui se conservent dans l'eau des mers, ne sont-elles pas comme les images réfléchies de nos vertes montagnes? Et les

écueils désolés qui menacent les audacieux navires dans leurs courses lointaines, ne reproduisent-ils pas, dent pour dent, crevasse pour crevasse, les pics arides de nos plus hauts rochers ? Ne les voit-on pas rares, aigus, isolés, sombres, menaçants comme eux ? N'y a-t-il pas la même différence entre les écueils et les îles qu'entre les hautes aiguilles rocheuses et les crêtes plus basses chevelues de
107 sapins ? Les lacs, les oasis, les plaines, les déserts ne représentent-ils pas les immenses bassins qui formaient autrefois les abîmes des mers ? Tout ce qui fait relief sous les cieux n'est-il pas comme l'avant-garde de la terre ? Tout ce qui forme creux n'est-il pas comme l'arrière-garde de l'eau ? La pierre, l'os du globe, deviendrait-elle sol sans les baisers de l'eau ? L'eau, le sang du globe, deviendrait-elle île sans le contact des rochers toujours prêts à recevoir ses embrassements ? Les plantes, les animaux, les poissons, les reptiles, les cétacés monstrueux ne naissent-ils pas de cet accouplement fécond ? Ne se complètent-ils pas l'un l'autre, ces deux éléments qui nous entourent, nous comprennent et nous produisent ? N'assistons-nous pas chaque jour aux noces magnifiques de Thétis et du Dieu suprême, antérieur, supérieur à tous les autres, complète expression de la puissance créatrice infinie ? Et nous, et notre terre, que sommes-nous autre chose que les résultats de cette union, que des manifestations momentanées, transitoires, dissolvables de l'éternelle et toute puissante transformation ?

D'où il suit que la pierre et l'eau, comme l'os et le sang, sont les deux éléments antinomiques d'une création : — que leurs derniers ouvrages sont la terre actuelle et l'homme qui l'habite ; — que la terre et l'homme sont *naissables*, périssables, temporaires : la première comme le furent les êtres agglomérés antérieurs que nous confondons sous la désignation collective de *chaos*, de *mondes lymbiques* ; le second comme le furent les êtres individuels antérieurs que nous appelons *ver*, *insecte*, *oiseau*, *mammifère* et *singe*.

L'île n'est-elle pas au continent ce qu'est la muqueuse à la peau ? De même qu'on appelle muqueuse la peau interne, ne puis-je pas appeler l'île un continent maritime ? Et de même que la muqueuse se change en peau sous l'influence de l'air, et la peau en muqueuse sous l'influence des humeurs : de même l'île ne se transforme-t-elle pas en terre au contact de l'atmosphère, et la terre en île à mesure que l'envahissent les eaux ?

En sorte que c'est une trame toujours la même, produite par le contact des éléments pierre et eau, qui sert de base à toute existence. — En sorte que la formation de l'*humus*, par le rapprochement du sable et des matières organisées, n'est qu'un des mille phénomènes accessoires d'une révolution bien plus infinie. — En sorte que la grande découverte de Pierre Leroux, renouvelée de Pythagore,

se réduirait en définitive à l'observation d'un tout petit *circulus* dans l'orbe universel de gravitation.

Voyez, en effet, comme la végétation de l'île est plus primitive, plus tendre, plus verte, plus fraîche, plus aqueuse, plus mucilagineuse, plus muqueuse enfin que celle du continent; comme elle présente à sa naissance tous les caractères de la végétation sous-marine. Suivez-la plus tard dans ses développements, elle se rapprochera successivement de la flore continentale. Réciproquement, à mesure qu'on arrive au bord des eaux, on peut remarquer des signes de plus en plus analogues entre la flore continentale et les végétations insulaire et sous-marine.

Que conclure de tout cela? Que la terre est la moitié de notre univers en relief, que l'eau est sa moitié en creux ; — qu'au milieu des mers la terre commence et finit par *l'île* ; — qu'à la surface des continents l'eau commence et finit par le *lac* ; — que l'île réduite à l'extrême par la pensée, c'est l'atome de pierre ; — que le lac infinitésimal, c'est la goutte d'eau ; — que la substance basique des univers accessibles à nos investigations, du plus petit au plus grand, du grain d'humus au globe résulte toujours du contact de deux éléments antinomiques ; — que la Révolution jette à volonté la robe verte des eaux ou la robe grise de la terre sur cette substance élémentaire plastique ; — que

pour y parvenir, elle incline plus ou moins les astres l'un sur l'autre; — qu'elle retourne notre univers comme un gant, faisant venir à la surface ce qui était dans les profondeurs, mettant à nus alternativement les vertèbres de la terre et les abîmes des océans; — que l'Harmonie résulte de la transformation incessante, de l'action et de la réaction qu'exercent l'une sur l'autre les deux substances primitives de tout organisme.

... Pour le moment, je m'arrête sans tirer d'autres conclusions; ce n'est pas ici le lieu, j'achèverai plus tard. Ce qu'on vient de lire m'a été révélé par la contemplation fréquente de la nature quand l'astre de lumière la fait étinceler sous son divin sourire. Je ne suis point assez érudit pour savoir si cette révélation a frappé d'autres esprits que le mien, et pas assez patient [109] pour en faire la recherche. Ce dont je suis certain, c'est qu'elle n'a jamais apparu sous la même forme à une autre pensée, et que personne n'en tirera les conséquences que je me propose d'en déduire par la suite.

II

Merci, merci Soleil! source d'inspiration, père d'amour et de force, amant de la beauté, de la franchise, de l'abondance et de l'allégresse, ami du pauvre, du libre et du prophète, mon grand ami, mon Dieu, ma vie, toi qui, du haut du ciel,

laisses tomber chaque jour en passant tes bénédictions sur ma tête !

— Ma religion est celle qui doit assurer le bonheur de l'homme ; elle a pour principe la *Révolution*, pour dogme l'*Attrait*, pour appui la *Justice*, et la *Liberté* pour règle. Par elle, j'en ai la foi, l'Humanité doit accomplir ses destins au milieu de la Nature. — Mais il me faut un culte pour exprimer mon allégresse en présence des merveilles de l'univers étalées sous mes yeux. Car il est des moments où la société de l'homme, l'amour de la femme, l'étude de mon être fini ne sauraient me suffire. Dans ces heures de contemplation sublime je m'élance de tous mes rêves dans l'espace, dans l'avenir, dans l'immensité, dans l'éternité. —

Alors, vers toi Soleil, monte ma prière fervente. C'est toi que j'adore à l'exemple des plus beaux peuples, des bergers de Chaldée, des rois d'Orient, de la reine de Saba, de Cléopâtre, de Zénobie, de Sardanapale, du voluptueux Salomon, des enivrantes filles du sérail et des sages de l'Inde au culte glorieux ! Rien n'est grand, rien n'est pur, rien n'est divin comme ta face auguste. C'est toi qui fais éclater l'argile, le bois et le marbre avec lesquels les pygmées de ma race élèvent des statues à leurs Dieux mensongers ; c'est toi qui réduis en poussière leurs momies, leurs reliques et leurs temples obscènes.

Chaque heure de ta marche triomphale est mar-

quée sous les cieux par des bienfaits sans nombre, d'abondantes productions et des hymnes de gratitude.

[110] C'est toi qui, le matin, sur la cime des monts, sur la mer infinie, sur les prés et les lacs, dans les larmes de rosée, dans la corolle des fleurs, sur les blancs châlets, sur les brillants clochers des églises rustiques, secoue les rayons d'or de ta robe enflammée.

Tu réveilles les grands troupeaux avec leurs pâtres. Et les bœufs, les génisses, les agneaux, les chèvres brâment. Et les bergers chantent. — Et le grand Univers te salue, Roi des Cieux !

Tu dores les ailes du chardonneret, tu rougis la gorge du bouvreuil, tu dilates la poitrine de l'alouette bienheureuse. Et les petits oiseaux sautent de branche en branche dans les arbres touffus. Et chaque feuille qu'ils agitent semble gazouiller tes louanges. — Et le grand Univers te salue, Roi des Cieux !

Tu troues les rideaux de la demeure champêtre, tu chatouilles la paupière du chasseur endormi ; tu traverses les bois de tes traits sidérants, tu te mires dans la soyeuse prunelle des biches et des chevrettes. Tu reluis sur les canons du fusil, tu dégages des herbes humides la piste trahissante que recueillent les chiens de leurs ardents naseaux. Et la meute vorace découvre, poursuit la bête surprise et lui hurle sa mort. Celle-ci bondit effarée, haletante, dans les clairières. Et le point de mire étincèle, et l'œil perçant de l'homme s'en-

fonce avec le plomb jusqu'au cœur de l'animal qui tombe sur la terre et s'y tord en expirant. Et le sang ruisselle à l'éclat du jour. Et de sa voix d'airain tremble le cor de chasse. — Et le grand Univers te salue, Roi des cieux!

La terre est ton amante. Et quand des nuages épais te dérobent ses charmes, tu les disperses, les déchires, pareil à un fiancé plein d'ardeur. Et les êtres joyeux entonnent un chant de victoire. Et les oiseaux de nuit sont aveuglés de fureur. Et tu poursuis ta course en versant sur tout ce qui respire des torrents de lumière. — Et le grand Univers te salue, Roi des Cieux!

A ces heures matinales, bienheureux le poète quand il peut s'arracher aux tièdes plumes de sa couche! Qu'il s'égare dans les sentiers des montagnes, dans la silencieuse solitude des bois! Qu'il touche de sa main fièvreuse la main ferme du travailleur des champs, le nez frais des troupeaux! Qu'il admire le chevreuil bondissant, l'oiseau qui lave ses plumes sur les branches mouillées! Qu'il prête l'oreille au chœur des chiens courants dans les gorges profondes! Qu'il respire l'air si pur qui court sur les campagnes! Ou bien qu'il déploie les voiles de son bateau sur la mer [1] phosphorique: qu'il étende ses membres sur les eaux! Qu'il parcoure la plaine au pas de son cheval! Qu'il se couche dans l'herbe ou le long des ruisseaux!...

Partout il trouvera remède à ses peines, repos, tranquillité, bien-être, inspiration, félicité, santé.

— Et plein de reconnaissance, il élèvera sa voix avec l'Univers pour célébrer ta gloire, ô puissant Roi des Cieux!

A l'heure bénie qui divise le jour, quel est l'astre vivant qui couvre la terre d'or? Qui jaunit les beaux blés? Qui mûrit sur la treille les raisins blancs et noirs? Qui dépose aux joues des fruits des baisers fécondants? Qui prépare des bains chauds dans les lacs, les rivières et les golfes limpides? Qui rend le poisson joueur, l'homme bienveillant, la fourmi paresseuse? Qui vernit l'aile des libellules, des papillons et des navires? Qui brille sur les guérets comme sur des peaux de tigre sous le ciel étendues? Qui réchauffe l'insecte imperceptible, le fragile lézard, le faible, le malade, le *ratero*, le contrebandier, le vieillard et le petit enfant? Qui rassemble tous les êtres dans une lumineuse enveloppe d'allégresse et de vie?

C'est encore toi, Soleil, que l'Univers salue, Roi tout-puissant des Cieux!

Oh que la terre est triste quand tu l'abandonnes pour la mer, sa rivale, qui te reçoit la nuit dans son lit d'algues vertes! Comme la jalousie la fait rougir d'abord, puis pâlir, s'assombrir ainsi qu'une veuve en grand deuil! Comme elle te supplie de rester sur son sein! Un instant de plus, une caresse encore! s'écrie-t-elle par la voix si douce des êtres les plus humbles qui murmurent en s'endormant. Mais pour attendrir ta pitié, c'est en vain

qu'elle étend ses beaux bras vers son dédaigneux amant.

Toi, Soleil, du haut des monts tu lui souris une dernière fois en heureux vainqueur. Et tu la quittes, plus étincelant, plus séduisant, plus fier que jamais, rougissant dans les haies vives, comme des gouttes de sang, les baies des fruits sauvages, incendiant les arbres, empourprant l'air et l'eau, rieur, tapageur, grand seigneur, insultant par l'éclat de ta magnificence à l'amère douleur de la pauvre délaissée.

Alors accourt la Lune, la femme sage et prudente, mystérieuse, sentencieuse, silencieuse, pleureuse, pieuse, accoucheuse, [112] qui jamais ne se montre que quand le mal est fait. Elle cherche à consoler son amie d'une perte que rien ne répare et ne réussit guère qu'à se rendre importune. Car tu ne réponds, ô Terre, qu'en ronflant à ses soins empressés, et tu t'endors, boudeuse, dans ses bras qui te bercent jusqu'au retour de ton inconstant ami. — Ah que la Bienfaisance, que l'Amitié sont tièdes, ternes comme des cendres comparées à tes flammes, ô tout-puissant Amour !

Mais avant de disparaître dans les profonds abîmes, l'astre voluptueux s'arrête une seconde encore pour baiser sa chère maîtresse sur ses belles dents blanches, sur les glaciers frissonnant, scintillant de tendresse.

Voyez-le passer sa langue de feu sur l'émail

transparent! Comme il pénètre partout : dans les grottes de cristal, dans les mille vagues de la mer de glace, parmi les innombrables stalactites suspendus aux rochers, dans leurs cavernes grises, sur le tartre et le calcaire, jusqu'au fond des gorges et des vallées. Tout est si beau, si délicieux, si suave dans l'objet qu'on aime.

Voyez la belle languissante rouvant ses grands yeux éteints, serrant entre ses dents les rayons qui la caressent, les noyant dans les cascades et les avalanches qui pleuvent de sa bouche altérée!

O Soleil, Soleil, un sourire de ton beau visage, et la voilà consolée, radieuse, heureuse, prête à s'entr'ouvrir encore pour étancher ta soif inextinguible de jouissance et d'amour!

Soleil toujours actif, toujours jeune, éternellement amoureux, éternellement ennemi du sommeil, tu la fascines, cette pauvre terre, la tentes, la prends dans le filet de tes séductions, la transportes, la plonges dans une nappe de flamme, l'attires à toi, la fais fondre, s'abîmer, s'anéantir dans l'infini des passions. Alors délirante, béante, pantelante, hors d'elle, elle déploie tous ses charmes pour te plaire, elle te presse étroitement entre ses mamelles. Et toi, tu te mires dans ses yeux pendant qu'elle expire sous tes transports!

Es-tu bien vieux, Soleil? — As-tu vu bien des globes s'abîmer dans les flots? As-tu vu bien des vagues se dresser contre les terres surprises? — Sont-ils tout jeunes pour toi, nos hémisphères qui

te sourient de loin? Est-il rien de nouveau sous ton auguste face? — Es-tu le foyer d'éternelles discordes entre les [113] électricités contraires? — N'es-tu rien qu'un portrait, un grand cadran vermeil, un grand œil plein de feu, une fenêtre céleste, un soupirail d'enfer! — Es-tu vide comme une fournaise? Es-tu peuplé comme un palais? — Qui t'attire, te repousse, te promène, te meut, te pend, t'étale, t'allume et t'éteint si régulièrement? — Te ressens-tu parfois de la terrible chute que tu fis dans la mer avec Phaëton, le présomptueux cocher? — Combien as-tu de frères règnant sur d'autres mondes? — Préfères-tu la Suisse à l'Espagne, l'Orient à l'Italie? Préfères-tu l'air à l'eau, l'Océan à la Terre, l'homme aux autres vivants? — Prends-tu garde aux grands rois, à leurs armées nombreuses qui brûlent tant de poudre pour faire si peu d'éclat? — M'as-tu vu seulement une fois, moi qui te contemple tous les jours, émerveillé comme un enfant, lorsqu'il voit passer un brillant général?...

III

Grande Helvétie, que je t'aime, terre favorite du divin Soleil! Que de fois enfoncé parmi les grandes herbes qui croissent sur tes rives, ô Léman, ô beau lac! que de fois j'ai contemplé les Alpes gigantesques étincelant sous les adieux du flambeau du jour!

D'abord ces aiguilles et ces dents de neige sont légèrement rosées. Elles ressemblent à ces beautés de l'Inde qui consacrent leur verte jeunesse aux autels du Soleil ; — ou bien aux vestales romaines ; — ou bien aux pauvres filles qui prennent le voile de célibat et de deuil ; — ou bien encore aux boutons naissants sur le sein des vierges et les rameaux mousseux du rosier. — Ou bien même, quand toutes ces cimes sont rassemblées dans la robe diaphane, on dirait la nymphe des solitudes glacées étendue sous une couche de gaze et de feuilles de roses.

Puis toute la chaîne se colore d'un rouge sombre. On la prendrait pour le toit qui protège la terre ; — pour un guerrier sanglant qui s'étend après le combat sur son lit de repos ; — pour un
114 *brasero* d'argent qui laisse échapper mille langues flamboyantes ; — pour un immense incendie qui mord dans la neige et que fouette le vent de ses lanières stridentes.

Elle prend ensuite une teinte d'or comme si elle avait été passée par le procédé Ruolz, comme si elle était le casque, la couronne, le bouclier, le trône du Dieu des solitudes.

Tout à coup l'Alpe entière devient blanche comme un lit nuptial, comme un pain de sucre colossal que lèchent les nuages de leurs langues rougeâtres. — Souvent alors le Mont-Blanc ressemble à un

coursier pommelé, et sur son ensellure on croirait qu'un archange a jeté quelque pièce de satin blanc. — Bien d'autres fois encore, il m'a paru voir une jeune vierge couchée sous son linceul ; — ou bien l'une des saintes femmes qui gardèrent si pieusement le tombeau du grand martyr.

Quelques minutes après, l'Alpe est verte et morne comme si l'Eternel des chrétiens, fatigué des psalmodies de ses adorateurs, était venu s'étendre sur ces montagnes pour s'y donner la mort et laisser son cadavre en spectacle aux hommes effrayés.

Tantôt les nues de toutes couleurs s'élèvent autour des pics comme des vagues houleuses. En sorte qu'on jurerait des écueils répandus sur la vaste mer ; — ou bien des mausolées dans un ancien champ de carnage ; — ou bien des pyramides, des temples, des palais grecs au milieu de campagnes arides ; — ou bien des nécropoles, de lugubres assemblées tenues par des peuples morts ; — ou bien des moines qui chantent matines dans leur chapelle remplie de fumée sainte.

L'homme est sans contredit le plus esclave des animaux. Qu'un être signale son passage sur la terre en lui faisant du mal, il le choisira bien certainement pour le sacrer son Dieu. — *Sacer esto!*

Savez-vous à qui les humains imbéciles donnent le Mont-Blanc pour trône et piédestal ? Au soldat qui dépensa leur vie comme une monnaie vulgaire,

au despote qui les pressura, les hâcha, les saigna, les humilia le plus, au parasite qui leur laissa de ses [115] héritiers, de ses collatéraux suffisamment pour dépeupler un monde, au plus assassin des Corses, au plus célèbre des assassins : à Napoléon Ier! — *Sacer esto!*

Les anciens, dans leurs fables, avaient figuré sur le Caucase un géant enchaîné. Mais Prométhée subissait sa torture pour avoir essayé de dérober le feu du ciel, non pas comme toi, Napoléon maudit, pour avoir allumé l'incendie sur la terre! — *Sacer esto!*

Ah que ce nom fatal a déjà coûté de pleurs aux femmes, de sang aux hommes, de bruit, de colères, d'épouvantables batailles! Et qu'il en doit coûter plus encore maintenant qu'il est porté par la plus hideuse des faces humaines, par la plus scélérate des âmes politiques, par un jésuite misérable couronné sur un holocauste de bourgeois! — *Sacer esto!*

IV

Sur les flancs du géant des monts dorment, flânent, rêvent, se balancent, rampent, grimpent et voltigent les nuages aux formes variées, fantastiques, insaisissables.

Qu'êtes-vous? Qui vous disperse, vous rassemble, vous colore, vous anime, beaux nuages rapides? Beaux nuages des cieux, à quoi nous servez-nous?... Qui le sait?

Etes-vous les écharpes des fées alpestres? Vous accrochent-elles, quand elles reposent, aux grises dentelures du rocher? Etes-vous leurs collerettes, leurs dentelles d'argent ou d'or?... Qui le sait?

Etes-vous la mantille de la lune, le voile des étoiles qu'elles laissent tomber à terre pour nous sourire? — Etes-vous la chemise des montagnes que Phœbé rabat, que son blond frère déchire? — Etes-vous leurs berceaux ou leurs cercueils? — Etes-vous les ombrelles, les éventails, les parasols de la terre? — Etes-vous les robes soyeuses, bleues, rosées, écarlates et gorges de pigeon [116] dont la riche nature change tous les jours comme une sultane d'Orient?... Qui le sait?

Etes-vous les dragons, les griffons, les tigres, les panthères, les aigles, les vautours gigantesques qui remplissez l'air de terreurs? — Etes-vous la formidable armée des esprits rebelles qui tentez de nouveau l'escalade des cieux? — Etes-vous les traînées de poudre, les ruisseaux de sang destinés à rappeler aux hommes les ravages de la guerre, à faire naître en leur cœur des regrets, des remords? — Etes-vous les mains impalpables, les fines toiles de lin étendues sur le globe pour guérir ses blessures?... Qui le sait?

Jouissez-vous, souffrez-vous, quand Apollon, Diane, vous passent en revue, quand les éclairs

vous sillonnent, comme des flèches ardentes, faisant jaillir le feu de vos tissus brisés? — Suez-vous, frissonnez-vous quand vous trempez vos pieds dans les fleuves, matin et soir?... Qui le sait?

Etes-vous les pleurs des forêts, des rosées et des gelées blanches bus par l'astre des jours? — Etes-vous, comme de secondes Alpes entre le ciel et la terre, comme la faveur qui les lie, comme l'iris messagère d'unions indissolubles?... Qui le sait?

Etes-vous l'image de la Terre, de ses hautes montagnes, de ses vallées creuses, de ses ruisseaux d'argent, de ses vertes rivières, de ses plaines fertiles? — Etes-vous l'image du Ciel, des astres et de l'immensité? — Pourrions-nous connaître leurs secrets si nous savions lire dans votre livre ouvert? — Avez-vous, comme l'homme, deux faces et deux âmes : l'une, la bienheureuse, qui regarde le firmament, l'autre, l'infortunée, dont les yeux sont fixés sur notre petit monde? — Etes-vous le reflet de la neige qui se mire dans les cieux, ou le reflet des cieux qui se mirent dans la neige?... Qui le sait?

Etes-vous les chaleurs du jour, les soupirs de la nuit, le murmure des êtres ou la voix des échos, sublimés, condensés? — Etes-vous le corps des âmes, le souffle des tempêtes, l'haleine d'Atlas pliant sous le poids des rochers? — Etes-vous la flamme [117] et la fumée des volcans, les réservoirs

de l'électricité, les sources de lumière et de pluie ?... Qui le sait ?

Ce que je sais, moi, c'est que, laissant mon corps à la terre meurtrissante, bien souvent je m'envole sur vos ailes légères. Et je monte, et je monte tant que je puis souffler.

Ce que je sais encore, c'est que tout ce qu'on touche est souillure, malheur et désillusion. Et que les vraies joies, la pureté, l'extase et l'oubli de tout mal ne sont pas ici-bas.

Oublier ! Oublier le présent, oublier l'injustice, oublier qu'on existe, qu'il faut marcher, écrire et sourire et manger ! Allumer le Havane, l'aspirer, le caresser des lèvres, s'envelopper d'une auréole de bleus parfums ! Dans sa main assoupie prendre une main de femme, se pencher sur son cou, se perdre en ses cheveux, sentir battre son cœur ! Et n'avoir conscience de rien autre en ce monde ; ne pas ouvrir les lèvres, ne pas remuer d'un souffle ! Dire à la Mort : tu peux me prendre ! Dire à l'Amour : je suis à toi ! Dire au Passé : j'aimerais te revoir ! Dire à l'Instant : je voudrais te garder ! Dire au Futur : accours !... Qui le sait ? Qui le peut ?

C'est là ce qu'on appelle dédaigneusement vivre dans les nuages, vivre de poésie, songer creux, s'égarer, délirer, devenir fou.

Ah ! poseurs de chiffrailles, tortureurs de chicanes, tâteurs de pouls, traîneurs de sabredaches, porteurs de goupillons, avaleurs de bons-Dieux,

courtiers de politique, chaufourniers de querelles, usuriers, traitants, charlatans, gouvernants, écorcheurs de latin, percepteurs, pressureurs, dévaliseurs du peuple, misérables coureurs d'argent!... je vous plains, vous qui calculez toujours et vivez en moyenne soixante printemps au moins.

V

O Mont Blanc, c'est de loin qu'il faut contempler ta grandeur. Si l'on te touche du pied, de trop près apparaissent tes rides, tes cicatrices et les plaies profondes qui sillonnent tes flancs. Alors
118 tu nous montres des vallées de pierres grises semblables à celles que laissent les déluges, les trombes, les averses de feu. Que John Bull, le gros bête vaniteux, et son frère Jonathan se cassent le cou pour escalader tes pics, moi je ne veux plus jamais te voir ainsi.

Non je ne veux plus voir étalés sur la neige comme les débris des villes maudites de tous les temps! Non je ne veux plus voir ces horizons désolés, ces sombres cieux, ces solitudes dépeuplées comme la nuit, froides comme la mort et décharnées comme elle! Non je ne veux plus voir ces éventrations de la nature comblées de cailloux, de blocs de rochers et de poussière de neiges! Non je ne veux plus voir le royaume lugubre des Epouvantements et le trône de la Désolation tremblant sur l'aile des tempêtes!

Entendez la Raffale soûle battre de ses grands bras les têtes des Alpes! Voyez-la, suivez-la, roulant de monts en monts son vieux corps en lambeaux, heurtant sur tous les pics sa couronne de fer semée de clairs glaçons!

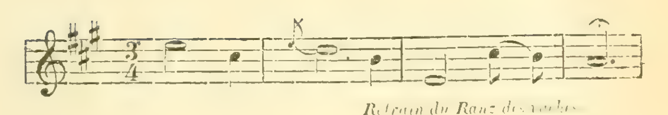
A genoux! Vous êtes dans la vallée remplie de larmes, de lamentations et d'anathèmes, dans la vallée dernière que les Ecritures appellent Josaphat. — Ecoutez! Des milliers d'avalanches réveillent par leurs fracas les ossements des générations mortes! Les vents s'élèvent des abîmes et soufflent, triomphants, dans les trompettes de fureur. Les Cataclysmes, les Tremblements de terre, les Mondes, les Peuples, les Rois et les Esclaves, les Pauvres et les Riches, mal éveillés encore, s'avancent en trébuchant jusqu'aux pieds de leur Juge qu'apportent les nuées de deuil et de sang!

Il faut mourir, crient-ils, et puis ressusciter! Et puis tourbillonner, s'élever, descendre, disparaître dans les sphères infinies parsemées de grands mondes! Courons, fuyons, flottons comme des grains de poussière balayés par la bise! A la Mort! A la Vie! Pour l'éternelle joie, pour l'éternel travail relevons-nous!

Il vole comme l'éclair : l'avez-vous vu passer? L'avez-vous vu passer l'oiseau des solitudes, le bel oiseau de feu qui se plaît sur la glace, l'âme

de ces déserts, le chant de ces tombeaux? C'est
119 l'emblème de la PRÉDICTION, la toujours jeune, la vaillante qui survit aux empires. Son cri perçant, strident, rapide comme son vol domine le tonnerre des éléments hurleurs. — Salut! petit oiseau qui sais construire ton nid et trouver le bonheur au milieu des ruines. Puissé-je t'imiter, ô bel oiseau de feu!

LE RANZ DES VACHES.



Refrain du Ranz des vaches.

I

[120] Les armaillis de la Suisse se lèvent de bon matin. Ils rappellent les troupeaux semés dans la montagne, les belles bêtes qui font crier l'herbe sous leurs dents. Ils les appellent avec la trompe des Alpes qu'on entend de si loin!

Liauba! Liauba! por aria!

« Venez toutes : petites et grandes, jeunes et vieilles, douces et capricieuses. Venez, apportez-nous vos pis gonflés.

» Venez, venez les donneuses. Versez-nous de ce beau lait blanc qui rend nos enfants roses. Nous en ferons des fromages appétissants et du beurre plus jaune que le miel, plus utile que l'or.

» Venez sous ces grands chênes, sous ces hêtres touffus, parmi ces églantiers. Pendant qu'on vous

traiera, vous vous gratterez aux troncs des arbres, vous prendrez la jeune pousse en écartant les lèvres.

» *Liauba! Liauba! por aria!* »

[121] Elles allongent le cou pour entendre, elles brâment, prêtent l'oreille, ouvrent leurs beaux yeux tout larges, et se mettent en marche pour le vieux chêne où on les trait.

Liauba! Liauba! por aria!

Rin tin tin! — Les sonnaillères vont les premières. Les toutes noires vont les dernières. Dans le milieu vont celles de toute couleur et de tout caractère : rouges, grises, blanchettes, tigrées, dormeuses, éveillées, coquettes et bonnes filles.

Rin tin tin! — Entendez le carillon joyeux ! On dirait que toutes les branches ont des clochettes, et que l'air des matins les agite en jouant.

Rin tin tin! — Entendez la belle musique des monts! On dirait que toutes les fleurs s'embrassent, que toutes les herbes pleurent, que toutes les abeilles volent, que tous les oiseaux chantent autour des châlets des armaillis.

« Doucement, doucement, les bonnes bêtes ! Faites un pas après l'autre, ne vous pressez point trop, regardez bien à droite et à gauche, avancez en sonnant le joyeux carillon :

« *Rin tin tin!* »

Autour d'elles gambadent les petits veaux les-

tes, prestes, agiles, bondissant, reculant, cabriolant. Ils ont de beaux rubans rouges au cou et des étoiles blanches au front.

Autour d'elles rôde le grand taureau noir comme Pluton, qui les caresse et les protège vaillamment.

Le torrent qui se brise, hurle sur les rochers; les sapins balancent leur sombre chevelure au-dessus des cavernes; l'écho répète au loin les fanfares de la trompe et le cri perçant du cor.

Liauba! Liauba! por aria!

II

Au pied de la Fronalp et du Mythen altiers, sur les pentes ombreuses qui descendent au bourg de Schwytz, les bergers célèbrent tous les ans leur fête solennelle (*Ælplerfest*).

[122] — Dans ce vieux bourg de Schwytz, le plus petit et le plus illustre de tous les lieux célèbres, dans ce bourg qui vit se ranger sous sa bannière vingt cantons souverains, près du Grütli sacré qui reçut les serments des trois Libérateurs! —

Dansez, grandes Alpes! Ruisseaux, souriez gaîment! Et vous bergers, chantez, chantez la joyeuse yoûlée!

Par les rues et les prés, au bord des eaux, dans les cabarets frais placardés de sapin, le soleil d'Helvétie reflète ses rayons purs sur d'animés visages.

Là s'épanouit le grave landamann. Ici le colonel fédéral relève militairement sa moustache frisée. Le conseiller d'état discute, chiffres aux lèvres, la question des finances. Le paysan l'écoute d'un œil narquois, et met par précaution sa main sur son gousset. Le galant carabinier plaisante avec les jolies filles au noir corsage. Tout ce monde s'amuse, trinque et fume comme il faut.

Chantez, chantez la joyeuse voûlée!

Les armaillis, les robustes compagnons au gilet rouge, au bonnet de soie verte, enlèvent rudement la danse nationale et la valse allemande, la blonde langoureuse qui se penche mollement au bras du cavalier.

Les enfants essaient leurs pas à la rustique mesure du fifre et du tambour. Qu'elles sont gracieuses, les petites filles aux cheveux ardents! Qu'ils sont sauvages les petits bergers de l'Entlibuch!

Les vieillards s'entretiennent du temps jadis, des histoires glorieuses, de Guillaume Tell et de Winkelried. Les jeunes mères tendent à leurs nourrissons leurs blanches mamelles. Les larges noyers se penchent, se balancent, murmurent avec leurs feuilles des récits à la brise. Le roitelet plonge dans le buisson ardent avec son cri de fête, il est plus heureux qu'un grand roi. La nature est riante comme un paradis.

Dansez, grandes Alpes! Ruisseaux, souriez gaîment! Et vous bergers, chantez, chantez la joyeuse voûlée!

III

123 Les troupeaux participent à l'allégresse générale. Car les Suisses savent bien qu'ils doivent la prospérité de leur pays aux superbes races de Fribourg et de Schwytz, et ne rougissent pas de s'en montrer reconnaissants.

Ils promènent leurs belles bêtes couronnées de guirlandes, leur donnent la place d'honneur dans le cortège nombreux, les caressent, leur parlent et s'en font aimer.

Qu'elle est touchante l'association de l'homme et de l'animal! Elle relève le second sans abaisser le premier. L'homme s'ennoblit en respectant la force et la beauté partout où il les trouve, en ne déprimant pas, en ne torturant pas les créatures qui partagent ses travaux (1).

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

(1) Ma nature me défend de rien entendre aux lois de l'épargne : tant mieux, ai-je dit bien souvent en mon cœur. Certes, ce n'est pas moi qui recommanderai jamais aux paysans de France de suivre l'exemple des pauvres Savoyards qui, n'ayant qu'une vache laitière, sont obligés de la mettre à la charrue. Je ne puis comprendre que des hommes dits de progrès approuvent et conseillent des mutilations semblables. Je demande à M. E. Sue qui s'en fait l'apologiste et le propagateur, s'il voudrait aussi voir travailler les femmes nourrices? Je lui demande si l'existence est double en son essence ; si l'on ne doit pas en respecter l'intégrité sainte chez la vache comme chez la femme ; si les forces vitales ont ou non des bornes, et si l'on n'est pas coupable de meurtre quand on exige d'elles plus qu'elles ne peuvent don-

[124] Homme des champs, homme de paix et de travail, tu t'attaches à la bête vigoureuse dont tu prépares la litière et la buvée. Tu l'admires quand elle trace à tes côtés le sillon creux et droit où

ner? Je lui demande si ce n'est pas une lâcheté misérable, une affreuse ingratitude de tuer par excès de fatigue les animaux les plus utiles et les plus courageux? Ah! laissez donc à la Faim, triste conseillère, la responsabilité d'avis si déplorables. Mais vous, homme de lettres, représentant du peuple déshérité, si réellement vous voulez sa rédemption, faites appel à sa colère, non plus à sa patience: à sa révolte, non plus à sa soumission. Gardez-vous comme d'un crime de mettre dans sa main l'arme des attermoiements, des fins de non-recevoir, du suicide, en un mot! Souvenez-vous surtout que les livres d'un écrivain sont ses œuvres, et qu'on reconnaît son caractère en les lisant!

Qu'on en soit bien convaincu, la solution du problème social ne peut être donnée par l'économie, la gêne et la stérilité. Le but de l'existence, c'est le Bonheur. Et quand on viole ce principe au détriment d'un être quelconque, la souffrance de cet être se répercute sur tous les autres. Car toute solidarité s'étend par en haut comme par en bas de l'échelle zoologique.

Multipliez donc les animaux, ne les diminuez pas; ménagez-les, traitez les bien, ne les ruinez pas; la vraie richesse de l'homme, c'est la dépense de l'argent, sa disparution totale. Quand il n'y aura plus de capitaux et de propriétés, vos bêtes de somme et vous, agriculteurs qui n'êtes guère plus heureux, vous pourrez vivre, enfin. Les charlatans philanthropes vous répéteront à satiété de surmener vos serviteurs et vous-mêmes, de vous serrer, de leur serrer le ventre, d'attendre tout du progrès lent, de la discussion pacifique, de la propagande démocratique, persuasive et conciliante. Moi, je n'ai pas de conseils à vous donner, moi, je ne suis pas un homme considérable. Seulement je vous fais voir que vous êtes libres de souffrir ou d'être heureux, et qu'il n'y a pas de moyen terme :

Choisissez donc!

grandit la moisson. Le matin tu passes la main sur son poil luisant, le soir tu presses ses mamelles gonflées. L'hiver son haleine te réchauffe, l'été son lait te rafraîchit. Tes enfants la caressent, ta femme la mène aux champs en teillant le chanvre parfumé. C'est ton trésor vivant, c'est ta mine d'or. .

Quand la charrette du sanguinaire boucher passe dans le village, son bruit infernal te fend le cœur. Car tu songes qu'il faudra quelque jour lui vendre la pauvre compagne de tes joies et de tes peines. Alors elle te quittera pour être conduite à l'abattoir ; mais avant elle tournera vers toi ses grands yeux pleins de larmes, et t'enverra de loin son mugissement d'agonie !

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

Homme des champs, homme de paix et de travail, c'est avec douleur que tu tires une pièce de ta poche ; mais enfin tu la sors quand il le faut absolument. Et tu ne pourrais pas même voir aiguiser le couteau qu'on plonge dans le cou de la bête qui, pendant de longues années, te servit fidèlement. Tu le vois donc, mon frère, l'amour est plus joyeux que l'intérêt, et plus fort que la mort !

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

Homme des champs, homme de paix et de travail, ne te cache pas pour embrasser ton bœuf, ton âne ou ton cheval. L'amour [12] est respectable tant qu'il a pour objet un être sentant ; mais il

devient honteux dès qu'il a pour mobile l'écu, l'écu crasseux qui passe de main en main du despote au bourreau. Il n'a ni regard, ni voix, ni sang, ni vie ; cependant il sonnera bientôt, si nous n'y prenons garde, la dernière heure de tout ce qui existe. Et nous nous détruirons par ce signe !

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

IV

Je n'ai d'autre intérêt dans cette vie que le triomphe de la justice. Et pour lui rendre hommage, je reconnais que si les Suisses violent souvent le droit d'asile quand il ne s'agit que des hommes, du moins ils le respectent toujours à l'égard des animaux.

En vertu de cette considération je leur pardonne de m'avoir expulsé de leur république. Et sans rancune, de bon cœur, de loin, sans bruit je leur envoie mes vœux :

Hommes de paix et de travail ! Que le soleil parfume l'herbe de vos prairies ! Que vos bœufs pleins d'ardeur soulèvent comme du sable les terrains les plus lourds ! Que les grêles, les inondations, les armées des despotes, les ravages du choléra vous épargnent plus que d'autres ! Que vos vignes produisent à pleins chars le vin qui réjouit !

Gardez fidèlement vos traditions glorieuses,

restez simples et braves, sourds aux conseils de la peur et de la cruauté. Ne déboisez plus les montagnes, ne morcelez plus les vallées, n'assommez plus les bestiaux. Dans vos républiques souveraines qu'on ne bastonne plus, qu'on n'exerce plus la justice sanglante du Très-Haut et du glaive, qu'on ne traque plus les proscrits, qu'on ne fasse plus la police pour les empires.

Croyez-vous, dites-moi, qu'au siècle de Guillaume, le dernier des bergers eût livré Melchtal comme aujourd'hui nous livrent les premiers de vos conseils? Il ne l'eût pas fait, certes. Car la Suisse entière l'aurait lapidé comme un infâme traître, elle l'aurait renié comme la mère désolée renie son fils couvert de déshonneur. [126] Et les ruisseaux des plaines et les torrents des monts fuyant devant sa soif lui auraient répété :

Tu ne boiras pas de sang !

Et le jour de sa mort, la nature satisfaite eût chanté :

Dansez, grandes Alpes ! Ruisseaux, souriez gaîment ! Et vous bergers chantez, chantez la joyeuse youlée !

Et parmi les sapins, la trompe du pâtre eût redit bien plus fort :

Liauba ! Liauba ! por aria !

CHANT DE L'EXILÉ.

PATRIE DE L'AVENIR.

Torino, aprile 1855.

« L'esilio che m'è dato, onor mi tegno. »
Dante.

« I have not vilely found, nor basely sought,
They made an Exile — not a slave of me. »
Byron. — The Prophecy of Dante.

« Forsan et hæc olim meminisse juvabit. »
Virgile.

I

127 Je suis la pierre lancée du sommet des abîmes jusqu'au fond des torrents. Elle reste luisante et entière ; elle ne se brise point, elle s'use.

Roule, roule par le monde, malheureux exilé !

Je suis la graine que déposent les vents sur le rocher désert. Elle s'y cramponne et germe et couvre le granit d'un manteau de verdure. Elle souffre et ne meurt point. Elle fertilise en s'épuisant.

Roule, roule par le monde, malheureux exilé !

Je suis l'oiseau voyageur, qui presse son vol sur les mers menaçantes. D'un continent à l'autre

il porte des messages [128] d'amour et de bonheur. Il se repose de ses fatigues quand il arrive au port ; il recherche dans les deux hémisphères les climats tempérés. Les pauvres, les travailleurs, les simples d'esprit l'accueillent avec joie, parce qu'il ramène les beaux jours ; ils lui donnent l'hospitalité dans leurs demeures.

Roule, roule par le monde, heureux exilé !

Je suis la vapeur rapide, le fil télégraphique, l'aérostat léger. Je rapproche les âmes et les pensées des peuples. Je suis la moëlle de leurs os et le sang de leur cœur.

Roule, roule par le monde, heureux exilé !

Il y a dans ma voix la fanfare des batailles, les clameurs des révolutions, l'ineffable harmonie des continents et des mers, le sifflement du mépris, les rugissements de haine et les soupirs de tendresse.

Il y a dans mon âme les amères désillusions que donnent l'amour trompé, l'hypocrisie, la lâcheté des hommes, la vénalité des femmes, la trahison des amis, les cruautés de la famille, l'abandon, la lassitude de soi-même, la maladie.

Roule, roule autour du monde et n'y rentre jamais, voyageur exilé !

Partout je suis étranger et citoyen, bien et mal, connu et inconnu, méconnu toujours, chez les autres et chez moi. Je suis étudiant en géographie. Je tiens pour tous les peuples contre tous les gouvernements, pour toutes les libertés contre tous

les esclavages, pour tous les droits contre tous les devoirs.

Saluts! Indépendance.

Toute langue m'est bonne, tout climat m'est propice, la mer est mon élément aussi bien que la terre. Tout homme est mon frère, comme Abel, de par le hasard; alors je suis son ennemi. Ou bien il est mon ami, comme Pylade était l'ami d'Oreste; alors je suis son frère, de par mon choix.

Salut! Indépendance.

Toute femme est ma sœur : et la brune Andalouse au pied léger, et l'Anglaise à l'œil bleu, et l'Allemande rêveuse, et la fille sentimentale de l'Helvétie, la nouvelle Héloïse.

Gloire à toi, saint Amour!

Je suis le lierre qui grimpe contre les vieux murs et les troncs d'arbres, le lierre qui vit où les autres plantes dédaignent de [129] mourir. Comme lui je peuple la solitude, je pare l'aridité, je rafraîchis la sécheresse, je soutiens ce qui tombe et rends fertiles les plus mauvais terrains.

Défriche le nouveau monde, pionnier de l'exil!

II

Mes frères sont décimés :

Les uns frappés de mort pour le droit des peuples : Manara l'intrépide, Laviron au grand cœur, Lopez, le héros de Cuba!

Les autres tombés pour les droits de l'homme : Pianori, Montcharmont, Robert Blüm !

Ceux-là rendus délirants par le saint enthousiasme des révolutions : Victor Hennequin, Austen, Laure Grouvelle !

Ceux-ci moissonnés par la misère non secourue, les maladies lentes et les autres maux de l'exil : Smith le Badois, Albert Darrasz, Cournet !

D'autres portant sous des cieux plus propices leurs forces toujours neuves, leurs convictions intraitables, leurs saintes espérances dans la justice : Frédéric Bertrand, le franc chasseur, Dubreuil de Lyon, Joseph Dejacque, Longchambon, Combe, Lavarenne, tous bien chers à mon cœur !

D'autres encore brisés par la prison et résistant toujours ; Armand Barbès, Martin-Bernard, Jules Maigne, Dufélix, Daniel-Lamazière, Kersausie !

Plusieurs hélas ! domptés par la souffrance mais toujours indomptables : le noble Martin-Bernard, aimant comme un enfant, généreux, fier, raide à la lutte comme l'antique Régulus, Blanqui si faible par le corps et si puissant par l'âme, Bernard Bourrat, le doyen des lutteurs lyonnais !

Plus nombreux encore ceux qui trouvent les heures trop lentes et le travail trop rare au gré de leur courage : Faure de Givors, un des vrais représentants du peuple travailleur, Laugrand, le courageux publiciste, Duverdier, un homme de cœur, Ledru Rollin, l'orateur bondissant, Madier jeune aux muscles d'acier, [3] Pardigon à la parole

facile, Cholat le seul militaire libre que j'aie connu jamais. Je ne pourrais les nommer tous : il en est tant d'inscrits sur l'infernal martyrologe ! !

Hélas ! les hommes sédentaires repoussent les déclassés, ils ne les emploient que par grâce. Nous n'avons de foyer que l'auberge, l'hôpital, la caserne et la prison ; là les vents se réjouissent et la douleur est reine. Sur toutes les routes où nous errons, les étoiles des nuits, la lune mélancolique et le joyeux soleil éclairent des poteaux où les gouvernements font inscrire ces cruelles paroles : « Ne pourront s'arrêter ici plus d'un quart d'heure les mendiants et les proscrits. »

Roule, roule autour du monde et n'y rentre jamais, voyageur exilé !

Avez-vous vu partir les grands vols d'hirondelles ? Chacune rappelle les autres aux accords de son chant. Puis elles se dispersent ; le vent tord leurs ailes et les roule, légères, dans ses tourbillons. Egarées, lasses, au désespoir, haletantes, râlantes, elles tombent par milliers dans les vastes mers ou sur les rivages des continents.

Ainsi de nous. Ainsi des beaux Girondins qui se couchaient dans les blés, derrière les haies, au pied des ruines, pour y dormir leur dernier sommeil, l'affreux sommeil de la faim !

Roule, roule par le monde, voyageur exilé !

III

Mes frères produisent pour les nations et les hommes qui les dédaignent :

Les uns par la pensée : Pierre Leroux et Proudhon !

Les autres par l'énergie : Victor Considérant, Mazzini, Cantagrel !

Ceux-là par le travail de leurs habiles mains, les ouvriers artistes : Greppo, Morel, Xavier Charre !

D'autres par la science : Servient, Marc Dufraisse, Eugène [131] Raspail, le plus modeste des vrais savants, le plus libre des artistes, le plus intrépide des voyageurs, le plus sincère des hommes !

Et d'autres par les arts : Eugène Beyer, le grand peintre-bohême ; David d'Angers !

Forts comme les feuilles du printemps et les vagues des mers, innombrables comme elles sont ceux dont le bon vouloir se consume dans l'obscurité, le silence et les épreuves. Hélas ! je ne puis savoir combien ils sont. Demandez plutôt au désert le recensement de ses sables !

Vous qui lisez l'histoire, ne comprenez-vous pas le rôle immense que jouera cette émigration dans le mouvement des peuples ? Voyez la, plus énergique, plus éclairée, plus remarquable en toutes connaissances, plus pensante, plus serrée que celles des Juifs, des Polonais, des Français de la

Réforme, des Anglo-Saxons des Massachussets! Dans l'Europe occidentale il n'est pas un village qui n'ait sa tribu de ces hommes libres. De proche en proche ils se sont dispersés; ils ont tracé facilement au moyen des voies de locomotion plus généralisées, plus rapides. Aux limites des mondes flotte leur drapeau rouge, l'étendard des justes, des forts!

Salut! Indépendance.

Les instruments ne manquent jamais à l'œuvre. Toute transformation humaine s'accompagne d'une dépopulation, d'une repopulation proportionnelles au résultat qu'elle produit. Le Socialisme pénétrera plus loin et plus profondément que les révolutions précédentes; notre émigration doit en conséquence étudier davantage et voyager plus que ne l'ont fait ses aînées. Italiens, Allemands, Français, Russes, Hongrois, Polonais et Moldaves, nous sommes avant tout des hommes actifs, des précurseurs. Nous ne suspendrons pas nos harpes inutiles aux branches des saules, sur les bords des fleuves qui baignent les pieds des Babylones modernes. Nous chanterons sous tous les cieux, devant tous les hommes, pour toutes les jeunes filles qui nous demanderont une parole d'amour. Nous chanterons et nous travaillerons; le désespoir et la persécution nous feront rêver de liberté et d'espérance.

Le Travail est partout, partout est la Patrie!

IV

132 Je ne suis pas chauvin de l'exil. Mais son utilité providentielle m'est prouvée par l'Histoire, l'Economie sociale, la Géographie, les Sciences naturelles. Je la lis sous les cieux, sur les eaux, dans l'harmonie des mondes : partout. — En avant Révolution !

Je soutiens qu'il y a des intelligences généralisatrices, des âmes universellement aimantes, des aptitudes à larges synthèses qui ne peuvent se développer qu'en ce milieu changeant. Que chacun suive sa ligne ! A travers les durs granits, les vastes plaines, les ronces et les sables, le ruisseau court au fleuve et le fleuve à la mer. Ainsi moi, vers mon but. — En avant Révolution !

J'observe les pensées fécondes que font naître en certains esprits les trajets par la vapeur et la vue des panoramas rapidement déployés. Pour qui veut apprendre et oublier beaucoup l'exil est un voyage profitable, voyage de long cours et d'expérience prompte, dans lequel on se heurte à beaucoup d'hommes singuliers, à beaucoup de situations difficiles, à beaucoup de peuples qu'on n'eût jamais connus, voyage qu'on commence bien simple et qu'on finit bien fort. L'exil, c'est une navigation autour du monde sous les voiles de l'esprit gonflées par un grand vent. N'est-ce pas bien employer notre courte existence que de nous rendre compte du panorama social tout

sombre qu'il puisse être ? — En avant Révolution !

Je cite mon exemple, car je l'ai sous la plume. Eh bien ! je n'aurais jamais conçu mes idées sur l'Ensemble des peuples et des mondes, sur la Destruction des sociétés par le glaive, sur leur Reconstruction par la pensée sans l'exil qui m'a fait embrasser d'un coup d'œil tout le temps et l'espace accessibles à ma vue mortelle. Sans lui je n'eusse jamais compris l'infinie Transformation, la Révolution éternelle, la Circulation incessante, l'Histoire, la Vie Future, la Création.

Ne sont-ce pas là des jouissances et des enseignements ! Dans ce monde *d'au delà* n'y a-t-il pas des sources d'allégresse, de [133] bonheur et de découverte plus grandes que dans cet ignoble petit monde qui grouille sous nos pieds ?

Et si j'ajoutais tous les avantages moindres de l'exil : le détachement de la nationalité, des préjugés, de la langue, des manières et du style exclusifs, — la liberté plus grande des actes et de la parole, — le don de prophétie, — l'échange des aspirations, des traditions, des mœurs, d'un peuple à l'autre, d'un homme à un autre homme : si j'ajoutais tout cela... Ne finirais-je point par convaincre les plus incrédules que l'exil n'est pas moins utile que la reproduction de l'homme aux dépens de son père, que la renaissance des chênes par rejets souterrains ?

Que tu en as emporté, Révolution, des plus grands et des plus purs, dans ta robe d'éclairs ! Que tu en as dévoré de cœurs et d'intelligences qui faisaient l'honneur de l'Humanité ! Qu'importe ? Passe sur les hommes à la vie courte, mais poursuis, oh poursuis ton chemin éternel !... Quant à moi, je veux faire ma tâche. Peut-être d'autres s'en acquitteraient-ils mieux ? Je l'ignore ! Mais puisque, seul et premier, je n'ai pas craint d'ouvrir une lutte pénible contre l'Immobilisme et la Nationalité, je la continuerai. Ce qui m'est échu par ma bonne volonté, je le garde. A chaque peine suffit son vouloir.

Dans les terrains incultes, aux confins des déserts, les vents apportent des semences en grand nombre. La plupart germent tout d'abord et semblent promettre une abondante végétation. Mais elles meurent vite sous les feux du soleil, incapables de prospérer loin du sol natal. Plus tard seulement, une petite graine qu'on n'avait pas remarquée, graine patiente, obstinée, de celles qu'on appelle mauvaises, sachant mettre à profit les pluies et les chaleurs, et le temps et la terre, une graine à la vie dure fait éclater sa coque résistante, s'étale sur la dépouille de celles qui l'avaient précédée, s'élève, et couvre de sa fertilité le sable ardent. Ainsi j'ai su prendre racine dans la terre d'exil où les représentants et les chargés d'honneurs se sont rapetissés !

Qu'on ne me parle pas de liens brisés, d'affections impitoyablement sacrifiées sur mon passage, d'un présent dédaigné comme un lourd embarras, d'un lendemain à plaisir assombri, d'un passé déchiré comme un testament inutile! Qu'on ne me parle pas surtout de nobles cœurs associés à une existence semblable! [134] Car alors je ne raisonne plus, je souffre de les voir souffrir; à leurs douleurs je ne puis mettre un terme!

Un terme! Ah l'universel cataclysme qui gronde sur les empires aura bien une étincelle de feu, une goutte d'eau des déluges pour brûler mes chaînes, pour étancher ma soif! — En avant Révolution!

V

« Ahi serva Italia, di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempiesta,
Non donna di provincie, ma bordello! »

Dante.

Ce n'est pas la France que je pleure, c'est toute patrie. Dans un monde comme le nôtre il n'en est plus pour moi. Car les hommes esclaves et trompeurs ne sont plus rapprochés que par des intérêts de négoce.

« La Patrie actuelle! je ne la connais pas. Elle » est trop au gré des traités de 1815, trop rétrécie » par les gouvernements, trop exploitée par les » partis, trop dénaturée par le privilège, trop dé- » formée par les préjugés, trop absolument immo-

» rale, avilie, flétrie pour que je n'en sois pas
» exilé. Jamais je ne regretterai les égoûts et les
» sentines du beau Paris ; jamais je ne me pren-
» drai de soudaine passion pour sa bourgeoisie : je
» rends grâces au ciel qui ne m'a pas titré en ha-
» bileté politique. Cette réflexion sur la patrie, je
» l'applique d'ailleurs à toutes les patries civili-
» sées : je ne voudrais être citoyen d'aucune. Je
» préfère rester vagabond, déclassé, *gitano*, et
» contradictoirement citoyen du monde (1). »

La patrie actuelle ! Je ne me laisse pas prendre à toutes ces balançoires : *le sol de France, les aigles françaises, le drapeau tricolore!* Les paroles sont légères comme l'air qui passe, et les choses lourdes comme des barres de fer. Qu'on me prouve que le sol de [135] France nous appartient à tous, qu'il y a place pour chacun sous les ailes rapaces des aigles de l'empire, dans les plis souillés de son drapeau. Alors je reconnaîtrai les avantages que nous assure la Patrie française. Et courant à la frontière, de grand matin, je supplierai les douaniers de me laisser rentrer sous le toit paternel ! — Sinon, non !

La Patrie actuelle ! Une circonscription fausse qui ne tient compte ni de la liberté de l'individu, ni de la solidarité des intérêts, ni du travail, ni des aptitudes, ni du vieillard, ni du malade, ni du pauvre, ni de la femme, ni de l'enfant ! — Un bagne !

(1) Ernest Cœurderoy. — *Trois lettres au journal l'*Homme.

La Patrie actuelle ! Un mot, un dépôt de marchandises, un glorieux bazar d'esclaves, un chenil de mâtins inassouvis, une étable où l'on est tassé comme des bêtes de somme, où l'on vit de privations, où l'on vieillit à force de révérences, où l'on meurt de faim, où l'on n'est pas même enterré décemment ! — *Ingrat pays, tu n'auras pas mes os !*

La Patrie actuelle ! Bien qu'on m'ait souvent attaqué sur le médiocre amour que je professe pour elle, je déclare de nouveau que je ne puis considérer comme mien un pays dont on a divisé les habitants en deux parts : ceux qui courbent la tête, ceux qui la font courber. — Je n'aime pas les uns, je déteste les autres !

La Patrie actuelle ! Je préfère bien certainement celle des loups. Avec ceux-là du moins on sait à quoi s'en tenir ; on n'est dévoré ni par derrière, ni en détail. — C'est plus tôt fait !

Ce n'est pas le parti démocratique, ce n'est pas ma famille que je pleure. Tous les partis, toutes les familles d'aujourd'hui sont des rapprochements forcés d'intérêts qui se déchirent. L'hypocrite Haine a revêtu le masque de l'Affection candide ; dans la poignée de main s'est caché le poignard ! En toute société les hommes sont solidaires. Hélas ! quand ce n'est pas l'Attraction qui fixe leurs rapports, c'est la Force ; quand ce n'est pas la Justice, c'est le Vol. Je pleure sur la Civilisation, je pleure sur moi qui suis contraint d'y vivre. Où

que mon existence se consume dans un pareil milieu, je souffrirai l'ostracisme. — Je suis de l'Avenir, mon pays est bien loin !

Et si c'était là tout ! Mais il me faut pleurer sur l'exil même. Ah ! ceux qui plus tard liront ces lignes ne pourront jamais croire que les chefs de parti et leurs esclaves aient osé me calomnier, me poursuivre par tous moyens, me mettre *au ban de l'émigration*, [136] comme *ils* disent, moi qui me suis épuisé de travail pour leur tracer un rôle utile dans le monde (1) !

A votre aise, Messeigneurs de la démagogie, vous me mettez à l'index de vos séïdes, et moi je vous mets à l'index de l'Humanité, de la Révolution, de l'Avenir, de la Justice et du Bon sens ! Je vous défie de combattre franchement mes opinions sur vous-mêmes, en face de moi, dans les assemblées du peuple. Et je vous condamne à l'atroce supplice que le grand Gibelin fait subir au comte Ugolino dans le cercle le plus noir de son Enfer. Il vous reste peu de cervelle, vous vous la dévorerez l'un à l'autre, sans pitié !

(1) Voy. entr'autres l'épilogue *De la Révolution dans l'homme et dans la Société*, et l'introduction de *Hurrah ! ! ! ou la Révolution par les Cosaques*. Dans mes publications précédentes, j'ai si souvent esquissé le rôle de l'émigration, j'y reviendrai si souvent encore dans la suite, ce sujet est tellement moi, si je puis dire, que je suis forcé de l'effleurer seulement toutes les fois que je le rencontre et qu'il ne sera traité complétement que dans l'ensemble de mes ouvrages et particulièrement dans ces *Jours d'Exil*.

VI

J'ai promis quelque part de dire mes idées sur la Patrie future. Les voici :

La terre promise à tout révélateur je la vois à l'horizon, je sens la brise embaumée qui court sur ses collines, j'y touche mais je ne l'atteindrai pas ; non, je ne foulerai pas son sol couvert de fleurs. Ici je mourrai, sur ce terrain aride, tendant mes bras vers elle, comme Moïse mourut en vue de Chanaan !

Ainsi le matelot qui, près d'heureux rivages, lutte contre la mer grossie par la tempête. A travers les brouillards du matin il distingue l'écharpe bleue des monts ; les vents lui apportent la senteur des plantes et le chant des oiseaux. Mais il sait qu'il n'abordera point, il sait qu'il doit finir ; il entend le hurrah de l'implacable tourmente heureuse de tout briser.

[137] Et cependant je l'ai conçue dans mon âme, cette universelle Patrie, ce pays inconnu des gens aux mains rapaces !

Dans toutes les contrées que j'ai parcourues j'ai laissé des amis auxquels me rattachaient des pensées sympathiques, sur qui je croyais pouvoir compter toujours. Eh bien ceux-là même ont cessé de correspondre avec moi ; ils ont voulu débarrasser leur chemin d'un personnage compromettant. Je ne leur en veux pas, la société les roule ; moi j'en suis affranchi.

Et ainsi s'est évanouie la patrie de mes rêves, la patrie de mon choix !

Souffle empesté du monde, contagion noire ! tu fais périr les jeunes hommes par milliers, tu les mords au cœur ainsi que l'insecte térébrant qui ronge la vigne fleurie. Oh pourquoi, pourquoi suis-je né dans un siècle où toute angoisse en appelle une autre, où les déceptions les plus cruelles sont le partage des plus aimants ?

Mais elle sera réalisée par ceux de l'avenir, la Patrie de mes songes, dans la forme où je l'annonce. Ecoutez-moi :

La Patrie future est au Nord, au Midi, au Couchant, à l'Aurore, sous les Cieux, sur la Terre et l'Océan.

Elle ne dépend plus des caprices des despotes, des convoitises, des exploiteurs, des murailles, des haies, des comptoirs, des canons et des baïonnettes. Partout où deux cœurs battent à l'unisson, où deux intelligences vibrent d'un même frémissement, elle les relie, fil d'Ariane enchanté !

A deux lieues comme à deux milles, l'artisan, l'artiste et le poète sont associés par la pensée. L'homme du Nord se complète par celui du Midi, le faible par le fort, le réalisateur par le penseur, la femme par l'homme, l'enfant par le vieillard.

Un chef-d'œuvre s'ébauche à Copenhague et se finit à Rome. Une découverte est conçue à Madrid, exécutée à Paris, perfectionnée à Londres ou à

New-York. Un ouvrage est écrit dans une langue et traduit dans toutes les autres. L'esprit humain imagine et accomplit tout ce qui peut multiplier ses jouissances.

Que me parlez-vous des patries actuelles, patries égoïstes qui s'isolent de l'Humanité ?

Il n'en est plus, vous dis-je. L'instruction répand de toutes parts les connaissances historiques, la liberté les féconde, l'audace [138] les applique à l'avenir ; le Progrès et la Tradition se font la cour, s'embrassent timidement d'abord, puis y prennent goût et se marient. — La Société renaît à chaque siècle de ses cendres éteintes. — Le Présent, l'enfant qui s'est fait homme, apprend par son expérience propre que les minorités n'ont pas toujours tort, que le Passé n'est pas immortel, que le Temps n'est pas immobile, que l'Avenir venge ! — La Nation pense : elle observe qu'elle s'est élevée sur les ruines de races puissantes et de civilisations gigantesques ; elle s'aperçoit qu'à mesure qu'elle vieillit, l'Humanité dévore plus rapidement la vie des peuples qui conservent sa flamme comme de pieux brahmines. D'où résulte que la Nation ne compte plus sur une existence éternelle, qu'elle n'accable plus de mépris ses sœurs vieillies ou naissantes, qu'elle n'a plus l'étrange prétention d'être la première et la dernière de toutes.

L'homme libre de l'avenir fuira sa vie présente le plus souvent possible. Tantôt il se rapportera

vers les époques glorieuses de la Grèce et de Rome ; il vivra de leur histoire, il y puisera des exemples utiles, un saint enthousiasme. Tantôt le Rêve viendra le solliciter ; alors il s'élancera dans l'Avenir, le beau pays aux vertes collines, aux vastes plaines qu'il peut meubler, peupler, jardiner à sa guise. Il centuplera son existence par la pensée, par la mémoire. Ses idées le rendront cosmopolite. Il voudra voir les ruines des cités-reines et recueillir au bord des mers les perles de leurs couronnes brisées. Il voudra connaître aussi les mœurs, les luttes, les difficultés vaincues par les peuples nouveaux qui défrichent les mondes vierges, les colonisent, les fertilisent, les entament et les sondent de tous côtés à la fois par le fer et le feu, la hache et les vaisseaux. Il comparera les civilisations anciennes avec les modernes, et plus seront éloignés les temps qu'il rapprochera, plus son étude lui fournira d'aperçus grandioses.

En ce temps l'homme étendra sa virtualité d'action sur tous les peuples, ses contemporains, et sa virtualité d'affection sur tous les hommes, ses frères, qui préparèrent sa route ou qui la poursuivront. Alors il pourra choisir sa patrie, soit d'après la configuration du sol, les produits, la position géographique d'une contrée, soit d'après les souvenirs ou les aspirations de son âme. Alors le lieu de notre naissance ne sera plus rien que le premier accident, la première étape de notre voyage terrestre ; de ce que nous avons vu le

jour ici, là ou ailleurs ne sera plus tirée cette
139 conséquence absurde que nous soyons renfermés à jamais dans les frontières et les lois d'un seul pays.

On verra quels caractères, quels actes, quels exemples produira cette nouvelle notion de la patrie. Quand il se sentira le frère des Régulus, des Gracques, des Catilina, des Spartacus, des Toussaint-Louverture, des Franklin et des Bolivar, les grands de tous les continents et de tous les siècles, on verra l'homme grandir et menacer les cieux.

Telle sera la patrie dans le temps, à l'avenir.

— Il n'est que cette manière de comprendre le dogme de la Fraternité. Quiconque ne se figure pas la patrie dans le temps ne peut savoir de ce dogme que les stupides complaintes des révolutionnaires de la tradition.

Qu'est en effet la Fraternité ? Un symbole seulement, une résultante, l'expression d'une harmonie. Ce n'est rien de plus, et cependant c'est tout. C'est l'arc-en-ciel : il ne paraît que l'éphémère assemblage des plus belles couleurs, mais il est le signe de réconciliation et de paix entre tous les éléments.

La Fraternité ne peut comprendre moins de tous les hommes de tout temps et de tout pays, elle ne peut être détachée de l'infini, de l'universel. Elle cesse d'avoir des inconvénients dès qu'elle ne comprime plus la liberté de l'homme, dès qu'elle ne s'oppose plus à la justice distributive.

La Fraternité, je la conçois seulement depuis que j'habite un monde infini. C'est une simple aspiration qui, chez le dernier homme, aura plus d'intensité que chez tous ses grands-pères. C'est d'ailleurs la seule religion possible dans l'avenir, celle qui n'entraîne plus, comme conséquences, les castes dominantes, le culte, le vol, le fanatisme, la honteuse ignorance. La Fraternité, c'est la religion générale, généreuse, générique, qui nous comprendra tous en laissant à chacun la liberté de sa conscience.

Je pars de l'étymologie du mot *religion* qui signifie *relier*. Et je soutiens qu'une religion n'est possible qu'en tant *qu'aspiration*, puisqu'elle doit relier tous les hommes passés, présents et à venir. D'où résulte qu'elle ne peut plus s'établir sur une fraction sociale où sa domination temporelle devient si facilement tyrannique.

En vertu de la même hypothèse, j'affirme encore qu'une religion n'est possible qu'à la condition d'obéir au principe de la Révolution permanente — c'est-à-dire de s'harmoniser sur les
140 temps, de n'être plus irrévélée, paralysante, immuable, incompréhensible dans le ciel, despotique sur la terre.

Ces convictions m'étant démontrées bonnes, qu'on ne cherche pas à m'imposer un dogme *a principio* révélé, durable *usque ad semper*, non plus qu'un culte discipliné, cérémonie, forcé ! Car je suis chirurgien, je sais comment on peut refroidir son homme avec une pointe d'épingle ! Et

si les fonctions du prêtre diffèrent de celles du citoyen, du moins son anatomie reste la même !...

Je veux bien être pieux, prier et aimer d'un amour idéal ; mais seulement ce que ma conception, je dis la mienne, peut embrasser de plus étendu : c'est-à-dire L'HOMME, le chef-d'œuvre de la Révolution, gravitant au milieu de l'immense nature, son jardin d'Eden, qu'il retourne, féconde et rend plus magnifique chaque jour.

Si, poursuivant cette série de contemplations supérieures, mon âme s'abaisse d'aventure jusqu'à la conception de l'éternelle mômerie des prêtres, des moines, des nonnes, des *quakers*, des *shakers* et autres hystériques ; jusqu'à la vénération pour le Dieu des holocaustes propitiatoires qu'on adore sur tous les autels, dans toutes les positions ; jusqu'au respect pour cet Hercule sempiternel, pour ce Priape flétri qui tient la chandelle à l'Esprit Paraclet pour en avoir un fils... Si ce malheur m'arrive ! !

Alors, ô mes ennemis, dites que je suis fou pour de bon ; venez me voir communier dans l'église paroissiale de Tonnerre (Yonne), mon domicile catholique. Et buvez bouteille ! Les dévotes de l'endroit vous en paieront du bon !

Ma Religion ou ma Fraternité, ce n'est pas celle du Saint-Père Pie IX, du Révérend frère Luther, de Messer Calvin, du Citoyen Etienne Cabet l'Invisible. C'est un *desideratum*, un *stimulus*, la poursuite sans trêve de la Découverte, l'étude constante de l'Humanité ; pour généraliser, l'im-

patience infinie de mon âme de connaître les destinées entières de notre race :

— L'innombrable, l'aimable, l'adorable, la vénérable, qui commence à maître Adam, le vert paillard, toujours à la légère, toujours en quête de l'ombre, des fraises, de l'envers des feuilles et des lits de gazon, et qui finira par je ne sais quel être froid, quintessenciel et platonique qui ne rêvera même plus d'amour !

Ce pauvre dernier homme ! Vous parlez du désespoir de Napoléon III qui n'a pas la chance de se reproduire quand l'Empire français en aurait tant besoin ! Ce sera bien autre chose pour le dernier de nos arrière-neveux : il s'en coupera... la gorge !

141 Lui, qui tiendra sous ses pieds la nature vaincue, qui comprendra le mécanisme des univers et créera selon sa fantaisie, lui l'immortel, ne pouvoir donner un héritier à son immense empire, être maître de tout et produire le néant ! L'excès de sa puissance n'aura d'égal que l'excès de son malheur ! Il sera contraint de mettre un terme à son supplice par le plus affreux des suicides, celui de l'homme dont le génie ne connaît plus d'obstacles et qui sent ses membres paralysés ! — Hélas ! l'homme né de femme ne fuira point sa destinée terrible ! —

Que me parlez-vous d'étrangers, de Saxons, de Germains, de Français et de Russes ?

Il n'en est plus, vous dis-je. L'Humanité com-

prend trois grandes familles : les ouvriers, les artistes et les philosophes devenus tels par une instruction libre, par l'attrait. Ces trois familles se relient par des variétés innombrables. A leurs points de contact elles engrènent par des caractères ambigus : il y a l'ouvrier qui touche à l'artiste, l'artiste qui participe du philosophe, le philosophe qui tient de l'un et de l'autre, etc., etc...

La Spécialité n'est plus qu'une efflorescence de la Science générale et infinie, de la Science humanitaire aux mille rameaux. Nous sommes revenus à ces génies colossaux, sublime honneur de l'Italie du moyen âge, à Michelangiolo, Benvenuto Cellini, Raffaele Sanzio, qui savaient tout !

Telle sera la Patrie du Travail attrayant et libre, dans l'Avenir.

Que me parlez-vous de propriétés, de fermages, de redevances, de négoces, de professions qui nous enchaînent malgré nous dans un lieu, qui nous rendent esclaves de tel gouvernement, de tel public, de telle famille, de telles coutumes, de tels voisins ?

Il n'en est plus, vous dis-je. Les hommes ne sont plus fixés au sol comme des plantes ; ils ont la liberté d'aller et de venir, de rester toujours à la même place ou de voyager souvent ; on devine le choix du plus grand nombre.

La locomotion devient l'habitude la plus impérieuse de la vie. Les distances n'existent plus que dans la pensée. Les climats, les langues et les

mœurs s'harmonisent. On est chez soi partout : l'été, dans les Hautes-Alpes d'Oberland et de Savoie, l'hiver à Naples et à Cadix, l'automne à Turin, le printemps je ne sais où. Quand on est indisposé, on court aux eaux ; quand on s'ennuie,
142 l'on saute dans le premier convoi qui passe, dans l'agile navire qui déploie ses voiles ; on se met en route pour Lisbonne, Constantinople ou New-York, sur un caprice.

Les voyageurs ne sont plus entassés comme aujourd'hui sur des ponts de bateaux, dans d'affreux wagons. Le *train de plaisir* devient une réalité. Personne n'est laissé en arrière, il y a toujours des places. On part à son heure, on s'arrête à son gré. Les convois sont fournis de toutes les commodités, de tout le luxe, de tous les divertissements désirables. On y danse, on y chante, on y fume, on s'y couche, on y lit les meilleurs livres, on s'y exerce à tous les jeux d'adresse. Il n'est pas de salons et de bals plus animés que ceux des chemins de fer et des paquebots. Beaucoup d'Anglais et d'Américains ne connaissent plus d'autre patrie, ce ne serait pas sans danger qu'on les en arracherait.

Les douanes sont rasées, les frontières labourées, les passeports mis en pièces. Dans les lieux où l'on séjourne, on rencontre des gens amenés par le même attrait que soi ; ceux-là dans les villes, ceux-ci dans les campagnes ; les uns au bord des fleuves, les autres au haut des monts. L'inégalité des conditions ne met plus d'obstacles

à l'échange des sympathies, ni le prix des voyages à leur fréquence. Le transport est à peu près gratuit : le public rembourse seulement aux compagnies leurs frais d'exploitation.

— Ne vous frottez pas encore les mains, ne faites pas si vite vos malles, petits bourgeois crasseux. Avant qu'on puisse voyager ainsi, il faudra que toute aubaine ait disparu, que le Travail ait repris ses droits souverains, que votre race nuisible ait évacué la terre. —

Telle sera la Patrie de la Circulation attrayante et libre dans l'Avenir.

Que me parlez-vous des villes actuelles où l'on est entassé, foulé jusqu'à l'écrasement, cuit, rôti, gelé, trempé jusqu'aux os ?

— Villes aux faubourgs malsains, aux ruelles étroites, aux émanations infectes, aux expéditions nocturnes dans des fosses inexprimables ! Villes où se réjouissent les Maux contagieux, la Fièvre, la Scrophule, l'Ecrouelle, la Vérole, le Scorbut aux dents grises, et leur petit frère le Rachitisme qui les suit, en boîtant sur ses jambes tordues ! Villes où les poumons sont étouffés, les jambes fatiguées, les voix cassées, les génitoires taris, la peine centuplée, la mort hâtive ! Villes où les quartiers, les rues, les [143] places sont disposés d'après la fantaisie de gouvernants ou de capitalistes stupides ! Villes dont les chefs-d'œuvre d'architecture portent les noms des plus misérables des usuriers, des plus coquins des ministres, et

consacrent la mémoire des faits les plus insignifiants de l'histoire ! —

De ces sortes de villes il n'en est plus, vous dis-je. Les habitations des hommes sont dispersées au milieu des campagnes par groupes déterminés d'après l'analogie des travaux et des mœurs. Elles sont au bord des eaux, sur la pente des collines, près des lisières des bois, partout où se trouve un site agréable et sain. Il n'est plus de villages ni de métropoles. L'Isolement et l'Agglomération se sont détruits en se confondant. Le monde offre l'aspect des riants cantons de Vaud et de Zurich, moins le morcellement, les haies, les murs, les grilles, les tessons de bouteilles, les gardes et les chiens de propriétaires. C'est un grand tapis de verdure semé de maisons blanches, rouges, vertes, jaunes, fraîches comme les fleurs des prairies.

Les habitations des hommes sont disposées en cercles, en croissants, en squares, en corbeilles de plantes, en hermitages, au hasard ou au cordeau. Il y a des hôtels pour les individus qui aiment à vivre en association, des villas ombreuses, des cabinets d'étude pour les travailleurs. Les hommes étant reliés au moyen d'une équitable distribution des richesses, basée sur leurs facultés et sur leurs besoins, peu importe comment ils produiront et consommeront leur dividende social.

Certain groupe de bâtiments tirera sa désignation d'une grande phase historique, d'un siècle renommé. Toutes les divisions dont il se compo-

sera rappelleront les hommes et les faits qui ont illustré ce siècle. — Un autre empruntera son nom d'une contrée lointaine ; autant elle contiendra de pays, autant on établira de subdivisions dans le quartier dont il s'agit. — Un autre s'appellera comme un genre zoologique ou botanique ; sous-genres, espèces et familles se retrouveront dans l'ordre des demeures. — Un autre recevra sa dénomination d'un métier ; ses places, ses rues, ses méandres rappelleront les instruments, les inventions et les inventeurs appartenant à cette profession. — Un autre sera baptisé d'après la peinture, la sculpture ou la littérature d'une époque, et divisé suivant les mêmes indications utiles. — D'autres groupes réuniront, sans ordre apparent, toutes les branches des connaissances humaines. — Chacun peut compléter le tableau [14] de ces demeures libres, hygiéniques et agréables. J'en excepte les bourgeois qui n'ont pas plus de cervelle que des cigales !

Les ressources de l'Humanité devenant chaque jour plus grandes par la solidarisation des intérêts, ces divers groupes seront reliés par de magnifiques jardins, par des portiques splendides, chauffés et éclairés prodigalement. Dans tous ces lieux on étalera les attributions et les chefs-d'œuvre de toutes les sciences, industries, lettres et beaux-arts.

Ainsi les enfants pourront faire leur éducation au grand air, en se promenant, en satisfaisant leur curiosité, sans que leur développement phy-

sique ou moral souffre de la culture de leur mémoire. — Ainsi les hommes se rappelleront les connaissances acquises en leur enfance, car rien ne grave les souvenirs dans l'esprit comme la vue des objets. — Ainsi seront défiées les vicissitudes de l'atmosphère et les rigueurs des saisons. — Ainsi l'Hiver, le vieil ennemi, sera défait, enterré vivant sous ses neiges, fondu dans ses pluies glacées. — Ainsi sera multipliée l'existence humaine par le bien-être et le bonheur!

Telles seront les belles demeures des hommes dans la Patrie de l'Avenir.

Que me parlez-vous d'unions à perpétuité entre l'homme et la femme, de mariage légal, de monogamie, de polygamie forcées, d'adultères, de concubinages, d'infortunes et de meurtres causés par les alliances sexuelles?

Il n'en est plus, vous dis-je. On reste ensemble tant que l'on se convient, éternellement si l'on veut ; on a plusieurs hommes ou plusieurs femmes, si l'on s'en sent le courage ; on alterne, on varie ; on cultive l'amour de sa pensée et l'amour de sa chair. On comprend enfin le rôle de la Bacchante et celui de madame Roland. Quant au sort des enfants, il est assuré par l'organisation même des sociétés qui ne reconnaissent plus d'autre valeur que le travail et qui peuvent en livrer les instruments à quiconque leur donne des produits en retour.

Il faut que ceux-là même qui le voudront soient

libres de s'enfermer dans des couvents de travailleurs. La vie monacale est dans la nature de beaucoup de gens ; bien comprise, elle sera fort utile à certaines fonctions, par exemple celles de conservation et d'érudition dans l'intérêt de tous.

Tout est dans le vrai, dans le juste et le bien dès qu'il n'y a plus loi, rente, héritage, intérêts opposés aux vœux de la nature. [14] Aujourd'hui notre bonheur est encadré dans nos tristes moyens d'existence. C'est tout le contraire qui devrait être. Que l'homme donc règle sa vie sur ses désirs de félicité !

Telle sera la Patrie de l'Amour attrayant et libre dans l'Avenir.

Que me parlez-vous de systèmes, de sectes, d'écoles, d'universités, d'académies, de diplômes, de brevets, de parchemins sordides ?

Il n'en est plus, vous dis-je. Les découvertes de la science sont abandonnées à l'initiative de chacun, les esprits originaux sont enfin compris, estimés, encouragés. Mille nouvelles perspectives sont découvertes, les horizons les plus lointains s'illuminent de grands feux. La Folie du génie, la Folie des prophètes marche la tête ceinte d'un diadème d'or ! C'est un infernal bruit de presses libres ; partout étincelle la discussion. Les avocats, tribuns, littérateurs au jour le jour, pédagogues, démagogues, chefs de secte, de claque et de parti, les prétendus dictateurs de l'opinion reçoivent le coup mortel.

Telle sera la Patrie de la Science attrayante et libre, dans l'Avenir.

Ces patries de l'avenir ne seront plus soumises qu'à une seule loi, celle de la Transformation; elles se modifieront sans cesse. Le dogme sauveur de la régénération continue sera si profondément inoculé dans l'organisme humain que ces développements successifs ne le feront plus souffrir. Quoi de plus naturel en effet que l'application du principe révolutionnaire dans des sociétés dont la production et la consommation devenues immenses s'équilibreront par un échange toujours libre, toujours équitable, quant il n'y aura plus possibilité d'accumulation ou d'épargne, de hausse ou de baisse, de trop plein ou de disette, de coups de Bourse enfin! — Temps et Espace, Immensité et Infini, Echange et Révolution ne sont-ils pas synonymes?

Et se figure-t-on bien le nombre et la portée des découvertes que fera l'Humanité nouvelle quand tout homme travaillera suivant sa passion: quand l'ouvrier, quel qu'il soit, sera certain de recueillir bonheur et gloire pour prix de ses services; quand toutes les races, les connaissances et les affections humaines se soutiendront, se prêteront leur concours?

Ah! je n'ose y songer trop! Ce serait à me suicider, à en devenir fou! — Malheureux civilisé, répète en moi la voix intérieure, « pourris dans ton milieu, ne te donne pas la fièvre, le trans-

port au cerveau ; végète, comme tu pourras, de la vie quotidienne. Tu ne saurais te sauver que par l'audace de la pensée.

Sois donc vive, téméraire, rapide, ma pensée, comme l'épervier dans son vol! Jaillis de mes veines ainsi que la lave ardente du volcan déchiré! Monte, plane, nage, plonge dans l'air sans bornes! — Et toi, mon corps, mon pauvre corps, à la chaîne, à la chaîne!! A table pour manger, à table pour écrire, au lit pour reposer! Rivé, rivé toujours à la matière inerte! Toujours banni, toujours sur terre, toujours las de toi-même, toujours lourd, comme un ponton, à la voile tendue de ton âme qui t'entraîne à tout vent!

Ah! que me parlez-vous des patries de ces temps! Je suis, je suis l'heureux exilé : mon séjour est au ciel!!

VII

On m'a souvent fait le même reproche qu'à madame de Staël, à Châteaubriand, à Byron; on m'a dit que j'avais le style, les pensées et les passions d'un proscrit, d'un homme étranger à sa nation. Je tiens à grand honneur ces médisances, et prie le public de les renouveler.

Oh dites, dites encore! De grâce que je m'entende appeler exilé! Répétez que je ne compte plus dans l'illustre population qui grouille sous le clocher de mon village, subissant les caprices du

sous-préfet, du percepteur de l'Empire et de MM. les gendarmes préposés à sa garde! Dites toujours que je ne vous ressemble pas, que je ne ressemble à aucun de vos auteurs! Vous m'outrageriez en me comparant même aux plus illustres; je suis tout autre qu'eux. Faites-moi l'honneur de le croire et pour vous et pour moi.

La lueur de l'éclair est différente de celle des astres, l'aile du halebrand de celle du pierrot, l'oiseau pillard des villes. Ainsi mon style qui n'a pas eu de modèles et restera sans imitateurs; ainsi que mon existence aux allures capricieuses, aux habitudes errantes.

147 J'ai pris l'exil à cœur. J'ai voulu démontrer qu'on pouvait en tirer grand parti, qu'il affranchissait l'homme des mesquines vanités nationales, municipales et politiques, qu'il le détachait des préjugés du présent, qu'il lui dévoilait les horizons de l'avenir, qu'il le confondait avec l'humanité. A ceux qui me disaient perdu j'ai prouvé qu'une volonté de fer pouvait tout dominer, qu'une voix d'airain se faisait entendre de partout, qu'il n'était pas de désert pour le prophète, qu'il revenait de très loin, qu'il voyait de très haut.

J'avais les peuples pour auditoire : donc il m'a fallu parler plus fort que si je m'étais adressé seulement à l'un d'eux. Les douanes s'opposaient à la diffusion de mes pensées : donc il m'a fallu les jeter à tous les vents; à Bruxelles, à Turin, en Suisse, à Londres, au milieu des proscrits, dans les sols les plus stériles. Les ennemis de la

Liberté m'avaient frappé de bonne heure, dans l'âge où les opinions ne sont pas encore faites : donc il m'a fallu les acquérir plus difficilement par l'étude des nations dont je traversais les territoires. Il en est résulté que mes idées, ma diction et ma propagande ont pris un caractère plus général, moins actuel que celles des auteurs qui végètent dans leur pays, crachant sur leurs tisons, gagnant à ce métier et goutte, et rhumatismes, et rentes bien lourdes à la pensée nerveuse!

J'ai soutenu qu'on pouvait créer une littérature qui eût la Franchise pour règle, la Justice pour principe, le Monde pour soutien, les Peuples pour lecteurs, la Souffrance pour aiguillon, l'Harmonie pour compagne, la Liberté, la sainte Liberté, pour inspiration et pour but! Je l'ai nommé la LITTÉRATURE DE L'EXIL.

Je l'ai rêvée sonnant le glas de mort du privilège, battant le rappel des révolutions futures, tenant dans sa main ferme la torche, la faulx et le pamphlet strident, déployant devant les déshérités l'étendard de la Vengeance, courant, de son pied libre, sur les monts et les flots!

Je l'ai conçue découlant de la plume d'un homme jeune, sans réputation, sans engagement avec les partis, sans livres, sans encouragements, sans ressources, sans autre mobile que sa conscience!

Et sans hésiter davantage, sentant ma résolution plus sainte, ma décision plus ferme que toutes les intrigues de l'ambition vénale, je jetai par

le monde toutes les vérités qui me vinrent à l'esprit, estimant qu'elles étaient bonnes à dire, irréfutables, invincibles, à la seule condition d'être vraies!

« De ce jour, je jurai de n'être détourné par rien dans ma poursuite : ni par les privations, ni par les plaisirs, ni par les prévenances, les calomnies, les rancunes! Je jurai de maintenir contre les rois, les propriétaires, les tribuns et les gens de secte, contre le peuple aussi qui, bien souvent, se trompe! Je jurai de ne céder qu'à la raison, de ne me reposer que dans la mort, de marcher sur ma réputation de la veille au profit de la justice du lendemain, de négliger santé, bien-être, et vie même, de tout sacrifier, en enfant prodigue, au bonheur de dire vrai!

Je n'appelle pas littérature de l'exil les piteuses élucubrations des *chefs révolutionnaires*, leurs attaques monotones et niaises contre un nommé Bonaparte empereur, troisième de la race. — Un troisième larron beaucoup plus éveillé que les démocrates et les royalistes, qui changea de place avec eux, les envoyant à Londres apprendre un peu d'anglais et de politique. Un gars sans gêne, ma foi! qui déporta, transporta, sabra, mitrailla, s'engraissa pour son compte, ne faisant ni plus ni moins en somme que les autres ne firent, qu'ils ne feraient encore s'ils retrouvaient leur passé (1). —

(1) Le *Deux-Décembre*, c'est la belle de la Terreur rouge et de la Terreur blanche, c'est la septembrisade du bonapartisme.

Je n'appelle pas ainsi les petits factums, les rééditions, contrefaçons, pastiches, marqueteries, plagiats puérils, dérisoires, plats, exhumés des vieilleries politiques de 93.

Je n'appelle pas ainsi les journaux qu'on a tenté de faire naître en exil, et qui tous ont misérablement péri dans leur nationalisme chétif, sous la cruelle étreinte de partis étranglés.

Je n'appelle pas ainsi les discours, toasts, sermons, ululations, chansons à boire frrrançaises, gaudrioles éminemment démocratiques qu'on hurle devant peu de partisans et beaucoup de verres.

Je n'appelle pas ainsi tous les petits pamphlets doux-amers qui n'écorchent personne, n'ébranlent rien, nient et affirment moins encore, et nous apprennent solennellement que la terre est ronde, Ledru-Rollin bel homme, Napoléon laid, Joinville sourd, et Chambord affligé.

Je n'appelle pas ainsi ce fatras d'arrêtés, de manifestes, proclamations, professions et confessions de foi, décrets, avis, programmes : pauvres fœtus avortés sortis des mille crânes rivaux de nos petits Jupiters modernes.

Je nomme tout le tas des salades, des salades démocratiques [149] et sociales où chacun apporte sa feuille, dans lesquelles on met peu de vinaigre et beaucoup d'huile, dont tous mangent par politesse en se tenant le cœur à deux mains, qui fatiguent autant à digérer qu'à faire, qui n'excitent, n'enflamment, ne désaltèrent, ne nourissent

personne : compositions analogues en politique au fameux thé de madame Gibou en gastrosophie!!

Je réserve le titre de LITTERATURE D'EXIL pour une conception dans laquelle un homme dépense toute sa force, tout son travail, qui lui coûte veilles, méditations, angoisses, qui fait comprendre les mœurs, les émotions, les occupations, les vicissitudes de la vie de proscrit, qui soit comme le journal, le miroir, le cri, le chant accoutumé des grands peuples de l'avenir, errants encore.

Je le réserve pour une œuvre jeune, fraîche, vierge, verte, simple et sauvage comme la première fleur d'un monde nouveau : pour un recueil de pensées abondantes, flexibles, pareilles aux lianes de la forêt qui tendent leurs petites mains affectueuses aux grands arbres afin de les unir et de les préserver des rigueurs des saisons!

Ainsi moi, tendant mes bras aux nations futures, voilà ce que j'ai tenté de faire pour l'éternel opprobre des despotes et des prévaricateurs, pour l'éclatante revendication des faibles, pour l'extrême vulgarisation des problèmes sociaux les plus ardus et les plus pressants, pour la satisfaction des besoins intellectuels du travailleur de nos jours. — Accessoirement aussi, pour la confusion des grandes renommées qui remplissent l'exil du bruit de leurs querelles vaines, de leur outrecuidance. —

Voilà ce que j'ai tenté de faire pour tous les peuples, tous les hommes, tous les âges, toutes

les situations de la vie, pour la cause du prolétaire, de la femme, de l'enfant, et aussi de l'animal qu'on maltraite et malmène. Car je veux que rien ne manque à l'esprit de ma protestation, rien de ce qui dépend du courage et de la bonne volonté d'un homme juste.

Voilà ce que j'ai tenté de faire, explorant les routes nouvelles, tressaillant à tout bruit d'armes, de plumes ou de paroles, lisant un peu, réfléchissant beaucoup, prophétisant plus encore.

Je m'assure en effet qu'il est une science de l'Avenir, positive, immense, sœur et fille de l'Histoire, plus utile, plus consolante, plus attrayante pour l'humanité. Je m'assure que certaines intelligences sont incapables d'épeler dans les caractères du présent, et merveilleusement aptes à lire sans hésiter dans ceux de l'avenir.

[150] Pour ma part, dans les mille rouages si compliqués de la civilisation actuelle je ne vois rien, ne comprends rien que l'injustice et le désordre; quant aux détails, je ne saurais prendre la peine de m'en préoccuper. Il m'est impossible de prévoir un seul des résultats probables du choc en retour de tant d'intérêts qui n'ont pour loi que le hasard. Tandis que dans le futur tout m'apparaît clair, simple, précis, exempt de contentieux, pour ainsi dire. C'est une écriture nette, ferme, ce sont de droits chemins : je puis lire à toute distance. Que les myopes et les borgnes s'enfoncent jusqu'au nez dans le livre de la vie pour en distinguer les lettres les unes après les autres! Les

hommes à vue longue le parcourent par chapitres afin d'en saisir l'ensemble d'un coup d'œil.

Enfant d'un pays en décadence, victime de l'injustice du siècle, il n'est pas surprenant que je cherche le bonheur dans les âges qui ne sont pas encore. Ah puissé-je entraîner sur ma trace les quelques êtres qui me sont chers! Puissé-je les sauver des dangers du présent, les abriter dans l'arche d'alliance qui flotte sur les déluges, entre le Vieux et le Nouveau Monde!

Si mes forces ne m'ont pas trahi, si j'ai réussi dans mon entreprise, si j'ai comblé des vides, si j'ai fait un travail, l'Avenir le dira. Je récuse le jugement de mes contemporains. Ils sont trop affairés, trop tremblants pour leurs intérêts, trop menacés dans leurs existences, pour m'entendre et me voir. Ils ne savent plus où donner de la tête; sur le sol mouvant ils piétinent comme des oisons sur le fer rouge; ils n'osent plus dire un mot, plus avancer d'un pas. Les événements dépassent la portée de leurs intelligences.

Ils se renferment dans leurs maisons, tirent la clef derrière eux, s'attablent, mangent comme quatre, boivent comme dix, crèvent d'aise. Et bonjour les amis, les ennemis, la politique, la guerre, et la Démagogie, l'affreuse! *E felicissima notte!* Danse, Napoléon! Défends-toi, Sébastopol! Mourez si vous voulez, Caïns en habits rouges, pauvres soldats de France, guerriers de par la misère et la faim! Flambez, feux d'artifice! Paye, peuple, des deniers et du sang. Nous digérons :

donc tout va bien. — Ainsi font et disent les bourgeois.

Pendant ce temps les rats, les gros rats d'égoût sont sortis ; ils ont fait toilette au clair de lune, ils se sont installés aux Tuileries et ripaillent d'importance. Sonnez clairons et musettes! les décembraillards sont unis.

[151] Toutes ces braves gens de France, tirent, bouttent, volent, grignottent, trottent, ramassent, entassent, chacun de son côté. — Plus vite que cela donc! Rentrez vos foins, rentrez vos bêtes! Sauve qui peut! Récolte est faite! Voici l'orage, voici la guerre! L'Invasion est à vos portes!

Hurrah! bourgeois. Vous êtes pris comme larrons en foire, la main dans le sac. Vous serez pendus et ne vous appellerez frères que quand vous gigotterez, chacun pour votre compte, sur le bois des potences.

Ah! beaux violateurs du droit, enfouisseurs d'argent, exploiteurs d'immondices, remèdes d'amour, bourgeois! vous voulez vous isoler de l'univers? Eh bien! l'Univers ouvrira sur vous les gueules de ses abîmes et vous broiera tout vifs entre les dents de ses rochers.

Et dansez maintenant, comme dit le bonhomme Lafontaine!

VIII

Si jamais je retombe dans le trou qui m'a vu naître, voici ce qui se passera :

— « Courons voir l'étrange voyageur, diront les gens. Et beaux comme des astres, dans leurs habits de fête, ils se presseront sur mon passage.

» Et d'où venez-vous ainsi ? Comment diable avez-vous employé ces longues années d'absence ? Quelles routes avez-vous suivies sur le globe tourneur ? »

— Que vous importe, champignons ? Vous êtes-vous inquiétés de moi quand j'étais sans gîte, quand j'avais soif de tout ce qui fait vivre ?...

— « Courons voir l'étrange voyageur, diront les gens. Et curieux comme des chouettes borgnes, ils me barreront le chemin.

» C'est beau, n'est-ce pas, c'est bien beau l'Espagne et l'Italie, les prodiges des arts, les œuvres des grands maîtres, les immenses musées, les temples magnifiques, les cirques, les tombeaux :
15 Rome, Grenade, Madrid, Venise, Naples, l'Alhambra, le Vatican des papes ! ?

» C'est bien grand, n'est-ce pas, la mer ? C'est bien haut, l'Alpe blanche ? C'est bien vert, la Hollande ? C'est bien noir, l'Angleterre ? Dites-nous quelque chose ? »

— Lisez cela dans vos feuilletons, bavards à ressort ! Je ne sais pas, comme eux, raconter avec grâce et sans faire d'allusions politiques.

— « Oh qu'à cela ne tienne ! Nous sommes libres maintenant, vraiment Frrrançais, vraiment républicains ! Vous pouvez tout dire ; la police

nouvelle nous permet de jaser et de chanter : aussi faut-il entendre comme nous nous en donnons! »

— Donnez-vous-en donc tout seuls, bourgeois enrhumés, empantouflés, ensabottés, emmitonnés, poussifs! Demandez même pour cela la très gracieuse autorisation de vos gouvernants! Car à vous dire vrai, vous me sortez par tous les pores, comme une sueur de canifs? Avez-vous bien compris?...

— « Mais vous avez couru si longtemps? Cela ne vous a donc servi de rien? Alors à quoi bon tout l'argent dépensé par votre chère famille? Vous n'en savez pas même autant que nous qui sommes de vrais ânes bâtés! »

— Que voulez-vous, beaux Messieurs si savants, belles dames si fûtées? j'ai la tête dure apparemment. Un touriste français en apprendra certainement plus en six semaines par la portière de sa voiture que moi, pendant six ans, parmi le peuple de tous pays.

« ..... Oh l'imbécile personnage, diront-ils, en me tournant le dos! »

— « Courons voir l'étrange voyageur, diront les gens. Et s'esbaudissant, festoyant, grimaçant, cancanant, rigoulant, ils se ramasseront devant ma porte.

» Oh! mais là, cher ami, vous n'êtes pas trop changé! Vous avez bien, par-ci, par-là, quelques

rides, quelques cheveux gris, mais çà n'y paraît point. Et puis l'on ne court pas le monde sans se divertir, eh!? Nous vous aurions reconnu dans la vallée de Josaphat, notre bon camarade! De vrai, vous avez gardé la même figure, les mêmes manières avenantes! (Ils le diront). Ah nous avons toujours bien pensé à vous, nos yeux ont été constamment tournés de votre côté, nous vous sommes restés éternellement [153] sympathiques. Ah! nous avons bien pris part à toutes vos peines et vous n'êtes jamais sorti de notre cœur! » (Ils le diront encore!)

— Vertueux apothicaires, très honorables usuriers, barbiers, médecins et tabellions, hommes honnêtes et modérés qui chérissez les melons, les pruneaux et l'aurore! Je vois avec satisfaction que vous n'avez pas maigri pendant mon absence, ce qui aurait altéré considérablement l'expression intelligente de vos physionomies. Mais qui donc vous priait de vous occuper tant de moi, de me déchirer à belles dents, d'applaudir à tout ce qui était fait contre ma liberté, de rendre mes ennemis plus acharnés, mes amis plus indifférents, mes parents plus attentionnés encore? Qui donc vous en priait? N'aviez-vous pas assez de travail à voler, saigner et tourmenter le pauvre monde? Que ne me laissiez-vous la paix, la paix au nom de Dieu? N'étais-je pas mort de par les lois qui font votre bonheur? Est-ce qu'une seule fois je me suis occupé de votre murmure d'insectes? Qu'a vous-nous de commun, je vous prie!...

« ... Oh le brutal personnage, diront-ils, en me tournant le dos! »

Pourquoi rentrer jamais parmi tous ces provinciaux à la panse bouffie? Quelle nécessité de subir leurs regards hypocrites, leurs rires d'hippopotames, leurs éternelles digressions sur les grands intérêts de la localité, leurs appréciations politiques, philosophiques, théoriques, pratiques, critiques, diplomatiques, stratégiques surtout? Comment les écouter, leur parler, leur répondre? Comment vivre un seul jour au milieu de ces mangeurs, ribotteurs, chanteurs au lutrin, pêcheurs au budget et à la ligne?... Oh! je n'irai point.

Ces gens-là s'imaginent qu'un vagabond de mon espèce passe sous les cieux d'azur pour griffonner des relations de voyage, qu'il glisse sur les eaux vertes pour lire le guide du voyageur, qu'il se mêle au peuple pour décrire ses costumes et ne rien savoir de ses aspirations.

Moi, je contemple les vivantes étoiles et la transparence des flots; je m'entretiens avec tous les êtres et ne veux pas les disséquer comme j'ai fait des cadavres. Si je regarde les ondes limpides, c'est pour m'y plonger. Si j'aime le gazon et l'ombre, c'est [154] pour m'étendre de tout mon long. Si j'adore la nature, c'est pour ne pas la salir d'encre!

Si je suis l'ouvrier dans ses travaux et ses fê-

tes, ce n'est pas pour insulter à sa dignité, pour toucher son ouvrage du bout de mes doigts blancs, pour le décrire, lui, comme un sujet d'histoire naturelle, une machine à production! Non, c'est pour prendre des leçons de persévérance, de courage, d'utile savoir et d'égalité d'humeur; c'est pour sentir sa main dans ma main, c'est pour lire au fond de ses yeux et de son verre; c'est pour observer l'homme là seulement où l'on peut encore le connaître.

Recueille-toi toujours, mon âme, devant l'Infini!

Ces gens-là, les bourgeois de mon endroit, me recevront amicalement du bout des lèvres; ils m'inviteront à leurs thés économiques, à leurs parties de langue et de calomnies. Ah! que nous vous aimons, diront-ils. Et sur ce coup-là, les femmes surtout prendront quelque singerie nerveuse. — Un seau d'eau fraîche, s'il vous plaît!

Mais chose singulière! Pourquoi me regardent-ils de la sorte? Pourquoi font-ils cercle autour de moi? Pourquoi m'adressent-ils la parole? — Homme! défie-toi de leur politesse. Les bourgeois sont en dessous comme des fouines. Ils te parlent, donc ils te trompent; ils te saluent, donc ils te détestent. Ces axiomes sont irréfutables, comme celui du plus court chemin par la ligne droite.

Oui, lorgnez-moi bien, colimaçons. Vous n'y verrez absolument rien; je veux rester impénétrable à tous. Je vous connais, donc je vous mé-

prise, et je vous défie de me jamais surprendre. Pour vous faire honte de votre laideur, je voudrais consentir à la partager. Marionnettes vous êtes, marionnette vous me verriez. Je vivrais de votre vie stupide : j'aurais le même maintien, les mêmes gestes que vous, je ferais les mêmes saluts : et cependant je ne vous ressemblerais pas. Je vous poursuivrais, je vous obséderais partout, comme une ombre, comme un cauchemar! Ah! ce ne fut pas un heureux jour pour vous, celui de ma naissance!

— « ..... Oh le satanique personnage, diront-ils en me tournant le dos! »

Si ma franchise, si mon extrême sauvagerie pouvaient encore se plier aux manières du *beau monde*, je voudrais y rentrer une année seulement. Afin de me venger de la sottise millionnaire et [155] légionnaire qui m'imposait dans mon enfance! Afin d'être méprisant, outrecuidant, insolent, impertinent avec tous ces valets! Afin de leur faire payer leurs dédains d'une manière bien plus sanglante encore que ne l'a fait l'homme de Décembre! Afin de les peindre de la bonne façon : trembleurs, esclaves, ladres, prévaricateurs, menteurs, gourmands, se rendant estime pour estime, visites pour visites, et dîners pour dîners! Afin de donner le fou-rire aux générations pendant bien des siècles aux dépens de ceux qui se sont réjouis des saturnales du pouvoir, qui les ont encouragées, bénies, payées, qui ont ceint de la

couronne d'or une tête de fanatique enluminée de sang et de vin!

O mon cœur fatigué! puisque tu ne peux te dilater sur l'estime, contracte-toi donc sur le mépris, le Mépris aux cheveux de serpent qui te fera saigner par mille blessures affreuses!

IX

Et non seulement les personnes, mais aussi les choses de la tranquille Bourgogne n'auraient plus de charme pour moi!

Tu coulerais trop paisible au gré de mon impatience, rivière des vallées, entre les joncs et les myosotis de tes rives charmantes. J'ai vu trop de torrents, de grands lacs, de vagues salées pour me plaire encore au bord de l'Armançon :

« Un tout petit ruisseau, coulant visible à peine,
Un géant altéré le boirait d'une haleine. »

Que me diraient le martin-pêcheur, le grimpereau, le pic aux ailes fortes qui crie, qui vole entre les peupliers? Que me diraient les senteurs des oseraies? Que me diraient l'abeille, le grillon, la grive vendangeuse et le perdreau trotteur, et le chevreuil de la forêt?

Rien. Rien non plus le lézard, le lapin réveillé qui lustre sa moustache dans les pleurs de la nuit, ni les moineaux vandales qui s'abattent sur les

grands chanvres; rien ne me diraient plus mon chien et mon fusil.

Quand je jouissais de tout cela, mon âme n'était pas encore [156] usée par le frottement des hommes, par six ans, tout un siècle! de concubinage avec la médiocrité. — La Médiocrité! la vieille fille maigre, rousse de cheveux, plombée de teint, tout en os, en rides, en griffes et en dents, toujours inassouvie, toujours fidèle, me ramenant tous les soirs à sa couche abhorrée! —

Alors j'étais simple, neuf au bonheur. Et maintenant... Maintenant je serais un spectre au milieu de cette nature verte! Et si j'allais m'asseoir parmi les herbes, auprès des eaux, je ressemblerais au cadavre rejeté par la tempête qui longtemps en a fait le jouet de sa fureur!

ESPAGNE.

HASTA ! HASTA !

Madrid, décembre 1853.

159 « BÉHOBIE ! — Le dernier gendarme, le dernier douanier français ! Les dernières faces d'esclaves insolents, de grossiers valets, de chiens de garde à moustaches et impériales taillées comme celles de leur maître ! — Tirez le rideau, ma voisine, que je ne voie plus rien derrière moi ! Dieu merci, j'ai passé la première moitié du pont de la Bidassoa : nous ne sommes plus en France ! »

Ainsi je disais en traversant la frontière au mois de Novembre 1853...

Et maintenant, ajoutais-je, je respire ton air, mon cœur bat dans ta poitrine, mes pieds touchent ton sol trois fois béni :

Salut, Espagne, salut !

Salut, sentinelle espagnole ! Je me découvre avec respect devant ta majesté culottée bleu-de-ciel ! Salut, royal chemin espagnol ! Tu es affreux, épouvantable ; mais je m'incline profondément jusque dans tes ornières. Salut, sierras chauves, plaines calcinées ! Salut, visages de bronze, orgueils d'airain, bras de fer, jarrets d'acier : bons et joyeux enfants !

Salut, Espagne, salut!

Salut, *mayoral*, *delantero*, brodés d'or et de soie! — Arre! *Collegiala*, *Generala*, *Capitana*, *Carbonera*, *Beata*, *Leona*, *Vieja*, *Revieja*, et toi, *Boticario*, le roi des *caballos!* — Hasta! *Caete*, *Caete!* — Frappe, *zagal!* — Emporte-moi sans trop de cahots, rapide attelage de la *Compagnie Péninsulaire!* Que je puisse rendre fidèlement mes impressions de route!

160 Salut, Espagne, salut!

Je sors de la France-caserne, de la France-couvent, de la France-mômie, de la France-tombeau! J'ai depisté fort heureusement les molosses gardiens de cet héroïque empire. Je mets le pied sur une terre où les gouvernants même sont contraints de tolérer la joie. Décrire l'Espagne, c'est chanter de continuelles fêtes. Aussi, je l'espère, ma voix résonnera fraîche, vive, animée comme celle de l'oiseau délivré de sa cage.

Salut, Espagne, salut!

Salut, pays balancé par deux mers amoureuses, arc-en-ciel radieux que le vivant soleil fait briller tous les jours! Salut, contrée fertile qui donne les beaux fruits, le blé, l'argent et l'or à qui veut se baisser! Salut au ciel bleu-noir où dorment tant d'étoiles! Salut aux chants, aux danses qui ne finissent que pour recommencer!

Salut, Espagne, salut!

Salut! *Bilbao*, *San-Sebastian*, *Santander*, *Vigo*, *La Coruña*, ports florissants de Cantabre et de Galice qui grandissez si vite! Barques commer-

çantes, voguez, nagez, légères comme les jeunes basquaises, nattées comme elles de la tête aux pieds, portant de belles devises dans vos agrès!

Salut, Espagne, salut!

Salut! Tous tes enfants sont poètes : les Pyrénées font chanter le Basque; le Guaderrama, le Madrilègne, et la Méditerranée, l'Andalou.

Salut, Espagne, salut!

Salut, ô noble terre, conçue par l'Europe et l'Afrique dans un ardent transport! Au loin, j'entends sur tes montagnes les grandes voix des *Riego*, des *Padilla*, des *Mina*, des *Valdes* appelant tes peuples à la liberté.

Salut, Espagne, salut!

Oh vivent les contrées du Midi qui se baignent dans les flots du soleil, dans les merveilles des arts! Vivent l'Orient, l'Italie, l'Espagne! Je les aime sans y songer, moi qui n'estime l'Angleterre qu'en me faisant violence. Chaque fois que j'arrive dans une grande ville du Nord : Londres, Paris, Cologne, Bâle même, il me prend un serrement de cœur. Et je suis toujours joyeux en franchissant *la puerta de Bilbao en Madrid.*

Salut, Espagne, salut!

LOS PASSAGES.

161 Sous le haut ciel d'Espagne toujours clair, aux rives de Biscaye aimées par les tempêtes, au milieu des provinces libres et fertiles qui forment

le Nord de la Péninsule, entre Saint-Jean-de-Luz et San-Sebastian, quelques maisons blanches sont posées sur la croupe d'un grand rocher dont la face intrépide regarde l'Océan et tient tête à sa rage.

Dans le courant des siècles ce rempart naturel a faibli ; la mer mugissante, avide de liberté, l'a troué des milles pointes de ses lames errantes. Et par la brèche ouverte, comme par une fenêtre, elle a lorgné la terre, l'a trouvée de son goût, s'est avancée, s'est étendue sur les plaines, agrandissant chaque jour sa porte d'entrée, formant un lac d'azur au devant du village qui sourit au soleil. — On appelle ce lieu *Los Passages*.

Là le grand Atlantique caresse tendrement aujourd'hui la blessure qu'il a faite en un jour de fureur. Là les vagues redisent leurs éternelles plaintes au rocher qui les écoute avec sa complaisance éternelle. Là l'hirondelle blanche jette son cri perçant qui fait venir l'orage. Là les fraîchissantes brises, les nuages des cieux, les refrains monotones du matelot vous plongent dans des rêves sans fin. Là n'abordent jamais les hommes des villes que si leurs navires sont en détresse. Et dans la baie tranquille ils trouvent un refuge contre la tourmente, un beau sol oublié par la nature au milieu de la Civilisation.

Quand j'y passai, c'était de grand matin, et je chantais comme un pinson. Je m'étais surpris à

aimer ces maisons blanches, ces flots dorés, ces pêcheurs basques en blouses rouges, leurs vieilles barques, leurs femmes robustes et leurs enfants hâlés. Je me disais que deux êtres aimants seraient bien là pendant les longues soirées de juin, occupés à enfoncer leurs pieds dans la mer, leurs regards dans les cieux !

Et je savais sur qui reposer ma pensée....

LA CORRIDA DE TOROS EN MADRID.

Madrid, Julio 1853.

« Les animaux, d'après la correspondance, signifient les affections; les animaux utiles les affections bonnes.

Swedenborg.

I

[162] On ne peut bien observer le génie d'un peuple que dans les grandes manifestations de sa vie publique. En France, il faut voir une révolution ; en Suisse, une fête civique ; en Angleterre, une course au clocher; en Italie, les musées et les théâtres remplis de foule; en Espagne, la *corrida de toros.*

Si l'homme se dépouille facilement de son caractère devant les exigences du progrès, la nation résiste davantage. Chacune de ses fêtes tient par des racines profondes à ses traditions et à ses tendances. Appartenant à tout le monde, les solennités nationales ne sont la propriété de personne; le temps seul peut en faire justice lorsqu'elles sont tombées en désuétude. De là vient que longtemps après que les usages de la vie quotidienne ont été effacés, les langues altérées et les

costumes déchirés, les fêtes du peuple [163] se conservent encore comme un témoignage que peut consulter l'histoire, et comme un culte que la génération présente accorde à celles qui l'ont précédée.

C'est ce qui arrive pour l'Espagne entraînée, depuis quelque temps, à toute vitesse, sur la pente rapide que la civilisation parcourt. Tandis que le vent de la révolution balaie sans pitié ses mœurs, sa langue, ses costumes, ses chants et ses danses, ses fêtes tauromachiques se conservent très brillantes encore.

En effet, tout le caractère espagnol est là. La corrida, c'est la grande réjouissance, mille fois plus précieuse au cœur du peuple que les préoccupations politiques qu'il dédaigne, que les bals, le théâtre et les processions religieuses qui tiennent à peine le second rang dans ses distractions les plus chères.

Pour assister à une course, l'ouvrier se passe de manger tout un jour, il vend ses habits, laisse jeûner sa famille, oublie tout. La vertu la plus farouche ne sait pas résister à l'attrait d'un billet gracieusement offert. Le vieillard s'y fait porter, et la mère y conduit ses enfants dès qu'ils peuvent se soutenir. Ce jour-là, point d'intérêts, d'affaires, d'amitiés ou de plaisirs qui tiennent; pendant les quatre heures que dure la *funcion*, il semble que le cœur de la capitale se soit retiré de son centre pour aller battre de toute sa force dans un cirque, à l'extrémité des faubourgs.

Le vrai roi de ce pays, c'est l'homme qui sait le mieux enfoncer l'épée longue entre les épaules de la bête; le vrai trône, c'est le cadavre du taureau. Aux *matadores* fameux, à *Montes*, *Cuchares* et *Chiclanero*, les sympathies du public, les faveurs de l'opinion, les sentiments les plus tendres, de royales obsèques, et des noms que la postérité répétera lorqu'elle aura perdu la mémoire de tous les autres.

Je suis convaincu que le plus sûr moyen de soulever une révolution en Espagne serait de prohiber les courses de taureaux. Ce peuple supportera tout : la misère, la faim, le choléra, sept années de guerres civiles atroces, des commotions et des épreuves sans fin. Mais malheur au gouvernement qui porterait la main sur les plaisirs et le luxe qui sont l'âme de sa vie!

C'est qu'il faut bien l'avouer, quelqu'adversaire qu'on soit de ces divertissements sanguinaires, aucun spectacle au monde ne peut donner une idée de la magnificence d'une course de taureaux dans la *très héroïque* capitale des Espagnes; aucun ne peut faire naître dans l'âme humaine d'émotions plus fortes, plus terribles; [164] le grand génie de Shakespeare ne rêva pas de drame plus fécond en péripéties.

II

Ecoutez et voyez! — Les clairons retentissent. Le *très excellent ayuntamiento* occupe, au centre du cirque, sa tribune réservée que pavoisent les couleurs d'Espagne, or et pourpre. L'arène est immense. Glorieux Amphytrion des fêtes du midi, le soleil étincèle sur les amphithéâtres qui regorgent de spectateurs. Pas une place vide, pas une figure attristée. Que de luxe! Quelle profusion de fraîches couleurs sur ces parures de fées! Que de parasols et d'éventails gracieusement agités! Que de fruits d'or dans les mains des enfants! Que de soie, de diamants, de blanc et d'écarlate!

C'est une impatience, un délire, un enthousiasme, un tonnerre d'exclamations bruyantes, une joie, une folie qu'on ne retrouve nulle part; c'est de la frénésie. La fièvre parcourt cette enceinte aussi rapidement que le ferait une secousse électrique. Qui pourrait redire les conversations, les proverbes, les saillies lancées au hasard, à propos de tous les détails sérieux ou insignifiants de ce drame?

Pour le tenter, il faudrait se sentir animé de cette verve castillane si pleine d'ironie et d'à propos; il faudrait posséder la science tauromachique. Il faudrait surtout être initié à tous les secrets de cette langue si expressive, si élégante, si riche, si souple, si musicale, qu'il semble qu'on ne puisse plus en parler d'autre lorsqu'on l'a en-

tendu résonner entre les blanches dents des filles de Madrid. Il faudrait vivre, sentir, aimer comme ce fier peuple, à la fois le plus sobre et le plus artiste de tous ceux que l'Europe nourit de son sein fécond.

Je laisse les écrivains que domine encore un étroit amour-propre national renouveler l'oiseuse et éternelle discussion qui doit décider de la supériorité de l'Espagne ou de celle de la France. Ces rivalités ont fait leur temps ; elles sont pour le moins ridicules au milieu des nations qui tendent à s'unir. Elles n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui que les coutumes et les langues se confondent, que les hommes correspondent d'un bout du monde à l'autre, grâce aux découvertes du siècle, à d'incessantes relations commerciales et industrielles, au grand nombre et à la rapidité des voies de transport.

Pour moi, *gitano* du socialisme, enfant de la France par la naissance, mais fils de l'humanité par les actes, j'estime qu'il n'est pas de peuple supérieur, inférieur ou égal aux autres; mais que tous sont différents et que l'harmonie de l'ensemble résulte de ces diversités. S'il existait une nation qui ne différât pas de ses sœurs, elle n'aurait ni génie ni raison d'être : elle serait inutile et condamnée, car les peuples inutiles ne vivent pas.

Oh pour le courage, l'esprit, les arts et l'amour, c'est une grande patrie cette terre de feu où combattit le Cid, où Cervantes pensait, où peignit Murillo, où Byron conçut l'idée du plus immortel

de ses poèmes! Que ses fils en soient fiers : ils n'ont rien à envier à d'autres!

III

Mais pourquoi toutes ces pompes? Pourquoi la *calle d'Alcala* regorge-t-elle de foule, de militaires, de cavaliers et de voitures, comme aux jours de révolution? Pourquoi cet appareil des plus grandes cérémonies?

Involontairement l'esprit se reporte à ces tournois du moyen-âge où la lance se brisait contre la lance, où le noble chevalier cherchait parmi les grandes dames la beauté qui portait ses couleurs. Ou bien l'on ramène sa pensée sur l'un de ces combats singuliers où Dieu prononçait entre deux champions illustres.

Hélas! ce n'est rien de tout cela; il ne s'agit que d'une besogne d'abattoir. Dans cette lutte, une dizaine de bouchers assommeront un pauvre animal, et Dieu sera du côté des coupables. Quant à ces petites bourgeoises, vêtues en châtelaines, elles vous appartiendront, comme à d'autres, si vous pouvez les payer. Ici le beau rôle est à la brute; tous les êtres humains rassemblés dans cette enceinte sont plus farouches que le taureau qui va mourir.

IV

[1 6] La fanfare éclate de nouveau. Sur des coursiers d'Andalousie s'avancent deux *alguaziles* vêtus de noir. Ils se découvrent et s'inclinent devant les membres de la municipalité. Que leur demandent-ils? La permission d'introduire dans le cirque la Mort hideuse dont ils portent la couleur.

A la suite des *alguaziles*, comme une meute de dogues démuselés, défile la bande sanguinaire. Ces hommes sont revêtus des plus riches costumes espagnols; quelques-uns portent sur eux pour plus de deux mille francs de soie, de velours, de paillettes d'or et d'argent.

Voici les *matadores* pleins de sang-froid, les *banderilleros* agiles, les *picadores* montés sur des rosses efflanquées et rapides comme des éclairs. Voici les mules avec leurs draperies flottantes et leurs mille grelots retentissants. Puis viennent leurs conducteurs qui s'efforcent de les retenir, et enfin la foule des *toreros* confondus avec les mâtins avides de carnage. — Tous se pressent et brûlent de répandre du sang.

Enfin les clefs du *toril* sont remises aux mains des *alguaziles*; toutes les formalités légales sont remplies; c'est en toute conscience que l'homme peut tuer maintenant. Les *toreros* se dispersent dans l'arène, agitant des lambeaux d'étoffes éclatantes, éperonnant les chevaux, attendant l'ennemi.

V

Une porte s'ouvre. Le voilà! Le voilà! C'est le taureau. Et d'un bond, l'animal est au milieu de l'arène...

Mille cris l'accueillent : « Qu'il est grand! Qu'il est fort! Que sa devise est belle! Bon taureau! Taureau de lutte! » — On répète [167] son nom, et le nom de l'éleveur, et ceux des animaux de même race qui se défendirent vaillamment. — On lui montre le poing, on le harangue, on le siffle, on le provoque; les vociférations de haine et de mort le poursuivent. Dans cette foule immense il n'est pas une femme, pas un enfant qui versât une larme pour racheter la vie de la pauvre bête, qui volontairement se privât du spectacle de sa mort.

L'animal s'est arrêté. Lui qui parcourut libre des prairies sans clôtures, il s'étonne de se trouver seul au milieu de tant d'hommes rassemblés dans un étroit espace. Il écoute tous ces bruits confus; il aspire l'air chargé d'électricité, de chaleur et de parfums; ses oreilles se sont dressées; ses naseaux sont large-ouverts; il bat ses flancs de sa queue.

Et puis, par degrés, il s'irrite de ces exclamations furieuses, des couleurs éclatantes et du son déchirant des instruments de cuivre. Il a frémi sur ses forts jarrets, ses yeux sont rouges de sang... Et sous ses sabots de devant il fait voler la poussière.

Gare! Gare! Malheur à celui qu'il atteindrait!

Pourquoi donc fuyez-vous, *toreros* avides d'exploits? Pourquoi sautez-vous par dessus la barrière et ne l'attendez-vous pas? C'est maintenant qu'il serait glorieux de le faire agenouiller devant votre valeur.

Le noble animal est digne de vous. Demandez aux rudes pâtres qui le gardaient sur les bords de la Guadiana s'il recula jamais devant l'homme; demandez-leur s'il est lâche, et si jamais rival s'approcha de sa blanche maîtresse.

Ils ne l'attaqueront pas. Devant ses pieds fourchus ils déploieront quelque étoffe brillante pour l'exciter et savoir ce qu'il va faire. Comme un essaim de mouches diaprées, ils tourbillonneront autour de lui, l'aiguillonnant, le pressant de tous côtés, par devant et par derrière, avançant, reculant, se dérobant quand ils se sentiront menacés.

VI

Cependant le *picador* a bandé les yeux de son cheval; il le pique sans relâche et l'amène en face du taureau.

168 *Ahora! Ahora!* L'animal recule d'un pas, se ramasse sur lui-même et s'élance, tête baissée, sur le groupe vivant. Mais l'homme est bien en selle, et le bois de la pique, solide. Le taureau cède: il a senti le fer mordre son cou.

Le premier sang a coulé. Furieux, le taureau

bondit sur les haillons qu'on lui présente. Hommes et bêtes s'animent jusqu'à la rage.

Ahora! Ahora! De nouveau les adversaires se rencontrent ; de nouveau l'animal s'est élancé sur l'homme; une seconde fois a coulé son sang. Mais la pique se brise dans la main du cavalier; homme, cheval sont soulevés d'un coup de cornes, et le taureau fouille dans la chair vivante.

Tous se sont levés; tous ont tendu le cou et ouvert la bouche. Les hommes applaudissent; les femmes jugent à propos de pousser des cris déchirants. — Oh voilà qui est beau, voilà qui est sublime, voilà de l'émotion vraie, des habits déchirés, des blessures et des éventrations! Sans doute il y aura mort d'homme : pas de bonne course sans cela!

Mais quoi! tous se redressent. Le taureau se fatigue de frapper avant que les femmes soient lasses de le voir. Le coursier s'enfuit, galopant sur ses entrailles, et marquant son passage d'une longue traînée de sang. Le *picador*, bardé de fer, s'est remis lourdement sur ses pieds; on lui ramène sa monture, il la fera marcher jusqu'à la mort.

Deux fois, trois fois encore le taureau s'élance sur les cheveaux. Chaque fois il est blessé, chaque fois il enfonce jusqu'à la racine ses cornes dans leurs flancs : chaque fois le cirque résonne de clameurs passionnées.

Çà et là, délivré de sa bride, un cheval se débat dans les convulsions de l'agonie.

VII

Qu'on aiguise les fers des *banderillas*, qu'on les décore de papiers de couleur ; qu'on les entoure de poudre fulminante !

Ahora! Ahora! Cette fois, ce sont les hommes qui courent [169] au devant du taureau, qui l'appellent, et quand il fond sur eux, plongent en fuyant deux dards jumeaux dans son cou.

Le taureau hurle et se tord sur lui-même, secouant le fer et le feu. L'impression de la souffrance a pénétré jusqu'à son cœur, tous ses membres en sont ébranlés ; l'écume sort de ses naseaux qui saignent ; dans toutes les directions il bondit, rasant de ses cornes les poitrines des *toreros* qui passent comme des flèches.

Qui dira ses transports de fureur et ses instincts de vengeance ? Qui dira les passions meurtrières dont il est agité ?

« Que me veulent ces hommes ? Que leur ai-je fait, et pourquoi me harceler ainsi ? Qu'ai-je de commun avec eux ? Et quand finira ce long supplice ? — Que résoudre ? Vendre chèrement ma vie, m'abattre sur les groupes les plus compacts, et tuer tout sur mon passage sans compter les ennemis ? »

C'est ce que veut faire le taureau ; il luttera jusqu'à ce qu'il tombe. Mais ses assaillants sont insaisissables ; et dès qu'il les approche, ils se dérobent, lui laissant leurs dards pour souvenirs.

Haletant, épuisé, râlant de douleur, hérissé de flèches et tout couvert de sang, le taureau fait le tour de la barrière, tantôt l'ébranlant de sa tête, tantôt cherchant à la franchir d'un bond.

Oh les hommes! les lâches, ils disent que les animaux n'ont pas d'âme! Et les voilà qui répondent aux derniers mugissements de la bête par de longs éclats de rire! Les voilà, plus barbares que des fauves, qui la repoussent à coups de bâton de l'enceinte où elle s'était réfugiée pour mourir!

De muerte! De muerte! — Jamais taureau ne sortit vivant des arènes d'Espagne. Ici l'on croit que la pitié déshonore.

VIII

Le tambour gronde comme pour un convoi funèbre. Un homme s'avance devant les magistrats. Dans sa main gauche il tient une pièce de drap d'écarlate tendue sur une épée longue. Il lève sa main droite pour prêter cet affreux serment : « Je tuerai cette bête féroce pour la reine Ysabel II, ou cette bête féroce me tuera : je le jure devant Dieu! »

17º Ah! si le Dieu que tu prends à témoin était juste, *matador* imbécile, tu mourrais!

Assez d'hommes vanteront l'intrépidité et le sang-froid de ce boucher renommé ; assez de femmes se pendront à son cou de taureau ; assez de peuple célébrera son facile triomphe. Je dis, moi, que ses allures et sa face sont ignobles ; je dis

qu'il va commettre un acte infâme, et qu'il est aussi repoussant que le bourreau.

Voyez plutôt ce front bas et étroit, ces pommettes saillantes, ce crâne déprimé et fuyant en arrière, ces yeux petits, enfoncés dans leurs orbites. Et dites, si dans cette organisation bestiale, il peut y avoir autre chose que la soif du sang, une stupide vanité et des instincts féroces.

L'atroce serment est prêté ; le *corregidor* l'a reçu, plein de déférence. C'est que l'*espada* est plus que lui, plus que le roi, que le vrai bourreau, que tout ce qui est respecté sur la terre.

Le *matador* a rejeté la *moña* de sa tête. Maintenant il s'avance dans le cirque présentant l'écharpe rouge au taureau plein de rage. L'animal s'élance. Plusieus fois l'homme évite l'impétuosité de son choc en l'attirant sur la *muleta* resplendissante. Enfin, profitant du moment où le taureau baisse la tête, il lui traverse la poitrine.

Le coup a bien porté : les organes essentiels à la vie sont atteints : le sang s'échappe à travers les dents avec des flots d'écume. Le taureau fait encore quelques pas, fléchissant sur ses jarrets comme s'il était ivre. Puis il flaire le sol pour y chercher une place où reposer en paix, pousse un mugissement déchirant, s'écrase sur lui-même et meurt... Le vainqueur essuie son épée.

Hurlez, fanfares ! Qu'on sonne l'hallali ! Gloire au grand *Montes !* Pour lui les applaudissements, les cigarres et les fleurs ! Pour lui les sourires des femmes mignonnes ! Longue vie à la longue épée !

IX

Il reste à enlever les victimes. Déjà l'insatiable public demande d'autres sacrifices. L'orchestre répand sur la foule des torrents d'allégresse. J'entends les grelots des mules rapides. Elles sont amenées au petit pas près du premier cheval mort. On passe la corde autour de son cou.

Hasta! Hasta! Les fouets vibrants résonnent : les couleurs nationales flottent sur le quadrige qui se précipite au galop forcé par la principale porte du cirque.

Hasta! Hasta! Le taureau sort le dernier. Effacez les taches de sang qu'il laisse : faites disparaître jusqu'à sa trace. L'arène est nette maintenant : c'est bien. Mais la conscience des hommes garde le souvenir des crimes autrement longtemps que le sable!

X

Si c'était là tout. Mais non : quand une fois l'homme a laissé envahir son âme par les appétits de la brute, il met de la logique dans sa férocité et presque du génie dans les tortures qu'il fait subir.

Il se trouve des taureaux — le nombre en est restreint — qui refusent d'attaquer le cheval, soit que leur humeur du moment ne soit pas batailleuse, soit qu'ils gardent bon souvenir de l'animal qui paissait avec eux.

Ceux-là sont les lâches : *cobardes! cobardes!* Et ils mourront de la mort des lâches, *de la muerte ignominiosa!*

Bon gré, mal gré, il faut qu'ils luttent et que mort s'en suive.

Sept ou huit boule-dogues, sont déchaînés dans le cirque. Ils courent au taureau. Les uns le saisissent à la gorge, les autres aux flancs, les autres aux jarrets. La plupart, guidés par un instinct sûr, passent entre ses jambes de derrière et le déchirent aux sources mêmes de la force et de la vie.

C'est une affreuse douleur. Hors de lui, le taureau fait tournoyer deux ou trois chiens en l'air, les éventre quand ils retombent, puis s'affaisse, vaincu par le nombre. Alors un homme vient par côté, qui lui enfonce l'*espada* entre les dernières côtes et l'étend raide mort.

Il est une torture plus épouvantable encore. Il faut en avoir [172] été témoin pour se faire une idée de la barbarie de l'homme poussée jusqu'au délire.

Quand l'*espada* ne parvient pas à sacrifier le taureau assez vite pour satisfaire l'impatience générale, un cri s'élève, d'abord rare, poussé par les *afecionados* les plus scrupuleux : *la media-luna! la media-luna!*

— La *media-luna* est une sorte de longue faulx courbée en croissant et tranchante sur sa concavité. —

Peu à peu la clameur grossit, elle devient sinistre, immense, impérieuse. Le *corregidor* finit par

céder aux réclamations du public, et les *toreros*, confus de leur impuissance, doivent obéir à l'ordre qu'ils reçoivent.

Tout-à-coup l'animal a fléchi. Il ne lui reste plus que trois jambes. Mais ainsi mutilé, il fait encore face à l'ennemi.

Il s'affaisse de nouveau. Deux fois, trois fois encore, le tranchant de la faulx crie sur ses articulations brisées.

Et maintenant la voilà, la noble bête, qui se traîne sur ses moignons et se défend plus vaillamment que jamais.

Rien n'irrite plus l'homme que la contemplation de sa propre honte. Tant que ce taureau ne sera pas sorti de l'arène, le *matador* y verra le sujet de son déshonneur.

Qu'on l'achève ! m'écriai-je aussi. Car cette boucherie est de celles dont on ne peut supporter la vue.

Encore un roulement de mort ! C'est le tour du *cachetero*. — Ici chaque scène de meurtre est une spécialité qui veut être exécutée par un acteur habile. — L'homme noir monte sur le dos du taureau ; d'une main ferme il lui plante entre les deux premières vertèbres une lame étroite avec laquelle on ne frappe jamais deux fois.

On peut tout voir quand on a vu cela !

XI

Dans ce siècle de matérialisme décent, où les tyrannies les plus inglorieuses et les modes les plus gênantes ont force de loi grâce à l'apathie générale, il est des habits qu'on ne peut [173] porter et des sentiments qu'il serait ridicule de faire connaître quand on a le malheur de les avoir conçus.

Qu'un homme pose en tribun dans l'enceinte d'une assemblée ; cela se voit tous les jours, c'est original mais parlementaire. Qu'il acquière de l'influence sur la place publique, on le tolère encore ; c'est même une position redoutable qui donne droit aux hommages d'une bourgeoisie peureuse. A ces rôles l'ambition trouve son compte ; on traîne un parti derrière soi, tôt ou tard de pareils dévouements obtiennent leur récompense.

Qu'on s'inscrive pour l'émancipation du sexe faible, c'est galant et bien porté ; les preux phalanstériens sont gens du monde, et Dieu merci ! il est encore de fort jolies femmes qui savent être reconnaissantes. Qu'on s'intéresse au sort des enfants, l'on peut invoquer le patronage de Saint Vincent-de-Paule qui les recueillit, de M. Dupin qui fit réduire leurs heures de travail et de M. Carnot à qui l'on supposa toujours des intentions très libérales pour la réforme de l'instruction publique.

Mais que l'on fasse appel à la sentimentalité des hommes en faveur des bêtes les plus grosses et les plus sauvages, qu'on ait de la sympathie

pour les souffrances d'un taureau; il faut être, pour cela, dépourvu de bon sens comme le pauvre Jean-Jacques ou les sociétés philobêtes de Londres.

— Pour moi, j'ai toujours méprisé l'opinion générale, ce tyran à mille têtes que les plus humbles ne désarmèrent jamais. Toujours il m'a semblé que ne pas avoir le public contre soi, c'était se rendre coupable de ses injustices. Et si quelquefois je l'ai consulté, ce ne fut jamais pour mendier ses faveurs mais pour me procurer les émotions dont j'avais besoin. Je ne le cacherai pas plus aujourd'hui que par le passé.

Je suis fait autrement que les autres, et il serait à souhaiter que ce que je dis là ne parut plus prétentieux et invraisemblable. Il est temps enfin que les hommes ne se défigurent plus sur ce glorieux modèle qu'on nomme le bon ton, l'opinion modérée, l'usage, la convenance... que sais-je encore?

Je sympathise avec le taureau; c'est bête, mais c'est juste. Je revendique pour lui parce qu'il ne parle pas notre langue, parce que nous pouvons prétendre que nous ne comprenons pas ses mugissements de douleur. Tandis que l'homme qui souffre peut élever le bras, tandis que la femme et l'enfant peuvent attendrir par leurs sanglots, et qu'il est impossible que les réclamations humaines ne soient pas écoutées quand elles sont unanimes.

174 Dans tous les cas on ne m'accusera pas d'ambition, car l'homme s'étant adjugé la royauté des animaux en vertu de son droit divin, tous les ef-

forts de mon intrigue ne pourraient m'élever à une dignité plus éminente.

XII

Je n'aime pas à parler des choses sans les connaître. Comme je voulais écrire sur les courses de taureaux, j'ai dû en voir plusieurs pendant que j'habitais l'Espagne.

Eh bien ! toutes les fois que je suis sorti du cirque, je m'en suis voulu d'avoir augmenté le nombre des curieux et j'ai compté ces jours-là parmi les plus mal employés de ma vie. Car j'ai toujours payé ces quelques heures d'émotion par des rêves effrayants où je voyais des chevaux éventrés, des chiens qui se débattaient en l'air, des hommes morts et des taureaux amputés.

A coup sûr, si j'ai éprouvé ces sentiments, ils sont humains, car je suis né de femme, et beaucoup d'autres les auront ressentis comme moi. Et puis, fussé-je seul à penser ainsi, qu'il me conviendrait de le dire.

Je demande seulement ce qu'il y a d'extraordinaire à ce qu'un homme dont les impressions ne sont pas faussées par l'habitude s'écrie en voyant des courses de taureaux :

« Oui, ces fêtes sont splendides, et ce peuple a le génie des grandes pompes ! Oui, ces hommes sont téméraires, ces femmes enchanteresses, et la joie de ces enfants, contagieuse. Oui, ces costumes

sont brillants, cette arène immense, ce soleil radieux, cette foule enthousiaste et heureuse !

« Mais est-ce là tout ? Ces grandes qualités sont-elles tournées vers un but qu'on puisse approuver ? Je réponds : non. »

Non, il n'est pas bon d'accoutumer des enfants à ces spectacles ; il n'est pas bon de leur faire toucher du doigt des entrailles qui fument et que souille un sable ensanglanté.

L'odeur du sang enivre et cette ivresse est folle. Quand l'homme arrive à sacrifier un animal sans réflexion, sans remords, il s'accoutume bientôt à faire peu de cas de la vie de son semblable. [175] Celui qui s'est essayé à manier la lourde épée trouvera plus tard le couteau bien léger dans sa main.

On dit que les courses de taureaux entretiennent l'énergie du caractère espagnol, sa fougue indomptée, cette puissante haine de toute domination étrangère qui battait dans la poitrine de Viriathe et des femmes de Sarragosse l'invaincue.

Cela n'est pas. Il y a de l'audace vaniteuse d'un histrion de cirque au froid courage, à l'éternelle résistance d'un Pélage ou d'un Padilla.

Le premier sait à quoi il s'expose, il connaît le terrain sur lequel il marche ; le coup qu'il frappe à cette heure, il le frappera demain, et s'il est habile dans l'art de tuer, il mourra tranquillement dans son lit. Les seconds, au contraire, affrontent chaque jour de nouveaux dangers : les blessures, la disgrâce et l'assassinat les suivent ; leur tête est mise en jeu sur cette roue de la For-

tune dont la rotation donne le vertige, qui élève, abaisse et broie tout ce qu'elle entraîne.

Et puis, qui donc serait assez inepte pour comparer l'homme salarié tuant des animaux qui ne lui ont fait aucun mal à celui qui combat pour son pays opprimé?

Dans les cirques d'Espagne on prend des leçons d'intérêt mesquin et de cruauté; on n'y apprend pas le patriotisme et l'ambition sublime. C'est dans ces arènes que les plus braves de l'Ibérie convertirent leur courage en cette fureur impie qu'ils déployèrent dans les dernières guerres civiles.

Ne vous font-ils pas horreur ces soldats qui amputaient des hommes comme le fut Abeilard, qui coupaient des têtes d'enfants, qui fusillaient des femmes, jetaient des vieillards aux chiens et traquaient Mina, Torrejos et Valdès comme des bêtes fauves? Ne frissonnez-vous pas à la lecture de ces représailles toujours injustes, toujours atroces et toujours renaissantes? Vous plaît-elle l'Espagne d'Isabelle la grande et de Charles-Quint rétrogradant ainsi vers la barbarie, le carnage? Et parmi les hommes qui ont fait cette exécrable guerre, en est-il un seul qui n'en demande pardon à son Dieu dans les prières de chaque soir?

Voilà ce que produisent les jeux du cirque. Le sang appelle le sang. Il est funeste à l'homme de jouer avec la vie dont il ne connaît pas l'essence. Si les exécutions de taureaux sont nécessaires pour entretenir le courage de l'Espagne, alors malheur sur elle! Jamais la vue d'un spectacle barbare ne

fit naître dans le cœur que de détestables instincts.

[176] Mais il n'en est pas ainsi : il y a trop de glorieuses traditions sur cette terre ardente, trop de force dans les bras et de passion dans les cœurs pour que les Espagnols aient besoin d'apprendre la valeur dans les écoles de tauromachie.

XIII

Et après tout la Guerre, la noble guerre, la guerre brillante et renommée, riche de sang et de butin, qu'est-ce donc autre chose qu'une lutte de cirque avec la terre pour arène, et pour taureaux les hommes dont les despotes exploitent la démence et la vanité ? Dans l'Europe civilisée qui l'encense, qui l'admire aujourd'hui, cette vieille Minerve usée par le vin, amaigrie par le carnage, qui se tord, désespérée, sur un bouclier couvert de rouille ?

Qui ? Sinon ces débris mutilés qui peuplent les hôtels des Invalides de toutes les nations, malheureux instruments d'ambitions gigantesques ? Qui ? Sinon les sectaires ignorants d'une tradition farouche, les imbéciles adorateurs d'emblèmes qui rappellent le sang, les idolâtres de ce bonnet phrygien et de ce tricorne impérial devant lesquels la France en délire voulait faire agenouiller les peuples ?

Certes, nos pères furent grands et audacieux quand ils pensèrent frayer la voie de la Liberté par le fer de la terreur ! Ils surent payer leurs

fausses croyances de leurs têtes, et il n'appartient à personne de douter de la sincérité des hommes qui meurent pour leur foi. Certes, les peuples coalisés contre la France furent admirables aussi de patriotisme et de patience, eux qui, pendant vingt-deux ans, défendirent leurs frontières contre la furie de notre ambition, et sortirent vainqueurs de cette lutte de Titans !

Mais laissons à l'histoire, la fossoyeuse du passé, le soin de rendre justice aux générations mortes. Qu'elle fasse la part de la fatalité et de la conscience, de l'ignorance des temps et de la bonne volonté des hommes, de l'amour de la Patrie et du dévouement à la Révolution.

Que la paix soit louée ! Nous sommes loin de ces temps de [177] carnage volontaire. Sur le sol de l'Europe que chaque nation s'applique à en effacer la trace. Pionniers de l'avenir, détournons nos regards du sang répandu, n'allons pas puiser dans l'odeur qui s'exhale des cadavres la soif d'exécrables représailles.

La science marche. Acharnée dans sa lutte contre Dieu, l'Humanité gravit rapidement les hauteurs qui la conduiront jusqu'à son trône ; elle se dirige dans l'air, détourne les torrents, décharge le nuage, assombrit les éclairs. Elle ne reculera pas...

Dans la prospérité comme dans le malheur, les citoyens de tout pays se sont donné la main. Entre l'Espagne et la France les Pyrénées se sont abaissées, non plus par l'alliance des rois, mais

par celle des hommes. Les privilégiés comme les proscrits des deux nations sont solidaires ; ils ont compris enfin qu'il ne s'agit plus de fixer des limites entre les peuples, mais des droits entre les individus. En même temps que la guerre internationale devient impossible, la guerre civile se généralise. Il n'y aura plus de luttes décisives à l'avenir qu'entre la Réaction et la Révolution universelles.

Je sais bien, et le premier j'ai osé l'écrire, qu'il est au Nord une nation qui ne le comprend pas ainsi et à l'invasion de laquelle les autres ne résisteront pas. Mais la guerre des empereurs ne sera qu'un incident de la grande lutte sociale ; dès que la Russie se confondra parmi les peuples d'Occident, leur vie deviendra sa vie ; leurs querelles et leurs intérêts, ses intérêts et ses querelles. Elle aussi, pressée par les impérieux besoins de son organisme, s'engagera dans la guerre civile, la guerre pour le pain et la liberté, et sous sa main sauvage éclatera la Civilisation vieillie.

XIV

J'aime à voir combattre deux animaux de force égale, quand hérissant leurs crins et soulevant leurs flancs, il se précipitent l'un sur l'autre, superbes de courroux. La nature leur a donné les mêmes armes, le même courage et les mêmes ruses ; entre eux les chances sont pareilles. Ce

spectacle m'émeut sans soulever [178] en moi cette impatiente colère qu'éprouve tout homme juste dans une lutte inégale où l'un des rivaux est sûr de vaincre et l'autre de mourir.

Je l'avoue, cyniquement peut-être, mais dans les courses d'Espagne toutes mes sympathies sont pour les chevaux et le taureau, toutes mes haines pour l'homme. Je ne souffre pas quand est blessé le provocateur de ces tueries infâmes, et je pleure quand le cheval traîne ses entrailles après lui, quand le taureau vomit son âme guerrière avec des flots de sang.

Ce sont des animaux, dites-vous; ils sont destinés aux sacrifices, et chaque jour les bouchers les abattent et les découpent pour satisfaire aux besoins de notre existence.

Hélas, ce n'est que trop vrai! La science de l'homme n'a pas encore trouvé le moyen d'épargner la chair savoureuse des bêtes, et ses mains sont souillées de la généreuse liqueur de la vie. Mais le temps est un grand maître; le sein de la terre est toujours fécond, et notre intelligence persévérante quand même. Les jours sont proches où notre constitution sera tellement modifiée que les végétaux pourront former la base de notre nourriture. Notre espèce se rapetisse par le corps et grandit par l'esprit à mesure que la culture élève, embellit, fortifie les plantes et verse dans leurs canaux des sucs plus animalisés. Notre régime est plus végétal que celui des générations qui nous ont précédés, et déjà se discute sérieusement par-

tout l'opportunité de la tempérance parmi les hommes et de la compassion envers les animaux. Toute conception vient à son heure ; celle-ci nous occupe, elle remue l'Angleterre : elle accuse une tendance irrésistible du siècle.

Si nous ne devons pas voir ces époques fortunées, si nous sommes encore contraints de massacrer pour vivre, sachons du moins délivrer nos victimes d'inutiles souffrances. Surtout ne nous réjouissons pas en hachant leurs muscles, en sciant leurs os tandis qu'elles vivent encore. Ne cherchons pas à nous persuader qu'elles ne souffrent point lorsqu'elles périssent par le couteau, le plomb ou la massue, lorsqu'elles se débattent et gémissent dans les convulsions suprêmes. Ne nous abusons pas plus longtemps sur notre cruauté.

Que devant nous, au contraire, se dresse le Meurtre avec ses cheveux collés sur les tempes, poussant les agneaux à l'abattoir et les hôtes des champs sous le canon du fusil. Que notre génie s'applique à découvrir des procédés qui rendent la mort moins pénible aux animaux. Déjà nous savons exempter l'homme des [172] douleurs des grandes opérations : pourquoi ne pas étendre ce bienfait aux bestiaux que nous immolons ? Cela nous coûterait plus de temps et d'argent, c'est vrai, mais nous achèterions à ce prix le repos de la conscience.

XV

Quand le soin de notre conservation exige que nous égorgions des animaux, nous ne sommes pas libres de ne pas le faire ; nous avons encore les muscles rouges et la dent carnivore. Mais quand ces sacrifices ne servent qu'à nos plaisirs, n'hésitons pas à les supprimer. Le paganisme immolait aussi pour ses Dieux des êtres vivants, et les hommes même tombaient sous son couteau sacré. Tout cela n'est plus ; il en sera de même des courses de taureaux.

Je ne saurais dire combien me font de mal ces cruautés inutiles. Je suis chirurgien ; je puis couper sans émotion la jambe d'un homme que j'espère sauver, mais je ne puis voir assommer un animal sans une grande tristesse.

On répète que la vie de quelques taureaux ne saurait être mise en comparaison avec les jouissances que leur mort procure à tout un peuple. Je demande à mon tour si ces jouissances sont naturelles ; — si la première fois que les enfants sont témoins de ces scènes barbares, ils ne pleurent pas ; — s'il ne faut pas toutes les leçons de leurs parents, le respect humain et l'habitude pour leur faire surmonter ce dégoût ; — et enfin s'il est avantageux de combattre des répugnances tellement instinctives ?...

On se paie d'ailleurs d'une raison que l'on sait fausse ; on prétend que le taureau ne souffre point

parce qu'il ne peut prévoir le sort qui l'attend, et que seule l'appréhension de la mort nous terrifie.

Que savez-vous des dernières angoisses des animaux ? Vous aurez tenu dans vos mains une perdrix blessée, vous aurez vu de tout petits oiseaux dénichés par un enfant cruel, vous vous serez arrêtés aux environs de l'abattoir quand les bergers y faisaient entrer leurs troupeaux ?... Ne vous a-t-il pas semblé que tous ces êtres fussent anéantis par la crainte de la mort ? Ne tremblaient-ils pas ? Ne poussaient-ils pas des cris plaintifs, avertis qu'ils étaient par un instinct qui ne trompe jamais ?

Avec toutes ses études et sa philosophie, que sait l'homme sur la mort de plus que les animaux ? Prévoit-il sa venue longtemps d'avance ? Peut-il la conjurer ? Ne la redoute-t-il pas autant que tous les êtres du monde, lui qui ne devrait voir en elle qu'une source inépuisable de vigueur et de fécondité ?

Il prétend que les animaux n'ont pas d'âme. Qui le lui a dit ? Parlent-ils sa langue ? Comprend-il la leur ? A-t-il pu s'entretenir avec eux et connaître l'idée qu'ils se font de lui, de la nature et d'eux-mêmes ? Qui saurait dire tout ce qu'il y a de poésie dans les chants du rossignol à la nuit, d'amour dans les roucoulements de la tourterelle, de tendresse dans les plaintes de la fauvette privée de ses petits, de fidélité dans le hurlement du chien perdu, de bravoure dans le rugissement du lion, et d'intrépidité dans le cri de l'hirondelle marine ? Sommes-nous initiés aux mystères que

l'aigle apprend par delà les nuages, aux secrets que lit son œil superbe dans le disque éblouissant du soleil ?

Dans son orgueil d'autocrate, l'homme se place dans un monde supérieur aux mondes connus ; il s'isole des animaux, et sous prétexte qu'ils ne le comprennent pas, leur refuse toute libre participation à ses travaux, à ses pensées. Mais lui les comprend-il davantage pour détruire leurs ouvrages et leurs existences selon son bon plaisir ? A de semblables iniquités qu'il ne se prétende pas entraîné par le sentiment de son droit, mais par la soif de la domination et l'horrible nécessité de vivre de la mort des êtres, nécessité contraire à la justice et que la découverte doit faire disparaître avant peu.

La vie est sacrée partout ; elle décrit à travers les mondes une immense spirale qui commence à la pierre et s'arrête à nous ; — autant du moins que nous en sachions pour le moment. — Il fut un temps où le marbre était le chef-d'œuvre de la création. Un temps viendra de même où l'homme comptera par dessus sa tête bien d'autres sphères d'existences. Sait-il quand s'achèvera la chaîne des transformations éternelles, dont il n'est qu'un anneau fragile ? Affirmerait-il qu'elle sera terminée jamais ?...

Que l'homme soit le dernier-né d'entre les animaux ; qu'il ait de plus qu'eux la faculté de réfléchir et de comparer ses actes ; qu'il puisse améliorer son sort et vivre selon les lois de l'équité ;

que son organisation soit la moins incomplète de toutes : cela me paraît vrai. Encore ne faudrait-il pas regarder de trop près à la [181] fraternité qui règne entre nous pour nous déclarer absolument satisfaits du noble usage que nous faisons de notre nature d'élite.

Mais conclure d'une supériorité si problématique qu'il soit dans notre droit et dans notre intérêt de détruire les animaux, de déboiser les montagnes, de dessécher les cours d'eau, de stériliser la terre, de rendre les climats insalubres et de substituer la mort, l'uniformité, le vide et le désert à l'abondance, à la fertilité, au trop plein, à la vie que la nature sème sous nos pas : voilà ce qui est faux, et ce à quoi se complaît pourtant l'orgueil de l'homme qui devient ainsi la première victime de son vandalisme.

Ne nous privons plus des ressources que nous pouvons sauvegarder ; ne tournons plus contre nous-mêmes l'arme si dangereuse de l'industrie ; n'altérons l'ordre des choses que lorsque nos besoins l'exigent impérieusement et que nous avons des découvertes à mettre à la place des ruines que nous accumulons chaque jour autour de nous.

N'est-ce pas un risible spectacle de voir l'homme faire de continuelles révolutions contre ses rois, et puis partir de l'empire absolu qu'il s'est conféré sur les animaux pour les sacrifier sans discernement, sans pitié ?

« O meurtrier contre nature, si tu t'obstines à
» soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes sem-

» blables, des êtres de chair et d'os, sensibles et
» vivants comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle
» t'inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux
» toi-même, je dis de tes propres mains, sans fer-
» rements, sans coutelas, déchire-les avec tes on-
» gles comme font les lions et les ours ; mords
» ce bœuf et le mets en pièces, enfonce tes griffes
» dans sa peau ; mange cet agneau tout vif, dévore
» ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec
» son sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter
» sous ta dent une chair vivante. Homme pitoya-
» ble ! tu commences par tuer l'animal et puis tu
» le manges, comme pour le faire mourir deux
» fois. Ce n'est pas assez ; la chair morte te répugne
» encore, tes entrailles ne peuvent la supporter,
» il la faut transformer par le feu, la bouillir, la
» rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent ;
» il te faut des charcutiers, des cuisiniers, des
» rôtisseurs, des gens de toutes sortes pour t'ôter
» l'horreur du meurtre et t'habiller des corps
» morts, afin que le sens du goût trompé par ces
» déguisements ne rejette point ce qui lui est
» étranger et savoure avec plaisir des cadavres
» dont l'œil même eut peine à supporter l'as-
» pect. » — Ainsi disait Jean-Jacques.

[182] Il est en moi-même un sentiment de justice innée que les préjugés reçus par l'usage exaspèrent davantage encore. Je me figure l'homme dépouillé des moyens de domination qu'il a conquis sur la nature ; je le vois nu, sans armes, sans le secours des animaux domestiques. Une nouvelle révolu-

tion s'est opérée dans l'univers ; une race supérieure s'est substituée à la nôtre ; l'homme n'occupe plus que le second rang parmi les êtres. Il n'y a rien que de très rationnel dans cette hypothèse puisque les races se succèdent comme les générations, puisque rien dans le temps et dans l'espace ne se dérobe à la force transformatrice.

Alors, si les spectacles sanguinaires subsistent toujours, ce sera le tour de l'homme de figurer dans les arènes comme les taureaux que nous y voyons aujourd'hui. Alors le *roi de l'univers* détrôné se souviendra de son empire et se repentira de cruautés qu'il expie si durement. Puisqu'il n'est conduit que par son intérêt, qu'il songe donc qu'un jour il sera supplanté par des êtres moins imparfaits, et qu'il les servira dans leurs travaux et leurs plaisirs !

XVI

Que l'homme presse le buffle dans les savanes ; qu'il enroule le fort lacet autour de ses jambes agiles ; qu'il attache à ses cornes des rameaux de laurier-rose et le ramène en triomphe dans sa maison. Puis, qu'il en fasse le compagnon de ses travaux, qu'il ne l'excède pas de fatigue, qu'il ne le mutile pas, qu'il sache l'exciter autrement que par des coups et des mauvais traitements, et qu'il se montre reconnaissant envers lui des richesses que son labour fait naître.

Alors l'animal, traité avec bonté, deviendra plus robuste et plus beau ; aux trésors de l'homme il ajoutera chaque année ses jeunes générations ; bien soigné, jouissant d'un sort tranquille, il ne regrettera pas la subsistance précaire qu'il trouvait à grand peine dans l'état sauvage. Sans se montrer barbare, l'homme aura acquis de la sorte un associé qui lui est indispensable.

Qu'on lâche des taureaux au milieu d'une plaine immense ; que [1s3] des cavaliers hardis les poursuivent et les arrêtent ; que ces courses soient suivies par un nombreux concours d'amateurs : je me réjouirai de pareilles luttes qui mettront en relief l'adresse, l'agilité, le sang-froid de l'homme et les ruses naturelles du taureau.

Qu'à la course suivante on me montre ces mêmes animaux moins ennemis de l'homme, moins indomptables ; et je célèbrerai l'ascendant qu'exerce notre génie sur la sauvagerie de la brute.

Que plus tard enfin on les attelle deux à deux à des charrues de bois de chêne, qu'on leur fasse creuser un sillon dans une bonne terre : et je serai fier des exploits et de la persévérance de mes semblables.

Qu'on revête deux taureaux d'écarlate ; qu'on introduise une belle génisse dans l'enceinte qu'ils parcourent ; qu'ils s'excitent, se mesurent du regard et s'acharnent l'un sur l'autre : et je prendrai

plaisir à attendre l'issue de ce combat plein de hasards.

Que les *pegadores* portugais, vêtus de rouge, s'élancent résolument à la tête du taureau, qu'ils l'arrêtent en se suspendant à ses cornes émoussées : j'admirerai leur courage et leur force.

Mais qu'à tout prix on ne verse plus de sang, qu'on ne révolte plus notre conscience par une de ces boucheries lâches où, plus barbare que la bête, l'homme s'avance contre elle, sûr de tuer. Il serait désespérant pour notre bon sens et notre imagination de penser que nous ne saurons pas trouver d'autres spectacles plus grandioses, plus riches et moins attristants que celui-ci.

Que l'on fasse cesser toute course de taureaux semblable à celles d'aujourd'hui. L'Espagne n'en sera ni moins grande ni moins joyeuse. N'a-t-elle pas ses danses nationales si ravissantes qu'à les voir seulement les heures fuient comme des secondes? N'a-t-elle pas ses chants populaires, son hymne de Riego, ses poésies, ses *romanceros*, son théâtre? Ne recueille-t-elle pas au Nord les produits de l'Europe, au Midi ceux de l'Afrique? N'est-elle pas bercée entre les océans et les cieux avec sa verte ceinture d'oliviers, ses filles brunes, ses jeunes hommes nerveux, ses coursiers élégants, les fruits de l'oranger, les fleurs de la grenade? Que de richesses, de fécondité, de sève et de soleil resplendissent sur son existence!

XVII

184 Je me représente l'Espagne si favorisée par la nature, si fertile, si voluptueuse, si grande par ses pompes, après une révolution qui n'enchaînera plus l'essor des passions humaines.

Alors la main du peuple fera justice de ces enceintes trop étroites où le privilège renferme pour lui seul des chefs-d'œuvre et des cérémonies qui sont à tous. Alors bibliothèques, théâtres, musées, cirques, églises et monuments publics seront convertis en de vrais bazars artistiques accessibles à la foule. Là chacun pourra s'instruire et se recréer. Là les livres, les tableaux, les statues et les orchestres seront répandus à profusion. Quels théâtres, quels décors ! Quelles processions musicales et dansantes ! Quels chœurs immenses ! Quelle harmonie, quel enthousiasme au milieu de ce peuple si profondément admirateur du beau ! Que de lumières, de spendeurs et de luxe ! Que de vigueur et de joie dans les jeunes générations ! Que de fêtes accompagneront, précéderont et suivront le travail mis en rapport avec les attractions diverses !

Alors l'étude sera récompensée, soutenue et encouragée par tous parce que la science et le travail contribuent au bonheur de tous. Alors on ne verra plus de jeunes auteurs mourir de misère à l'hôpital, et de pauvres acteurs se suicider parce qu'ils auront été sifflés par un auditoire de bour-

geois. Alors les artistes seront comblés de gloire et d'honneurs, ils occuperont dans la société la place qui leur appartient. Alors les jeunes hommes travailleront avec passion pour se faire une renommée qui retentisse dans le monde. Alors les vocations les plus diverses seront reconnues et respectées, on ne les étouffera plus comme aujourd'hui. Alors de grands talents, par milliers, continueront l'œuvre de gloire nationale commencée par les Cervantes, Lope de Vega, Calderon, Murillo, Moratin, Verruguete, Velasquez et Garcia.

Et quand une fois ce peuple aura goûté toutes ces jouissances, quand il saura quelles richesses enfantent l'association des intérêts, l'attrait pour le travail, la production et la consommation libres d'entraves, la diversité dans les fonctions, et la justice dans [185] la répartition des biens communs ; quand il en sera là, proposez-lui donc, pour voir, le mesquin spectacle d'une course de taureaux ou d'une procession religieuse ; cherchez donc à le passionner pour un *matador* ou pour une relique. Alors les *corridas* auront fait leur temps, et les ardentes imaginations méridionales ne seront plus contraintes de s'épuiser sur les mystiques figures que leur présente le catholicisme et qu'elles essayent en vain d'animer à force de poésie et d'amour.

XVIII

Le meurtre, de quelqu'espèce qu'il soit, témoigne d'une division profonde entre les êtres. Cet

état n'est pas dans la nature ; il est la conséquence d'une mauvaise organisation générale dont les effets naissent, grandissent et sont renversés tous ensemble.

Si l'on y regarde de près on se convaincra que les courses de taureaux sont en voie de décadence, et qu'elles sont menacées de disparaître prochainement malgré tout le luxe qu'elles déploient encore. De même que, sous ses splendides oripeaux, la civilisation cache sa misère et l'imminence de sa ruine.

Déjà la science tauromachique est taxée de barbare et de ridicule. Déjà le journalisme s'élève très hautement contre son immoralité. Déjà beaucoup d'Espagnols ont puisé dans leurs lectures ou leurs voyages une aversion raisonnée pour de pareilles tueries. Déjà les femmes n'osent plus s'avouer *aficionadas* comme par le passé ; cela pourrait faire douter de leur cœur. Déjà, symptômes bien plus graves, une seule course par semaine suffit aux exigences des populations et les bons *matadores* manquent.

Aujourd'hui, ce n'est plus tant la rage de voir tuer qui attire les jeunes gens à la *funcion*, mais l'inoccupation, la curiosité, la magnificence du spectacle, la présence des femmes, le mouvement et le bruit. Il n'y a plus guère que les Castillans de vieille roche qui se passionnent complètement pour la lutte, la jugent bien, la suivent d'un bout à l'autre avec une attention scrupuleuse et se montrent inexorables pour les fautes commises. Mais

les vieilles générations meurent et ne sont plus remplacés par [186] leurs pareilles ; elles emportent leur vieux divertissements dans leurs tombes muettes.

La forme s'harmonise avec le fond. Souvent une profonde modification dans les costumes est amenée par une simple réforme dans les modes. Cela se remarque surtout chez les peuples gracieux du Midi. En emprisonnant sa tête brune dans le tuyau de poêle britannique et sa taille cambrée dans l'habit bourgeois, l'Espagne a pris l'engagement d'adopter les mœurs pastorales et régulières de l'épicier européen. Dès ce jour, elle a ébréché la pointe de sa grande épée de combat. Quelques années plus tard, elle a eu des hippodromes, des théâtres italiens et français, des cafés, des concerts, des bals aussi brillants que ceux des autres nations civilisées. C'est la jeunesse qui a rapporté ces divertissements de l'étranger ; c'est elle qui a mis tout son amour propre à les rendre populaires : c'est elle qui vit d'activité, d'espérance, d'amour et d'avenir.

Est-ce à dire que nos fêtes soient générales, grandioses, animées et joyeuses comme l'étaient celles de nos ancêtres? Est-ce à dire que nous n'ayons pas à regretter les distractions qui les rendaient heureux? Non certes. Nous vivons tristes, moroses, philosophes, parcimonieux et atteints d'un spleen endémique ; il y a dans notre cœur un ver qui nous ronge et nous étiole. Nous sommes des hommes de transition placés entre les

sociétés du passé qui étaient moins dévorées de besoins et les sociétés de l'avenir qui seront plus riches de ressources.

Mais il faut être ce que nous sommes. Une voix impérieuse presse l'humanité sur sa route semée de ronces et la fait marcher jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. En avant donc, et périssent les courses de taureaux comme les tournois, les arènes, les batailles et tous les jeux qui ruisselaient de sang !

XIX

Matador, bourreau, tueur de bêtes, assassin d'amour, assemblage de muscles, d'os et de sang qu'on revêt de broderies d'argent et d'or ! Je ne te parlerai pas de sensibilité, de cruauté, de l'univers, des rapports des êtres entre eux, des droits de [187] l'homme et de ceux de l'animal, du principe de ton existence et de la sienne. Tu ne sais rien de tout cela ; ton métier est de détruire pour vivre !

Mais il est un terrible proverbe qu'on répète dans toutes les Espagnes : *le meilleur torero, c'est le taureau*. Voilà qui est vrai, voilà qui doit aller jusqu'au fond de ton âme vulgaire. Les plus habiles sont tombés dans l'arène ; comme eux tu finiras, d'un coup de corne.

Et ce public qui te siffle, t'applaudit, te paye et te considère comme son jouet, ce public est conjuré contre ta vie parce que ta mort lui fournirait une émotion plus puissante que toutes les autres.

Marche maintenant, redresse-toi dans la brûlante arène : tu es vendu ! Quand le gladiateur combattait dans le cirque, quand la vierge chrétienne expirait sous les griffes du tigre, du moins l'amour de la patrie, de l'indépendance ou de la religion sanctifiait leur mort. Mais toi, chair achetée, tu mourras, comme le taureau de tes sacrifices, sans exciter un regret, sans faire couler une larme !

Ah ! si tu sens dans ta poitrine battre le cœur d'un homme ; s'il y passe avec le sang un nerf, un souffle divin, un rayon de tendresse, dépouille ce costume d'histrion, rejette loin de toi cette épée sanglante, prends quelque bonne profession qui te rende utile à tes semblables, et ne consume plus tes forces à détruire ce que tu ne saurais refaire.

Présidents des *ayuntamientos* d'Espagne ! cessez d'encourager et d'autoriser par votre présence des boucheries semblables. Si la nation vous donne le mandat impératif d'y figurer, si cela fait nécessairement partie de votre charge : refusez-la ! On trompe le peuple et lui-même peut se tromper, puisque c'est une réunion d'hommes, tous sujets à erreur. Mais toute magistrature cesse d'être honorable contre les attributions de laquelle la justice se révolte. Le comble de la malice humaine est d'humilier ses gouvernants jusqu'à les rendre complices de ses actes et de ses caprices les plus monstrueux, en les applaudissant.

Et vous, filles de cette terre immortelle, fem-

mes aux tailles élancées, aux mouvements agiles, aux longs cheveux noirs, aux regards pleins de feux ; tendresses sauvages, orgueils mutins, coquetteries naïves ! vos fières ardeurs ne sauraient-elles donc être déchaînées que par la vue du sang ? N'est-il pas des luttes plus [188] délicieuses et dans lesquelles vous excellez davantage ? N'aimez-vous pas mieux voir un homme baiser vos petits pieds qu'un taureau mordre la poussière ? Vos mains de fées ne sauraient-elles pas mieux tendre une échelle de soie qu'applaudir à propos aux coups d'estoc d'un *matador !* Et ces exclamations entrecoupées que vous gaspillez dans les cirques, ne vaudrait-il pas mieux les répandre sur l'amant qui se meurt dans vos bras ? Tout cela est permis, tout cela est béni, tout cela nous enlève un instant à ce séjour de douleurs pour nous emporter dans les cieux !

L'amour console, grandit, élève. L'insensibilité vaniteuse aigrit, rapetisse et nous aplatit la tête comme celle du serpent. La femme passionnée communique une vie nouvelle à son amant. La femme insensible se prend à rire lorque le taureau meurt. L'amour est plein de luttes, de périls et d'obstacles qui le font chérir à tout les cœurs généreux. La boucherie des taureaux est lâche et sans dangers imprévus. Anges gardiens de l'humanité, femmes, aimez à faire vivre et n'allez pas voir ceux qui ne savent que tuer.

Telle la femme, telle la nation. Malheur au pays dont les plus nobles filles se sentent attirées par les formes athlétiques d'un *matador !* Malheur au

pays dont les femmes préfèrent les émotions sanglantes aux profondes affections de la vie de chaque jour! Tout homme leur semblera méprisable, petit et indigne qui n'aura pas la férocité du boucher, des habits brillants, des bagues aux doigts, une épée dans la main et le regard d'une fixité maudite. Que ces femmes adorent un duelliste, un artilleur, un valet, un Vitellius, un cheval, comme la royale Pasiphaë; qu'elles s'enferment avec des boucs! Ces animaux peuvent leur tenir lieu de l'homme, ils ont tous les attributs de vigueur et de beauté qu'elles recherchent.

Mais ces serrements de mains, ces longs soupirs dans lesquels deux âmes s'échangent; mais l'esprit, l'éclair d'en haut, le vrai, l'éternel, le Dieu des illusions et des rêves; mais ces amours qui traversent les temps et les mondes, qui se retrouvent de siècles en siècles et de sphères en sphères, toujours plus grands, plus éthérés et plus suaves: ah! n'en parlez pas aux femmes dont la vue des *matadores* allume la chair et le sang!

... Je consens à voir mourir encore un taureau; mais qu'il entraîne avec lui le dernier des *toreadores* et qu'on ne relève plus de cirques d'un bout à l'autre de la Péninsule!

EL PRADO.

Madrid, Julio 1853.

« L'aigle qui plane sur les eaux aspire à un autre air et regarde, inquiet, le vieil Océan. Il en est de même de l'homme qui se trouve au milieu de la foule où il a peu d'amis. »

Le chant suprême. — Poésie d'Islande.

I

[189] Ce soir, comme tous les autres, le firmament prendra sa plus belle robe d'azur, les étoiles se presseront dans les cieux, la foule me fatiguera de son bruit monotone, la lune éblouira mes yeux comme un vivant soleil.

Mais jusqu'à la venue de ces heures de repos, le froment grille dans le sillon, le ciel est brûlant comme du plomb fondu, les bêtes des champs hurlent la soif, la cigale appelle au feu, le bois se fend, la sève est tarie, le sable et la poussière s'embrasent, la vigne-vierge se meurt sous les transports de soleil. Et le Mançanarès roule à peine un filet d'eau pour pleurer la stérilité de ses rives. Et la fleur s'incline sur les ruisseaux. Et du fond de ses abîmes la terre crevassée crie : de l'eau ! de l'eau !

Inexorable marâtre. nature avare, seras-tu sourde aux prières [190] du laboureur, aux mugissements des taureaux, au désespoir des oiseaux et des plantes ? N'entendras-tu pas ma voix ?

Je respire du soufre et de la braise. Je donnerais ma vie pour une goutte de pluie, pour un roulement de tonnerre. Vents tout-puissants, ne pouvez-vous rompre vos chaînes ? Orages et tempêtes, n'éteindrez-vous pas cette averse de feu ?

Heureux les pêcheurs, qui vivent sur les flots ! Heureux l'Anglais, le Norwégien aux yeux bleus, tous les hommes blonds qui travaillent sous des cieux assombris ! Ici le crâne est vide, la pensée difficile, le sommeil interdit, le bras sans force ; ici le cœur engourdi semble près de défaillir !

Quand je feuilletais les premières pages du livre de l'existence, quand je les dévorais avec la même avidité que l'étudiant met à parcourir l'introduction de l'ouvrage qu'il maudira plus tard, quand j'étais enfant, jamais je n'aurais cru qu'on se fatiguât des caresses du soleil.

Jamais je n'aurais pensé qu'on pût adresser à la nature ces reproches amers : tu es toujours trop belle, trop parée, courtisane sans pudeur, avide des flatteries du public. Prends le deuil, parce que je suis triste, moi seul qui sais t'aimer. Plus vite, plus vite blanchis mes cheveux, rends terne ma prunelle, et toi-même, pour en finir, penche-toi, penche-toi sur tes volcans en feu ! Afin que nous

nous embrassions dans le sein de la mort ! A quoi bonnes ma jeunesse et ta beauté ?... L'exilé n'est pas de ce monde !

Enfant, j'aurais traité d'insensé qui m'aurait tenu ce langage. Et maintenant que je suis homme, je ne puis me le reprocher.

O Fatigue, petite fille dormeuse qui te frottes les yeux comme s'ils étaient pleins de sable, qui t'accroches par la robe à toutes les épines de mon chemin, Fatigue, que tu es lourde à traîner après soi !

II

Nous voyons les objets au microscope de nos sentiments intimes. La douleur légitime le blasphème. Quand notre âme est [191] triste, les joies de l'univers ne parviendraient pas à nous arracher un sourire ; elles ne servent qu'à nous irriter.

Aussi dirai-je : à chaque climat ses fruits. Que le spleen grisonnant reste dans l'Angleterre brumeuse ; il n'a pas besoin de soleil, de fêtes et de consolations. — Que viens-je donc faire ici ?

Depuis cinq ans, l'Ennui s'attache à moi, la Solitude dort à mes côtés, la Médiocrité me traverse l'âme à coups d'épingle. J'apprends chaque jour à maudire ; mon œil et ma pensée s'accoutument à lire à la lumière sombre, dans les ténèbres qui m'effrayaient tant autrefois.

Et de même que la pupille des oiseaux aveugles

se dilate dans la nuit, de même l'âme de l'homme se détend par l'adversité. Je ne suis pas joyeux, j'aime les tableaux tristes. Qu'on me montre les côtes de l'humide Bretagne, les criques déchirées de la Suède, les steppes de Russie, des déserts, des tombeaux, des églises, une exécution à mort, le choléra, la famine... mais pas le grand soleil, le soleil glorieux !

L'avouerai-je ? Je me prends bien souvent à regretter les brouillards de Londres, les nuages qui lèchent les toits de leurs langues grises, la maison de briques enfumées, la fenêtre sans horizon, la pauvre chambre de travail.

Là du moins je pouvais à l'aise caresser mes blessures. Là les astres et les gens ne sont pas curieux. Confortables partisans du libre *at home*, ils se garderaient bien de se réjouir en public ou de déranger, dans l'exécution de ses projets, *l'excentric* insulaire qui a résolu de se couper la gorge pour se délivrer du soin de faire sa barbe.

Tandis qu'à Madrid tout brille d'un éclat qui fatigue, tandis que les Espagnols déploient des joies et un luxe plus impudent que celui de l'éternel dans les cieux. Ah ! maudits soient les pays du soleil ! Maudites leurs beautés et leurs pompes, maudite la gaîté de leurs habitants !

... Ainsi je parlais tout haut en marchant, lorsqu'à mes côtés une voix fraîche et moqueuse dit ainsi : Qui donc se plaint que la nature soit

trop belle dans les belles Castilles? Un étranger sans doute, un homme au foie trop plein, aux cristallins de loutre? — Peut-être, señorita! mais puissiez-vous ne jamais [192] éprouver ce que j'éprouve? Sur ce, *vaya V. M. con Dios*, allez-donc avec Dieu!

III

Cette voix cependant me tira de ma rêverie. J'étais au Prado, au Prado de Madrid, la promenade féerique si convoitée par les Parisiens!

Ici le public attend de moi quelque description frappée du coin national français, un de ces récits que lui servent chaque jour les feuilletonistes-amateurs qui voyagent à ses frais, de ce bon public.

Rien de semblable ne se trouvera dans ces pages, et pour plusieurs raisons. La première, c'est que les romanciers français, les plus ingénieux des hommes, ont assez débité de mensonges à ce sujet. La seconde, c'est que je ne suis plus Français et tiens à le prouver. La troisième, celle qui me dispenserait de toutes les autres, c'est que le Prado n'a pas de cachet. — Non, vraiment, pas tant que la barrière de la Chopinette. —

J'entends les lamentations des plus intrépides lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* : « mais c'est une hérésie bien abominable, c'est un sacri-

lège de soutenir un tel paradoxe! Mais tout le monde sait, mais nous qui n'avons pas visité l'Espagne, nous tenons de source certaine qu'il se trouve au Prado une collection très variée d'hidalgos, de toreadores, de contrebandiers, de mantilles, de muletiers, de castagnettes et de sombreros. Nous savons que, sous les balcons voisins, on entend résonner les guitarres et les mandolines; que les deux plus grandes rues du monde conduisent à cet Eden enchanté; que les plus délicieux costumes y rivalisent d'éclat; que les danses de caractère s'y balancent au souffle de la brise; que les arbres y sont verts, la lune pâle, le ciel bleu, les étoiles brillantes. Nous savons beaucoup d'autres choses encore qu'on ne dit pas devant les dames. — Telles sont [193] nos convictions puisées dans les autorités les plus recommandables, celles qui font notre gloire aux yeux de l'univers lettré. »

Estimables abonnés, gardez vos convictions, dévorez dans vos soirées littéraires les illustres écrivains qui vous en préparent de bien plus cocasses encore. Quant à moi, pour l'expiation de mes péchés, j'ai foulé bien longtemps le sol du Prado tant vanté par le monde, et je n'y ai rien vu que la criarde parodie des Champs-Elysées.

De loin en loin quelques mantilles, pas une veste brodée, pas de sérénades, pas le moindre bolero. La manola, l'asturien, le majo, les derniers espagnols des romanceros meurent sur ce sol usé par les bottes de la fashion aux formes britanniques.

Deux fois l'an seulement, lorsque la *vile multitude* envahit la place, refoulant de sa joie la plate cohue des gens au bel esprit, deux fois l'an seulement, au carnaval et dans les vervenas, on peut encore retrouver au Prado les mœurs castillanes. Mais il faut se hâter de les voir, car elles disparaissent chaque jour.

A Madrid, comme partout, j'ai vécu parmi les travailleurs. Car j'aime l'homme dont la langue est paresseuse et le bras diligent ; j'aime celui qui n'a pas double pensée, double parole, double face, et deux tables, et deux verres, et deux poignées de main ; celui qui reconnaît ses amis dans l'adversité comme dans la fortune ; celui qui ne calcule pas, n'épargne pas, ne cache pas, ne vole pas ; celui qui vit grandement dans sa pauvre sphère ; celui qui s'habille, danse et chante comme le veut la nature. Il n'est plus d'Espagnols que ceux-là, les autres sont des singes. Ce qu'on peut apprendre en les observant ne vaut guère la peine d'aller les voir.

Toutes les promenades des capitales se ressemblent. Je n'entends pas dire que la configuration du terrain soit la même dans toutes. Chacun sait qu'à Londres c'est une grande rue fort régulière, à Vienne un jardin anglais, à Paris une grande route, à Madrid une large allée sans ombre.

Mais dans une promenade les découpures du sol sont chose très accessoire. Ce qu'il faut observer,

ce sont les promeneurs, ces acteurs sans entrain
qui répètent chaque soir le petit bout de rôle qu'ils
réciteront le lendemain sur la scène du monde. Or,
194 à ce point de vue, le Prado ne diffère pas des
autres promenades bourgeoises.

Venez-y plutôt voir, ceux qui croient le contraire. Cela ne fera pas le compte de MM. Gauthier, Dumas et autres farceurs qui vous font part d'impressions de voyage recueillies en quelques jours des fenêtres de leur hôtel, intimement persuadés que vous n'irez pas vérifier leurs assertions menteuses.

IV

Voici ce que l'on trouve au Prado, rien de plus, rien de moins :

De la poussière, de la foule, — des gardes municipaux qu'on appelle *civils*, ce que je ne crois pas; des sergents de ville et des cantonniers; — des équipages pressés les uns sur les autres qui promènent lentement la finance, la noblesse, l'illustration et le désœuvrement de première classe de toutes les Espagnes; — deux magnifiques fontaines qui pourraient avoir de l'eau, sur lesquelles râlent sans merci l'infortuné Neptune, comme un poisson sur la paille, et Cybèle, notre divine mère, qui tire la langue aussi longue qu'une louve stérile, ardente au jeu d'amour. Vous y verrez encore beaucoup de chevaux anglais, d'andaloux point,

parce qu'ils sont plus gracieux mais infiniment moins chers.

Quelques pâles becs de gaz étincellent sur des milliers de têtes extérieurement entretenues avec un soin qui témoigne beaucoup plus en faveur des perruquiers que des jésuites chargés de l'instruction publique. Les corps qui supportent ces chefs frisés et pommadés s'entassent dans une allée longue de cinq cents pas, large de dix au plus, et là cuisent, étouffent, se pâment, par une chaleur de trente-six degrés, pour la suprême gloire de la Civilisation.

C'est cette cohue, cette poussière, cette sueur, le bourdonnement indescriptible qu'on est convenu de nommer le Prado. En dehors de ce salon du goût achevé et des belles manières, où les gens comme il faut luttent de salutations et de reparties ricanantes, [195] le vulgaire espace, la lune mesquine et l'air vagabond sont abandonnés à la plèbe des Castilles.

Quoi de plus? Au Prado poudreux afflue le soir, de toutes les parties de la ville, cette société monotone et cérémonieuse qu'on rencontre par tous pays et qui, morfondue par le travail de comptoir, vient prendre là quelque peu d'exercice. Il s'y bâcle des alliances, des intrigues et des affaires véreuses ou non. La mère y cherche un parti pour sa fille; docile aux leçons maternelles, la fille répond d'un air indifférent aux fades politesses qui lui sont adressées. La vieille demoiselle s'épuise

en efforts désespérés pour faire valoir ses charmes de seconde fraîcheur. La femme mariée se penche tristement sur le bras conjugal. L'époux débonnaire songe aux prochaines émotions du domino glorieux. La demi-vertu tourmente sa prunelle. Le collégien se croit le point de mire du sexe enchanteur. L'officier traîne son grand sabre, arrondit militairement la hanche et cherche un grain de sable où puissent résonner ses éperons brillants. Les hidalgos se promènent par bandes nombreuses, cigarres en bouche, cannes à la main, courant dédaigneusement aux conquêtes vénales.

— Pauvre jeunesse d'Espagne, comme toutes les autres atrophiée de cœur, déprimée d'intelligence! Elle se croit virile parce qu'elle porte moustaches brunes et visages bronzés. La race du Cid devait-elle donc si misérablement finir? —

Que de robes traînantes, de fard, de dentelles, de blanches plumes, d'habits bleus à boutons de cuivre! Que d'éventails gracieusement balancés! Que de petits pieds serrés comme des plantes précieuses dans un jardin royal! Que de mains blanches, de cous élancés, de seins tentateurs, de flancs voluptueux! Que de rires forcés, que de mots inutiles, que de compliments hypocrites appréciés à leur juste valeur! Pas un pan d'habit qui dépasse les autres, pas une taille de femme qui n'ait été réduite à tours de bras avant d'affronter les regards du public!

Pour briller un instant sur cet étroit théâtre, que de gens ont jeûné bien des jours! Que de privations a coûté ce flamboyant havane, précieusement fumé! Que de nettoyages a subis cette paire de gants! Combien de calculs économiques il a fallu pour devenir propriétaire de ces breloques! Que d'impatiences pour [195] la pose correcte de ce faux-col et la coupe irréprochable de ce pantalon!

— J'ai toujours vivement désiré me rendre compte, par examen direct, de la quantité de cervelle que pourrait bien contenir la première venue de ces boîtes à futilités qu'*ils* appellent des têtes. Mais le moyen de se procurer un bourgeois mort?! De nos jours on échappe à la dissection comme aux autres misères, avec l'argent! A l'amphithéâtre des hôpitaux, le bourgeois est inconnu, comme le lapin de garenne, sur les tables classiques des empoisonneurs du Quartier-Latin. —

Mon Dieu! si elle pouvait penser, comme elle se ferait honte cette société parcimonieuse et mendiante dont la parure s'achète aux dépens de l'estomac. Imbéciles, serrez-vous le ventre pour donner du foin au cheval qui vous cassera le cou! Rampez chaque jour pour vous redresser le dimanche dans quelque voiture de louage! Que vos femmes se montrent nues aux vieillards afin qu'ils aient pitié d'elles et couvrent de soieries leur misère effrontée.

Marionnettes vivantes! voyez cet homme étendu dans le fossé; il vaut mieux que vous, car il est

fier. Partout où le songe le berce, il s'allonge ; partout où le sommeil le prend, il s'endort. Quand vous passez près de son auguste personne en haillons, il continue tranquillement à rouler son tabac dans un papier de fil, et pour admirer votre costume, jamais il ne lui arrive de détourner de ses yeux sa capa brune. Il vous méprise et il en a le droit. A lui l'espace, les prairies, les forêts, les danses nationales sous les feux du soleil. Ses mouvements sont libres ; ses habits et sa peau ne craignent pas les rudes caresses des climats du Midi. Il est fils de la nature et vous êtes fils de la Civilisation du dix-neuvième siècle, étroite de sentiments comme de costumes.

Bourgeoisie ! race prostituée, va jeter des impôts et des couronnes sur la route des rois ; use tes genoux dans leurs anti-chambres, sur les dalles des églises ; mens, prie, courbe-toi, misérable vendue qui ne crois ni à Dieu ni à Diable, et cracherais sur la figure du Christ si l'on te jetait un sou !!..

V

[197] Terre de feu, patrie des amours et des jalousies qui tuent, Espagne aimée du ciel : de tous les pays du monde celui que l'artiste regrettera le plus ! Tu vas disparaître sous l'inévitable étreinte de la Révolution !

Que tes sierras indomptées inclinent donc leurs fronts sous les rails de fer ; que tes filles superbes

soient humiliées par les baisers infâmes de la prostitution ; que tes coursiers aux longues crinières, que tes taureaux mugissants et tes fruits de pourpre soient livrés à toutes les convoitises sur les marchés de l'univers !

Il le faut. Avant quelques années aura disparu tout ce qui reste encore des Espagnes. Enfants, vos brillants costumes seront déchirés par le souffle de la mode. Madrid la batailleuse, Madrid la joyeuse, prison de François I[er], remords de Napoléon, tu deviendras comme tes sœurs d'Occident, un repaire de marchands qui vendront ta gloire, ton honneur et ton nom. Ardente Andalousie, tu valseras gravement sur tes castagnettes brisées, et le Guadalquivir n'entendra plus rebondir sur ses rives les divins accords du fandango !

Romps les cordes de ta guitare, vieille Espagne ! Pleure sur l'or des Amériques, sur tes moines pieux, sur Domingo de Guzman, le saint fondateur de la Santa-Hermandad, sur Carlos-Quinto le maître du monde, sur Felipe-Secundo, l'homme bilieux, et sur Torquemada, son aimable compère ! Pleure ton théâtre, tes chevaliers errants et tes vierges brunes ! Encore pleine de vie, te voilà condamnée à mort, accroupie dans les cendres de ta glorieuse tradition !

C'est la loi du Progrès. Que son lourd niveau s'abaisse donc rapidement sur toi. Du sein de ta mort relève-toi quelque jour plus puissante qu'aux temps célèbres de ton histoire ! — Et bienheureux ceux qui vivront pour te voir alors !

VI

198 Pour d'autres que pour moi sont tressés les crins des coursiers noirs, pour d'autres les jeunes filles crèpent leurs cheveux, pour d'autres les fêtes de nuits retentissent. Pour d'autres pétille le généreux Jerès, pour d'autres est chaussé le pied mignon des sorcières de Séville. Ici comme ailleurs, je suis de trop.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Sous des cieux moins splendides me suffisait un misanthropique orgueil ; enfant de vingt ans, j'étais fier d'être plus sage que les vieillards. A Londres je me réchauffais bien pendant toute une nuit, les pieds contre la grille en feu, la tête sur la page qui marquait d'un fer rouge les épaules bourgeoises. Je prenais la fièvre en chantant :

L'exilé n'est pas de ce monde.

Aujourd'hui, j'écris que la vie, c'est la recherche du bonheur, et j'en suis altéré...

Et j'en suis altéré. Et quand, sous les balcons, frémit la sérénade, je siffle de dépit, je m'habille et la suis. Et volontiers je ramasserais la poussière qui porte l'empreinte d'un escarpin de soie. Je me console ainsi.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Hier j'étais philosophe, aujourd'hui je suis sage Hier je consumais ma vie sur des livres et des cadavres, aujourd'hui j'ai le cigare à la lèvre et des

rêves de bonheur en tête. — Des rêves seulement !

L'exilé n'est pas de ce monde.

Aujourd'hui je suis vraiment sage, mille fois plus que les compilateurs des bibliothèques, les révolutionnaires de la tradition et les bigots du socialisme, tous ces pédants cafards qui font détester l'étude, la liberté, l'amour. J'aime la science et la Révolution, mais je ne m'approche d'elles que quand mon cœur tressaille d'allégresse. Je travaille sans prendre de peine : c'est le fond qui manque lè moins.

L'exilé n'est pas de ce monde.

[199] Si j'étais riche et puissant, j'aurais des palais de cristal, je prendrais des bains de lait et des fumigations d'encens, je me reposerais sur des fleurs d'oranger, je monterais des coursiers pleins de sang et ferais retentir les bois du concert de mes meutes. Des houris et des bacchantes me verseraient le Chypre brûlant dans des coupes d'or. Quand j'écrirais, je voudrais être entouré de toutes les merveilles du luxe et des arts. Aux portes de ma royale demeure j'élèverais à Fourier et à Epicure des statues de diamant dont la nudité ferait rougir les phalanstériens *officiels*.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Et m'adressant aux hommes je m'écrierais :

« Dans les premiers âges du monde, sur le trône le plus élevé de la terre était assis un grand monarque. Il avait nom Sardanapale. Jamais jeune guerrier ou vieux philosophe ne posséda la science

de la vie comme la possédait cet homme. Vos pères cependant le laissèrent détrôner par un prêtre artificieux et un soldat brutal. Si j'avais vécu dans ce temps-là, j'aurais défendu le royal Sardanapale.

» Fils d'Adam ! depuis six mille ans que vos générations fatiguent la terre, vous n'avez pas vécu seulement un jour. S'il vous convient de souffrir, cessez de vous plaindre, car votre misère est votre ouvrage. Il dépend de vous d'être heureux.

» Allons! la vie est courte, et le bonheur est bon. Les épines sont de toutes les saisons, les fleurs de quelques-unes : hâtons-nous de les cueillir. En avant ! la hache au pied des banques, la torche aux autels, la mine dans les entrailles du sol accaparé ! Chacun a droit aux richesses du globe. La terre est assez féconde pour nourrir tous ses enfants. »

Mais je ne suis ni puissant ni riche :
L'exilé n'est pas de ce monde.

Et seuls les riches, les puissants ont le droit de parler aux hommes. Ils ne leur disent pas ce que je leur dirais et s'en font écouter. — Malédiction !

Eh bien ! il était pauvre, il était seul aussi ce Diogène dont l'humeur noire s'égayait tant de la comédie de ce monde. Il était pauvre, il était seul aussi ce Dante dont l'âme poétique souffrait tant en composant la comédie divine. Comme eux je rirai, je [290] pleurerai de rage, puisque je ne peux ni rire de joie, ni pleurer d'amour.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Dans ce monde la femme la plus mignonne trouve délicat, gracieux le négociant affairé qui dépose à la hâte une pièce d'or sur le coin de son étagère.

Dans ce monde, l'artiste le plus chevelu martèle son cerveau pour trouver la place d'une étoile sur le front étroit du Bonaparte-Mulet !

Dans ce monde, une tragédienne renommée déclame la *Marseillaise* ou la *clémence d'Auguste*, selon les temps et les lieux, proportionnant son inspiration à son salaire. Et la foule l'admire et couvre de couronnes ses pieds gonflés d'orgueil !

Dans ce monde, ô profanation ! les poètes se ravalent à mendier les éloges des têtes royales. Plus eunuques que l'esclave antique, ils chantent leur servitude et leur honte !

L'exilé n'est pas de ce monde.

Dans ce monde les rameaux des lauriers et des chênes sont cueillis par les mains brutales des valets de prétendants. Et ceux-là sont proscrits qui ne sont ni bouffons ni lâches, qui ne portent pas à la boutonnière l'infamante livrée des hommes vendus.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Dans ce monde je vivrai, puisqu'il le faut, mais je l'attaquerai, le harcelerai sans trêve. Comme le contrebandier, comme le pauvre dont la misère arme le bras vengeur, j'opposerai ma revendicacation courageuse au pillage des lois.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Société qui me poursuis, je te rendrai mépris pour mépris, injures pour injures, proscription morale dans l'avenir pour la proscription physique que tu m'imposes dans le présent. *Œil pour œil, dent pour dent*, c'est parole d'Evangile, c'est la loi des révolutions, c'est le cri des opprimés.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Société, tu as peur des squelettes. Eh bien ! moi qui passe au milieu de toi comme un mort dans un bal, j'apparaîtrai dans tes orgies, agitant des pages sanglantes, et je te montrerai, du bout de ma plume, l'abîme de fange où tu disparaîtras bientôt.

L'exilé n'est pas de ce monde.
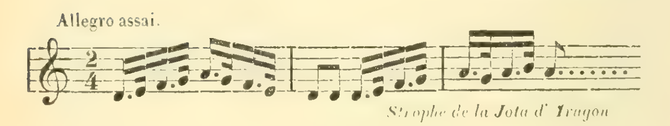
La haine, la haine ! je n'ai que cet amour. Je la respire et la renvoie. Je suis la poudre qui rend mille morts pour une étincelle. [201] Je suis une semence d'ellébore qui produit une coupe de poison. Ah ! tous les outrages que vous m'avez prodigués, hommes de parti, vous retomberont sur la tête ; tous les levains de colère que vous avez déposés dans mon sein sont dans la bonne terre. Car je suis le précurseur du Temps, le suprême Vengeur !

L'exilé n'est pas de ce monde.

LAS

NOCHES DE VERVENAS EN MADRID.

Madrid, Agosto 1853.



Strophe de la Jota d'Aragon

I

[202] Espagne, patrie de toute grâce et de toute beauté, mère que j'ai choisie dès que je sus aimer! N'est-ce pas que tu ne souffres pas trop de la pression de mon pied venu du nord? N'es-tu pas assez riche, ô la plus riche des terres, pour adopter un enfant étranger?

Etranger! je ne le suis nulle part, et moins ici qu'ailleurs. Je ne cherche pas, comme un traitant grossier, à dépouiller cette terre féconde; j'y viens comme un poète qui ne demande pour chanter qu'un rayon de soleil!

Etait-il étranger parmi les peuples, ce vieillard aveugle qui [203] s'appelait Homère et qui parcourait la Grèce, un bâton à la main, en peine du gîte

de chaque soir? Etait-il seul au monde, étranger à l'Espagne, ce divin penseur, ce noble citoyen du monde, cet immortel don Juan : Byron!?

Le rêveur n'accepte pas sa patrie de la main du hasard; il sait la distinguer entre les nations et s'élance vers elle, dès qu'il peut chérir, comme le jeune homme nubile aux pieds de sa maîtresse. Tant qu'il n'a pas trouvé son pays, son travail, son amour et son Dieu, la consomption l'amaigrit et le dévore.

J'habite l'Espagne parce que je l'aime d'amour. Si j'ai pu désirer quelquefois de revoir la France, ce ne fut jamais que par réflexion.

II

Nuits d'Espagne, nuits de *verrenas*, je vous chanterai!

Nuits où la pierre brûle, où les fers des balcons sont tièdes, où l'eau glacée ne rafraîchit plus!

Nuits d'amour et de fêtes, belles nuits de Castille et d'Andalousie! L'homme qui vous a vues ne devrait point mourir!

Nuits de lapis et d'or où les étoiles sont heureuses et libres, je vous ai respirées, je vous ai chéries, comme si j'étais né sous votre douce lumière!

Nuits d'été pendant lesquelles on regrette de dormir, quand les petites filles au teint d'orange, sauvages comme des gazelles qui viennent de naître, vives comme les eaux des torrents, nouent

et dénouent les guirlandes de la ronde bavarde!

Que d'heures j'ai passées à les regarder! Combien j'aurais donné pour saisir l'une d'elles et l'embrasser une fois seulement! Mais elles se sauvaient, épouvantées de ma grande barbe et de mon aspect étranger. Que je me sentais laid sous le ciel des Castilles!

Oh! les petites fées de huit ans, qu'elles étaient fraîches et roses, coquettes et impérieuses déjà!

Petites filles de Madrid, je doute qu'à seize ans vous puissiez rendre un homme plus heureux que je le fus par vous, alors que [204] vous dansiez en rond autour de la fontaine de *Neptuno, Dios de las aguas*.

III

Qu'elles étaient heureuses, les petites folles! Leurs beaux cheveux bouclés jouaient avec le vent de la nuit; elles chantaient :

« Les nuits sont faites pour danser. Le sommeil est un vieillard à cheveux blancs, bien vilain, bien maussade, que nos mères nous donnent pour gardien quand elles vont au bal.

« Les nuits sont faites pour danser. — Dansons!

« A minuit nos bonnes se mettent aux balcons. Les galants du voisinage viennent, le long des murs, jusque sous nos fenêtres. Et puis... c'est bien difficile de dormir quand on entend bavarder les guitares.

« Les nuits sont faites pour danser. — Dansons!

« Nos petits amoureux sont très aimables. Ils nous disent qu'ils nous adorent, mais nous n'en croyons rien. « Les papiers sont des papiers, les « lettres sont des lettres, mais toutes les palabres « des hommes sont fausses [1]. »

« Les nuits sont faites pour danser. — Dansons!

« Quand nous aurons quinze ans, les hommes nous en diront bien d'autres, et nous finirons par les écouter. Comment nous en défendre quand le miroir nous dira qu'ils ne mentent pas? C'est si ridicule d'être modeste. Les femmes sont faites pour être servies et les hommes pour les servir.

« Les nuits sont faites pour danser. — Dansons, dansons!

IV

205 C'est pour les nuits d'été que Madrid, la coquette, réserve ses fêtes splendides. Ses murs blancs brillent sous la lune comme les voiles des fiancées sous les flambeaux des autels.

Quand minuit sonne, elle appelle ses beaux enfants à la danse par les mille voix des guitares et des tambours de Biscaye.

(1) Vieille ronde Espagnole d'une grâce ravissante et qui perd beaucoup à la traduction :

> « Papeles son papeles,
> Cartas son cartas;
> Palabras de los hombres
> Todas son falsas. »

C'est l'heure où les bandes de jeunes filles descendent la *calle d'Atocha*, légères comme des chevrettes qui vont sauter dans les clairières aux regards des étoiles. Les jeunes hommes bruns les précèdent, guidant vers le *Prado* la marche bondissante, entonnant des refrains dont la gaîté seule peut faire pardonner l'éternelle monotonie.

Ils chantent parce qu'ils sont heureux. Ils chantent comme le grillon des prairies, le pinson et la caille qui nous réjouissent toujours. Puissent-ils longtemps chanter ainsi!

Heureux les Espagnols qui savent s'accroupir aux pieds d'un sycomore, se draper dans la *capa* brune, remplir leurs poumons de la fumée du Manille, et rêver par de pareilles nuits!

Heureux les Espagnols qui sont aimés dans les nuits de *vervenas*, quand les *niñas* émues pressent leurs têtes dans leurs mains frissonnantes, et qu'ils dorment sur leurs genoux, caressés par la dentelle des mantilles!

Heureux les Espagnols à l'œil fauve, au jarret nerveux, aux bras souples, qui s'élancent dans le tourbillon du *bolero!*

Tournez, tournez, enfants de la Castille!

Cherchez le bonheur dans les grands yeux de vos maîtresses, pressez leurs tailles minces; unissez-vous, séparez-vous; menez, ramenez le joyeux *bolero!*

Bondissez, roulez comme les flots; arrêtez-vous pour respirer un instant, et reprenez toujours; passez, repassez devant mes yeux qui vous admi-

rent! Usez la terre, multipliez les heures, faites mille lieues dans la soirée, vivez beaucoup à la fois : le temps est si court! *Animo!* la vie est bonne, et sages ceux qui savent la dépenser gaîment!

Espagnols, frères et fils des Maures; vous êtes les vrais artistes, [206] les vrais poètes, vous qui pouvez rire, et chanter, et rêver, et danser, et ne pas diminuer vos plaisirs en les décrivant.

Hélas! je ne sais plus que salir du papier. Je suis jeune encore et déjà mort à la joie. De sorte que la vie réelle me paraît une dérision amère et désespérante de lenteur. Mais vous...

Dansez, dansez, enfants de la Castille!

V

Qui pourrait rester triste quand Madrid est en fêtes ?

Allons la guitare de Castille, la *pandereta* de Saint-Sébastien, la musette d'Orense, la flûte des montagnes de Santander! — Ole!

Vive la *seguidilla* madrilègne, la *jota* d'Aragon, le *fandango* de Cadix, le *bolero,* la *gallegada,* le *jaleo* de Jerès, la *malageña* et la *cachucha*, l'amoureuse! — Ole! Ole!

Elancez-vous, les sœurs Espagnoles! — Les Serranas trapues, les viriles Arragonaises, les Basques agiles, les noires de Madrid, les blondes de Burgos et de Pampelune, les filles de Murcie, de Va-

lence et de Grenade, et celles de Cadix aimées de Byron. — Ole! Ole!

Chaussez vos pieds mignons de la zapatille soyeuse, ramenez les cordons roses sur vos cambrures arquées, laissez flotter sur vos épaules la mantille onduleuse; que vos reins se dessinent sous la basquine rouge et sous l'écharpe aux mille couleurs! — Ole!

Relevez vos longs cheveux, dégagez vos tempes; qu'on voie bien vos pendants d'oreille; fixez vos bandeaux luisants avec des aiguilles d'or! — Ole!

Vamos! — Les petites reines aux fières allures! Avancez-vous le poing sur la hanche, avec vos bras arrondis qui paraissent ramasser le sable; pied tendu, tête inclinée, mutine, sourire provocateur! — Ole!

Et puis reculez, tâtez le sol, piaffez, tordez-vous, fléchissant vos tailles comme des couleuvres, souples, ardentes, échevelées, pleines de ravissement, d'extase et de langueur; pâmées, divines, [207] enfants de la grâce et de la volupté, vierges aux lèvres roses, aux blanches dents! — Ole! Ole!

Anda con ellas! — Avec elles, avec elles volez les danseurs maigres, ceux qui portent bonnets phrygiens, *monteras* velues, berrets basques, *sombreros* castillans, turbans, mouchoirs et *fajas* de soie, vestes écarlates, boutons d'argent et d'or! Soulevez des nuages de sable brûlant! — Ole! Ole!

Alante! — En avant aussi le guerrier cher à Mars, le sabre au côté, le doigt à la couture du pantalon, le cou garroté dans le carcan de crino-
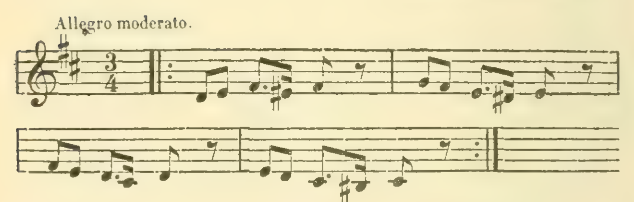
line. C'est le roi du bal; sa danse est la plus savante; ses manières les plus distinguées; les plus belles sont pour lui : dès sa jeunesse il a rompu ses doigts sur les cordes des guitares. — Ole !

Viva! Viva! — Voici les Asturianos, les roturiers des montagnes, avec leurs bâtons blancs. Ils forment une ronde monotone en se tenant par le petit doigt : on dirait des moines qui récitent matines. Ils envahissent la place ; les voilà bien plus de trois cents! C'est ainsi que se rassemblaient, au cœur des montagnes, les fils de Pélage vainqueur des Maures, les hommes de fer et de bronze, quand ils racontaient la légende. *Viva Gijon! Viva Pradia!* — Ole!

Oiga V. M! — Les rives desséchées du Mançanares retentissent du terrible rappel des castagnettes. La lune promène son disque tranquille parmi les bandes blanches laissées par les nuages de chaleur. La *Virgen del Puerto* est couverte de pierreries. Les anges, ses pages, ont déployé leurs ailes. Le ciel semble sourire aux danses de la terre. — Ole! Ole!

LAS COPLAS DE LOS CIEGOS.

Madrid, Agosto 1853.



Strophe d'un chant populaire espagnol.

I

[208] Le *ciego* fait danser la jeunesse aux accents de la guitare. Il récite des *coplas* toujours applaudies. Il chante :

« Ole! Paquita, Dolores, Ysabel! la petite Carmen ; Iñes, Lola et Pepa, les lutines! Ole! Concha, fille nonchalante, et toi, Ramona, l'infatigable, qui ne laisses pas dormir ton amant! — Ole! Ole!

« Bois vieux et jeune garçon facilement s'enflamment. Craignez [209] le feu de la résine et les prunelles des filles de quinze ans, plus ardentes que des charbons. — Ole!

« Que l'acier rougisse dans les forges de Burgos. Les gentils hommes de Valence, *los ricos hombres*, les compagnons du Cid sont partis pour la guerre. Chacun d'eux a promis deux têtes d'Abencerrages à la préférée de son cœur. Nous avons vu l'éclat de leurs armures ; elles éblouissaient le soleil. Ils reviendront vainqueurs avec des épées aiguisées sur les os des infidèles ! — Ole !

« Le sultan — *el rey chico* — le sultan Boabdil a fait un rêve, un rêve effrayant. Les voûtes de l'Alhambra se sont entr'ouvertes sur sa tête. Il a lu la perte de son khalifat dans les traits de la foudre. La main du Dieu fort s'est abaissée sur lui. — Ole !

« Depuis ce songe, son grand cimeterre est moins tranchant que la quenouille de nos grand-mères ; on ne l'a plus vu teint de sang. — Ole !

« Le Khalife de Grenade a de belles filles dans ses harems, mais la dernière bergère des Asturies est plus digne d'amour que la courtisane favorite du sultan Boabdil. — Ole !

« Malheur à la vierge chrétienne qui chercherait l'amour dans les yeux d'un Maure ; elle y trouverait la pointe d'un couteau catalan. — Ole !

« Le plus précieux privilège de nos reines est de choisir leurs galants parmi les beaux garçons des Espagnes. La royale fille de Naples, Marie-Christine la belle, a pris pour époux le très excellent seigneur Muñoz ; elle a passé l'anneau ducal

à son doigt. La reine Christine a de bons yeux : il y a peu d'hommes aussi beaux plastiquement que le duc de Rianzares. — Ole !

« Le soleil trouve la terre d'Espagne plus belle que les autres terres. Il ouvre de grands yeux pour la voir tout le long du jour ; il l'incendie pour lui mieux prouver son amour. — Ole !

« Terrible le matin, il se reflète sur les aiguilles des monts et les arêtes des vagues qu'il rougit comme de jeunes filles. Le soir, elles pâlissent, verdissent, et semblent mourir, épuisées qu'elles sont par son amour. — Ole !

« Il est si riche et si beau, le roi du monde qu'il lui faut plusieurs maîtresses à l'année ! L'hiver, il s'étend sur la mer de Cadix, baisant de sa lèvre brûlante la cité magnifique. Au printemps [210] il s'enivre du parfum des fleurs d'Andalousie. L'été, il aime à prendre des bains de neige sur la gorge blanche des Sierras. Pendant l'automne, il se prélasse dans les allées de la Fontaine Castillane, souriant aux filles des grands d'Espagne, plus fier que le plus fier des hidalgos. — Ole !

« Les vins de France sont verts comme du vinaigre. Les Anglaises sont froides et blondes comme la progéniture des Albinos. Versez-moi le Jerès aux flots d'or ! que je morde aux crinières des *jacas* andalouses, noires comme le royal manteau de la nuit. — Ole !

« La Madrilègne est fière et dédaigneuse. Quel

regard de mépris elle abaisse en passant sur tous ceux qui l'admirent ! Mais aussi comme elle aime celui qui sait gagner son cœur ! Un rayon de soleil s'est égaré dans ses yeux ; c'est la femme qu'on poursuit et qu'on adore malgré tout. — Ole !

« Puis, vole, souveraine de l'humanité ; serre-toi, frileuse, dans ta mantille. Marche seule en avant ; que ton amant te suive comme il pourra ; les hommes ne sont pas dignes de porter ton éventail. — Ole !

« Tout le long de la nuit les *serenos* chantent sous les balcons, les chats s'ébattent dans les gouttières, et les cailles amoureuses se répondent d'une fenêtre à l'autre. Cela réveille les maris ; mais tant que leurs femmes ne s'en plaindront pas, on conservera les *serenos*. — Ole !

« Le cavalier et son cheval vivent de la même vie. Mon cheval rouge hennit après la jument blanche. Et moi qui suis son maître, je hennis après la fille aux beaux yeux. — Ole !

« Pendant toute l'année, les pâtres et les porteurs d'eau de Galice attendent l'arrivée des mages. Et quand vient le jour de l'Epiphanie, ils courent trois à trois, comme des possédés. Ils courent d'une place à l'autre, à *la plaza de la Constitucion*, à *la plaza del Oriente*, à *la plaza San-Bernardo*, pour les voir arriver. Ils courent avec des torches, ils courent à perdre haleine. Et quand ils s'arrêtent au milieu d'une place, ils dressent leur échelle en l'air ; le plus croyant appelle les

rois du côté de l'Orient ; les deux qui le soutiennent, crient : Les rois viennent, les rois viennent, avec leurs belles robes d'or — *vienen los reyes!* — Ole !

[211] « *Niña !* tes grands yeux étincellent sous la mantille comme l'éclair sur le sein de la tempête. Je croyais voir une goutte de sang dans ta chevelure d'ébène, mais c'est un œillet plus rouge que la liqueur des artères. Je veux puiser la vie dans l'éclat de tes yeux ; et si je meurs que tes cheveux me servent de linceul ! — Ole !

« Il court par Madrid une atmosphère de femme qui transporte l'homme de désirs. A la pointe du jour, quand s'éveillent les *palomas* caressantes, la *manola* paraît à son balcon. Les oiseaux d'amour connaissent sa voix sauvage ; ils y répondent par leurs roucoulements. Le soir, elle revient à la même place pour s'enivrer des soupirs de la sérénade. — Ole ! Ole !

« L'été, vous chercheriez en vain le Mançanares dans la campagne de Madrid. Il n'y a que les entrepreneurs de romans français qui l'aient découvert et décrit. Le pauvre ruisseau se cache tout honteux dans les sables pour échapper à la poursuite des lazzis castillans. Le magnifique pont de Toledo ressemble à un vieux fat bien attifé qui ne trouve pas sa belle au rendez-vous. — Ole ! Ole !

« Hier, le grand taureau de Navare broutait la

sauge amère sur les rives de l'Ebre impétueux. Aujourd'hui le voilà qui beugle dans l'arène. Il est fier de sa devise, de son poil luisant, de son large poitrail. Ses grands yeux pleins de bravoure ne font pas plus peur à nos filles que ceux de leurs *novios*. — Ole !

« Le taureau, le beau taureau, le taureau roux se précipite sur les épées brillantes, comme le guerrier téméraire sur les multitudes ennemies. La mort l'attend. Les mules au dos patient emporteront sa dépouille. Ainsi les domestiques obséquieux font valoir leurs services quand les vaillants sont morts. — Ole !

« Maintenant la sueur découle de vos fronts, vous n'avez plus d'haleine. Allez vous étendre sur les fleurs des prairies ou dans les coupes de marbre des fontaines. C'est la saison des fruits délicieux, des pèches de Sarragosse, des *chufas* de Valencia, des *sandias* aqueuses ; les eaux glacées courent sous les platanes. Rèvez en plein soleil comme des chattes voluptueuses : c'est ainsi qu'on rève en Espagne. Du bout de vos doigts effilés prenez l'*azucarille* et jouez avec en le plongeant dans l'eau... Moi je chanterai :

II

[212] « Je chante, je chante... Et pourtant je suis privé de la lumière des cieux !

« Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

« Je suis le vieux ménestrel, l'Apollon en cheveux blancs autour duquel fillettes et garçons se pressent dans les jours de fête. Je suis le Malheur qui fait danser la Joie, la tristesse qui ranime la Gaité, l'aveugle qui conduit ceux qui voient clair.

« Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

« Ma fidèle guitare, c'est ma maîtresse et ma fille, le seul bien qui me reste sur terre, la sensible, la sonore qui me permet d'échanger mes pensées avec les hommes, la seule corde qui me rattache encore à la vie!

« L'harmonieuse, la merveilleuse! je lui fais redire tout ce que je veux, à ma guitare fidèle : les sermons des curés et les déclarations des amoureux, les vérités et les contes, les nouvelles et les légendes. Je la fais rire et pleurer : chez les grands, je modère sa franchise ; chez les petits, je rends ses accords plus bruyants et plus libres. J'annonce la bonne aventure aux jeunes filles et la mauvaise aux maris.

« Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

« Je chante les combats et l'astre du jour qui les éclaire. Je chante les amours et l'astre des nuits qui leur prête sa discrétion bienveillante. Vous, jeunes filles que j'adorais, je vous chante. Et vous, marguerites des prés, joncs en fleur, flots du Guadalquivir qui les faites éclore... Et toi, ma belle Andalousie, terre de grâce et de bonheur que

je ne reverrai plus... Et toi, la brune Séville : je vous chante aussi !

« Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

« Rois des rois, soleil, je t'aimais tant ! Quand je vins au monde tu parus au sommet de la Sierra des neiges, tu brillas sur mon [213] front. Ma mère y vit un heureux présage et tout le jour suivit ta course dans les cieux, Quand tu fus au plus haut de la voûte, elle rêva que je deviendrais grand. Quand tu plongeas, tranquille, dans les vagues des mers, elle espéra que ma mort serait exempte de douleurs.

« Soleil ! tu ne m'as pas apporté la gloire. La déesse dédaigneuse n'agrée les hommages du pauvre que lorsqu'il a gagné des palais pour la recevoir. Mais tu m'as aveuglé, soleil ! et je traîne après moi la plus cruelle des morts !

« La Mort qui n'a plus ni rires ni pleurs dans ses yeux blancs ! La Mort qui s'assoupit le jour et veille la nuit ! La Mort qui ne connaît plus le Sommeil, son frère ! La Mort qui chante le soir pour gagner le pain du matin ! La Mort de l'aveugle maudit dans sa personne, dans celles de sa femme et de ses enfants ! La Mort de l'aveugle cheminant à tâtons vers une tombe qui recule toujours !

« Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

« Et je te sens, soleil terrible ! Tu es là, sur mes yeux, sur mon cœur ; tu cours sur mes bras, sur les cordes de ma guitare. Toi qui embrâses le

nuage, calcines la poussière, fends pierre et terre ; toi qui dessèches les torrents et fais éclater l'olivier : rouvre mes yeux, soleil ! mes yeux sont moins durs que le fer.

« L'alcool est-il devenu froid comme la glace des pôles ? L'étincelle n'allume-t-elle plus la poudre ? Quand tout nage dans ta mer de feu, soleil ! moi seul, le plus ardent des êtres, t'invoquerai-je en vain ?

« Personne ne devrait être aveugle dans l'Espagne dorée, car nos yeux bruns sont le miroir de l'astre de lumière comme les yeux verts du Livonien sont le miroir des eaux. Pourquoi mes sourcils touffus et mes longs cils n'ont-ils pas été brûlés aussi ? Hélas ! parce qu'on n'arrache pas les cyprès qui protègent les tombes !

« Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

« Jeunes filles qui pouvez lire dans les yeux de vos amants, profitez des beaux jours ! Les nuages accourent vite dans l'atmosphère limpide ! le Malheur recherche les existences souriantes pour égayer sa morne tristesse. A moi comme aux autres des vierges plus fraîches que l'Aurore ont tendu leurs lèvres avides ! Et maintenant.....

214 « Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

« Jeunes garçons, brisez les couteaux aux lames meurtrières. Ce sont des armes trop courtes pour atteindre l'ennemi dans les batailles, et toujours trop longues quand vous les dirigez contre

un ami. Croyez-moi : j'ai su trop bien aussi manier la *navaja*. Et je suis resté comme la Colère : aveugle, stupide, plein de remords!

« Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

« Donnez ce que vous avez sur vous : argent ou cuivre, fleurs ou faveurs de soie. Gardez l'or pour la reine, et la monnaie fausse pour les *Gitanos*. Donnez un baiser à mon enfant, un morceau de pain au chien qui me guide. J'ai cet avantage sur les autres hommes que je ne puis voir ce qui brille ; ainsi je comprends mieux la pression des mains et le langage du cœur.

« Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

III

« Ole! Ole! reprenons la danse. Et je vous dirai ce que disent les fleurs.

« Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Cueillez-nous, disent les fleurs. Nous sommes belles à voir et nos haleines sont embaumées. Nous aimons que notre beauté soit rehaussée par les femmes qui nous portent. Quand nous sommes écloses, nous n'avons plus rien à puiser dans le sein de la terre, et les baisers des vents nous dispersent bientôt loin de ceux qui nous ont vu naître.

« Cueillez-nous! La mort ignorée nous effraie.

Portez-nous dans vos fêtes, admirez-nous un instant seulement. Car nous naissons par milliers sous les pas des hommes, et les pleurs de la nuit nous reproduisent en bien plus grand nombre qu'on ne saurait nous détruire.

215 « Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Aimez-nous, disent les jeunes filles. Nous sommes ravissantes, et la reine des haies, la rose églantine, n'est pas plus parfumée que nos cheveux. Quand nous avons quinze ans, nous ne savons plus que devenir sous les jupons de nos mères; il nous faut des amants qui promènent nos grâces dans les pays lointains. Toute mort nous paraîtrait effrayante qui ne nous prendrait pas dans les transports d'amour!

« Le monde nous défend de parler, mais nous savons faire jaser les fleurs. Nous effeuillons la marguerite et la marguerite répond toujours selon nos désirs. Nous promettons beaucoup d'amour à qui sait nous comprendre. Nous portons des bouquets de pervenches et d'œillets rouges; l'œillet rouge signifie passion, et la pervenche espoir : ne les laissez pas flétrir!

« Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Dans la saison bénie du printemps, quand l'amour fait frissonner la terre, les ruisseaux, le brin d'herbe, les branches embaumées du peuplier

et la gorge du rossignol; quand Phœbé, la chasseresse, mire ses doux yeux dans le feuillage du saule, son arbre favori; quand l'air est agité par les soupirs des mondes....

« Nous, pauvres filles des hommes, enivrées par le bruit des concerts, par le luxe des toilettes; nous qu'on étouffe avec l'encens des louanges, on voudrait nous voir mourir sans être aimées! Oh non, rien ne tombe au printemps; ni les feuilles, ni les poitrinaires. Rien ne pleure que la sève, la mère des fleurs. Et ce sont des larmes de joie!

« Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Les plaines poudreuses de la Castille sont chères à la déesse des moissons. Les plus belles pommes d'or croissent sur la terre andalouse où les femmes se disputent le prix de la beauté. Dans les montagnes du Basque s'élèvent le sapin, le premier-né des fils d'Europe, et le châtaigner dont les fruits nourrissent les hommes forts. Les plantes, les arbres et les fleurs célèbrent les harmonies universelles.

216 « Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Le blé veut dire or et richesses; la rose, beauté; le lys, grâce; la rue, délire des sens; l'anémone, caprice éphémère; la violette, modestie trompeuse; le narcisse, vanité; la tulipe, beauté froide; le chêne, force et simplicité; l'olivier, paix; la gre-

nade, passion et constance; le laurier, gloire; l'oranger, blancheur, virginité, prémices d'amour; la belle des jours est éclatante et fière, la belle des nuits est rêveuse et tendre. L'éclat et le parfum des fleurs nous invitent à les cueillir.

« Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Les pétales de l'amandier paraissent dans les premiers jours d'avril. Leur essence infinie fait pénétrer l'amour dans l'être. Le soleil sourit à la terre qui s'éveille. Ainsi l'amour des Espagnoles naît quand elles ont quatorze ans et remplit le cœur de l'homme d'espérances divines. L'amour est le soleil de la vie. La branche d'amandier est la promesse de la saison nouvelle.

« Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Sur les rives des fleuves du Nord vient le myosotis qui recherche l'ombre parmi les herbes glauques et ne répand point de senteur. Ainsi les filles d'Allemagne. Sur les rives des fleuves du Midi vient la menthe qui s'élance vers les astres et attire par son odeur. Elle élève fièrement sa belle chevelure au-dessus des plantes qui l'entourent. Ainsi la fille d'Espagne porte sa tête altière sur son cou gracieux. Laquelle choisirez-vous des deux fleurs azurées?....

« La menthe est bleue comme l'œil des vierges; ses feuilles sont soyeuses comme leurs mains.

La menthe est la fleur des nuits de vervenas, celle que les garçons offrent aux filles en les regardant jusqu'au fond de l'âme, pour apprendre leurs secrets.

« Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

« Savez-vous ce que contait l'autre matin la Laurence à sa mère quand elles allaient toutes deux, comme de braves matrones, [217] chercher la sabine dans les buissons? Et ce que lui répondait sa mère, la vieille Inësilla, qui jamais ne se laissa manquer de rien? Ecoutez leur intéressante con-conversation :

« — Ma mère, ma mère! je suis enceinte !...
» — Ma fille, ma fille ! et de qui ?...
» — De M. le curé, Vierge sainte !...
» — Ma fille, ma fille !... moi aussi ! !... (1) »

» Voilà ce que savent faire nos *padrones* !... Des malheureux de plus dans cette vallée de larmes !

» Heureux l'étudiant à qui sa maîtresse passe dans la boutonnière le premier rameau de l'aubépine fleurie ! L'aubépine est propice aux rendez-vous du soir. Eh! si vous vous aimez bien, soyez heureux et moquez-vous de ce qu'on en dira ! Allez en vous pressant la taille, allez errer sous

(1) Traduction libre de cette chanson populaire :

Madre mia, soy impreñada, etc., etc.

les tilleuls du *Retiro* royal ! *Que V. V. M. M. se divierten muy bien !* Mais défiez-vous des gardes de *Paquito*, les plus moraux des hommes, et ne foulez pas trop les pauvres fleurs !

» Car les fleurs ne mentent jamais ; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre. »

LAS COPLAS DE LOS MAJOS.

Madrid, Agosto 1853.

> « Es el mas agil mancebo que conocemos, gran tirador de barra, luchador extremado y gran jugador de pelota : corre como un gamo, salta mas que una cabra, y birla los bolos como por encantamento : canta como una calandria, y toca una guitarra que la hace hablar, y sobre todo juega una espada como el mas pintado. »
>
> *M. Cervantes.*

218 Le *majo* de vingt ans, le beau garçon aux moustaches noires, a jeté sur ses épaules la veste brodée de gances précieuses. Sa maîtresse en est fière. La danse a commencé. Lui dit sur sa guitarre :

« Belles et suaves contrées, Espagne, Andalousie, je vous chanterai jusqu'à mon dernier jour ! — Bénies soient les chansons !

» L'Espagnol est trop riche pour épargner. La Nature travaille pour lui ! — Bénie soit la Nature !

» Notre terre est prodigue de trésors. Sous le soleil tout naît et meurt vite. Une seconde de plaisir ne vaut-elle pas mieux qu'un siècle de fatigue ? — *Ave Maria santisima !* — Béni soit le Plaisir !

219 » Dans les premiers jours de mai, toutes nos

fleurs éclatent à la fois. A quinze ans toutes nos filles ont aimé. A vingt-huit ans nos femmes sont vieilles ; à trente nos hommes ne comptent plus. — *Viva l'hermano Christo !* — Béni soit l'Amour !

» Chez nous, quand le soleil se voile, c'est pour un instant. Les étoiles ne manquent guère plus d'une nuit dans le ciel. La colère, la jalousie, la vengeance, le délire d'amour, toutes les passions, frappent comme la foudre, pleurent comme l'orage, crient comme la tempête. Puis le ciel se rassérène, et les traits resplendissent de nouveau. Rien de triste ne saurait subsister parmi nous. — *Deo gratias !* — Bénie soit la Gaîté !

» La cigale chante. L'ombre est bonne. Le travail est indigne des hommes libres. Nous avons du pain pour tout le jour ; demain, Dieu nous en donnera, si bon lui semble. — *Si Dios quiere !* — Bénie soit la Liberté !

» Quittons l'ouvrage. Accordons nos guitares. Que le cigarro brûle. Suivons le côté de l'ombre et chantons des *coplas* aux belles demoiselles qui passent : — *Salero !*

» Ma *capa* me sert de lit ; le soleil est ma cheminée, le firmament mon toit. J'achète un pain blanc, une tranche de *sandia*, un *vasito d'aguardiente* : j'en ai pour six *cuartos* par jour. Le dimanche, je fais ma provision de tabac pour la semaine. Que me faut-il de plus ? Ainsi j'attends le retour des étoiles dans les cieux et de ma maîtresse au balcon. — *Salero !*

» La Granadine a caché son front sous la mante. Voyez courir ses petits pieds. Elle dédaigne les *majos* qui l'admirent. Mais sa mère qui la suit recueille leurs compliments. — *Salero !*

» *Salero !* gracieuse, divine, trésor de caprice et d'esprit, mes chères amours ! Le mot dit tout cela : — *Salero ! Salero !*

» Ma Rosa fleurie, j'aime mieux ta figure brune se détachant sur la nuit claire que les figures d'or de la reine sonnant sur le bois des comptoirs. Malheur aux avares ! Malheur aux jeunes ambitieux ! L'épargne et l'intrigue font mourir dans le pays où tout abonde. — *Salero !*

» Terre rude que la nôtre pour qui n'en voit que le gazon desséché et la croûte fendue ! Hommes rudes que nous pour qui ne voit que nos pommettes, nos cheveux durs et nos traits heurtés ! Femmes rudes que les nôtres pour qui les entend parler haut et [229] ferme, pour qui les suit à la promenade et ne recueille que leurs dédains ! — *Salero !*

» Mais terre chérie par qui sait découvrir des ruisseaux sous les pierres, des fruits suaves dans le cœur du rocher, des hommes sensibles sous une écorce mâle, et des femmes passionnées sous une fierté de glace ! — *Salero !*

» Sois humaine ma toute belle ! Vois s'épanouir les fleurs de l'oranger. La bergerette a chanté sur les sables du *Jenil ;* les amants ont entendu sa

voix. Depuis six mois je passe les nuits sous ton balcon, jamais tu ne t'endors que bercée par ma guitare. Pour toi je détache une à une les perles des grenades de leurs enveloppes amères. Pour toi je renferme les fins bonbons dans du papier rose orné de rubans verts. Pour toi je défie le taureau. Commande encore, ordonne toujours... Mais viens enfin ce soir, sous les étoiles, aux fontaines de l'Alhambra! — *Salerito!!*

C'est le chant du *majo*.

LOS GITANOS.

Madrid, Octobre 18[illegible].

Por aquel agradable sitio andaban, unos bailando, y otros cantando, y otros tocando. »

« Es gente que recibe gusto de hacer y decir bellaquerias. »

M. Cervantes.

I

221 Le long des maisons espagnoles blanchies par les étoiles, ils passent le soir, regardant sur les murs se dessiner les traits de leurs chevaux chéris. Sous les oliviers sombres ils passent, se penchant sur les yeux de leurs femmes ardentes. Dans les immenses savanes des Castilles ils passent, s'arrêtant çà et là sous une touffe de genêts ou sur un quartier de granit roulé par les déluges.

Les nuits d'été ; les nuits plus belles que nos jours, les belles nuits d'Espagne sont propices aux amours.

II

222 Et moi, je les suis, les bandits-poètes au

divin langage, aux noirs cheveux luisants. — L'homme libre est si beau!

Je les suis, les sorcières basanées aux grands yeux de tigresses, aux formes de gazelles, les sauvages au bras d'acier qui cassent les dents blanches des chevaux andaloux ou qui endorment l'homme dans des transports sans fin.

Je les suis. Il court par le ciel des millions d'étoiles joyeuses, et chacune se réfléchit sur terre dans un être plein de grâce et de volupté. — Espagne. Espagne, ô beau pays des rêves, je comprends pourquoi tous tes bannis te pleurent!

Je les suis. L'Harmonie n'habite pas dans notre monde esclave; la Poésie, la Vérité s'effraient du vain bruit de notre orgueil. Tout ce qui est grand est hors la loi, tout ce qui est grand est fiévreux, sauvage, agile et maigre. J'aime à trouver sous la peau l'artère de la femme chérie, je veux saisir son âme dans son regard de feu!

Je les suis toujours. Oh! si ces femmes-là pouvaient aimer les hommes du Nord! Une nuit dans leurs bras donnerait plus de science que vingt années d'école! Vous qui ne croyez pas à la vie future, aux infinies transformations, aux visions, aux rêves prophétiques, allez voir la Gitana granadine frémissant d'inspiration sous sa basquine de rouge gaze. Jamais l'idée divine ne se cacha sous aussi peu d'argile.

Les nuits d'été; les nuits plus belles que nos jours, les belles nuits d'Espagne font éclore le don de prophétie.

III

... Je les suivais toujours. J'arrivai sur leurs pas au pied d'une montagne aux flancs arides. Ils descendirent de leurs chevaux, [22] les dessellèrent, et les coursiers libres errèrent dans les prairies.

Près de là coulait le Jarama aux rives escarpées, au cours capricieux. Ils puisèrent de son eau bleue dans des outres ; ils ramassèrent les branches du sycomore, les feuilles du houx, les pommes du pin, les herbes parfumées. Puis ils revinrent joyeux. Ils avaient une guitare, et leur guitare avait deux cordes ! — Ole ! Ole !

Les femmes rassemblèrent les rameaux desséchés, et de leurs mains fines creusèrent le sol autour. Elles ressemblaient aux chattes gracieuses quand elles sont accablées de fatigue et pressées des plus tendres instincts.

Je les vis s'accroupir, allumer les feuilles jaunies et bientôt la flamme s'éleva. Dans l'ardent foyer elles jetèrent l'anis, la pimprenelle odorante, le fenouil et l'encens. Et tout pétilla, tout flamba, et les voix qui chantaient étaient aussi brillantes que le feu magique.

Les nuits d'été ; les nuits plus belles que nos jours, les belles nuits d'Espagne sont favorables aux prédictions !

IV

Oh! que ton empreinte est tenace, Préjugé, vieux bavard, chez ceux-là même qui te défient! Je n'osais pas faire un pas vers ces têtes de Maures qui resplendissaient au reflet des flammes comme dans le sabbat des enfers.

Je m'approchai cependant de la plus jeune de ces femmes, la vénérée, la prophétesse, la reine, celle dont le pied chaussait la zapatille d'or. Et portant à mes lèvres une tresse de ses cheveux qui traînaient jusqu'à terre :

Gitana, lui dis-je, regarde les lignes de ma main, la racine de mes cheveux, les plis de mon front, mon œil cerné, ma bouche. Applique sur mon cœur ton oreille aux beaux pendants d'or. Et dis-moi, Gitana, ce que je deviendrai.

— « Homme du Nord, répondit-elle, considère le cours du Jarama. Parmi ses flots rapides, il en est qui semblent plus pressés que les autres de courir à la mer : ils s'élancent contre tous les obstacles et s'évaporent en pluie d'écume. Ainsi toi dans la vie.

» Tu t'es trop agité, tu as tendu trop fort les ressorts de ton être, tu romps trop à plaisir les attaches dernières qui te relient au monde. Tu succomberas comme ceux qui rêvent trop, inquiet, fatigué, mécontent de toi-même, tourmenté de désirs et de projets conçus à peine.

» Travaille cependant, travaille! Les années de

l'homme sont courtes, quoique bien lourdes à porter; elles passent comme la flèche et l'éclair qui nous frappent d'une mort prompte.

» Travaille, travaille! Que les difficultés ne t'arrêtent pas. Quand tu vois les astres, mes oracles fidèles, rencontrer des nuages et les disperser pour suivre leur chemin, craindras-tu, vermisseau d'orgueil, de lutter contre les cailloux de ta route?

» Travaille! A chaque existence son œuvre. Je ne révèle pas tout l'avenir en une fois. L'homme ne fait pas tout son ouvrage en un jour. Et notre vie terrestre, c'est un jour dans l'Eternité!

» Travaille! Mets à profit le matin et le soir, tes méditations, tes rêves, tes aspirations et tes souvenirs, le calme et la tempête, l'éclair et l'étoile, le sillage du vaisseau sur la mer transparente et le chant des oiseaux. Tout est dans la nature, tout en sort, tout y rentre; elle a mille spectacles et mille voix pour révéler les desseins de sa puissance à qui sait la comprendre.

» Travaille, travaille! Je te le ferai dire constamment par une voix d'émulation et de reproche, la voix sonore de ta conscience. Travaille, et tu seras possédé du feu qui me dévore, feu d'enthousiasme et de divination! »

V

Elle dit, et prenant dans ses mains brunes la

pandereta de velours écarlate, elle l'éleva dans l'air au-dessus de sa tête, et fit trois fois en dansant le tour des branches sauvages qui se tordaient sous les baisers du feu.

Après quoi, se penchant sur la flamme vive, elle en approcha ses dents blanches qui semblaient ironiquement sourire, et ses [225] lèvres fines, noires de sang et déjà frémissantes à l'approche de l'Esprit.

Puis elle répandit, versa sur les charbons tout le souffle de sa poitrine, se releva, reprit trois fois encore sa danse et ses accords, s'animant, bondissant, écumant, dénouant ses beaux cheveux, les ramenant sur sa figure tremblante, voyant les flammes à travers ainsi que des forêts incendiées, criant :

« Brûlez, brûlez, mille dards du Dieu de l'abîme! Embrâsez l'Univers : plantes, animaux, hommes, et cités et villages, tout hormis les reptiles; desséchez les grandes mers, faites bouillonner leurs flots comme l'écume du sang ! Brûlez, brûlez ! Râlez, sublimez-vous, montez, assiégez le ciel, grillez les ailes des anges et le trône du Dieu que ces contrées adorent ! Submergez tout sous vos vagues menaçantes ; rendez-moi le Néant, le Chaos sur lesquels régnait mon maître l'Eternel ! »

Puis s'arrêtant, précipitant la mesure infernale, foulant du pied la terre, la baisant de sa bouche et reculant d'un pas, elle dit encore :

« Sous mon pied qui t'appelle lève-toi, lève-toi,

Dieu de mes pères et de mes enfants. Dieu vengeur et terrible qui te plais dans la résine, le soufre et la lave des volcans! Sous mon pied cambré lève-toi! »

Jamais le Dieu des rebelles ne sut résister aux avances de la beauté. Dès que la Prophétesse a chanté son invocation, la terre fait entendre un rugissement de volupté, puis tremble, s'entr'ouvre sous ses pieds, l'enveloppant d'un nuage de poussière et de feu. Tandis qu'elle, la sorcière, couvre de baisers les flammes siffleuses qui sortent du sol, transportée qu'elle est d'amour et de fureur, voyant le Dieu de sa race et se pâmant en ses bras!

Oh! qu'elle est belle ainsi! Dans le feu bleuâtre ses traits sont transparents d'un éclat surnaturel. Je vois courir dans ses veines les passions indomptées qui la mettent en délire. Elle est séduisante, redoutable, enchantée, satanique. Telle je me figure Eve la brune sortant des étreintes du beau Lucifer, l'archange déchu.

Les plus ardentes flammes lèchent sa peau, la font gonfler et rougir ; et cependant on sent dans son haleine la fraîcheur des glaciers. C'est l'éclair fait femme, c'est le feu d'amour, brillant, phosphorescent dans des yeux de gazelle ; c'est la divinité des nuits palpitante de volupté, de lumière, d'inspiration divine.

Et moi, pauvre petit bourgeois, je me pris à trembler d'extase, de peur et de je ne sais quel amour glacé. Je sentis mes cheveux [226] dégout-

tant d'une sueur profuse, mes dents serrées, comme un flot de salive qui m'étouffait, et ma cravate se déchirant sur mon cou. Par un effort suprême, j'étendis mes bras vers la fée des éléments et lui dis :

— Gitana, Gitana la belle, Juive, Arabe, Mauresque, Abencerrage, fille des plus belles races d'hommes qu'ait enfantées la Terre, femme de l'Orient, épouse du Soleil ! Si j'étais roi du monde, si j'étais maître des cieux et des eaux, si j'étais le plus puissant et le plus éternel des souverains que puisse imaginer mon âme mortelle, je te ferais asseoir à ma gauche. Je te voudrais nue, sur un lit de flammes de Bengale, sous des rideaux de nuées orageuses. Car je t'aime et je veux ton amour...

VI

Si j'eus le temps d'articuler ces paroles dont la pensée courait sur mes lèvres, je ne sais. Mais déjà je m'étais élancé vers le brasier ardent et ses mille langues vipérines me mordaient au vif. Déjà j'entendais les rires moqueurs des compagnons de la Prophétesse et leurs voix infernales :

« Homme de plat pays, disaient-ils, amant des lunes rêveuses, du soleil enrhumé, des étoiles chlorotiques, va faire des sonnets aux blondes de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Ici l'on chante et l'on danse ; ici l'on boit l'*aguardiente* qui percerait ton estomac de passereau ; l'on res-

pire ici de l'air embràsé par le soleil, l'amour et le cigarre. Rien qu'en marchant sur le bout de ton pied, rien qu'en éternuant dans l'atmosphère qui t'environne, une telle femme te ferait mourir. »

Et ils avaient allumé les torches de résine, ils avaient formé la ronde de l'Erèbe. Et j'étais au milieu d'eux, et je ne m'y sentais pas à l'aise, et je devais ressembler au poisson qu'on sort de l'eau. Sous les lueurs blafardes, ils me semblaient pareils aux conseillers que réunit Satan quand il précipita la guerre contre le Dieu des chrétiens.

Leurs gestes, leurs contorsions étaient de possédés ; et cependant leurs faces calmes et sereines rappelaient celles des sages de [227] la Grèce. Ils étaient haletants, transportés, délirants ; et cependant leurs pas s'enchaînaient à la mesure avec une précision sans égale. Ils semblaient dépouillés de toute chair et de toute graisse ; sous leur écorce de feu m'apparaissaient distinctes les deux essences infernale et divine qui se disputent l'homme.

La reine entra dans le cercle, s'avança jusqu'au milieu, les arrêta d'un geste et leur dit : « A la paille, manants, la nuit est claire et les étoiles bienveillantes ; le jour de demain sera chaud et favorable au commerce. Allez vous reposer, esclaves de la femme ; dès l'aurore vous travaillerez pour elle et gagnerez, à la sueur de vos fronts, l'or de ses broderies »

Pareils à des fantômes, ils disparurent en un instant. Et je ne vis plus rien que leurs jambes

maigres et leurs bras allongés se dessinant à l'horizon comme des sillons d'éclairs.

VII

Quand nous fûmes seuls, la Prophétesse et moi :

« Je te connais depuis longtemps, me dit-elle. Je t'attendais cette nuit aux bords du Jarama ; et j'étais certaine que tu viendrais, car je suivais des yeux la belle étoile qui te guidait vers moi. Depuis ta naissance je m'attache à ton destin. Je n'ignore pas qui tu es, d'où tu viens, pourquoi tu as quitté les plaines de France ; je sais plus que cela, car je sais où tu vas.

» Je ne te reproche pas l'élan irrésistible qui te portait à mes genoux. Tu n'en étais pas maître ; aucun rebelle ne s'approche du feu sans que son cœur ne flambe. Je n'en suis donc ni dédaigneuse ni fière. Mais si mon corps est au sol, mon âme est à celui qui, dans les entrailles du globe, allume les lacs de salpêtre, rougit l'or et liquéfie le diamant. Cesse donc de me convoiter pour tes désirs mortels. Je ne puis vivre qu'avec des hommes libres de toute contrainte. Ecoute-moi seulement et recueille les paroles que l'Esprit m'ordonne de te dire :

» Te souvient-il des jours de ta jeunesse ? Te souvient-il des chasses bruyantes que tu menais par la campagne avec les [228] hommes aux fusils sonores et les chiens aux dents cruelles ? Alors tu

avais la jambe agile, la voix étendue, la prunelle perçante, ne craignant ni l'éclat de midi, ni les ténèbres du soir. Te souvient-il que tu voyais accourir de loin les oiseaux des champs sur leurs ailes rapides, que tu tournais de leur côté ton arme inévitable, que tu faisais éclater sous ton doigt la foudre et le tonnerre, et que les pauvres tournoyaient dans l'espace, criblés, mutilés comme des chiffons? Te souvient-il d'avoir ainsi donné bien souvent à la vie joyeuse le hideux aspect de la mort? »

— Il m'en souvient, ô femme, je le regrette amèrement.

— « Cependant tu n'étais pas cruel, tu n'aimais point le meurtre, et quand tes chiens revenaient près de toi, la gueule remplie de plumes sanglantes, tu les repoussais avec colère. Tu n'étais point altéré du souffle de la vie, tu ne te destinais pas à l'horrible métier de la guerre inventé par les hommes pour se détruire plus vite. Pourquoi donc chassais-tu? Pourquoi, dans le pays, jouissais-tu du renom de ce Nemrod assyrien, le fort devant l'Eternel? Pourquoi, près des villages et des fermes perdues, le soleil s'irritait-il de voir toujours ton maigre profil et tes canons étincelants de lumières et de feux? »

— Moi je ne sais, ô femme, et pourtant je voudrais bien l'apprendre.

— « Et je vais te le dire. Ecoute encore :

» Un soir que tu revenais, mécontent du succès de la journée, tu vis bien loin, aux lueurs du crépuscule, un corbeau centenaire. Il s'était fait un

trône sanglant d'un agneau qui respirait encore ; il avait enfoncé ses pattes crochues dans les yeux de la pauvre bête, et de tout bec, en toute paix et tranquillité de cœur, lui donnait sépulture au grand détriment des vers et des insectes.

» Tu le regardes faire un instant, puis impatienté de son outrecuidance de repu, tu baisses dans sa direction ton point de mire et presses machinalement la détente meurtrière. Et tu vois l'oiseau vorace battre d'une aile, quitter son festin du soir et se traîner au profond d'un sillon. Tu ne le perds pas de vue ; de temps à autre il se retourne comme pour te narguer, puis il essuie contre les herbes son bec rempli de chair et paraît la savourer avec délices.

» Ton chien s'est élancé sur sa trace ; mais quand il en est près il s'arrête ; ses poils se hérissent, il pousse des hurlements plaintifs. La bête noire cependant lui tient tête et lui siffle aux narines. C'est alors que, craignant pour les yeux de ton bon [229] braque, tu prends un énorme caillou près de l'agneau mourant, et d'un coup écrases la tête du corbeau.

» A cet instant, la lune regarda de ses yeux endormis par dessus les collines diaprées par l'automne, et promena sa douce clarté sur les fruits écarlates qui se balançaient aux rameaux des pommiers. »

— Tu dis vrai, Gitana la belle, je vois encore les yeux de l'ensevelisseur des guerriers morts, j'entends encore ses cris de détresse. Mais pour-

quoi me raconter cette histoire déjà vieille? Il y a de cela sept ans.

— « Ecoute et tu vas comprendre :

» Les Corbeaux, ce sont les oiseaux de mauvais augure qui se plaisent dans les manoirs déserts, près des fermes désolées, au faîte des cathédrales où l'on encense encore les religions mourantes; à Rome, Genève, Strasbourg, Cologne, Bâle, Fribourg et Berne. — Sur la Tour de Londres, au-dessus de toutes les villes sombres, dans les clochetons et les tourelles, dans les murs croûlants ils s'abattent par vols nombreux. Au milieu des martinets et des souris chauves, parmi les maraudeurs de nuit ils célèbrent leurs amours et déposent leurs œufs. Le Corbeau, c'est le vieux puritain de tous les cultes, le chanoine cafard qui fait toujours gras, l'oiseau qui vit autour des religieux et des avares, la bête vorace, tenace, rapace, coriace que les vieilles filles mettent dans leur pot-au-feu. Le Corbeau, c'est l'immobilité, la longévité, la tristesse qui suit le Temps à pas comptés, et le retarde autant qu'il peut, s'accrochant de son bec aux pans déguenillés de sa robe, le retenant au bord des précipices où la Révolution l'appelle. Le Corbeau, c'est l'autorité qui vit aux dépens des faibles, les torture, leur enfonce dans les yeux sabres et baïonnettes; l'autorité qui provoque les hommes de cœur, les insulte, se croit invincible, et finit cependant par tomber, atteinte par quelque main téméraire, perdant son sang, battant de l'aile, mourant au comble de la rage et du dépit.

» L'agneau, c'est le peuple, le bon peuple que le pouvoir tond, dépèce, vend, achète, pèse, repèse, soupèse, appaise comme il veut; le peuple pascal dont les gouvernants boivent et mangent le sang et la chair sous prétexte de communier au plus grand avantage de tous; le peuple badaud, perroquet et singe qui baîlle, s'attroupe, s'étouffe, épaule contre épaule, poitrine contre poitrine et ne reconnaît jamais le chemin des abattoirs.

» Le chien, c'est l'homme de parti qui gambade, aboie, flatte, [230] lèche, sait ramper et mordre à propos, le valet qui fait beaucoup de bruit et peu de travail. Il pousse l'homme d'audace aux entreprises difficiles, et quand vient le moment du danger, il ne se défend pas et disparaît en hurlant.

» Tu as blessé le Corbeau, tu lui as fait lâcher sa proie, tu t'es passé des chiens qui n'osaient le saisir; bientôt tu vas l'atteindre. Comprends-tu que ta chasse n'a pas été mauvaise et que tu dois une belle amorce à ce grand Saint-Hubert, le Dieu des bonnes gens? Comprends-tu qu'il vaut mieux disséquer les vivants que les morts, les mauvais que les bons et les rois que les pauvres? Comprends-tu qu'il est plus utile d'étudier la science sociale que l'anatomie?

» Il faut rester toi-même, persister dans la tâche entreprise, ne pas te préoccuper des chasseurs qui s'acharnent sur une proie plus facile et moins coupable. S'ils te disent que tu n'as rien à ga-

gner dans cette poursuite ingrate et que cette bête n'est bonne à rien ; réponds-leur qu'elle est nuisible à beaucoup de monde et que personne ne peut perdre à sa mort. Réponds-leur qu'elle t'irrite, que tu vois dans tes rêves ses pattes écailleuses, son bec luisant, ses yeux durs, vifs, noirs, toujours éveillés pour le carnage. Dis-leur qu'on la rencontre derrière les armées, les loups et les vautours, les encourageant au massacre. Dis-leur qu'il est temps d'étancher le sang répandu par la tyrannie, de soigner les blessures, de fermer les plaies, de donner aux cadavres les sépultures qui leur conviennent, d'en finir avec les races barbares et oiseuses, avec les oiseaux de rapine qui, sur les autels, les trônes et les barricades fouillent, dans les entrailles des hommes, la nourriture de leurs couvées hideuses !

» Ils t'accuseront de superstition, d'illuminisme, de révolte : laisse-les dire. Les attractions commandent les destinées ; le bœuf suit le sillon, le chien reste à la chaîne, le banquier genevois ne se préoccupe guère de l'avenir. Mais le taureau bondit sur l'épée, le loup vit de la chasse; et le prophète considère le temps qu'il traverse comme une goutte d'eau sur les mers.

» Si je t'ai semblé belle et digne d'un amour violent, gagne-moi donc. Marche, écris, dépense ton existence dans les luttes civiles, sois vainqueur des propres défaillances qui paralysent ton essor. Si tu as vu briller dans mes regards le feu sacré

des pythonisses, emporte leurs ardeurs dans ton âme sensible. Et[231] jette-toi dans l'humaine cohue, brillant de l'éclat qui fait remarquer et craindre ceux que j'embràse de mon souffle.

» Engage ta vie sur mes pas, suis-moi, confiant, dans la voie difficile où je vais te conduire. Quand je serai satisfaite de tes efforts, je t'apparaîtrai dans la nuit, je pencherai ma tête sur la tienne, j'encadrerai ton visage dans mes cheveux ; tu sentiras sur tes dents passer mes dents si blanches, mon haleine immortelle. Et si quelque jour je te juge digne de la gloire, tu me verras voilée d'une mantille sanglante, plus éthérée, plus agaçante, plus divine que jamais. Et je lirai jusqu'au fond de ton âme, et de ma lèvre brûlante je baiserai ta lèvre pour la première et la dernière fois !

» Par toi les hommes apprendont quelle influence exerce sur leurs destinées la femme libre et belle. Par toi les femmes prendront conscience de leur supériorité relative, et profitant de l'empire légitime qui leur est donné sur l'homme, elles l'entraîneront vers tout ce qui est beau, vers tout ce qui est grand. Elles préféreront devenir les maîtresses de ceux qui s'appellent Tasso, Byron, Hoffmann, que les femmes, les prostituées à vie des empereurs et des banquiers qui n'ont d'autre mérite que leur plumage d'or. »

— Enchanteresse aux pieds errants, écoute ma promesse d'amour :

Que les oiseaux captifs salissent leurs plumes aux barreaux de leurs cages ; qu'ils y prostituent

leurs amours, qu'ils y nourrissent leurs petits ; qu'ils y meurent comme ils y sont nés, ignorant qu'il est dans l'univers des cieux et des forêts... Moi je chanterai comme les libres oiseaux ; ils s'enivrent de l'aspect des campagnes riantes, ils saluent le matin en frappant de leur vol les rayons d'or de l'astre glorieux, ils saluent le soir en prenant sous leurs ailes le premier regard de la lune ; ils aiment, ils sont aimés, ils construisent leurs nids dans les arbres touffus, sous les fleurs du lilas. Avant que la Fortune, la grasse bourgeoise, ne me voie monté sur son char de triomphe, une harpe à la main, pour chanter ses louanges ; avant que je ne m'étende dans ses draps de coton... Avant ce temps-là, le grand Rhin allemand remontera vers la Suisse, le rossignol deviendra noir comme le merle bavard, la lionne abandonnera ses petits sans défense aux traqueurs du désert, et les routes d'exil ne seront plus foulées par la sandale des pèlerins de l'indépendance !

VIII

232 « *Amigito*, reprit la brune de Grenade, quelques derniers conseils pour te donner le discernement et la science. Car je te veux encore plus diable que tu n'es.

» Ta main est petite ; les veines en sont dilatées, ramifiées comme un filet ; le sang y passe trop vite et s'évapore, fiévreux, dans un si long

parcours. Ne multiplie pas trop les occupations de ton esprit ; souviens-toi de ne pas trop étreindre afin d'embrasser mieux.

» Le chardon trace dans les champs fertiles, le houx aux dents barbares trouve sa place au milieu des coudriers, parmi le muguet blanc se glisse la vipère. Ainsi dans tes cheveux noirs se sont glissés déjà quelques fils d'argent. Prends-y garde. A ton âge les cheveux ne blanchissent que sous les préoccupations, ainsi que le foin sous la pluie. Comme sont les hommes, accepte-les, et le temps comme il vient, et les idées quand elles passent. Le philosophe doit s'armer de patience comme le chasseur à l'affût.

» Clair est ton œil, mais noirs les voiles qui l'entourent. Et nous, quand nous passons près des sources d'eau vive, quand nous voyons les prêles et les cressons y pousser trop touffus, nous les arrachons. Car nous savons que la fontaine chanteuse disparaîtrait bientôt sous leur feuillage et que les champs d'alentour en seraient desséchés. Garde la lumière de tes yeux. Si tu venais à la perdre, tu ne trouverais pas sur terre d'étincelle pour la rallumer. Et privé de ses guides, ton esprit ne saurait plus se figurer ni la beauté des univers ni la laideur des hommes. Et tu ne verrais plus ni la fleur du froment ni la couleur du vin!

» Ta bouche est contredisante, ta lèvre dédaigneuse ; ouvre-les rarement dans les assemblées. Trop gratter cuit, trop parler nuit. L'homme se

fait plus de tort par quelques-uns de ses discours que par tous ses actes. Dis peu de mots, réussis dans tes entreprises, parviens à ton but et fixe-le toujours. Le négociant américain recommande à son fils : fais de l'argent n'importe comment, n'importe avec quoi. Toi, vis et meurs libre à quelque prix [223] que ce soit, sur quelque terre que tu te trouves. Et passe à travers les hommes de lettres et de politique comme, parmi les guêpes bourdonnantes, un cheval au galop. »

IX

— Belle, trois fois belle, dis-moi, je t'en supplie : que deviendra l'Europe ?

— « Une nappe de sang !

» La verge d'aconit a porté ses fleurs et ses fruits. Les vents ont dispersé les douces fleurs, les baies vénéneuses sont restées sur la tige et la chaleur du jour les a mûries. Vois ! la Guerre assemble ces verges en faisceau ; de sa main de fer elle frappe sur les peuples et les pousse devant elle, comme le balayeur, la poussière du chemin.

» Le froment a porté ses graines d'or. Aussitôt est venu le moissonneur ; il a mis l'acier tranchant près des racines, il a lié ses gerbes, et sur son aire a tout étalé, tout battu. Il faut que les récoltes soient rentrées ; elles se perdraient dans les champs. Vois ! les hommes sont serrés en bataillons épais ; dans les plaines sanglantes le boulet

en enlève des rangs entiers, comme la faulx, des épis. Toutes ces culottes rouges sont tranchées ainsi que pailles Mais le sang coulera sur la tête de ceux qui mènent tant de soldats aux boucheries lointaines : on gravera leurs noms sur les écueils des Océans et les cimes des Alpes afin que les peuples les noient et les lapident!

» Entends, entends! Le Vésuve crie de toutes ses entrailles ; il ouvre son cratère plus large, il veut être entendu plus loin. Un général envahisseur repasse les Alpes comme ce Brennus, ce Charles, ce Bourbon et ce Bonaparte qui remplirent l'Italie de combats. Les despotes d'Occident tremblent. Le trône de Naples chancelle sous les efforts des prétendants bottés ; ils y montent plusieurs. Mais du Nord une grande main s'étend vers les pays du Midi, elle en contient trois autres; une main veut dire un roi légitime. Salut! Montemolin qui règneras sur les Espagnes! Salut prince royal de Naples! Et toi, le plus petit des roitelets, [234] Henri V! Le Russe te rendra l'héritage des Capets, tes pères, quelque petite seigneurie dans l'Ile de France, au milieu d'un grand empire. »

X

— Belle, trois fois belle! dis-moi, je t'en supplie : que deviendra le Monde ?

— « Je vois un robuste vigneron qui vendange des grappes mûres, des blanches et des rouges. Il

les rassemble dans une cuve de chêne, les mêle, les presse, en fait jaillir une liqueur généreuse et s'enivre lui-même des vapeurs qui se dégagent. — Quand il a fini sa tâche, il jette sur la cuve un drap blanc, et s'endort.

» Je vois un conquérant d'une puissance surnaturelle qui comprime les sociétés anciennes, les peuples d'Orient et les peuples d'Occident, sous un même joug. Il les foule aux pieds, les tyrannise, les confond, extrait de leurs vaisseaux du sang rouge et du sang noir, et s'enivre de son odeur. — Quand il a fini sa tâche, il couvre le monde d'un linceul, et s'endort.

» Horreur! le vigneron et le conquérant sont rougis de la tête aux pieds.

» Je vois le vin, le vin trouble qui bouillonne et rejette par-dessus les bords de la cuve tout ce qu'il contient d'impur. Cette fermentation dure bien du temps. Puis la liqueur nouvelle devient limpide et fait la joie des hommes qui trinquent autour.

» Je vois l'Humanité qui se débat, s'agite et chasse de son sein toutes les tyrannies qui gênaient sa marche. Cette confusion de races et d'idées ne dure pas qu'un siècle. Puis les sociétés libres et heureuses fertilisent la terre et se développent pacifiquement sur elle.

» Je vois le vigneron qui s'éveille et s'étonne de trouver son travail fini. Il répand sur le sol le

marc resté sur le pressoir. Et ce marc contient des graines. Et ces graines reproduisent de ^{235} nouvelles vignes. Et les grappes et les écorces vides servent à fumer les champs.

» Je vois le conquérant se lever dès le matin, mettre ses bottes pesantes, ses éperons et son sabre qui résonnent. Puis il est tout surpris que l'humanité soit régénérée par la guerre. Il fait enfouir sous la terre les ossements humains brisés dans le naufrage de la Civilisation. Et sous la terre, tous ces débris germent et développent de nouvelles existences.

» Fils de l'homme, crie donc de ta voix la plus forte :

» Il faut que les races humaines se croisent. Il faut que leur sang coule par le glaive et la hache. Il faut que tous les éléments sociaux : force, industrie, science, littérature, beaux-arts soient foulés aux pieds et mis sous un linceul.

» Puis l'Humanité renaîtra de ce cataclysme. Trois femmes jeunes et belles sortiront de sa mort, prendront l'homme par la main et le conduiront au bonheur. La première est blonde et frêle, c'est la Poésie. La seconde est brune et forte, c'est la Science. La troisième est recouverte d'une armure de fer, c'est l'Industrie. Salut! nos sœurs dans l'avenir, salut! »

..... Le matin s'éveillait sur la Sierra grise, les chevaux hennissaient en broutant l'herbe amère.

Les bruns Gitanos sortirent de leurs tentes, chacun portant sur sa tête la selle de sa monture. Ole y Viva! chantaient-ils.

« Adieu! me dit celle que je n'ai plus revue que dans mes songes, jamais je n'ai dit tant de paroles à homme vivant, et je n'ai pas été si causeuse, à beaucoup près, avec mon mari la nuit de mes noces. »

Puis rapide, elle partit de son pied mignon, me laissant les yeux grand'ouverts et l'esprit dominé comme en sortant d'un songe.

Gitana, Gitana la belle, te reverrai-je un jour?

XI

A l'heure où l'on se met en marche avec courage, où le vaillant [236] soleil commence résolument sa longue carrière, je vis la bande joyeuse défiler sur la route étincelante de blancheur.

Dieu vous garde, hommes libres, et prospérité!

En avant marchaient les mieux découplés, les plus beaux, les plus grands. Sur les flancs de leurs chevaux noirs brillaient leurs pantalons de velours ornés de belles franges d'or, de vert ou d'écarlate. Ils portaient les longs éperons, les chemises à jabot que brodent leurs femmes pendant les marches longues, les fines chemises parfumées, aux boutons précieux, qui font mourir d'envie les beaux fils de famille.

Dieu vous garde, hommes libres, prospérité!

Après eux venait le gros de la troupe : les moins forts, les plus petits, les jeunes garçons, les femmes et les vieillards. Ceux-là montaient les rosses aux queues postiches, les mules aux dents limées, les ânes tout zébrés de dessins bizarres ; ils avaient fait leur toilette pendant la nuit pour les conduire le lendemain à la foire d'Arganda.

Dieu vous garde, hommes libres, et prospérité!

Je les regardais encore avec admiration quand deux gendarmes qui passaient me dirent sous forme d'avis :

« Quand un Gitano laisse derrière lui son cheval ou sa mule, ne les ramasse pas. Quand il ne peut faire marcher son âne, quand il ne réussit pas à le vendre et à le rajeunir, n'essaie pas d'en tirer un pet. Quand il t'offre du retour, ne le prends pas. Quand sa femme te tend la joue, retire-toi. Les Gitanos sont les chargés d'affaires de Satan en Espagne. Nos avocats ne peuvent rien leur apprendre pour les beaux discours et les mauvais procès. Et nous-mêmes, les gardiens du trône et de la Constitution, nous craindrions de toucher le dernier cheveu de leur tête, car c'est un poil arraché de la queue du diable.

» Dieu te garde, homme libre, prospérité ! »

Ils passèrent et pendant quelques minutes leurs grands sabres battirent contre les jambes de leurs chevaux trotteurs. Et moi je dis :

Heureux, heureux les hommes qui ne sont pas protégés par la gendarmerie royale ! Heureux le buffle des savanes et la chèvre des monts que les

chiens ne mènent pas dans les gras pâturages! Heureux le cavalier qui chevauche sans escorte! Heureux les amants qui vivent en dehors des lois!

Heureux les Gitanos qui ne paient ni l'impôt de l'air, ni celui du sang, ni celui de l'honneur plus coûteux encore! Heureux [237] leurs enfants qui s'élancent tout jeunes sur le dos des poulains et les conduisent commes des moutons. Ils n'appartiennent à aucune famille royale. Ils grandissent robustes, exempts de toute crainte.
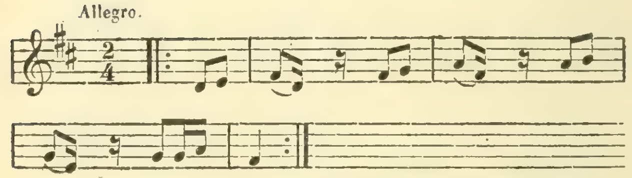
Dieu vous garde, hommes libres, et prospérité!

Familles venues de loin et partout étrangères, familles aux pieds de biches, aux longs cheveux, familles aux mœurs occultes et pourtant redoutées! Heureuses vous dont on ne sait ni les noms ni les demeures, vous qui n'êtes pas enregistrées au contrôle de l'esclavage, vous qui pouvez naître, mourir et passer dans le monde, comme sur la mer l'écume, comme sur la terre la feuille, légères et libres, suivant dans leur retour la marche des saisons!

Dieu vous garde, familles libres, et prospérité!

LOS ESTUDIANTES DE ESPAÑA.

Madrid, Febrero 1854.



Marche des étudiants au carnaval.

« Era el bachiller de condicion maliciosa, amigo de donaires y de burlas. »

M. Cervantes.

I

238 Ils descendent, ils descendent ! Entendez-vous le rappel tonnant des castagnettes, des *panderetas* et des guitares ? Voyez-vous leurs brillants costumes de chevaliers, leurs éperons d'or, les plumes éclatantes de leurs *sombreros* et leurs bannières en feu ? Ce sont eux qui chantent :

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles ! »

239 Du sein de ce grand peuple ami des fêtes s'élevaient ainsi mille voix joyeuses. Et moi, trouvère, je suivais la foule frémissante qui courait au

devant des étudiants, et j'écoutais avec bonheur leurs chants improvisés.

— Car je m'étais merveilleusement acclimaté dans le paradis de la terre, dans les belles Espagnes! Je flânais aussi consciencieusement qu'un *Gitano ;* je roulais le cigarro *de papel* sans perdre de tabac ; je savais passer deux heures à la *Virgen del Puerto*, suivant avec intérêt les danses des Asturiens, avalant *firmé* soleil et poussière ; déjà je me faisais remarquer parmi les *aficionados* des courses de taureaux. J'en étais venu jusqu'à risquer des opinions raisonnables sur la coupe d'un costume de *majo*, sur la qualité d'un verre d'*agraz* et le mérite d'un *espada*. Enfin je ne faisais plus trop sentir mon accent français quand je m'en allais bras dessus, bras dessous avec Xavier Charre et les ouvriers nos amis, en répétant :

« Ole! Ole! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles! »

Ami lecteur, si tu savais combien ce cher peuple est fier, brave, noble et généreux, tu me pardonnerais de consacrer à son souvenir deux pauvres lignes d'admiration!

II

Les étudiants descendaient la grande rue de la *Montera*.

Quand elles les sentirent arriver, les señoritas attiffèrent leurs mantilles et leurs épingles d'or; puis s'avançant sur les balcons, elles posèrent leurs petites mains sur le fer luisant et se tinrent prêtes à saisir au passage les compliments courtois.

La troupe s'arrête devant une maison de grande apparence, forme le demi-cercle et reprend son éternel refrain :

« Ole! Ole! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles! »

Il y a beaucoup de jeunes filles aux fenêtres. Au premier, une [240] petite brune de noble race qui suit quelque pensée d'amour dans l'étendue des cieux. Au second, une grande Navarraise bien découplée, qui montre en riant ses dents d'ivoire. Au troisième, une pauvre enfant et un vieillard plein d'amabilité, couple réuni par des chaînes d'argent. Au quatrième, des *manolas* et des *majos* aux rires bruyants, aux tailles fines, tout rayonnants de joie.

L'orateur de la bande, l'élégant, le gracieux, l'improvisateur, Felipe Garcia, sort des rangs, accorde sa guitare et chante pour la brune rêveuse :

« Tu regardes bien l'étoile d'Orient, Dolores mignonne! Voudrais-tu prendre tes diplômes en astronomie? Que te dit-elle, Dolores, la prunelle tremblante de l'étoile d'amour? Est-il fidèle au rendez-vous lointain, le bien-aimé perdu? Reviendra-il bientôt? S'il allait être ingrat!

» *Hermosa!* regarde-moi. Les astres regardent bien le dernier des insectes perdu dans la verdure et le poisson dans l'eau.

» *Maravilla!* Il fut un temps où vos nobles mères ne croyaient pas déroger en recherchant le bonheur dans nos mansardes, un temps où tel grand d'Espagne se voyait dédaigné pour un pauvre étudiant. Aujourd'hui vous préférez les titres, les honneurs, les bonbons, l'or et les parures. Vous n'aimez plus l'amour. Au moins faites-nous l'aumône ; nous la recevons fièrement.

» *Morenita!* jette donc un *cuarto* dans mon tambour de basque ; l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. Moi, je te dirai ce que fait l'ami de ton cœur. Et le don de ta main, nous le ferons servir à passer nos épreuves de *sangrador* ou de curé. Jamais un bienfait ne se perd. »

Comme il finissait, la Dolores enveloppa quelques *maravedises* dans un papier d'azur ; elle y joignit deux pastilles de menthe et laissa coquettement tomber le tout dans la *pandereta* sonore.

« Ole ! Ole ! reprit le chœur. Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles ! »

L'orateur continue :

« A toi maintenant ma strophe galante, Ramona, douce amie qui ris de si bon cœur. Oh ! ramène si tu veux les franges de ta mantille sur tes lèvres de corail. Je te reconnais : rien n'échappe à l'étudiant masqué.

» Comment l'appelles-tu, le brun cavalier de

Grenade qui [241] passait avec toi les matins de printemps sous les feuillées du *Pardo?* Et que te disait-il quand vous vous serriez de si près, cheveux dans les cheveux, quand tu frissonnais, pauvrette, et que vous regardiez tous deux les rouges-gorges bâtir leurs nids ?

» Tu le sais, Ramona, j'ai le droit de tout dire et le désir de tout cacher...

» Jette donc un *cuarto* couronné dans la *pandereta* de ton fidèle serviteur et poète. Et nous irons boire à ta beauté quelques verres de ce vin de Jérès, l'élixir des âmes fières de nos Espagnes. »

Et Ramona la blonde détacha de ses longs cheveux un beau ruban tout rose ; elle y renferma son offrande, puis enlaça la faveur gracieuse au rameau d'oranger en fruits. Et le présent de la Navarraise fut habillement recueilli par l'étudiant chanteur qui s'inclina profondément.

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles ! »

Le couple du troisième étage eût bien voulu quitter son balcon, mais il lui fallut écouter le discours du *trovador* que je traduis ainsi :

« *Hola!* bel amoureux d'arrière-printemps, ne reste pas si longtemps sous la chaste lune. Ne vois-tu pas qu'elle argente tes cheveux et qu'elle te rend encore plus chaste qu'elle ?

» Nos jeunes femmes ressemblent aux coursiers andaloux. Malheur au cavalier qui les fait

languir dans la mollesse et le repos, au milieu des rateliers de marbre et des coupes de cristal. Ne croyez pas les dompter avec des rênes d'or.

» Il leur faut l'aiguillon ; la dent contre la dent ; contre les flancs la jambe, dans les cheveux la main. Elles cherchent la menace qui promet la caresse, la dispute qui ramène la paix tant désirée. Donnez-leur des matinées d'amour et des soirées de fête, des chansons et des danses, des parfums et des fleurs. Ou sinon...

» Tu vois ma *pandereta* vide, hidalgo vénérable. Avise à la remplir, et je respecterai le calme de ton front. Envoie-moi quelque beau *douro* pour le plus grand honneur de la Science, ma maîtresse.

» Car les pères sont avares, les professeurs exigeants, les livres chers, et longues les études. Tout s'achète jusqu'à l'amour : tu le sais, hidalgo ! »

Et le *douro* tomba dans le tambour qui vibrait encore. Et l'improvisateur [242] laissa le noble gentilhomme continuer son tête-à-tête interrompu.

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes ! »

Alors Felipe Garcia, le beau chanteur, leva ses regards au quatrième étage et reprit plus joyeux :

« *Manolas* agaçantes qui ne quittez la mantille ni pour le soleil, ni pour l'ombre, roses fraîches des balcons, accueillez bien mes chants de fête. — Ole !

» Vous êtes nos sœurs, les bien-aimées, les belles, les capricieuses. Aux *corridas* magnifiques où bondit le taureau, dans les *jotas* étourdissantes, dans les *tertullas* où l'on rit et l'on chante, vous êtes nos compagnes. — Ole!

» Comme nous, vous étes vraiment philosophes; vous méprisez l'argent qui ne sert pas aux plaisirs; vous redoutez le travail répugnant, les chagrins et les peines qui abrègent la vie. Tout le long du jour vous chantez; votre dot est de joie, votre ivresse, d'amour! — Ole!

» Nous ne venons pas vous demander vos pauvres économies; elles vous coûtent trop cher et vous vivez à peine. Mais envoyez-nous, du fond du cœur, et prières et chansons. — Ole! »

Sur l'aile des vents légers elles envoyèrent alors et chansons et prières. A mesure qu'elles les disaient, les étudiants en chœur reprenaient leur refrain :

« Ole! Ole! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes! »

III

A la *Puerta del Sol* toute brillante de lumières, à la *Puerta del Sol* tant renommée, les voici parvenus les étudiants joyeux.

« Ole! Ole! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes! »

[243] Alors chante Pedro Perez, Pedro Perez de Segovia :

« Nous sommes les étudiants de la très héroïque cité de Madrid, les frères cadets de ceux de là-bas, de Santiago de Compostelle et de Salamanca la renommée. — Ole! »

Près de Pedro Perez passait un muletier bavard.

« Ami *borrico*, dit-il à l'âne de son cœur qui voulait se reposer au son du luth, il y a plus de talent dans une de tes belles oreilles que dans toute la tête d'un bachelier de Salamanque. — Ole! Ole! »

Force fut bien à Pedro Perez d'interrompre son chant et de *parlementer* avec le muletier.

Ramon Alvar reprit, Ramon Alvar de Burgos, cette vieille capitale de la Castille Vieille, Ramon Alvar, concitoyen du bon Cid Campeador. Ecoutez ce qu'il dit :

« Nous sommes les étudiants de la très savante université de Madrid, les galants, les jaloux, les intrépides, hardis avec les hommes aux mains larges, timides avec les filles aux petits pieds — Ole!

» Ces petits pieds, nous les baisons cent fois le jour ; la nuit, nous les tenons tout nuds dans nos mains. — Ole!

» Toute notre ambition, c'est d'avoir un bon cheval, et des armes brillantes, et des femmes au

cœur fort ; — des femmes au cœur fort comme celle de la Bible, comme Maria Padilla, comme les vierges indomptées, les brunes de Sarragosse en Arragon. — Ole! Ole! »

A la fin de cette strophe, Ramon Alvar se sentit coudoyé rudement par don Jose Sevilla, le beau picador :

« Tu demeures dans la calle de Hortaleza, Ramon Alvar, dit le picador ; tu dors sous les toits, près du ciel dont la robe capricieuse change autant de fois de couleurs que le cœur de la femme change d'amours. Et tu t'endors tranquille chaque soir, Ramon Alvar!!

» Cependant doña Carmen, la jolie, repose en ce moment dans le boudoir au papier vert, elle est étendue sous le couvre-pieds d'azur, devant l'armoire à glaces. Elle dort sans remords, Ramon Alvar, les femmes n'ont plus de conscience!

» Et moi je te le dis, tu as mordu la Carmen au sein gauche, la nuit dernière. Ce n'est pas bien, Ramon. Car les femmes montrent ces sortes de blessures à l'amant préféré et lui demandent sang pour sang. M'entends-tu, Ramon, Ramon Alvar? — Ole! Ole! »

Force fut bien à Ramon Alvar d'interrompre son chant comme l'avait fait Pedro Perez. Et la rage au cœur, il s'en fut parlementer avec don Jose Sevilla, le beau picador.

Ce fut le tour de Manuel Cordova, *hijo* de Madrid, la ville blanche. Ainsi chanta Manuelito :

« Nous sommes les étudiants, l'espérance des grandes Espagnes.

Dans les années de paix et de bonheur nous flânons, insoucieux. Nous suivons l'astre d'or qui laisse tomber les heures. Nous faisons des *cigarros* et des chansons ;

» Car la vie nous est chère. — Ole !

» Mais que l'ennemi, dans son orgueil, s'avance contre nos vieilles Espagnes !... Et nous irons à lui, nous l'atteindrons. Et l'ennemi sera repoussé, comme il le fut toujours, de ce libre pays. — Ole !

» Nous irons à lui par la poussière, les épines et les cailloux, par les gorges des Sierras, dans le sang et dans le carnage. Nous irons à lui sur les mers vastes. — Ole!

» Sur les flots des vastes mers, sous l'aile de la tempête, dans le tourbillon, dans la nuit, au milieu des éclairs et des vaisseaux qui sombrent. — Ole!

» A travers les bataillons hérissés de fer, sur les dragons pesants, et les lanciers légers, et les hussards aux riches costumes, sur les poitrines cuirassées, sur les bronzes tièdes et les coursiers râlants, nous passerons. — Ole!

» Car nous ne connaissons pas le danger et nous ne craignons point la mort. — Ole! Ole!

» Vivent le carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes! reprit le chœur. »

IV

Ils passèrent ensuite dans le grand faubourg de Tolède, ce faubourg si populeux. Et ils allaient parmi la foule en chantant :

[245] » *Companeros, Companeros!* Ole y Viva!!

» Vivent les braves muletiers des Castilles, de la Manche et du royaume de Léon! — Et les éloquentes lavandières qui font de si galants discours à ceux qui passent sur les ponts du Mançanares! — Vivent les Serranos agiles dans les danses; les Maragatos aux *sombreros* en parasol; les fils de Pelasjo, beaux joueurs de boules asturiennes; les Gitanos à la taille de serpent; ceux de Murcia qui nous apportent les fruits d'or; ceux d'Arragon qui rajeunissent nos mules! — Et ceux de Séville qui pourraient parler tout un jour sans boire! »

« *Amigos, Amigos!* répondirent les faubouriens : Ole y Viva!! »

« Vive San-Iago de Galice, le vieux patron monté sur son blanc cheval! — Vivent Grenade et l'Alhambra! Valence et Salamanca! Burgos et Valladolid! — Vivent Cadix et ses canons! Toledo, château du Tage! L'héroïque Bilbao! Sarragosse l'imprenable! Et Jérès aux pampres verts! — Vivent la belle Séville! Pamplona fortifiée! Et Madrid la desséchée! Fin de Tierra sur la mer (1)!

(1) J'ai cherché surtout dans cette strophe à imiter la cadence des airs populaires espagnols. Cette mesure entrai-

» Olé! Olé! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes ! »

V

Suivis de beaucoup de peuple, ils arrivèrent enfin à la place du palais des Cortes et se rangèrent autour de la statue de Cervantes l'immortel. — Gloire aux grands!

Alors Francisco Gomez de Alcala se détacha de ses camarades, et découvrant sa tête, parla comme il suit :

« O Miguel Cervantes! premier de nos Espagnes, grande ombre au rire moqueur remontée vers les cieux.... quand tu te luttais sans espoir contre la misère et l'oubli : que tu devais souffrir !

» Toi qui compris si bien l'ironie castillane.... quand le peuple de ce pays passait sous ta fenêtre, rayonnant de verve et de joie ; et qu'il ignorait ton nom — ce nom que l'univers répète aujourd'hui : que tu devais souffrir !

» Quand ta plume mordait le papier, quand ta tête brûlante enfantait des merveilles, quand tu étais au ciel !... Et quand tu les entendais dans la

nante s'est gravée si profondément dans mon esprit qu'il me serait impossible de m'astreindre à aucun autre rhythme en retraçant les scènes de la vie madrilègne. Cette remarque s'applique d'ailleurs à tous les chapitres où je traite de l'Espagne.

rue, chantant et vantant quelque vieille ballade, sans esprit, sans amour : que tu devais souffrir!

» Oh! vivre ainsi! Vivre inconnu parmi le peuple qu'on illustre! Et ne respirer cependant que le souffle de son génie, que le délire de sa fièvre; ne sourire qu'à ses joies, n'endurer que ses peines, n'aimer, ne voir que lui, ce peuple ingrat! Et se consumer, d'un crépuscule à l'autre, dans le travail dévorant de la pensée! C'est l'enfer ici-bas. — Que tu devais souffrir!

» Avoir connu sa force, savoir qu'on fait une œuvre, savoir qu'on sera grand! Et mourir immortel, ignoré, misérable, quand on entend la Gloire battre des ailes sur son tombeau! C'est l'enfer ici-bas. — Que tu devais souffrir!

» Manquer du pain du corps et du pain de l'esprit! Compter les ans, les jours, les minutes si longues quand on attend la Gloire au rendez-vous donné! Se débattre, comme un aigle, dans l'étroite prison de la réalité; sans feu, sans vin, sans livres, dans la mansarde nue! C'est l'enfer ici-bas. — Que tu devais souffrir!

» O Miguel! Quand elle te balançait entre ciel et chaos, la Gloire cruelle; quand elle t'envoyait les Souffrances et les Désillusions, ses démons précurseurs. Quand tu te demandais : suis-je fou? suis-je grand?... Et que tu ne savais comment répondre. — Que tu devais souffrir!

» Quand le soleil souriait à la terre; quand les fleurs de l'oranger faisaient monter à lui l'encens

de leurs corolles; quand l'oiseau bienheureux chantait sur les palmiers; quand le poisson doré s'élançait hors des ondes; quand les jeunes filles étaient aux balcons.....

» Quand tu les voyais au bras des vaniteux et que tu passais triste! Et que pas une ne t'avait deviné, et que pas une n'avait su te dire : console-toi, don Miguel Cervantes de Saàvedra, verse dans nos cheveux tes larmes précieuses. Car nous t'aimons, nous [247] femmes, nous t'admirons, nous t'adorons! Et toujours l'avenir confirme les prédictions de notre cœur.

» Quand pas un ange ne te gardait, Miguel!... que tu devais souffrir!

» Oh! coupables les femmes qui laissent s'éteindre, dans l'abandon, des âmes si grandes! Coupable Laura! Coupable Léonore! Mais ils sont rares sur terre les Petrarca, les Tasso! Mais il n'y a qu'un Cervantes au monde!

» Mais quand de semblables mortels daignent vous élever jusqu'à leur cœur, princesses ou grandes dames; quand ils perdent pour vous des heures d'un prix inestimable; quand ils transmettent à la postérité vos noms insignifiants avec leurs noms illustres...

» Vous devriez pleurer, vous qui n'avez rien qu'un cœur et une intelligence ordinaires pour les sauver et les comprendre. Vous devriez gémir, et racheter par une tendresse infinie l'imperfection de vos natures!

» Etudiants des Espagnes! mes frères, tressons-lui des couronnes avec les rameaux des arbres d'Ibérie; dans les salles de nos universités conservons sa grande image. Qu'il soit notre inspiration, notre vie, notre amour, notre Dieu!

» Au pied de sa statue revenons tous les ans, afin d'apprendre aux hommes à respecter la gloire; réchauffons de nos hommages le cadavre du grand que nos pères, dans leur ignorance, firent descendre en la tombe avant l'heure!

» Sur les murailles de sa demeure gravons son nom; gravons-le dans le marbre, en des caractères d'or. Et faisons de sa mansarde un temple de lumière qui scintille, dans l'avenir, aux yeux en pleurs des nations!! »

« Ole! Ole! Vive Cervantes aux traits critiques, l'ange de l'Ironie! Vivent la verve castillane, le carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes! »

Moi proscrit, je consacre ces lignes à ta mémoire, ô soldat de Lépante, ô travailleur sublime qui redressas les torts de ton siècle [248] hypocrite! J'aime tes traits ouverts, et ta franche ironie, et ton divin langage, et ton âme intrépide; j'aime les mœurs, les conversations, les ridicules même de ce grand peuple qui se résume en toi. Tu m'as réjoui dans la solitude, tu m'as consolé dans la tristesse, tu m'as soutenu dans l'adversité, tu m'as

inspiré dans la lutte entreprise contre les hommes de mon temps, moins nobles de cœur, plus délirants de langue que l'ingenioso hidalgo de la Mancha. Où que tu sois, Cervantes, dans la plume de Proudhon ou l'âme de Toussenel, je te salue, je te bénis!

UNE
FÊTE UNIVERSELLE A LISBONNE.

— TRIOMPHE DE VÉNUS.

Septembre 1855.

« Magnificat !!! »

I

[249] Connaissez-vous le jardin de l'Europe, la belle Lusitanie ? C'est la fiancée de deux océans : l'un qui vient du nord se réchauffer à son soleil ; l'autre qui, du midi, roule sous ses beaux arbres, pour les rafraîchir, des vagues de pourpre et d'azur.

C'est le pays où la pomme d'or a la chair vermeille comme du sang ; où la saveur des fruits fait désirer la soif ; où la tiédeur des eaux fait bénir le soleil ; où la vigne, pareille à la femme robuste, n'a pas assez de feuilles pour cacher ses enivrants attraits.

Vieille aujourd'hui, déchue, suspendue comme un lest au glorieux navire qui porte sur les mers la superbe Albion, la race portugaise ne fut pas

ainsi toujours. Non certes; et très grande était-elle quand les flammes de ses vaisseaux disaient au loin son [25] nom; quand l'Afrique, les Indes et les deux Amériques tremblaient au seul bruit de ses rames; quand elle avait pour capitaines Albuquerque, Cabral et Vasco de Gama; quand elle avait pour barde le très grand Camoëns, alcyon qui s'épuisa pour la chanter!

— Leçon bien propre à rabaisser l'orgueil des puissances terrestres, si rien pouvait guérir leur incurable mal! Elles se disent *grandes*, elles disposent du sort des nations *secondaires* avec une majesté vraiment bouffonne. Puis survient un héros de Huns ou de Cosaques, ou bien un marchand de coton qui dit : je m'appelle lion ou vautour : qu'on me paie le tribut de gloire et de richesses que Dieu réserve à ses élus! Car dans ces sortes de rapines, Dieu, le bon Dieu, le Dieu juste et puissant, le Dieu des guerres et des congrès tient toujours la folle balance que fait pencher le sang dont les épées dégouttent!

Il est une fable que les *pasteurs des hommes* apprennent à leurs petits dès que ceux-ci font leurs dents et leurs griffes, c'est celle du loup recouvert de l'habit du berger. Et cependant les peuples-troupeaux tressaillent d'allégresse toutes fois qu'une de ces fauves bondit de volupté. —

... Laissez-vous conduire par moi bien loin du temps présent; supposez, ô lecteur, que vinq-cinq ans ont passé depuis que la propriété n'est plus

un privilège, depuis que l'intérêt se confond avec le bonheur, depuis que l'Espagne et le Portugal ont formé, par leur union, la République d'Ibérie, depuis que tous les peuples sont frères, loyaux et fidèles confédérés.

Voyez le mouvement et l'activité qui règnent dans Lisbonne! Ce n'est plus pour fêter la Victoire et le Carnage que les hommes s'apprêtent. Débarrassés des rois, des traitants et des baladins consacrés à l'autel, libres comme l'air vif et la vague joyeuse, ils vont célébrer l'anniversaire de la Sainte-Alliance des Peuples.

L'Automne mire sa belle santé, sa face rouge dans les pampres et les nuages. Le vent livre aux airs les mille couleurs des nations. Le palais de Bélem, souvenir du passé, les nouveaux monuments dus au génie de l'indépendance, les quais, la ville entière sont noyés dans l'harmonie, les délices des arts et les gerbes flamboyantes de lumière.

Oh cela vaut bien mieux que les ruses ténébreuses de l'intérêt, les trahisons de la haine, les provocations de la vengeance, les [251] cris d'agonie des soldats mutilés, le tonnerre des canons et les déluges de sang!

Chantez donc et dansez, enfants de l'Ibérie! Communiez en choquant vos verres, en mêlant les parfums de vos cigares fumants. Et puis songez aux faibles : aux femmes, aux enfants, aux

bons vieillards ; soyez leurs protecteurs, leurs amants, leurs amis et leurs frères. Et puis songez aux morts : fleurissez leurs tombeaux, offrez-leur les prémices de la fête splendide. Afin qu'on puisse dire :

Heureux les morts! Leurs corps ont le repos, et leurs âmes l'amour, gagnés par de longues fatigues. Leurs héritiers, dans le bonheur, ne sont pas ingrats ; il les rachètent et les relèvent du sépulcre! — Alleluia!

II

Le matin a souri. Transportés d'amour le ciel et la mer se regardent jusqu'au fond de l'âme avec les grands yeux de leurs abîmes. Les rayons du soleil courent dans l'air qui sépare leurs beaux visages comme une effusion de leurs tendres pensers. Tandis que les cris aigus de l'oiseau de mer et le chant monotone du pêcheur semblent les soupirs entrecoupés des mondes qui s'embrassent.

— Oranges et grenades, rougissez! Mûrissez, raisins! Frissonnez, ruisseaux des plaines! Montagnes et collines, pleurez des sources abondantes! Enfants et femmes, attendrissez-vous, tressez-nous des couronnes. Jamais il n'y aura trop de vins, de fleurs, de fruits, de larmes d'allégresse pour célébrer la beauté de la Nature et de l'Homme réconciliés enfin!

Parées dès la veille, les barques joyeuses sortent des criques du rivage ; elles baisent les vagues salées du bec de leurs proues et s'abattent sur elles, ainsi que les goëlands quand ils saluent l'aurore.

Elles paraissent sur l'Océan, comme sur la terre la cohorte des trompettes qui précède l'armée. Elles paraissent sur l'Océan[252] comme, dans les cieux, les premières étoiles du matin et du soir, celles qui nous annoncent le retour de la nuit et du jour. Comme les étoiles, elles brillent des plus vives couleurs ; comme la cohorte des trompettes, elles élèvent dans les airs des accords éclatants. Nous l'avons dit, ce sont cette fois des chants de bonheur.

— Ole ! Ole ! Frappez l'onde en cadence ; abaissez, relevez les rames légères ; penchez vos bonnets rouges sur l'oreille attentive ; buvez, riez, dansez, beaux pêcheurs lusitains ! Jamais il n'y aura trop de chansons pour célébrer la beauté de la Nature et de l'Homme réconciliés enfin !

De tous les ports du monde, de très près, de très loin ils sont partis, les beaux navires remplis de passagers ! Et maintenant ils pénètrent dans les eaux du Tage, blanches voiles au vent, beaux étendards aux mâts. Dans les haubans, les matelots sont plus heureux que des rois. Car jamais ils ne célébrèrent fête si belle, sous l'ardent Equateur, pour le bonhomme Tropique, le franc-buveur

qui garde tout le bon vin pour ses enfants et régale les passagers de l'eau verte des mers.

Aux accords de leurs chants, sous les carènes qui le chatouillent bondit le grand fleuve aux eaux dorées. Sur son fin lit de sable, entre les mille fleurs de ses rives enchantées il s'allonge et se tord, pareil à un sultan qui presse l'un après l'autre les charmes de ses odalisques.

— Brûle, rougis, éclate, poudre sœur des éclairs! Tonnez, bombardes et chaloupes! Vieux remparts de San-Juliano rendez-leur mille saluts! Réjouissez-vous, chantez la gloire comme aux temps où vos puissantes escadres revenaient de la conquête des grands continents! Blanches crêtes des flots, soulevez-vous pour entendre et pour voir! Vous, paysans et citadins, brûlez chênes et yeuses sur les monts élevés! Jeunes garçons et jeunes filles, allumez les flambeaux d'amour! L'immensité peut contenir les ébats de tous les êtres! Jamais il n'y aura trop de feux, de lumières, de tendresse pour célébrer la beauté de la Nature et de l'Homme réconciliés enfin!

III

[253] Premiers nés de Thétys, agiles coureurs, les Anglais ont devancé tous les Européens. Entendez l'harmonie siffleuse des fifres et des pibrochs! Voyez leurs étendards écarlates striés de blanc et de bleu, ces hardis étendards, emblèmes d'espoir,

de persévérance, de liberté, ces étendards que respectent les peuples!

Welcome to Saint-James! Rule Britannia!

Mais avant les Anglais ont mouillé dans le port les préférés de la mer, ses fils les plus jeunes, les plus forts, les Américains de l'Union. Salut aux lignes de pourpre de leurs bannières, à leurs étoiles d'or! Salut à la grande République qui sut maintenir son indépendance au milieu de l'esclavage de l'ancien monde! Honneur aux Titans de l'industrie!

Long life to Liberty! Further and for ever!

Aigle noire de Russie! Longtemps le monde a craint la corne de tes serres, longtemps il a tremblé sous tes ailes tendues comme un vivant linceul! Maintenant tu n'occupes plus qu'un coin des drapeaux où la Croix brille triomphante! — Gloire au Christ porteur de gibet!

Gloire à l'immense peuple qui passa sur les autres comme un tourbillon de fureur, trancha leurs différends, termina leurs querelles, et dans son sein ardent, comme en une fournaise, força leurs qualités diverses à éclore dans toute leur splendeur!

Maintenant la race slave est entrée dans le courant des nations. Elle y développe son amour de justice, d'indépendance, son audace et sa bravoure. Longtemps esclave et longtemps conquérante, elle

ne jouit enfin de la paix qu'après avoir fourni sa pénible carrière!

Hurrah! Grâces te soient rendues pour ton grand travail, ô peuple des savanes si souvent méconnu!

Tout autour du golfe, à portée du charbon grognent les lourds vapeurs, semblables à des ruminants qui digèrent. Ecoutez-les, [254] ces grands serpents de la mer! Ils ont le feu dans le ventre et de l'eau jusqu'au cou; ils fument de l'écume, ils écument de la fumée, les monstres enfantés par le dix-neuvième siècle! Ils laissent derrière eux deux longues traînées : une noir dans l'air, une blanche dans l'onde; tout est troublé sur leur passage!

Tout excepté l'homme fièrement campé sur leur dos, comme sur celui des hippogriffes les vaillants chevaliers de la Table-ronde.

Toussez, crachez, râlez vapeurs! L'homme excite et modère votre rage impuissante selon sa volonté!

Les peuples d'Orient sont aussi venus, les aînés des marins, ceux dont les pères jetaient l'ancre dans les ports de Carthage, de Sidon et de Tyr, ceux qui firent les premiers le périple de l'Afrique et fouillèrent à pleines mains dans les mines vierges de Golconde!

Ce sont les plus beaux des hommes et les plus artistes de tous. Car ils adorent la femme, le rossignol, les prophètes et les astres, tout ce qu'il y

a de plus bienfaisant et de plus doux au monde. Car ils s'endorment pour rêver la vie parfumée d'encens. Car ils aiment à songer, bercés sur les flots étincelants des mers heureuses ou sur la selle des coursiers que nourrit l'Arabie.

Allah! Allallah!

Comptez-les tous :

Voici les Persans. Voici les Turcs, peuples poètes qui chantent la nuit et prennent pour emblème le croissant de la Lune.

Voici les puissantes tribus de l'Inde. Elles s'avancent avec les riches vaisseaux sortis des chantiers de Calcutta, de Bombay, de Madras.

Voici les patriarches des navigateurs, les Chinois montés sur leurs jonques étincelantes d'ivoire, de porcelaine et de pierres précieuses, brillantes en mer comme de grands alcyons.

Pour les voir arriver tout se tait un instant. La mer est en feu. La sève d'automne mêle ses doux parfums aux senteurs de l'oranger, à l'haleine des roses, à la voix pure de l'alouette qui scintille des ailes comme une étoile vivante. O Nature, Nature, rien n'est si grand que toi! Puissent les hommes te laisser parler le plus souvent possible le sublime langage de tes harmonies!

Alleluia!

Œuvre de Bolivar, ô belles républiques qui prospérez enfin après tant de discordes, Plata, Chili, Venezuela, Nouvelle-Grenade, [255] Equateur,

Bolivie, accourez, accourez revoir les plages des empires d'où sont partis vos pères! Que l'Amour rapproche ceux que l'Ambition séparait! Que les flots soient rougis de vin, non plus de sang! L'olivier tend aux hommes ses rameaux qui fléchissent.

Vayan, vengan las naciones hermanas!

Et toi, race noire, déshéritée des siècles, de tout temps asservie, tu ne viens pas à ces fêtes enchaînée dans la cale de vaisseaux étrangers. Car tu es libre et grande, régénérée par ton croisement avec tous les peuples du Sud. Et des beaux rivages de l'Afrique, tes navires resplendissants de topaze et d'or portent tes hommes nouveaux à tous les bouts du monde.

Salut Indépendance!

A la rive dorée gouvernez, amarrez vos nombreux bâtiments, hommes du Nord, Danois, Norwégiens, Suédois, Ecossais, Allemands! Redites-nous les chants de vos grands bardes : ceux d'Ossian et de Schiller, ceux de Wieland et d'Herwegh! Allons! faites résonner les échos sous le cor des montagnes et le roulement des terribles tambours!

Obéron! Obéron!!

Vous, Italie, France célèbres dans les arts et la littérature, quels chefs-d'œuvres apportez-vous à l'Olympiade des peuples réunis pour chanter le bonheur et le génie de l'homme?

Que leur apportez-vous ? Vous aurez pour théâtre les plus beaux sites de l'univers, et les meilleurs artistes de tous pays sont prêts à faire valoir les créations des auteurs dramatiques.

Viva! Evviva!!

Agiles comme les poissons, rapides comme les flèches, les frégates des îles passent entre les navires des peuples qui se balancent sur l'abîme profond. Messagères des continents, écumeuses des mers elles portent les dépêches et sont accueillies à tous les bords avec des cris de joie.

Libres sont les îles vertes! L'Univers est sans maîtres, l'Univers s'appartient!

En avant! Alante! C'est le cri d'alliance des enfants d'Ibérie.

Maintenant ils ne forment plus qu'un peuple de chevaliers et [256] de braves. Dans la guerre contre les éléments, dans les grandes solemnités qui rassemblent les hommes, partout où il y a danger et plaisir on les voit en avant.

Les voici, les voici sur les pesants esquifs qui portaient aux terres lointaines Colomb, Vasco de Gama, Cortes, Cabral, Pizarro, tous ces illustres capitaines de mer, et cet autre plus grand encore, le poète homérique, Camoëns!

Ils les ont conservés, ces débris glorieux, pour recevoir les nations. Aux salves mille fois répétées de l'artillerie du monde voyez-les sortir de la rade! Les pavillons s'abaissent respectueusement devant

leurs couleurs or et pourpre. La Confédération des peuples rend un culte aux morts.

Gloire, gloire aux grands dans les siècles des siècles !

IV

Quelle suave mélodie remplit les airs? Où s'élancent l'alouette et le ramier? Pourquoi les nuages accourent-ils de tout le pourtour de l'horizon, attirés par un courant irrésistible? Que salue la foule de ses acclamations?

Ce sont les aérostats qui descendent sur la ville joyeuse, ce sont les grands omnibus de l'atmosphère qui transportent les populations d'un point du globe à l'autre.

Tout ce monde arrive en chantant à la fête magnifique. Du haut des cieux les enfants et les femmes laissent pleuvoir sur les navires et les maisons des avalanches de fleurs.

Descendez rosées du matin, nuées humaines, dorées, argentées, bleues, rouges, vertes et blanches, descendez! La brise est belle ! La voix tonnante des canons, les chœurs d'hommes, les brillants feux d'artifice vous appellent sur terre. Et les lèvres, les âmes et les bras sont tendus vers vous!

Les anges des cieux, ce sont les femmes et les enfants de l'Avenir embellis par le bonheur!

Parmi tous ces aérostats, les uns représentent

des nacelles, des lustres, des couronnes, des corolles de lys, des bassins de cristal. [257] — D'autres, le soleil, la lune, les étoiles, ou le globe terrestre pavoisé de tous ses étendards, brillant sous l'arc-en-ciel. — D'autres, des Mercures et des Amours qui portent des corbeilles remplies de bouquets et de présents. — Ceux-ci, des poissons-volants, des oiseaux, des animaux fabuleux. — Ceux-là sont disposés pour figurer des groupes d'îles, les Ioniennes, les Cyclades, les Antilles, les Moluques, les plus beaux archipels des mers.

De très loin déjà leurs emblèmes et leurs couleurs apprennent les différents pays dont ils viennent, mais à mesure qu'ils approchent du sol, les chants de ceux qu'ils portent et leurs voyants costumes les font reconnaître beaucoup mieux encore.

De toutes les parties de la Péninsule, suivies de longs convois, arrivent les locomotives essoufflées, suantes, sifflantes. Elles sont tellement ardentes, rapides, promptes à se détourner, à s'éviter, à se croiser qu'elles semblent animées d'une existence propre. Elles portent sur leurs flancs des noms d'artistes célèbres ou d'animaux utiles. Car l'homme s'efforce de faire vivre la matière, de la poétiser, de former avec elle un être à son image auquel il puisse s'attacher comme à sa création.

On a préparé, pour recevoir les arrivants, une enceinte jonchée de pétales de roses, entourée de guirlandes, de feuillages et de rubans, bordée d'inscriptions qui célèbrent leur bienvenue. Des

milliers de tambours et de trompettes les annoncent. Sur la route qu'ils doivent parcourir, du débarcadère à la ville, sont rangés sur deux rangs les petits enfants portugais qui répandent sur leur passage des fleurs, des oranges, des cigares, des vers, de l'encens et des eaux parfumées.

Les anges des cieux, les anges gardiens et hospitaliers, ce sont les beaux petits enfants. Ils nous accueillent avec la joie dans le cœur et la grâce sur les traits, ils nous demandent des caresses et des baisers; ils sont toujours heureux quand on vient les voir.

V

Les peuples se réunissent dans d'immenses salles de verdure; ils s'y reposent des fatigues de la route; ils y trouvent des mets exquis, des boissons glacées, les plus beaux fruits des arbres.

258 Puis on vient leur annoncer que les solemnités du jour sont inaugurées par cinq grandes expéditions contre la nature.

Les armées travailleuses sont convoquées pour l'assaut d'un roc sous lequel on a découvert une mine d'argent, pour l'irrigation d'une plaine, la coupe d'une forêt, la mise en mer d'un vaisseau de haut-bord, pour une lutte contre les taureaux lusitaniens.

De brillants équipages, attelés de coursiers andaloux, attendent les spectateurs qu'ils doivent

conduire à chacune de ces destinations diverses.

Hasta! Hasta!!

— J'ai dit que la journée de fête allait commencer par des travaux. En effet, il n'y a plus qu'un mot pour désigner la travail et le plaisir confondus. Toutes les occupations de la vie sont devenues attrayantes pour l'homme. Les plus rudes labeurs s'exécutent au milieu des concerts d'allégresse. L'humanité ne conçoit plus de divertissement qui ne s'accompagne d'utilité, plus d'entreprise utile qui s'accomplisse avec peine. —

VI

Dans la plaine, sous mille drapeaux brillants, sont réunis les légions des travailleurs qui se préparent à leur grand ouvrage au son des instruments guerriers.

Les mineurs portent un uniforme gris comme la pierre; ils ont au flanc le marteau, la torche et le levier pesant. Les agriculteurs revêtent la blouse à fond blanc sur lequel sont dessinés des rameaux d'arbres et des plantes rares; ils ont à la ceinture la bêche, la pioche et les cisailles. Les forestiers endossent la tunique verte, sombre comme la feuille du chêne; la scie et la cognée pendent à leur côté. Les marins sont couverts de la vareuse écarlate, pareille aux eaux frappées du soleil couchant; ils ont au dos la hache, et sur la hanche

gauche le grand sabre à la lame tranchante. Les toreros ceignent le juste-au-corps de fin cuir ; leurs chapeaux sont ornés de plumes de faisans et de paons, leurs fusils reluisent comme de l'argent : ils sont les plus nombreux et les plus animés.

259 Quand sonne la première fanfare, tous les ouvriers sautent en selle et manient leurs chevaux avec une grâce parfaite. Chacun possède le sien, et les plus grands généraux civilisés n'en avaient pas de pareils dans les jours de bataille.

— Dès que le luxe ne sera plus le privilège de la fortune, le cheval deviendra l'inséparable compagnon de l'homme. Celui-ci ne se fatiguera plus sans utilité, sans plaisir, à faire de longs trajets à pied ; il ne dépensera plus ses forces que dans l'animation de ses joyeux travaux. Alors les races chevalines se multiplieront, s'embelliront à l'infini par les croisements et les bons soins. —

Derrière chaque bande d'ouvriers partent les approvisionnements et les lourdes machines qui doivent l'aider dans son travail. Les fourgons qui les contiennent sont entraînés à toute vitesse par les zèbres et les ânes au pied sûr.

Quand sonne la seconde fanfare, chaque troupe s'élance dans sa direction de toutes les jambes de ses coursiers. Les routes sont arrosées, balayées, les cavaliers n'y soulèvent plus des nuages de poussière, elles disparaissent devant eux comme par enchantement.

Parvenues sur le théâtre de leurs exploits, les

armées travailleuses sont accueillies par les acclamations des spectateurs disposés le plus avantageusement possible pour suivre les opérations de chacune. Rien ne peut donner une idée de l'émulation qu'excite la vue des femmes qui doivent couronner les vainqueurs de ces grands tournois.

— Ah! lorsque l'homme sera dégagé des intérêts mercantiles et injustes qui commandent aujourd'hui toutes ses relations; quand la grâce, la bienveillance, la beauté, l'amour de la femme lui sembleront mériter plus que l'hommage d'un caprice ou l'insulte d'un salaire; quand il s'honorera d'être galant et généreux comme l'étaient Hercule, Thésée, Hector, Antoine et les preux du moyen-âge, comme le furent de tout temps les plus intrépides et les plus forts : alors il comprendra quelles promesses, quels commandements, quelles punitions et quelles récompenses il y a dans le regard de la femme, de celle surtout que nous n'avons pas coutume de voir et qui vient à nos fêtes, d'un pays très éloigné.

Les femmes d'alors ne seront pas des grimacières, des prudes retenues, comme celles d'aujourd'hui, par je ne sais quelles conventions étroites : elles témoigneront franchement, naïvement,
260 leur admiration, leur indifférence ou leur dédain à ceux qui les auront mérités. De sorte que la vue de la femme deviendra pour l'ouvrier le plus puissant attrait au travail, et que plus les résistances et les dangers paraîtront invincibles,

plus il s'efforcera de les vaincre pour obtenir le prix des mains de la beauté. —

Les mineurs se sont rangés au pied du roc qu'ils doivent détruire.

Dure est la pierre, solides ses attaches et sombre son aspect. Mais l'ingénieur a fait l'examen attentif des accidents de sa surface, il a conçu le plan d'attaque et donne maintenant le signal de l'action.

Aussitôt résonne le formidable accord des tambours et des instruments de cuivre. Sur tous les points à la fois, les ouvriers approchent de la poudre les torches enflammées. Renfermé dans un cercle de feu, le rocher se détache par blocs énormes, il éclate dans l'air comme l'éruption d'un volcan. Les marteaux et les leviers achèvent l'assaut commencé par le feu. Le mineur qui s'est le plus distingué dans cette dangereuse entreprise reçoit la couronne de triomphe.

Le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme ; la terre et ses trésors sont à lui. Pierre avare qui renfermes dans tes entrailles un métal précieux, nous t'avons fait sauter, pour nous sont tes richesses. Et ta poussière volant à tous les vents du ciel ira témoigner au loin de la puissance de l'homme sur la nature! »

De leur côté, les agriculteurs entrent dans la plaine sur laquelle ils veulent répandre le double bienfait de la fraicheur et de la fécondité.

Jusqu'alors il n'y est venu que des ronces rampantes dont les bergers cueillaient dédaigneusement les fruits, que des herbes jaunes et dures, que des touffes de genêts et de bruyères dans lesquelles vivait tranquille tout un peuple de lapins, fléau de la contrée.

261 Le plan des opérations est tracé d'avance. On amène les buffles acclimatés en Europe, les forts taureaux élevés sur les bords de l'Ebre et de la Guadiana. Ils sont attelés, dix par dix, à des charrues ornées de tous les attributs de l'agriculture. La légion travailleuse se divise en autant de troupes qu'il y a d'attelages, et chacune dans sa direction trace un sillon profond et large comme un ruisseau.

En même temps les clairons se dispersent par la campagne ; ils sonnent des marches vives et se répondent à de grandes distances.

Les fouets sifflent et claquent ; les taureaux mugissent, bondissent, se jettent çà et là en écarts furieux. Mais ils sont conduits par des guides habiles, et devant les socs tranchants le sol est enlevé comme une arène légère.

Quand la plaine est ainsi creusée, les hommes et les attelages se rassemblent au centre sur un rappel des clairons. Puis l'orchestre imite le bruit des eaux jaillissantes, on lève les digues qui s'op-

posaient à leur écoulement, et bruyantes, rapides, elles s'élancent dans les canaux destinés à les recevoir.

Le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme. L'aridité, la sécheresse sont bannies de la terre qu'elles désolaient. Le terrible taureau, le buffle sauvage tendent à nos jougs légers leurs têtes si fortes. Plaine infertile où se réjouissaient les bêtes nuisibles, voici que tu vas t'embellir sous nos mains. Les grands arbres te couvriront de leur ombre, les petites fleurs t'embaumeront de leurs parfums, les jeunes filles viendront le soir, par tes sentiers, aux rendez-vous d'amour, et dans tes ruisseaux clairs de nombreux troupeaux apaiseront leur soif. »

Quand on aura l'assurance que l'eau parcourt bien tous les canaux pratiqués dans la plaine, il ne restera plus rien à faire que de consolider le travail. Ce sera l'ouvrage des petits enfants. On leur amènera de grandes voitures de gazons, d'œillets, de marguerites, de violettes, de mauves, de renoncules et de myosotis fleuris. Et pendant plusieurs heures leurs bandes nombreuses tapisseront, en chantant, le bord des eaux courantes.

— Les hommes observent enfin les aptitudes et les goûts de l'enfance et savent en tirer parti dans leurs travaux. —

262 Sur la lisière de la forêt qui doit tomber se sont répandus les travailleurs des bois.

Hautes sont les futaies, touffus les taillis, vieux les arbres; mais la persévérance et le génie de l'homme ne connaissent plus d'obstacles. Sur les troncs des grands chênes les cognées retentissent, les scies grincent, les petites et les grandes, celles qui enlèvent des rangées d'arbres à la fois. On promène par les allées un immense fourneau dans lequel la flamme captive ne brûle qu'à la hauteur voulue. Dans les vallées et les côteaux sauvages se sont répandus les piqueurs qui soufflent à perdre haleine dans le cornet aigu, le cornet des carabiniers suisses et des chasseurs de chamois.

C'est une immense hécatombe. Les arbres des druides, les beaux châtaigners, les charmes au bois noueux, les frênes, les ormes et les bouleaux, les lièges et les yeuses tremblent sur leurs racines impuissantes à prévenir leur chute, puis craquent et inclinent tous ensemble leur feuillage qui va se flétrir. Cette fois ce n'est plus la forêt du divin Shakespeare, la forêt qui marchait contre Macbeth l'homicide, mais c'est la forêt vaincue par le travailleur; elle reconnaît son maître et s'agenouille devant lui.

Quand les dépouilles de la nature jonchent le sol, on élève un trône de lierre et de pervenche sur un monceau de troncs abatus. La femme du Nord, la Velléda gauloise, y monte dans tout l'éclat de sa beauté. Dans sa main blanche elle

tient une couronne formée des rameaux du hêtre aux feuilles sanglantes et des fruits rouges du sorbier aimés des oiseaux. D'une voix sonore elle appelle le vainqueur et le couronne devant le peuple.

Le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme. Quand les futaies ont atteint leur degré de croissance, quand le gui s'attache aux écorces, quand le noisetier ne porte plus de fruits, quand les épines voraces prennent de la force, quand les jeunes arbres sont étouffés par les vieux,... nous passons à travers, semblables à ces génies destructeurs dont les peuples scandinaves fixent le séjour parmi les grands sapins qui bordent leurs mers sombres ! »

Les vagues délirantes nagent sur la mer comme des ours blancs dont on voit la tête au milieu des glaçons. Sur le rivage aux [26] pierres grises, les spectateurs occupent des gradins disposés en fer-à-cheval. Tous les belvédères du paradis de Cintra sont animés par la présence de familles heureuses.

Au haut de la montagne russe, cirée comme un parquet, qu'il doit parcourir pour descendre à la mer, se balance l'*Impavido*, le beau steamer, si fort qu'auprès de lui ceux d'à présent feraient à peine le volume d'une coquille de noix.

Le long de ses cordages couverts de guirlandes et de fruits grimpent les petits mousses verts

et gris comme des lézards. On soulève l'immense bâtiment avec des machines formidables, ainsi qu'une baleine prise au crochet perfide; sous son ventre les matelots roulent d'énormes sapins. Les équipages et les forts déploient leurs signaux de bienvenue ; de toutes les gueules de leurs bronzes ils appellent à la mer leur nouveau compagnon.

L'*Impavido* se balance un instant sur ses hanches comme un valseur qui cherche à retrouver le pas, puis majestueux, il descend à l'Océan, ainsi que le lutteur dans le cirque. Du rivage, des vergues élancées, du sommet de la côte et du sein des eaux s'élève le chœur :

« Heureux voyage, ô beau navire que nos mains achevèrent ! Visite tous les pays, aborde à tous les ports, passe sous tous les cieux, sors vainqueur des terribles orages! Porte nos hommes, nos marchandises et notre nom chez tous les peuples, nos frères aimés, secours-les dans la détresse, participe à leurs fêtes, découvre des passages, des îles et des continents! Ramène de tous les climats les produits du sol et de l'industrie; sois messager de paix, de bonheur et d'amour! Qu'on te salue de loin quand tu t'approches des côtes comme un parent, comme un ami qu'on brûle de revoir.

» Et toi, mer mugissante, gronde sous la vapeur, ronge tes écueils, mais n'ouvre plus, n'ouvre plus tes gouffres avides pour engloutir une proie fournie par nous. Quand tu seras trop irri-

tée de notre orgueil, nous te flagellerons avec nos roues de fer. Rien ne résiste à l'homme. Dans son grand empire l'Océan est un lac sur lequel il promène ses joies et ses tristesses! »

Per las llanuras bondissent vingt tauraux non domptés, vingt tauraux de Lusitanie — *los chicos y valientes* — qui jamais ne [264] refusent le travail ou la course. De très loin ils ont vu les chasseurs.

Ceux-ci sont prêts. Au pommeau de leurs selles les uns ont enroulé le lacet résistant; en travers de leurs poitrines les autres ont passé le filet aux plombs lourds, pareil à l'épervier de pêche; d'autres ont déployé la *muleta* de pourpre sur le cou de leurs montures; d'autres ont chargé leurs carabines avec de belles pièces d'artifice qui jettent en un instant leur éclat et leurs feux; d'autres conduisent une trentaine de molosses enchaînés deux à deux. Dans les bas-fonds ont été disposés des étangs, des fossés, des trappes et des barrières.

Et voici. Les mille cloches des environs secouent dans l'air un tocsin formidable. Et bêtes de fuir, et chasseurs de s'élancer après elles avec acharnement. — Ici l'animal franchit une haie très élevée; le cavalier arrête son cheval, et d'un coup de carabine lance flamme et lumière à l'endroit même où le taureau retombe. Quand celui-ci sent le feu sous son poitrail, il mugit et galope dans toutes les directions, portant l'épouvante

parmi les autres. — Sur un point différent, au moment où la bête prend son élan pour sauter un fossé, le cavalier lance avec adresse le lacet autour de ses jambes, l'étend par terre et s'en rend maître. — Ailleurs, c'est un taureau qui, pris de peur, se jette dans un étang. Un chasseur le couvre du filet rapidement déployé, les autres accourent, puis tous le ramènent au bord. — Ailleurs encore, c'est un autre qui donne dans une trappe recouverte de draps écarlates dans lesquels il se roule pour passer sa rage. — Les chiens en poursuivent plusieurs; mais ils sont muselés et les éleveurs garnissent de boules les cornes des taureaux, de sorte que les uns et les autres ne peuvent se blesser. Les chiens les mènent, les ramènent, les lassent par mille tours et détours.

Quand les taureaux sont épuisés de fatigue, on cesse de les pourchasser. Les pâtres lâchent dans la plaine les grands troupeaux faits au travail parmi lesquels les autres se confondent. Puis on les ramène tous ensemble dans les belles étables qui leur sont destinées. Le long de la route le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme. Animaux courageux que nous avons vaincus, rentrez avec nous dans nos demeures, ne nous craignez point. Nos femmes laveront votre beau poil luisant, nos filles vous apporteront des herbes parfumées dans des auges de marbres. Nous aimerons vos enfants et les élèverons avec les [265] nôtres en pleine liberté. Venez, venez chez nous; vous y serez heureux ! »

— Les bêtes féroces et nuisibles ont été détruites. L'homme ne mutile plus les autres, ne les déforme plus par excès de travail, ne les sacrifie plus. Et les animaux, depuis qu'ils ne se sentent plus menacés de mort, s'approchent de l'homme avec confiance, participent à ses travaux et à ses fêtes. Ils ne ravagent plus ses cultures, car l'homme les a modifiées en même temps que son alimentation, de sorte que les végétaux destinés à son usage ne sauraient convenir aux animaux qui l'entourent.

Les espèces qui restent sur terre sont toutes susceptibles d'éducation ; elles rendent toutes de grands services à l'humanité qui leur donne en retour les meilleurs soins. Pour les animaux aussi le travail est devenu le plus grand des attraits, car ils aiment naturellement à faire valoir leur force et leur courage et se montrent sensibles à l'admiration qu'on leur témoigne dans les brillants concours. Jamais ils ne reculent que devant les fatigues meurtrières auxquelles ne peuvent suffire ni leurs muscles ni leur haleine.

Les promenades à cheval et en voiture, les travaux d'agriculture et d'industrie, les transports, les reboisements, défrichements, irrigations se sont tellement multipliés, qu'il n'y a jamais trop d'animaux pour tout faire. Aux grands équipages de campagne, aux charrues pesantes on attelle par dix et par vingt les taureaux et les étalons qui les enlèvent sans souiller leurs belles robes de

sueurs épuisantes. Les principes féconds de l'attrait du travail, de sa division, de sa variation incessante sont applicables à tous les êtres.

Les moutons ne rapportent plus que leur laine, les chèvres et les génisses ne rendent plus que leur lait ; l'homme a pris la chair en horreur. Chaque sol est ensemencé selon ses qualités particulières ; le cultivateur ne s'obstine plus à dénuder les rochers, à déboiser les collines pour y faire croître des céréales chétives. Tout est à sa place et beaucoup mieux ainsi ; la fécondité des terroirs est centuplée par l'appropriation des cultures.

A cette époque les animaux seront grandement utilisés pour l'éducation des enfants des hommes, et même ce sera leur rôle le plus important dans l'harmonie générale. Selon leur force ou leur caractère, les différentes espèces domestiques joueront avec les enfants de divers âges et les rendront agiles, robustes dans les [266] exercices du corps. Les joyeuses bandes de petits garçons et de petites filles se disperseront dans les prairies au milieu des moutons qui leur présenteront leurs dos patients. Plus tard ils joueront avec les chèvres dans les lieux escarpés où se développeront leur adresse et leur sang-froid. Les chats qu'ils poursuivront leur apprendront à grimper sur les arbres ; et quand les chiens se jetteront à la nage, ils les imiteront. A l'âge de virilité ils aimeront à poursuivre les jeunes taureaux et les poulains capricieux, à lutter contre leur force par des prodi-

ges de souplesse et de courage. — Chacun peut multiplier à l'infini ces exemples. —

Moi je soutiens que les animaux doivent entrer pour beaucoup dans l'éducation de l'homme. Je soutiens qu'ils ont plus de force, de fierté, de grâce et d'affection que les maîtres d'étude. Eux du moins n'apprendront jamais aux malheureux enfants à souiller leur corps, à dégrader leur âme, les seuls résultats obtenus, dans les collèges, par l'excellent système de la très illustre université de France.

Les papas très-bien savent cela comme moi ; mais ils sont paresseux, coutumiers, routiniers, peureux, esclaves, sans idées, sans humanité, sans ressources. Ils riront de mes observations utopiques, et de plus belle confieront leurs petits phénomènes, leurs plus chères espérances, à MM. des pensions et des séminaires qui les leur rendront ornés de couronnes de chêne, mais sans cœur, sans souffle, sans originalité, assez idiots, assez laids, assez corrompus, assez hypocrites pour faire des bourgeois !

VII

Douze heures sonnent au clocher de Notre-Dame des Douleurs, ce vieux couvent si sombre au temps des moines, si brillant aujourd'hui qu'il sert de phare à la marine. On dirait l'âme glacée de la Madone catholique se levant du tombeau

pour troubler une dernière fois les fêtes humaines. Mais le carillon de mille cloches joyeuses étouffe bientôt la voix courroucée de la reine des sépulcres.

MAGNIFICAT ! — Les vieilles églises ne sont plus conservées [267] que pour souvenir d'un passé malheureux. Ce qui est mort ne revient jamais sous la même forme.

Sous un ciel qui ferait ressusciter les feu-rois d'Egypte, ces majestés-mômies qui dorment sous les Pyramides, sous un ciel qui rendrait l'amour à des religieuses, dans la plus belle ville de la belle Lusitanie, les hommes ont déployé toutes les splendeurs de leurs pompes, le luxe d'Orient et d'Occident !

MAGNIFICAT ! — L'Epargne a disparu.

Dans toutes les rues de Lisbonne on a construit des arcs-de-triomphe d'une hauteur prodigieuse ; ils sont ornés d'écussons, de trophées, de devises ; il y en a pour toutes les gloires de l'univers. Partout sont des statues, des lustres, des oriflammes, des vases où brûlent l'encens et les subtiles essences, véritables corbeilles de feu. Les maisons, les fenêtres et les balcons sont tendus d'étoffes magnifiques sur lesquelles on a brodé des dessins, des inscriptions avec l'or, l'argent, les métaux rares, les diamants précieux. Toutes ces substances sont tellement multipliées qu'elles n'ont plus de va-

leur dominante ; on les recherche pour leur éclat, non pour leur prix fictif. C'est véritablement l'âge d'or de la fable, celui qui doit assurer le bonheur des peuples, non l'âge d'or de la civilisation qui faisait leur malheur.

Magnificat ! — L'or est aussi commun que le sable ; les rubis scintillent dans la couronne des jolies bergères, comme autrefois dans la couronne des reines les plus laides.

Sous les vastes portiques pavés de marbre, parquetés de palissandre, bordés de fleurs, tapissés de broderies éclatantes, sous ces vastes portiques, le génie des peintres et des sculpteurs a retracé toutes les découvertes humaines, depuis le siècle du vigoureux Tubal-Caïn et du bon Triptolème jusqu'à celui de Fulton, de Jaquard, d'Arkwright et de Franklin. Il a fait renaître tout un peuple de héros, de dieux, des déesses et de lutins de songes qui respirent, parlent, se meuvent pour ainsi dire, qui sont là comme les députés des siècles passés et futurs à ces fêtes solennelles. Les virtuoses les plus éminents, les plus inspirés remplissent les colonnades de sublimes harmonies. La foule bruyante, heureuse de n'être plus divisée par des intérêts de caste, la belle foule 2?? diaprée, parée des costumes les plus élégants et les plus divers, passe et repasse au milieu de ces merveilles des arts dont son éducation lui permet d'apprécier la valeur. C'est le rêve de Boccace enfin réalisé, c'est l'enivrement du Paradis !

MAGNIFICAT ! — Les jeunes amants s'entretiennent à voix basse des sonnets de Pétrarque, des tortures du Tasse, des grands caprices de Byron.

Les canaux et les chemins de fer serpentent et se croisent dans toutes les directions ; il en court par dessus, par dessous les demeures humaines ; les wagons roulent sur des roues d'améthyste, les flancs des gondoles sont marquetés de perles et de corail. L'art et l'industrie se complètent, se marient, se font valoir l'un par l'autre.

MAGNIFICAT ! — L'homme a reconnu l'utilité de l'agréable. Le luxe s'enlace au solide comme le lierre aux grands chênes.

Dans des jardins immenses où se disputent le soleil, l'ombre, la senteur des arbustes et la fraîcheur des sources, dans ces jardins croissent des buissons de clématites, de jasmins, de chèvrefeuilles, d'épines-vinettes et d'aubépines. — Des kiosques aux formes bizarres, turques, chinoises, japonaises, italiennes, s'élèvent de tous côtés ; les plantes grimpantes les couronnent de leurs rameaux flexibles.

Sous cet épais fourré, Diane chasseresse traîne avec peine ses lévriers rétifs. — Au bord de ce bassin, Vénus est couchée parmi les renoncules ; les Néréides essuient ses pieds de leurs longs cheveux et lui tressent des couronnes avec les fleurs des prés. — Sur cette terrasse sablée, du milieu

des pampres et des lierres, sort le vénérable Silène qui réjouit le cœur des hommes par sa trogne fleurie. — Au centre d'immenses parcs sont groupés des Centaures bondissant, caracolant, se cabrant, s'emportant en écarts furieux, comme s'ils voulaient dévorer l'espace. — Sur le haut de ce tertre, on a figuré l'emblème de la douleur profonde, la Niobé que les Dieux transforment en pierre quand elle a pleuré toutes ses larmes, la pauvre mère moins à plaindre, hélas ! dans la mort que dans la vie. — Dans ce massif, Daphné la belle sent ses beaux membres blancs s'allonger en feuilles et en rameaux. — Sur un grand lac, traîné par huit chevaux marins, Neptune conduit son [269] char au son de la conque, en levant son trident. — Au fond de cette grotte obscure, sur un trône de stalactites est assise la triste Proserpine, captive près de son maître, le noir empereur des enfers. — Dans les branches des rosiers s'ébattent les amours qui poursuivent des nymphes, des dryades, des daims, des rossignols, des papillons, et surtout des jeunes filles qu'ils blessent sans pitié. — Dans les eaux claires de cette fontaine se mire le fat Narcisse, le sot modèle de la beauté fade et vaniteuse qui naît et meurt avec un niais sourire. — Au soleil levant est exposée la statue de ce vieillard fortuné dont l'Aurore couvre les membres tremblants de sa robe virginale. — Par la fenêtre de ce donjon pénètre le roi des immortels, honteux, transi d'amour, sous forme d'une pluie d'or. — Histoire, hélas ! trop réelle

des bonnes fortunes humaines dans les phases sociales inférieures, depuis la juive de la Bible jusqu'à celle de la Comédie-Française. —

Magnificat ! — Les jeunes filles ont jeté tant de pierres contre cette tour d'opprobre qu'on n'en voit guère maintenant que les plus hauts créneaux.

Dans un palais d'argent, sablé d'or rouge comme le feu, parmi des colonnes de cristal, d'émeraude et d'hyacinthe, sur des divans de velours aux riches reflets reposent, au milieu des harmonies, des parfums et des eaux jaillissantes, cinq mille beautés plus brillantes que le jour. Les unes sont roses comme l'Aurore quand elle salue la terre de sa main gracieuse ; les autres brunes comme le fruit du pêcher d'Espagne, d'autres plus blanches que le lait et l'ivoire. Ce sont les fées aux doux regards, aux corsages merveils, aux longues tresses noires et blondes, les divines, les préférées, les rêvées, les Houris que créa la profonde observation d'un grand législateur, celui qui comprit et fit valoir les ardentes passions des hommes d'Orient.

Et non seulement elles sont belles, mais encore aimables, ravissantes, voluptueuses, pleines d'esprit et de grâces, versées dans toutes les connaissances humaines, désirables pour quiconque peut créer et rêver. Elles se sont vouées au culte du beau, du grand ; elles ont résolu d'enflammer l'i-

magination des artistes, de leur faire produire des chefs-d'œuvre par l'amour, de n'accorder leurs faveurs qu'aux hommes de génie. Elles lisent. méditent. étudient, songent ; elles se prennent d'enthousiasme pour les [279] strophes d'un poète, les mélodies d'un compositeur ou les tableaux d'un peintre ; elles se font un idéal. Et reines de la grâce, elles admettent au milieu d'elles les rois du génie, leur accordent leur admiration, leur promettent leur amour, et leur ouvrent le ciel, avec leurs bras, quand elles les en jugent dignes dans l'ivresse de leurs cœurs !

— Aujourd'hui, sur la terre, tout est contre nature. La beauté physique est accouplée souvent à la laideur morale, souvent le talent se cache sous des dehors sans grâce. Cela ne sera plus dans les âges futurs. Car la laideur physique et la simplicité d'esprit sont de création sociale ; elles résultent d'unions disproportionnées trop fécondes hélas, d'éducations vicieuses, de préjugés déplorables et tenaces, de la division de l'humanité par castes et fortunes ; déjà l'être est déformé dès les reins de son père, dès le sein de sa mère ; ensuite nos mœurs achèvent de l'enlaidir.

Mais dans un monde harmonique on ne verra plus un homme remarquable par l'intelligence qui n'ait sa beauté, la beauté de son âme, se reflétant sur sa face ; on ne verra plus une femme extérieurement belle qui n'ait de même sa grandeur morale. Chaque visage prendra l'expression qui répond à ses traits, et chaque caractère le

développement qui lui convient. Alors la beauté recherchera l'intelligence, la grâce de la physionomie trahira la bonté du cœur, les sympathies nées à première vue ne seront plus trompeuses. La femme devinera le physique d'un homme en connaissant ses œuvres, l'homme saura l'âme d'une femme en pénétrant ses yeux. Alors les transports du génie s'inspireront des doux regards de la langueur, ils se rafraîchiront dans les tièdes larmes d'amour, ils mourront et renaîtront sans cesse dans l'infini de tendresse et de volupté !

Magnificat ! — Les Houris sont les muses de l'avenir, les déesses d'inspiration et d'espérance ; en s'agenouillant à leurs pieds, l'homme se sent d'une grandeur surnaturelle.

Au sommet d'une montagne sombre, plantée de chênes et de sapins, s'élève une citadelle aux pierres noircies par le temps. Dans ses caveaux résonnent le fer qu'on martèle, le cuivre qu'on polit. Là travaillent sans cesse Vulcain le boîteux, à la face chagrine, le vertueux Saint-Eloi dont les sages conseils aidaient si [271] puissamment le bon roi Dagobert dans les détails de sa toilette, et les Cyclopes dont l'œil ensanglanté par les flammes ressemble aux rouges lanternes des locomotives et des machines qui les ont remplacés.

Au-dessus d'eux, dans une salle antique, tapissée d'armures, de bannières, de faisceaux de lances, de glaives, de cuirasses, de haches, de leviers,

de tenailles, de marteaux, de tous les attributs de la guerre et du travail, est représenté le géant Odin, le guerrier fort qui tranchait les montagnes et rassemblait au son du tambour les héros du Septentrion. Mais le génie de la guerre n'est plus qu'un souvenir dans ces murailles. Le Travail trône en souverain sur des mitrailles fumantes ; de son terrible arsenal il domine la nature qu'il a soumise : la terre dont il extrait le feu, la lumière, les métaux, les minéraux, le bois et les récoltes, la mer qui gonfle son sein pour transporter ses produits d'un monde à l'autre, et l'air dans lequel trouvent un point d'appui solide ses aérostats légers.

— En aucun paradis n'est oubliée la femme, même en celui du pape. Selon leurs mœurs, les peuples l'ont représentée, vénérée, chérie : ceux du Nord comme ceux de l'Orient, les fidèles d'Odin comme les fanatiques de Mahomet. Partout l'homme est galant, obéissant, carressant, ardent, aimant auprès de la beauté.

Les Walkyries d'alors, les déesses de la force et du courage, sont des femmes aux formes parfaites, aux bras puissants, à la voix sonore. Fécondes de mamelles, mais sobres de pensées, sans caprices de cœur, sans écarts, sans ardeurs dans leurs affections, plutôt attachées qu'aimantes, remarquables par leurs qualités bien plus que par leurs charmes, elles aiment les hommes robustes, braves, résolus et persévérants. Elles sont séduites par les apparences de la santé, de la vigueur, par

la fermeté du caractère, par les entreprises de l'audace ; ce sont vos descendantes, républicaines de Sparte et de Rome dont le mâle courage souriait aux guerriers partant pour le combat !

La Walkyrie de l'avenir spiritualisera le corps et poètisera la force autant qu'il sera nécessaire à son amour ; elle sera la compagne de l'ouvrier, elle le soutiendra dans ses travaux, l'encouragera dans ses dangers, dans ses épreuves, lui prodiguera des soins empressés quand il rentrera le soir, accablé de fatigue. Elle ne l'excitera pas à boire le sang de ses ennemis, à se faire de leurs crânes des coupes encore fumantes de la chaleur de vie ; mois elle versera dans son verre le vin, la bière et l'hydromel qui [272] réparent, elle glissera dans son lit les draps de blanche toile dont l'odeur réjouit, elle le délassera par ses entretiens.

Les plus vaillants des travailleurs, ceux qui se distinguent dans les grandes batailles livrées à la nature, seront admis dans le Walhalla en présence des belles Walkyries, et celles-ci choisiront librement entre tous le plus cher à leurs cœurs !

MAGNIFICAT ! — L'homme ne fait plus la guerre à l'homme ; il ne verse plus son sang pour les querelles des rois ; il n'est plus glorieux de ces aveugles tranports de fureur, de ce courage sans réflexion, sans principe, sans mobile propre, courage du chien ou du soldat qui défend son maître : son MAITRE, entendez-vous, grands héros des batailles !

Pour répondre aux besoins de leur imagination, les hommes ne recourent plus uniquement aux religions antiques ; ils s'en inspirent seulement pour leurs cérémonies, leurs fêtes, l'architecture de leurs monuments, leurs arts et leur littérature. Mais ils savent trouver aussi des formes à leurs rêves, ils créent des Dieux à leur image, et leur mythologie répond exactement à leurs aspirations.

Magnificat ! — L'homme s'affranchit de la stérile imitation du passé ; de ses propres ailes il tente l'avenir.

Le Dieu de la terre est représenté sur une locomotive ardente, traversant les campagnes à toute vapeur, traçant un profond sillon du soc de sa charrue gigantesque. Les hommes accourent en foule sur son passage. Il leur jette des épis, des raisins, des fruits de toute espèce. Les mères lui tendent leurs enfants à bénir, les vieillards lui demandent de leur accorder bonne hospitalité dans ses domaines au jour prochain de leur mort. Les animaux le saluent, chacun dans son langage. Les montagnes s'abaissent, les collines s'élèvent pour le voir. Les rivières et les mers joyeuses amènent, roulent à ses pieds leurs vagues dociles. Les rochers, les cailloux, les herbes, les insectes bourdonnent, sous son char, leur murmure de bonheur. Les cieux s'inclinent, déposent sur sa tête une couronne d'étoiles et d'éclairs.

Et ce Dieu qui distribue toutes les richesses de

la terre, qui reçoit les hommages de tous les êtres, ce Dieu tout puissant et tout bon dont tous peuvent entendre la voix et toucher la robe, [273] ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins grand de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Le Dieu de la Mer lance sur son vaste empire une immense quantité de vaisseaux de haut-bord. Et quand il veut manifester son pouvoir, tous ces navires viennent se rejoindre comme des vagues agitées ; puis jetant leurs ancres au fond des océans, et reliés par de fortes chaînes, ils s'endorment, les uns près des autres, bercés par le concert des flots. Et le Souverain du monde maritime parcourt ses possessions sur ce pont de bateaux. Il est revêtu d'un splendide costume de marin, il monte un coursier blanc comme l'écume qui secoue dans la brise sa longue crinière. Il s'avance, triomphant, dans cette avenue magnifique portée sur les abîmes. Tout le peuple des matelots agite des étendards sur ses pas. Les îles fleuries valsent sur la plaine liquide, ainsi que des jeunes filles dans une salle de bal. Les joyeux dauphins, les poissons et les baleines battent des nageoires en signe d'allégresse.

Et ce Dieu qui marche sur les eaux n'y est point arrivé par la foi, mais par le courage, la patience et la lutte contre l'Inconnu. Et ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins grand de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Le Dieu du Feu se montre dans les soirées d'orage. Quand le soleil se couche, drapé de nuages sombres qu'il perce comme un éclat d'obus, alors le Dieu du Feu commence sa tâche de nuit. Il aspire de sa bouche la lave des volcans, la flamme et la chaleur des gouffres, et les répand sur terre par les mille canaux des usines. Son corps est formé de fer rougi, ses mains et ses pieds de l'airain le plus pur, ses yeux de diamants, ses cheveux d'étincelles. Souvent il plonge sans peur dans les fournaises du globe, et chaque fois il remonte au jour plus puissant et plus pur.

Et ce Dieu qui naît des tempêtes et des révolutions, ce Dieu qui ravit la flamme aux entrailles du sol et la distribue pendant la nuit pour les besoins du jour, ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins haut de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Le Dieu des Airs apparaît sur les hautes montagnes. De son souffle inépuisable il disperse dans l'infini des milliers d'aérostats avec autant de facilité qu'un enfant, des bulles de savon. Il les 274
rassemble ainsi que des nuages brillants dont les couches se tassent, se superposent. Puis, de son pied superbe, il s'élève sur eux, laissant loin par derrière et l'aigle et l'hirondelle. C'est ainsi qu'il s'approche des astres étincelants, et plus heureux que Prométhée dans sa révolte altière, leur dérobe des clartés éternelles.

Et ce Dieu qui réussit dans l'escalade du ciel, ce Dieu qui retient ou déchaîne les vents selon sa volonté, ce Dieu qui, vu des plaines, paraît plus léger que l'éther, plus menaçant que la foudre, ce Dieu, c'est l'Homme moins carré d'épaules, moins haut de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — Magnificat !

Au sommet des collines, le long des frais ruisseaux qui parcourent les vallées, la Déesse du Bonheur conduit son char. Les heures qu'elle choisit pour sortir de ses retraites sont celles de l'Aurore, de la Lune et d'Iris. Alors les plis de son manteau se confondent avec la teinte répandue sur les cieux ; ils sont roses comme elle. Rose est aussi sa bouche ; blancs son cou, son visage et blanches ses épaules, de cette blancheur de femme, signe certain de repos et de santé. Son œil est doux, velouté, noir comme celui des chevaux et des gazelles. Sur la soie de sa robe la brise étale, ainsi qu'un voile, sa chevelure dorée. Les boucles en sont si longues qu'elles traînent sur ses talons, si parfumées qu'elles répandent autour d'elle de divines senteurs.

Elle a seize ans ; elle est grande, élancée, flexible comme la tige du lys. De ses lèvres petites, vermeilles, frémissantes de tendresse, elle détache des baisers avec sa petite main nerveuse, marbrée de veines bleues :

« Venez, prenez, cueillez, buvez, dit-elle aux hommes ; c'est l'aspiration de mon âme, c'est

l'essence de ma vie : communiez avec moi ! »

— « O la fée de nos rêves, la belle aux longs baisers, lui répondent les hommes, nous aimons t'évoquer le matin et le soir ! Alors nous pressons dans nos bras assouplis ton image si chère ; nous nous endormons, nous nous éveillons, aspirant ton haleine ! Jamais ton amour n'est fatal à notre destinée, jamais tu ne verses en nos cœurs ni regrets, ni tristesse, tu répands sur nos jours d'ineffables délices. Nous n'adorons que toi ! »

Et cette Divinité pleine de grâce, la seule devant laquelle l'Homme tout-puissant fléchira le genou, cet être supérieur à tout [275] ce qui respire, ce sera la FEMME plus frêle, plus mignonne, plus éthérée mille fois qu'elle ne l'est aujourd'hui ! — MAGNIFICAT !

VIII

Sur des places entourées de grands arbres à fruits, de pavillons et de colonnes, tous les marchands du monde ont étalé des produits magnifiques.

Voici les lingots d'Australie, les pierres précieuses de Lahore, l'argent et la cire d'Espagne, les superbes cachemires de l'Inde florissante, les fourrures de Russie, le thé, les porcelaines, les mosaïques de la Chine accessible à tous les vaisseaux. — Voilà les gracieux ouvrages de bois que sculptent durant les longs hivers les bûcherons de la Forêt-Noire, les montagnards de Suisse et de

Savoie. — Et puis la forte toile que les femmes de Bretagne, de Cantabre et de Galles tissent pour leurs amants, les coureurs de la mer.

Voyez les fruits du dattier, du cocotier, l'igname délicieuse, la canne à sucre de Bourbon, le café de Moka, les grappes vermeilles et dorées de Bourgogne, d'Oporto, de Champagne et de Chypre : tous les trésors que mûrit le soleil sous les cieux qu'il aime à visiter le plus !

Entendez les mugissements des beaux troupeaux d'Helvétie, le hennissement des chevaux d'Ukraine, d'Arabie, de Sardaigne, d'Angleterre et d'Andalousie. — Là sont rassemblés les moutons de Galice, les chèvres de Thibet. — Ici stationnent les grandes caravanes de chameaux et de dromadaires. — Plus loin se reposent les giraffes au long cou, les éléphants de Birmanie qui portent sur leur dos des familles entières.

Sur les rameaux de tilleuls et des platanes, dans les haies, aux cordes tendues se balancent les singes dont les mille évolutions réjouissent l'enfance. Tandis que libres d'entraves, les biches et les gazelles bondissent autour des femmes qui les caressent et prennent leurs petits dans les bras. — MAGNIFICAT !

---

276 A l'ombre, à la mesure d'une musique entraînante, des poseurs, des lutteurs, des coureurs, des joueurs de paume, de quilles, de boules et de *cricket*, des tireurs de carabine, de pistolet ; des

saltimbanques, des acrobates, des athlètes, des gladiateurs étonnent le public par leurs formes merveilleuses, la force de leurs reins, la souplesse de leurs mouvements, l'élasticité de leurs corps, la hardiesse de leurs évolutions diverses.

Ils font revivre l'Hercule-Farnèse, l'Apollon Pythien, Achille fils de Thétis, la Bellone vengeresse, la Vénus de Milo, la Phryné, la Lorette, la Vierge-Marie, le Dieu du Gange aux doux yeux de lotus, le grand Rhin tudesque à la barbe de roseaux, l'Antinoüs, l'Adonis aux cheveux parfumés, et le malheureux Laocoon avec son brassard de serpents.

De galants troubadours récitent des chants amoureux aux jeunes filles nubiles. Les fées d'Egypte, d'Espagne et d'Italie, Esmeralda-la-belle, la Gitana granadine et Vanina la vénitienne arrondissent, en dansant, leurs bras voluptueux. — MAGNIFICAT !

—

Tout autour de l'enceinte, dans des tonnelles de vigne folle et de jasmin de Virginie se tiennent des nécromanciens, des prestidigitateurs, des déclamateurs, des improvisateurs, des sorcières d'Ecosse et d'Irlande, des bohémiennes, des *clowns* anglais, des arlequins milanais, des avocats frrrançais, des francs-juges autrichiens et espagnols, des jongleurs, des gens habiles dans l'art de parodier tous langages et toutes manières, de faire voir des marionnettes, des ombres chinoises

et des panoramas, de dompter les animaux, d'imiter le chant des oiseaux. Ils divertissent les hommes les plus sévères par leur verve intarissable, l'étonnante adresse de leurs mains, la grotesque emphase de leurs plaidoiries, de leurs gestes et de leurs sentences.

— Aujourd'hui, les malheureux artistes de cette classe traînent la plus dégradante misère ; traités comme des parias, ils n'ont guère de rapports qu'avec les plus brutaux agents de la police. Au contraire, dans l'humanité future, ils seront tout aussi considérés que les autres travailleurs. Car les hommes exempts de préjugés n'attacheront plus de valeur conventionnelle aux différents arts et sauront honorer de leur estime quiconque leur procure de l'agrément et des jouissances.

Ces lignes vont faire bien de la peine aux graves personnages [277] qui ne sourient que par politesse, qui ne dansent jamais, qui ne visitent Mesdames leurs épouses que pour le bon motif : à MM. les Révérends des écoles et des journaux. Tant pis pour eux ; cela doit aller ainsi plus tard. Quant à moi, l'homme qui me fait rire me semble plus utile que celui qui me fait pleurer, et le baladin de place autrement respectable que l'escamoteur de palais.

Voyons, Occientaux qui méprisez la force, l'adresse et la grâce, charlatans piteux et malingres, robustes comme des mouches, adroits comme des porcs et gracieux de même... croyez-vous qu'il n'y ait aucun mérite chez cet homme qui fait le

grand écart, chez cet autre qui soulève d'énormes fardeaux, chez ce troisième qui défie les chevaux à la course ?

Pensez-vous que des artistes de cette trempe, encouragés et applaudis, ne sauraient pas déployer une extrême vigueur, une agilité surnaturelle dans les incendies, les naufrages, les rassemblements où l'on s'écrase, dans toutes les situations dramatiques où l'homme est en danger ? Ne voyez-vous pas qu'ils donnent à vos enfants d'utiles leçons de force, d'émulation, d'adresse et de courage ? Hélas ! les bourgeois d'aujourd'hui sont tellement *comme il faut* que si le grand Hercule, le demi-Dieu des Grecs, revenait parmi nous, il ne trouverait pas de quoi vivre dans les plus grands centres de population.

Je ne vois cependant point qu'il y ait si grand avantage pour l'homme à se quintessencier, à sacrifier la vie de son corps à la vie de son intelligence. Je l'affirme au contraire, l'une ne gagne rien aux dépens de l'autre que la fièvre, le délire et les convulsions. L'individu n'est remarquable qu'autant qu'il est complet, il n'est intelligent qu'autant qu'il est robuste. Je suis de l'avis du poète : *Mens sana in corpore sano.* Quand le corps dépérit, l'esprit est bien près de tomber dans le marasme ; quand les sensations s'émoussent, les sentiments qui d'abord se sont élevés sur leur silence, retombent bientôt dans l'atonie ; quand la sève manque, la fleur suave se flétrit en quelques heures. Sacrifier sa force, c'est perdre sa pensée :

l'Avenir développera l'une et l'autre, l'une par l'autre. — MAGNIFICAT !

Dans de vastes cirques aux formes orientales, tapissés de rideaux de pourpre, frangés d'enseignes et de gonfalons, des écuyers [278] fameux déploient les ressources de leur art sur des chevaux superbes.

Le fier cheval aux formes élancées, à la crinière flottante, à la tête volontaire, aux écarts capricieux, comprend la voix de l'homme, et libre du frein, le seconde de tous ses efforts, parce qu'il est de moitié dans les gloires du triomphe.

Sous ces enceintes magiques sont représentés les événements de l'histoire, les fictions de la fable, les types et personnages les plus marquants des contrées lointaines. On peut y voir la guerre des Dieux, la chasse de Diane, le dernier jour d'Actéon, les combats des Amazones, le siège de Troie, le triomphe d'Achille, la fin d'Hippolyte et celle d'Icare, le bûcher de Sardanapale ; — le combat des Thermopyles, la mort d'Epaminondas, celle de Philopœmen ; — l'enlèvement des Sabines, la chute de Tarquin-le-Superbe, le peuple de Rome sur le mont Aventin ; — la grande déroute des Teutons et des Cimbres, les exploits de Spartacus dans la révolte des esclaves, les triomphes des Césars ; — l'armée d'Attila, le sac de la Ville Eternelle par les hordes vandales, la journée de Châlons-sur-Marne ; — le départ des croisés pour la Terre-Sainte,

des tournois, Jeanne d'Arc, l'Inspirée, guidant les guerriers de France contre l'Anglais pâle de terreur ; — la Saint-Barthélemy ; — la conspiration du Grütli, la mort de Gessler, Guillaume Tell, la Croix fédérale ; — le débarquement de Colomb sur des rivages inconnus, la révolte de son équipage, le couronnement de Charles-Quint empereur et roi ; — les batailles de Fontenoy, de Bouvines ; — les Puritains d'Ecosse, Olivier Cromwell ; — la cour de Louis XIV, Trianon sous Louis XV ; la guerre de l'Indépendance aux Etats-Unis, Washington ; l'exécution capitale de Louis XVI, la fête de la Fédération, les quatorze armées de la République, la résistance de Saint-Domingue, Toussaint-Louverture ; — le passage du pont d'Acole, les campagnes de France et de Russie, les Cent-jours, Waterloo ; — la délivrance de l'Amérique du Sud, Bolivar ; — l'invasion, l'occupation de la France par les armées alliées ; — 1830, 1848, Décembre 1851, le siège de Sébastopol ; le *très-illustrrre* généralissime Certain Canrobert !... etc., etc.

On y figure la Paix, la Guerre, la Liberté, la Justice, l'Amour ; — la Beauté, la Nature, les Saisons, les Climats, les Continents, les Mers ; — des tribus indiennes, africaines, américaines, des colonies d'Européens dans les nouveaux mondes ; le planteur, le mousse, le soldat, le vigneron, les grands bœufs de labour, les 29 blancs troupeaux, des bandes de vendangeurs, de bergers et de faneuses.

Les costumes, les mœurs de chaque temps sont

rendus de manière à ce que l'illusion soit aussi complète que possible. On fait passer rapidement sous les yeux du public les différentes phases de l'humanité. Dans ces cirques les enfants acquièrent de l'instruction, les hommes du courage, les artistes des inspirations ; tous prennent des leçons d'adresse et de sang-froid. Mais je m'arrête ici. Je ne veux pas entamer l'important sujet des représentations théâtrales et des enseignements qu'en retirera le peuple. J'y reviendrai quelque jour ; cela me fera passer de bonnes semaines dans cette vie monotone. — MAGNIFICAT !

Par les avenues, les jardins et les bois, à travers chemins et prairies sont dispersées les nombreuses sociétés de petits garçons, de jeunes hommes et de jeunes filles.

Les premiers couronnés de laurier, agitant des emblèmes et des drapeaux, se rapprochent, se divisent, se détournent, se poursuivent chantent et crient dans toutes les langues : Magnificat ! Bravo ! Gloire ! All right ! Fahr zu ! Alante ! Vamos ! etc., etc.

Les jeunes gens promènent à travers les campagnes la procession dansante, bruyante, étourdissante. — Dans la valse rêveuse excellent les enfants de l'Allemagne et de la Suisse. — Les Slaves, les Hongrois, les Polonais sont élégants, agiles dans les polkas et les mazurkas aux figures variées. — Le marin de Bristol danse tout seul la gig nationale, sa consolation de chaque soir sur le pont

du navire. — Les Napolitains et les Andaloux enlèvent avec amour la tarantelle et le fandango. — Les filles d'Orient, les almés, les péris voltigent dans les bosquets comme des feuilles de rose. — Les Français se font remarquer dans des quadrilles de caractère plutôt parlés que dansés. — En mesure! En mesure! MAGNIFICAT!

Le Tage offre le spectacle le plus animé que puisse rêver l'imagination. Dans ses flots de cristal, sur ses rives fertiles, des baigneurs, des baigneuses s'abattent joyeusement entre les caresses du soleil et celles de l'eau. Les hommes audacieux fendent le courant de leurs poitrines vaillantes et le remontent [289] sans perdre de terrain. Les femmes délicates, habiles dans les exercices natatoires, s'étendent sur le fleuve bleu comme sur un sofa, se laissent aller avec confiance aux caprices de la vague qui les soulève, les emporte et les roule ainsi que des plumes légères. Les enfants n'ont plus peur de l'élément perfide; ils nagent naturellement; ils se jettent dans les profondeurs transparentes, la tête en avant, de hauteurs considérables; ils s'en vont à perte de vue, reviennent, plongent, cherchent dans les plantes marines les épingles d'or qu'on leur jette et les rapportent, triomphants, entre leurs lèvres. — L'homme chante sur les eaux comme le joyeux plongeon. — MAGNIFICAT!

D'un bord à l'autre, cent barques sont en ligne, légères, élancées, minces et fines, sensibles au moindre vent.

Le signal est donné. Cinquante descendent vers la mer en s'abandonnant à leurs blanches ailes ; cinquante remontent vers la ville de toute la vigueur de leurs rames, elles soulèvent au soleil de minces lames de l'onde, brillantes comme des paillettes d'argent.

Des vertes, des bleues ou des rouges quelles seront les premières au but ? Voyez-les s'observer, se croiser, s'éviter, se dépasser ! La surface du fleuve est labourée comme un champ dans la saison d'automne ; l'esprit du mouvement semble animer tout ce monde liquide ; chaque barque est l'âme de chaque vague ; chaque matelot est soulevé par le battement de cœur du grand Océan. — MAGNIFICAT !

Les peuples profitent de cette réunion pour s'entretenir de leurs intérêts généraux. A cet effet le Palais des conseils publics est ouvert tout le jour. Des affiches spéciales font savoir, d'une manière précise, les heures consacrées à telles ou telles délibérations. Les travailleurs de chaque profession se rendent à la séance selon les avis donnés et s'éclairent sur tout ce qui concerne leur art.

Ces assemblées n'ont pour but que de se communiquer des idées, des expériences, des obser-

vations, des résultats et des découvertes, en un mot de traiter toutes les questions dont l'humanité s'occupe. Aucune opinion n'est sanctionnée par un vote; le suffrage universel n'existant pas et ne prouvant rien, [281] aucune majorité n'est constatée. La Loi, l'Autorité sont à jamais détruites. De ce qu'il entend, de ce qu'il voit, chacun prend ce qui lui convient dans toute la liberté de sa raison, ne subissant d'autres influences que celles qu'il recherche. La Centralisation gouvernementale, celle qui opprime les personnes, n'est plus pratiquée, n'est plus possible. Tous les citoyens sont fonctionnaires, et toutes les fonctions son reliées par l'Echange. Aucune autre solidarité ne peut s'établir : elle a été reconnue nuisible à la liberté de l'individu, nuisible à l'organisme social. — MAGNIFICAT !

Dans les conversations, dans les relations personnelles, les hommes apprennent à se connaître, quelles que soient les distances qui séparent leurs demeures. Il n'est plus permis d'ignorer l'histoire, la géographie, la statistique et les mœurs des différents peuples, comme il arrivait souvent quand l'instruction se faisait par les livres et les cours. Les enfants grandissent en science, en habileté dans la fréquentation des hommes, des femmes et des vieillards; le groupe social est complet; la curiosité qui nous est naturelle et la seule pratique de la vie donnent la clef de toutes les connaissances. L'homme est émancipé dans sa pensée comme

dans son corps ; l'imagination poétise la matière et révèle l'infini. — MAGNIFICAT !

IX

Après que le soleil aura fait ses adieux à la terre, avant que les astres de la nuit soient venus l'éclairer de leurs lumières paisibles, à l'heure où nous nous sentons seuls et tristes sous le ciel sans étoiles, à cette heure l'homme sentira le besoin d'animer la nature par des splendeurs plus grandes encore que celles du jour.

Nombreux sont les divertissements qui s'offrent à l'humanitié nouvelle pour passer ces longs crépuscules du soir. Les fraîches prairies l'invitent à la danse, les forêts silencieuses à la contemplation, les allées sablées à la promenade, le balancement des flots aux doux rêves dans le fond de la barque mollement soulevée.

282 La brise est propice aux voiles, les flots chanteurs caressent le rivage ; ils appellent l'homme en soupirant. Un grand concert sera donné sur le Tage par tous les musiciens du monde.

Les Eaux redisent la gloire de l'Homme !

Rouge, c'est joie, bonheur, passion, amour, exubérance de vie ! Donc que les clartés s'allument ! Du sommet des montagnes à l'abîme des ondes que tout brille, étincèle ! Jetez sur le beau fleuve comme un voile de feu, de sang, de vin et de

soleil ! Que les plus dormeurs s'élancent sur la plaine inconstante, que personne ne goûte les douceurs du repos ! Que l'univers soit embrasé des lumières crées par l'homme ! Et que les oiseaux ne puissent distinguer s'ils chantent le jour ou la nuit !

La Terre redit la gloire de l'Homme !

Des milliers de barques se détachent du rivage ; elles se dispersent sur les eaux en si grand nombre que l'hirondelle ne pourrait y mouiller ses plumes.

Les unes disposées en ronds, en carrés, en triangles, soulèvent leurs rames et se reposent, pareilles à des bandes oiseaux de passage après de longues traversées. — Les autres, solitaires, ne paraissent pas plus, dans l'immensité, que des coquilles de noix montées par des insectes. — Plusieurs se mettent en ligne, deux à deux, trois à trois, comme des nageurs ; elles luttent d'adresse et d'agilité ; leurs voiles les emportent ainsi que des fétus.

Les vents redisent la gloire de l'Homme !

Et de même que sur la terre, quand les êtres s'endorment, la voix de chacun se distingue dans le murmure de tous, de même dans ce monde qui flotte sur les eaux, l'idiome de chaque peuple se retrouve dans la confusion générale des langues.

Là c'est l'accent saccadé, bref, pressant, impérieux de l'Anglais, l'homme d'action et de cons-

tance sans cesse en lutte avec les éléments. —
Ici, le dur langage de l'Allemand, ce langage qui
semble fait pour rendre plus obscures encore les
subtilités de sa métaphysique, et plus dramati-
ques ses chants. — Sur ce fond monotone tran-
che la vive phraséologie des Français, qui s'inter-
rompent à chaque instant par des discussions et
des éclats de rire. — L'ensemble est dominé, relié,
bercé par l'intonation musicale des hommes de
l'Orient et du Midi, si mélodieuse qu'elle semble
venir du ciel. — Quant aux Slaves, ils sont les 283
interprètes de toutes les nations qui déjà commen-
cent à se comprendre.

Les Langues des peuples redisent la gloire de l'Homme!

L'explosion de cent mille feux d'artifice donne le signal de la fête. Aussitôt l'incendie s'allume de toutes parts, pétille, s'irrite et se répand au loin. Le long des rives du fleuve resplendit le gaz d'éclairage dont les tuyaux s'enlacent commes des lierres aux rameaux des arbres. Ils grimpent, serpentent et se subdivisent en une infinité de branches suivant toutes les bifurcations des feuilles et des fleurs. La lumière pénètre jusqu'au cœur des plantes marines et jette dans leurs corolles tout l'éclat de la vie.

Les barques s'illuminent de couleurs variées. — Les unes ont des reflets vert-pâle, semblables à la douce clarté des lucioles. — Les autres sont d'un rouge sombre comme le feu des fournaises;

quand elles glissent sur les eaux, on pourrait croire que nage le grand Léviathan dont parle le Prophète. — Plusieurs portent sur leurs ponts des feux de Bengale rutilants ; elles paraissent comme la foudre qui roule parmi les eaux, comme un astre qui sombre, comme je ne sais quelle terrible puissance qui disposerait des épouvantements du gouffre. — Celles-ci suspendent au sommet de leurs mâts d'éclatants falots ; à les voir de la rive, on les dirait détachées du fleuve et brûlant sur la montagne opposée comme un feu de Noël. — Celles-là qu'une lueur douteuse éclaire, figurent parfaitement la sombre embarcation du vieux nocher du Styx ou le frêle bateau qui portait sur les glaces Thor, le Dieu puissant qui n'avait peur de rien. — Un grand nombre contiennent tant de lampions écarlates qu'elles semblent, sur l'eau verte, comme dans les buissons les rouges fruits que mûrit l'automne. — Sur beaucoup brillent des étoiles, des roses, des phénix, des papillons, des insectes dorés qui s'ébattent dans les cordages. — De plus nombreuses encore sont couvertes de guirlandes, de croissants, de dômes, d'étincelles, d'emblêmes nationaux et fédéraux, de flammes bizarres comme celles des bâtiments corsaires.

Quand toutes les nacelles sont illuminées de la sorte, on allume la lumière électrique. Elle frappe les objets de son éclat sidérant, elle produit des effets fantastiques en se réfléchissant sur les traits hâlés des matelots, sur les délicates figures des

femmes, dans les blondes chevelures des petits enfants. On croirait voir les anges des ténèbres confondus avec les esprits de lumière, nageant, se débattant dans une mer de feu.

[284] Le Tage paraît comme tout ce que l'imagination peut rêver de plus riche : comme une plaine d'épis d'or au temps de la moisson ; comme un débarras de diadèmes emportés, balayés, écornés, éraillés par le flot des émeutes ; comme le soleil couchant sur les mondes qui croûlent ; comme le soleil levant sur les mondes qui naissent ; comme un ardent miroir ; comme un vase de vives flammes qui menacent de tout dévorer. Les rames teintes de sang se relèvent ainsi que de larges glaives qui viendraient de frapper.

La Lumière et le feu redisent la gloire de l'Homme !

Parmi toutes ces barques s'avance la galère d'harmonie, la galère capitane incrustée de coquillages, bordée d'urnes d'albâtre qui versent constamment dans le fleuve des flots d'écume, d'eau bleue, verte ou rouge, des poissons de toutes couleurs, des perles d'or, des coraux, des paillettes d'argent. Elle contient vingt mille musiciens célèbres et les artistes qui ont organisé les réjouissances du jour. Au milieu s'élève un trône que supportent des vagues écumantes parfaitement figurées et sur lequel doit s'asseoir la divine reine de cette fête. Elle remorque cinquante gondoles aux cous de cygne tellement chargées

de plantes marines qu'on jurerait autant d'îles s'avançant sur les flots.

Les Harmonies redisent la gloire de l'Homme!

La fête doit représenter la naissance de Vénus, déesse d'amour. L'ordonnateur du programme a choisi le moment où l'immortelle sort de l'écume des vagues frissonnantes de passion.

L'orchestre prélude par une harmonie suave et rêveuse, semblable à celle que produisent les oiseaux dans les premiers jours du printemps. Pendant toute cette mesure, les barques nagent lentement, se balancent, se rapprochent, s'effleurent pour imiter les caresses des ondes amoureuses.

Les cœurs se sentent pris d'un frémissement indicible; la brune tête du jeune homme se penche sur le sein palpitant de sa douce maîtresse. C'est le même mouvement, le même accord, la même passion qui court dans les veines des rameurs, des musiciens et des amants.

Peu à peu la mesure devient plus entraînante, la mélodie plus voluptueuse; elles éveillent des émotions divines qui ravissent en esprit. Chacun des assistants participe à l'existence universelle et réunit son âme au mouvement des mondes que berce l'harmonie.

-85 La brise du soir agite doucement les herbes et les feuilles. La lune qui s'est levée se penche sur les eaux; son regard curieux sonde le lit du fleuve comme une colonne de flamme. Les éléments se réjouissent de se voir dans des splen-

deurs si pures; aucun nuage ne trouble la sérénité de l'atmosphère.

Alors tout se tait; pas une rame ne fend l'onde, pas un instrument ne vibre, pas une voix n'interrompt le recueillement général.

Les Cieux redisent la gloire de l'Homme!

L'orchestre reprend par de longs soupirs, des exclamations rapides, des stances passionnées. On dirait l'explosion de la tendresse, l'emportement des désirs, la soif de l'âme éprise, la rage inassouvie des sens. La mesure se précipite, se retient, tempête, se cabre, pareille à un coursier qui lutte du poitrail contre les efforts de son maître. En même temps l'agitation des nacelles s'accélère, redouble. Elles se mutinent comme si elles étaient saisies de fureur; elles glissent sur les eaux, se croisent et se traînent, languissantes, ainsi que des amants auxquels les baisers ne suffisent plus.

Le Tage redit la gloire de l'Homme!

Enfin l'orchestre éclate de toutes ses voix de bronze, de cloches, de grosses caisses et de canons. L'intervalle de ses silences est rempli par des chœurs formidables. La violence de l'amour ne peut plus être comprimée; la féconde Amphitrite ne résiste plus aux transports furieux de l'amant qui la presse : la suprême seconde est venue dans laquelle il faut que deux êtres meurent d'amour!!..

Alors les barques se serrent, se tassent, se pé-

nètrent ; elles forment comme le sein gonflé de la mer qui va s'ouvrir. Vénus la belle est conçue dans un dernier baiser !

La strophe musicale devient perçante, râlante, déchirante de volupté. Dans une brusque secousse les bateaux s'écartant par moitié, laissent entre eux la galère capitane que fait bondir l'ondulation des vagues. Sur elle apparaît naissante la Déesse adorée, l'Aphrodite qui fait tourner la tête des pauvres humains.

En son honneur l'encens fume de toutes parts ; d'immenses soleils déployant leurs nuages de pourpre forment son auréole et la montrent aux mortels dans l'éclat de sa surnaturelle beauté.

L'Amour redit la gloire de l'Homme !

[286] Dès qu'elle est née, les Nymphes et les Naïades accourent autour d'elle sur les cinquante barques vertes de feuillage ; elles chantent :

« Salut ! mère d'amour et de grâce, source intarissable de fécondité, de bonheur et de joie ! Salut ! tous les êtres t'adorent, et quand ils te prient, leur extase est si grande qu'ils se figurent mourir ! Nous sommes tes sœurs, tes filles et tes compagnes ; nous jouissons de tes amours, tu protèges les nôtres. Tu es notre reine, plus belle, plus aimable que nous toutes. Et nous sommes heureuses quand tu nous permets de baiser tes pieds !

» O Vénus ! éternellement aimante, éternellement jeune, ô divine Andalouse, laisse-nous met-

tre en ta main la hampe du jonc fleuri, laisse-nous ceindre ta taille si fine d'écharpes bleues ou vertes, plus impalpables que les nuages et les eaux. Qu'autour de toi, comme un essaim de bengalis, voltigent les clairvoyants Amours si dociles à tes ordres ! Que l'air promène au loin d'enivrants parfums ! Que l'écume qui t'a formée rajeunisse à jamais tes charmes ! Que tout chante, que tout s'anime d'une vie nouvelle !

» Que l'Univers redise les joies de l'Homme ! »

Elles disent et forment autour de Vénus la ronde bondissante. Elles sont belles, jeunes, enchanteresses, les Néreïdes, les amoureuses ! Elles promettent aux hommes des joies sans fin.

Il en est venu de tous les rivages : des rêveuses de Mecklembourg aux yeux verts, profonds et calmes comme les songes heureux ; — des blanches du Lancashire et du Pays de Galles ; — des fraîches de l'Armorique et des Flandres, celles que Rubens drapait si largement dans les riches couleurs tombées de son pinceau ; — des brunes de Valence, de Naples, de Venise, les préférées de tous les peintres et de tous les poètes. Toutes rendent hommage à la fille de Cadix, à la Vierge espagnole telle que la rêva le très grand Murillo.

La Beauté chante la gloire de l'Homme !

Les fanfares s'appellent ; à de grandes distances le cor répond au cor. Les matelots fatigués se penchent sur leurs rames. Une molle extase s'em-

pare de tous les êtres. Vénus et sa cour font la revue de l'escadre joyeuse. Elles passent et repassent autour des nacelles ; leurs regards s'enflamment, leurs poitrines se soulèvent, [287] l'haleine et la voix leur manquent à mesure qu'elles reconnaissent les heureux amants qu'elles préfèreront ce soir.

.... C'en est fait : la fièvre les gagne, elles cèdent aux désirs qui les affollent. Les lumières s'éteignent ; leurs dernières étincelles voltigent sur les eaux comme des feux-follets. Chacune des déesses saute dans la barque de celui qu'elle aime et le serre dans ses bras. Et chaque barque s'enfuit de toute sa vitesse, emportant à la rive son doux fardeau.

Gloire ! Gloire ! Dans les villas qui bordent le Tage, les cognassiers, les orangers répandront toute la nuit leurs senteurs embaumées ; les tendres palomas roucouleront jusqu'à l'aube. Tandis que jusqu'au grand soleil, l'homme plus heureux encore s'enivrera d'amour !

Oh ! souffle dans la brise, divine Vénus ! Enfle les voiles des nacelles où l'on s'adore, allume les passions dans tous les cœurs sensibles ! Ordonne à l'Echo de parler de caresses, à Cynthie de voiler ses yeux de sage-femme, dis au rossignol de charmer sa compagne chérie, commande aux étoiles de prêter à la terre une partie de leurs vives ardeurs ! Grandis l'homme par la poésie, les songes ! Qu'il implore de toi, de la femme par-

faite, la plus douce des morts ! — Une mort qui le surprenne au comble du bonheur et l'entraîne, plein d'activité, d'illusions, dans le torrent lointain de ses futures existences ! — Et qu'animé par ton souffle, il parcoure ses carrières successives, toujours heureux, toujours libre, infatigable dans le travail, l'amour et la pensée !

Gloire ! Gloire ! Celle qui pleurait se réjouit, celle qui subissait l'injustice s'est éprise du droit, celle qui n'enfantait plus est devenue féconde ; l'Humanité fortunée revit de siècle en siècle, rayonnante d'amour !

J'ai raconté le songe qui bien des fois me rendit heureux quand je vivais sous ton beau ciel, Ibérie bien-aimée. Mais pauvre le poète quand il lui faut révéler tous les secrets de son âme ; il ne réalise jamais son rêve ; s'il le tente, il est honteux et fier à la fois comme le tout jeune homme quand il a possédé la maîtresse que ses illusions embellissaient.

Cependant je n'ai pu rabattre sur les traits radieux de l'Avenir le voile de vapeurs que dissipèrent mes yeux ; je n'ai pu garder [288] pour moi seul des révélations qui intéressent à si haut point tous les hommes.

Apprenez donc, ô mes contemporains, que ma PRÉDICTION se confirmera dans le siècle prochain, et que sa réalisation sera mille fois plus splendide que la vision incomplète d'un malheureux

civilisé. — Vision toujours troublée par la santé précaire et par les besoins quotidiens de la vie !

Sans doute alors les peuples ne seront plus désignés par leurs noms d'à présent ; sans aucun doute les frontières actuelles auront disparu ; sans doute le principe de solidarité s'étendra jusqu'à l'humanité tout entière, et celui de liberté jusqu'aux individus les plus originaux ; sans doute les divisions de communes, de patries ne seront plus fixes comme nous les voyons maintenant ; sans doute il n'y aura plus de centralisation possible ; sans doute aucun la Révolution défera, refera, brassera sans cesse les groupes sociaux, ethniques et administratifs.

Et c'est en raison même de ces modifications continuelles qu'il m'est impossible de prévoir toutes les organisations, classifications, divisions, subdivisions de détail qu'entraînera ce nouvel ordre de choses plus conforme à la nature, au bonheur, à la liberté. J'ai donc été contraint d'employer encore les dénominations qui servent à distinguer les hommes d'aujourd'hui.

En adoptant l'hypothèse d'une nouvelle ethnographie quelconque, je serais tombé bien certainement dans le double travers d'être incompréhensible pour mes lecteurs et peu certain de mes prophéties.

Or je le répète, les prophètes sont, de tous les philosophes, ceux qui doivent le moins se tromper parce qu'ils sont dégagés de tout intérêt actuel ; ce sont, de tous les écrivains, ceux qui

doivent s'exprimer le plus clairement pour convaincre la foule des incrédules ; ce sont, de tous les hommes, ceux qui doivent le moins abandonner leurs assertions au hasard.

J'ai regardé le ciel. Tout ce qui réjouit les hommes y brille sans nuages : les astres, les étoiles, l'or et l'azur. Tout ce qui les afflige est sanglant, terne, gris, sombre, noir comme la mort, confondu, sans norme, sans repos, en continuelle guerre, traînant après soi des épouvantements. Que le prophète s'inspire de la pureté des cieux ! — Magnificat !

TABLE DES MATIÈRES

DU 2e VOLUME

JOURS D'EXIL, DEUXIÈME PARTIE, PREMIÈRE MOITIÉ.

SUISSE (Suite).

ESPAGNE.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE (Suite)

A. HAMON. **Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste**. Un volume in-18, 2e édition 50

— **Psychologie du militaire professionnel**. Un volume in-18. 3 50

— **Le Socialisme et le Congrès de Londres**. Un volume in-18, 2e édition 3 50

G. CHATTERTON HILL. — **La physiologie morale**. Un volume in-18. . . . . 3 50

PIERRE KROPOTKINE. **L'Anarchie**. Sa philosophie. Son idéal. Une brochure in-18, 5e édition. . . . . 1 »

— **La Conquête du pain**. Préface d'Elisée Reclus. Un volume in-18, 11e édition. 3 50

LEOPOLD LACOUR. **Humanisme Intégral**. Le duel des sexes. La cité future. Un volume in-18, 3e édition 3 50

JOHN-HENRY MACKAY. **Les Anarchistes**, mœurs de la fin du XIXe siècle, roman. Traduction de L. de Hessem. Un volume in-18, 2e édition 3 50

CHARLES MALATO. **De la Commune à l'anarchie**. Un volume in-18, 2e édition 3 50

— **L'Homme nouveau**. Une brochure in-18. . . . . 1 »

— **Les Joyeusetés de l'exil**. Un volume. 2e édition 3 50

— **Philosophie de l'anarchie**. Un volume in-18, 2e édition . 3 50

TARRIDA DEL MARMOL. **Les Inquisiteurs de l'Espagne**. Montjuich. — Cuba. — Philippines. Un volume in-18, avec préface de Ch. Malato, 2e édition 3 50

LOUISE MICHEL. **La Commune**. Un volume in-18, 2e édition . 3 50

DOMELA NIEUWENHUIS. **Le Socialisme en danger**. Préface d'Elisée Reclus. Un volume in-18. . . . . 3 50

UN PROSCRIT. **L'Inévitable révolution**. Un volume in-16, 2e édition 3 50

ELISEE RECLUS. **L'évolution, la révolution et l'Idéal anarchique**. Un volume in-18, 7e édition 3 50

JOSÉ RIZAL. **Au pays des moines** (Noli me Tangere), roman. Traduction de H. Lucas et R. Sempau. Un volume in-18, 2e édition. 3 50

JACQUES SAUTAREL. **Philosophie du déterminisme**. Réflexions sociales. Un volume in-18 . . . . 3 50

ADHEMAR SCHWITZGUÉBEL. **Quelques écrits**. Préface de JAMES GUILLAUME. Une forte brochure in-18 . . . . 1 50

MAX STIRNER. **L'unique et sa propriété**. Traduction de R. L. Reclaire. Un volume in-18, 2e édition 3 50

LAURENT TAILHADE. **Discours civiques**. (4 nivôse, an 109 — 19 brumaire, an 110). Un volume in-16 orné d'un portrait de l'auteur, par M. F. Valloton, 2e édition 3 50

Cte LÉON TOLSTOI. **Les Rayons de l'aube**. Traduction de J.-W. Bienstock. Un volume in-16, 5e édition 3 50

— **Paroles d'un homme libre**. Traduction de J.-W. Bienstock. Un volume in-16, 5e édition 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 13 06 16 010 6